UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01945213 5

ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY
TRANSFERRED

MANRÈZE DU PRÊTRE

BRUXELLES. — IMP. A. VROMANT & C^ie^, 3, RUE DE LA CHAPELLE.

MANRÈZE

DU PRÊTRE

PAR

LE R. P. CAUSSETTE

VICAIRE GÉNÉRAL DE TOULOUSE

Hæc dicit Dominus : State super vias et videte, et interrogate de semitis antiquis quæ sit via bona, et ambulate in ea.

(JER., VI, 16.)

CINQUIÈME ÉDITION

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ

(SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE)

76, rue des Saints-Pères, 76

BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

8, rue Treurenberg, 8

GENÈVE

H. TREMBLEY, ÉDITEUR

4, rue Corraterie, 4

1890

TOUS DROITS RÉSERVÉS

APR 7 1959

CINQUIÈME JOUR

Le Prêtre réparateur.

Positus est in ruinam et in resurrectionem multorum[1].

Mes vénérés Confrères,

Ainsi fut posé le divin Maître, ainsi nous le sommes nous-mêmes. Il n'est guère à notre pouvoir de ne point faire de mal, si nous sommes stériles pour le bien, et une des méditations les plus utiles à notre sacerdoce est celle du formidable empire qui nous fut dévolu pour la ruine comme pour la résurrection.

Quelle effrayante question, pour un prêtre, que celle de ses devoirs d'état! qu'il sera terrible le jugement d'un mortel interpellé, non pas, comme tant d'autres, sur des obligations de père de famille, de maître, ou de serviteur, mais sur un demi-siècle de vie pastorale

1. Luc. 2, 34.

ou d'apostolat ; sur tant de sacrements administrés ; sur tant d'âmes dirigées ; sur une chasteté solennellement vouée ; sur une prière dont l'Église avait fait la sienne, et qui recherché, par la justice divine, comme caution universelle, répondra de son propre salut et de celui du monde : *Unusquisque pro peccato suo, sacerdos pro peccatis totius mundi rationem reddet*[1]. Voilà que je découvre aujourd'hui, dans le prêtre, une nouvelle gloire et une nouvelle responsabilité en le considérant comme *réparateur*.

Ne nous y trompons pas, en effet, mes vénérés confrères, les peuples sont ce que nous les rendons. Ce sont les prêtres qui font les ruines, ce sont les prêtres qui les relèvent : *Omnis spes atque salus in eis est*[2], dit saint Flavien ; et si David, qui n'était que roi, demandait pardon à Dieu des péchés du peuple, avec quels tremblements, avec quelle contrition un prêtre ne doit-il pas dire au ciel : *Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo*[3].

Eh ! en quel temps notre conscience de réparateur fut-elle plus engagée ?

Quand les mœurs tombent en dissolution, quand des nations entières menacent d'apostasier, quand les ombres et les défaillances se répandent de toutes parts, c'est la coutume des sages d'indiquer la source de la

1. S. Chrys. *De Sacerd.*
2. S. Flav.
3. Ps. 18, 13.

régénération future. Alors les uns attendent le salut d'une vaillante épée, les autres d'une nouvelle constitution; mais, à mes yeux, nos profondes déchéances ne sont guérissables que par l'action de l'Église et du sacerdoce. Oui, Jésus-Christ, qui vit perpétuellement en nous, est à la fois le médecin et le remède de toutes les maladies de l'humanité; et c'est pour nous apprendre que nous sommes les vrais maîtres de la terre par l'ascendant de notre ministère que le Saint-Esprit nous appelle, en même temps, prêtres et rois : *Fecisti nos regnum et sacerdotes*[1].

Eh bien! ô prêtres! ô rois! que se passe-t-il dans cet empire universel dont vous êtes chargés? y a-t-il place, en votre examen de conscience journalier, pour les grands intérêts de la catholicité? Les affaires de l'Église sont les vôtres, et votre sollicitude de réparateur ne doit pas se borner à la paroisse, tandis que l'univers chrétien est en combustion! En présence des crises européennes, les tribuns, les sages et les politiques ont proposé leur solution, il faut que le sacerdoce produise la sienne, sous peine de subir l'accomplissement de cette prophétie : Le Seigneur a fait tomber le baudrier des rois, il a réduit ses prêtres au déshonneur, et les premiers du peuple ont été supplantés : *Balteum regum dissolvit, ducit sacerdotes inglorios, et optimates populi supplantat*[2].

1. Apoc. 1, 6.
2. Job. 12, 19.

Je vous ai beaucoup dit sur ce que nous pouvons pour la ruine. Un coup d'œil d'ensemble sur notre pouvoir de résurrection. Si je prête l'oreille aux gémissements de mon temps, et si, à l'exemple de Néhémias visitant les brèches faites aux murs de Jérusulem, je cherche les points principaux où doit s'exercer notre action réparatrice, je découvre, dans le domaine des sciences, une plaie d'orgueil; dans le domaine des croyances une plaie de scepticisme; dans le domaine des mœurs une plaie d'argent; dans le domaine de la politique une plaie de naturalisme : quatre périls qui menacent d'être principes de mort pour la société contemporaine, et par rapport auxquels nous pouvons être principes de restauration.

I

Qu'est-ce que toute la science actuelle? elle n'est guère que l'exploration des phénomènes sensibles.. Qu'est-ce que la foi? c'est l'argument des choses qui ne paraissent pas. *Argumentum non apparentium*[1] : d'où il suit que la science actuelle et la foi sont aux deux antipodes du monde intellectuel. Eh ! que résulte-t-il de là? que nos célébrités de laboratoire n'admet-

1. Hebr. 11, 1.

tent guère que les vérités laissant un résidu au fond d'une cornue. Depuis que la nature leur a livré ses secrets, ces orgueilleux ne permettent pas à Dieu de réserver les siens. Il y a plus, ils sont superstitieux devant les mystères de la nature, ils sont arrogants en face des mystères de Dieu; et si vous leur dites qu'il y a du feu dans l'enfer ils souriront agréablement, parce qu'ils ne l'ont pas analysé; mais si vous affirmez que Saturne et Jupiter pèsent tant de kilogrammes, ils feront acte de foi comme s'ils avaient contrôlé les balances !

Certes, les sciences naturelles se donnent à elles-mêmes un éclatant démenti, car que sont devenus les temps où Newton ne prononçait jamais le saint nom de Dieu sans incliner sa puissante tête en signe d'adoration ? C'est qu'aujourd'hui les abus de l'expérimentation ont coupé les ailes à l'esprit humain pour lui donner quatre pieds. L'intuition des âmes a été remplacée par les microscopes et par les télescopes qui sont celle des corps. Or la science, avec ses deux branches de connaissances physiques et de connaissances morales, est exactement semblable à ces lunettes dont une extrémité rapproche les objets, dont l'autre les éloigne : voilà pourquoi si l'on cherche Dieu par l'étude des choses de l'esprit on le trouve; si on le cherche par l'étude exclusive de la matière, on le perd de vue.

Comment expliquer cette déviation de l'intelligence trop appliquée aux sciences naturelles? Par

l'orgueil qu'elles engendrent. Chose étonnante! quand nos aïeux des grands siècles chrétiens faisaient leurs découvertes dans le domaine de la pensée, ils étaient toujours modestes; car, alors, la découverte était en Dieu, et, plus ils approchaient de cette figure adorable, plus ils courbaient la tête sous le poids de sa majesté. Mais, depuis que l'homme fait ses découvertes dans les fangeux cloaques de la création, il se pose en rival du Créateur; et quand il a tenu les éléments captivés dans ses creusets, voilà qu'il s'est mis à faire le dieu, suivant la parole fastique de Bossuet. Quel est l'acte d'un Dieu par excellence, s'est-il écrié? ce sont les miracles. J'ai fait les miens.

Monté sur une nef aérienne, je me suis promené parmi les astres du firmament. J'ai attaché des ailes à mes proues aventureuses, et j'ai sillonné l'Océan avec la vitesse des oiseaux marins. J'ai attelé le feu à mes chars, et ma course, de l'Orient à l'Occident, n'a laissé que la trace d'un éclair. En un mot, Dieu créa les vagues furieuses, et moi je les dompte; Dieu déchaîne la tempête, et moi je lui commande; Dieu fit les distances et moi je les efface. Ah! une voix a dit, dans les hauteurs du ciel, qui est semblable à Dieu? Preuves en main, je me présente, c'est moi qui ai remporté des victoires contre lui.

Et la science moderne est si pleine de ce rêve fou, qu'à chaque découverte nouvelle les hommes de peu de foi se regardent pour savoir si Dieu ne va pas être

convaincu de mensonge ; et plusieurs ont dit au magnétisme de s'essayer à la résurrection des corps, pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'en finir avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi, les excès de la science et ceux de la philosophie ont abouti au même blasphème : Nous sommes des dieux ! nous sommes des dieux ! De telle sorte que le crime de notre époque est celui de Satan ; et puisse notre civilisation n'aller jamais apprendre dans un de ces abîmes qui s'appellent Herculanum ou Pompéi, comment Dieu se venge de ces stupides rivalités.

Eh bien ! qu'opposerons-nous à des prétentions si effrénées, nous qui avons mission de sauver le monde ? Nous tenons en main deux correctifs de ces énivrements insensés. D'abord c'est de conquérir, par l'étude, une grande suprématie intellectuelle, pour avoir le droit de nous présenter, comme parlementaires, entre la théologie et la science, et de faire accepter la première par la seconde. Ensuite, c'est, surtout, de populariser le catéchisme dans un pays infesté par les calculateurs afin de pouvoir dire à ceux-ci avec autorité :

« Sans doute, vous allez plus vite que nous, mais vous ne montez pas si haut ! Sans doute, vous faites la conversation d'un continent à l'autre, par-dessous les vagues des mers, mais vous balbutiez sur la question de Dieu. Sans doute, vous pesez les astres et vous commandez à l'électricité, mais vous avez perdu toutes vos

certitudes morales. Ah ! ne vous appelez donc plus le siècle du progrès ; vous n'êtes que celui de la locomotive. Ne vous nommez plus le siècle des lumières ; vous n'êtes que celui de l'éclairage. Enfin, ne vous intitulez pas l'ère des grands hommes, vous n'en avez pas le droit, car les grands hommes sont l'expression des grandes croyances : ils forment la cour de Dieu dans un pays : et comme vous avez chassé le roi, sa cour a disparu. »

Et, après ce traitement naturel contre la superbe intellectuelle du temps, n'aurai-je pas un spécifique surnaturel à vous indiquer? Oui, mes vénérés confrères, faisons-nous bien humbles pour redresser un siècle d'orgueilleux. Soyons humbles, d'abord, pour notre propre utilité, car point de retraite sérieuse sans une conclusion de cette nature ; or, si nous considérons qu'être pénétrés de notre misère, ce n'est là que la vérité ; mais que l'humilité consiste à désirer que les autres en soient aussi convaincus que nous-mêmes, mon Dieu ! que répondrons-nous à votre cœur adorable, quand il nous demandera compte de notre docilité à son invitation : *Discite a me quia humilis sum corde*[1] ?

Soyons humbles aussi pour la réparation des maux causés au monde actuel par ses orgueils. Partant, ministres d'un Dieu caché, arborons un courageux

1. Matt. 11, 29.

mépris de nous-même dans cette vie publique où nous confondons trop aisément l'honneur de Dieu avec le nôtre. Ah! vous voulez triompher de vos calomniateurs, dites-vous? répondez à ce désir de votre âme, plus naturel que sacerdotal : *Vilior fiam plus quam factus sum*[1], et Dieu sera glorifié si vous êtes abaissé. Vous obtenez des succès applaudis? ne les disputez pas au Seigneur qui vous les donne, mais, instrument modeste en ses mains, dites par votre attitude : *Numquid gloriabitur securis*[2]? Vous êtes persécuté par d'implacables ennemis? écriez-vous devant l'injustice des hommes vous faisant acquitter vos dettes envers la justice de Dieu : *Ut dignus eram non recepi*[3]. Enfin, vous êtes le point de mire des malédictions du monde? laissez-moi vous féliciter de la part de mon Maître crucifié : *Beati estis cum maledixerint vobis homines, et dixerint omne malum adversum vos mentientes, propter me*[4].

Hélas! tous, aujourd'hui, aspirent au rôle de sauveurs publics! Voulez-vous l'être sans y prétendre? promenez, au milieu de notre société, une nouveauté plus surprenante et plus moralisante que toutes les merveilles de sa civilisation : l'humilité de notre Sauveur Jésus-Christ. Voilà une apparition qui restaurera bien des choses parmi nous; car, au moment où les

1. II Reg. 6, 22.
2. Is. 18, 15.
3. Job. 33, 27.
4. Matt. 5, 11.

hommes s'entr'égorgent pour obtenir la première place, les vrais pacificateurs seront les prêtres ambitieux de la dernière. Qui nous rendra les jours où saint Bonaventure lavait la vaisselle de son couvent quand on lui porta le chapeau de cardinal, et où les souverains pontifes eux-mêmes commencèrent de s'intituler serviteurs des serviteurs de Dieu! C'est par l'imitation de ces sentiments que la vie du clergé peut être le contre-poison des aspirations contemporaines, et que le clergé lui-même deviendra le vrai réparateur de nos calamités sociales. Le monde actuel, en effet, comme l'homme lui-même, souffre surtout de ses orgueils inassouvis, et, comme l'homme, il ne peut rentrer dans la paix que par l'humilité : *Discite quia humilis sum, et invenietis requiem.*

En un mot, soyons des prêtres du dix-neuvième siècle par nos connaissances, soyons des prêtres du premier par nos sacrifices, et j'en atteste l'histoire, c'est par cette infirmité volontaire que nous serons puissants pour régénérer : *Cum infirmor, tunc potens sum* [1].

1. II Cor. 12, 10.

II

Le prêtre peut donc être réparateur, par rapport aux blasphèmes orgueilleux du jour en les confondant par sa suprématie scientifique, et par la prédication sociale de son humilité; il peut l'être aussi, par rapport à notre plaie de scepticisme, en faisant de sa vie et de sa mort l'affirmation toujours vibrante, toujours debout des principes oblitérés.

Le scepticisme est, peut-être, la corruption la plus avancée d'une époque; il caractérise les décompositions de la nôtre. Envisagé dans sa hideuse synthèse, il se résume en deux négations : celle de la vérité et celle de la vertu. Aucun de ces deux scandales ne nous est épargné.

Le premier scepticisme qui affecte les esprits est de l'ordre spéculatif; il consiste à croire que le catholicisme a fait son temps, et que ce qui en reste, parmi nous, est le souffle pénible et faible d'une agonie : les représentants de cette déchéance regardent, dans le passé, les splendeurs temporelles de la papauté, et ils disent : Elles ont passé : *Transierunt;* ils regardent le martyrologe presque tari de nos saints, et ils disent : Ils ont passé : *Transierunt;* ils regardent l'enthousiasme des croisades, la monarchie catholique de saint

Louis, les vertus des antiques thébaïdes et ils disent : Tout cela est passé : *Transierunt.* Enfin, ils regardent la petite place que l'Église occupe ici-bas, et ils disent : Sur treize ou quatorze cent millions d'habitants qui peuplent le globe, deux cent soixante millions, seulement, appartiennent au catholicisme : de ce nombre, il faut défalquer les philosophes qui n'en veulent pas, les indifférents qui n'y pensent pas, et les niais qui ne savent ni ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils veulent ; tout le reste est trop peu de chose pour durer longtemps. Ainsi, au temps de Julien l'Apostat, nos ennemis disaient : L'Église n'a derrière elle que trois cents ans d'existence ; de nos jours, ils ont écrit : L'Église n'a, devant elle, que trois cents ans d'avenir ; et bien des pusillanimes, découragés par le triomphe du mal, redoutent la prochaine déchéance d'une vérité condamnée par le suffrage universel ; et bien des impies chantent victoire, comme s'ils avaient découvert qu'encore quelques années et il n'existera plus de bon Dieu ; et des partis, des sectes plus éphémères que l'orage, branlent la tête aux pieds de notre Christ éternel en lui disant : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es*[1].

Aussitôt, mes vénérés Confrères, levons-nous ; il s'agit de prouver que notre Christ, une fois ressuscité, ne meurt pas : *Christus resurgens non moritur*[2]. C'est possible d'abord, par notre exemple :

1. Apoc. 3, 4.
2. Rom. 6, 9.

revêtons-nous de Jésus-Christ dans tout notre être; qu'il palpite dans notre parole; qu'il respire dans notre vie extérieure, qu'il s'exhale de nos vertus, qu'il resplendisse dans tout notre ministère, et, alors, le moyen de faire croire que le Christ est mort, quand le sacerdoce sera un Christ perpétuel marchant et prêchant sur la terre?

Oui, avançons au-devant de tous les scepticismes avec cette devise d'un père : *Christi sumus expressa forma.* S'il se trouve quelque Thomas incrédule sur notre route, ayons le droit de lui crier en montrant les mortifications de notre chair : « Voilà la marque des clous! » en mettant la main sur notre cœur, et en produisant les œuvres de notre charité : « Voilà la plaie de mon côté! » et bientôt tous les antagonismes confondus seront obligés de se replier en concluant : *Christus heri, hodie, et in secula.* Il n'est pas possible que le Christ soit mort tant que le sacerdoce qu'il anime de son souffle sera vivant.

Levons-nous, vous dis-je, il s'agit de prouver que notre Christ, une fois ressuscité, ne meurt pas; cela est encore possible par nos influences. Ne nous abusons pas sur nos responsabilités : *Causæ sunt ruinæ populi sacerdotes mali*[1], dit saint Grégoire; et, réciproquement, il suffit d'un bon prêtre pour régénérer des multitudes. De même, en effet, qu'avec un grain d'encens

1. S. Greg. *Past.*

on parfume tout un temple, qu'avec un grain de blé on récolte un épi, qu'avec un peu de levain on met des masses en fermentation, avec un saint ministre, Jésus féconde miraculeusement le sein de son Église; et, tandis que la génération charnelle s'accomplit dans d'invariables périodes, la génération spirituelle, opérée par la méditation des saints, marche avec la vitesse de l'esprit de Dieu. Ah! je les ai vus ces prodiges de l'apostolat du bon curé, et la mémoire en est restée sacrée dans mon cœur. Souvent il a une intelligence médiocre, une parole sans éloquence et un extérieur peu distingué; mais il est rempli de Notre-Seigneur Jésus-Christ : dès que la surabondance de son âme se répand dans la paroisse, celle-ci est embaumée par cet arôme purifiant; bientôt, il s'accomplit là des prodiges de conversion qui sont rationnellement inexplicables, et, sous la houlette d'un tel pasteur, on voit les agneaux venir se ranger et paître dans l'ordre merveilleux annoncé par le prophète : *Pascentur agni juxta ordinem suum*[1].

Mon Dieu! mon Dieu! ces prodiges que j'attribue au ministère de vos saints prêtres, seraient-ils une superstition de ma foi? Non, car notre siècle en fut témoin; créez, par la toute-puissance de votre grâce, un nouveau curé d'Ars dans chaque paroisse du monde catholique, en quelques années le monde sera renouvelé.

1. Is. 5, 18.

Et vous, ô mon vénéré confrère! qui vous contentez d'être bon pour vous-même, sachez que vous n'êtes pas seulement le réservoir de la grâce, vous en devez être le canal. Le caractère de la bonté de Dieu, c'est d'aimer à se communiquer; la vôtre prévarique quand elle ne sort point d'elle-même pour se répandre; et peu vous importera, au jugement dernier, la sainteté égoïste du coin du feu, si les anges disent de vous : « Il ne fut pas de la race de ceux par qui le salut s'opéra en Israël : *Ipsi non erant ex semine eorum per quos salus facta est in Israel*[1]. D'ailleurs, il ne s'agit point de sauver Israël, mais de préserver votre Christ d'un outrage pire que la mort, celui d'être enseveli vivant.

N'avez-vous pas entendu la libre-pensée s'adjuger sa succession, et célébrer des bacchanales impies sur sa tombe? Prouvons que la tombe est pour les sinistres fossoyeurs du divin ressuscité, non pour lui-même. Que Jésus se lève donc dans son sacerdoce puisqu'il y réside, et qu'à la puissance de ses mouvements, à la parfaite identité de ses traits, aux miracles de son action, ses ennemis reconnaissent qu'ils n'ont point à faire à un fantôme : *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus*[2]. Oui, que Jésus se lève en chaque prêtre puisque chaque prêtre le personnifie, et qu'en le voyant revivre en nous, le monde dise : Tant

1. I Marc. 5, 12.
2. Ps. 67, 1.

qu'il y aura des persécuteurs de la plume, de la politique ou de la diplomatie ici-bas, il peut y avoir, pour Jésus, des calvaires, mais, tant que durera son sacerdoce, il n'y aura point de tombeau.

Le second scepticisme affecte les âmes, il est de l'ordre moral : il consiste à ne pas croire à la possibilité de la vertu chrétienne. Combien de moralistes intéressés qui traitent de mystification la chasteté d'un homme de trente ans. Or, quand les pécheurs en sont là, vous savez leurs excuses. Tournés vers les femmes qu'ils s'accoutumèrent à mépriser en les pervertissant, ils disent : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*[1]; tournés vers les prêtres dont la pureté bien authentique accuserait leurs vices, ils disent : *Sicut populus, sic sacerdos*[2]; et comme il y a des prêtres dont les apparences ne sont pas irréprochables, comme on voit des presbytères sur lesquels planent des soupçons scandaleux, les pécheurs s'endurcissent à ce spectacle. Autrefois, dit saint Grégoire, c'étaient les prêtres qui étaient les censeurs des peuples et des rois. Maintenant ce sont les peuples qui font trembler les prêtres par leurs jugements, et quand les choses en sont là, le monde assiste à l'accomplissement de cette prophétie lamentable : *Laqueus ruinæ populi sacerdotes mali*[3].

1. Ps. 13, 23.
2. Osé. 4, 9.
3. Osé. 9, 8.

Ah! mes vénérés confrères, je comprends que Constantin désirât étendre sa pourpre impériale sur les fautes des prêtres pour les cacher, mais se peut-il que les prêtres prennent si peu de soin de se cacher eux-mêmes? Qu'est-ce à dire? vous conseillerai-je de faire bon marché de la vertu en sauvant les apparences? à Dieu ne plaise; mais à vous tous qui mettez si souvent les apparences contre vous, sans excuse, laissez-moi redire avec saint Paul : *Ab omni specie malâ abstinete vos*[1]. On vous entendit, souvent, défendre vos fréquentations imprudentes en alléguant votre conscience sans reproche; voilà quinze cents ans que saint Augustin a répondu : La bonne conscience, c'est assez pour vous; la bonne réputation vous est nécessaire pour le prochain : *Conscientia tibi, fama proximo tuo*[2]. Qu'ai-je parlé de la réputation? seriez-vous du nombre de ces prêtres vains ou ambitieux qui cultivent une telle idole? en ce cas, croyez-moi, il importe peu que la réputation soit célèbre pourvu qu'elle soit bonne : *Curam habe de bono nomine*[3]. Pourquoi ne sommes-nous pas bien pénétrés de cette nécessité? Car voici ce qui me revient de tous côtés : *Per vos, nomen Dei blasphematur inter gentes*[4]. Tantôt ce sont de jeunes prêtres dont les assiduités ont excité des murmures que je n'ose pas répéter; tantôt

1. Thess. 5, 22.
2. S. Aug. *ad Jov.*
3. Eccli. 41, 15.
4. Rom. 2, 24.

ce sont des prêtres plus mûrs dont la vie peu surnaturelle mérite d'être suspectée; tantôt ce sont des prêtres impénitents qui reviennent de la retraite sans s'être confessés, tantôt... je tombe à la renverse, comme le prophète, de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends : *Corrui quum audirem, conturbatus sum quum viderem* [1] ! et, s'il y a de quoi être renversé par les simples apparences, que serait-ce de la claire vue des réalités? Mon Dieu ! qui apercevez et supportez ce mystère d'iniquité, quelle stupéfaction pour nos ouailles quand il leur sera révélé au dernier jour !

Vous donc qui êtes réparateur, par rapport aux scepticisme anti religieux du jour, n'en soyez pas la cause, et organisez votre vie de manière à pouvoir jeter ce défi à tous les pharisaïsmes du monde : *Quis ex vobis arguet me de peccato* [2] ? Il y a un homme qui doit être au-dessus du soupçon, plus encore que la femme de César, c'est le successeur de Jésus-Christ; car, l'on ne contestera plus la possibilité de la chasteté autour de nous quand la nôtre sera incontestable. Bossuet a dit, en parlant du Christianisme : « Sa foi a produit ses mœurs, et ses mœurs prouvent sa foi. » Les mœurs du prêtre sont, en même temps, la preuve de la vérité et de la moralité chrétiennes, et une réponse à tous les scepticismes opposés. Honneur à ce saint obscur du presbytère de campagne, qui porte dans ses vertus la majesté d'une telle apologie !

1. Is. 21, 3.
2. Joan. 8, 4.

III

Passons à la troisième déchéance qui réclame notre action réparatrice.

Est aliud malum quod vidi sub sole, et quidem frequens apud homines, vir cui dedit Deus pecunias, nec tribuit ut comedat ex eo[1]. Voilà un signe honteux de notre civilisation. Sans doute, dans tous les siècles il y a eu dissolution morale; dans aucun, la religion de l'intérêt n'a eu autant d'adorateurs que de nos jours. Qu'en résulte-t-il? Que Notre-Seigneur est à moitié détrôné par le Mammon d'iniquité; et, si vous allez au fond des convictions contemporaines, vous serez effrayés du grand nombre d'hommes qui ne croient guère qu'au plaisir, aux bonnes places et aux gros traitements. Cette maladie est générale. A peine les peuples ont-ils fait quelque chose de grand, qu'ils passent à la bourse pour s'en faire escompter la gloire. Les anciens disaient : Montons au Capitole; allons rendre grâces aux dieux! Les modernes disent : Passons au temple de Plutus, et sachons ce que cela va nous rapporter! Ils appellent cela le thermomètre de leurs progrès!

1. Eccl. 6, 1.

Ah ! si un prêtre du dix-septième siècle, Bossuet par exemple, descendait de ce Sinaï de la pensée française qu'il occupe, dans nos bourses si abrutissantes, comme il serait étonné ! et comme, en voyant les Israélites du jour apostasier aux pieds du Veau d'or, le nouveau Moïse aurait raison de briser les Tables de sa loi ; car ce n'était point la peine d'écrire le *Discours sur l'histoire universelle* pour un peuple qui voit toute la philosophie de son histoire dans le cours de la rente, et qui ne croit plus à la Providence, ni aux règles morales de la prospérité publique, mais seulement à la cote du jour.

Tu autem, o homo Dei, hæc fuge, sectare vero justitiam[1] ! Ce n'est point assez de la justice pour guérir de telles épidémies : nous devons pratiquer le dépouillement volontaire. Oui, mes vénérés Confrères, épousons la pauvreté, afin de persuader au monde qu'elle est aimable ; et les mêmes qui nous résistent quand nous sommes apôtres avec des vêtements de luxe, un salon bien meublé et un cellier renommé par ses richesses, nous obéiront quand nous n'aurons plus rien.

C'est que, si la fortune attire les cœurs dans ce siècle marchand, où tout est à vendre, la pauvreté reste l'aimant des âmes. Sublime et pieuse économie ! l'Église seule enfante sans douleur, parce qu'elle est

1. I Tim. 6, 11.

immaculée comme Marie et comme l'humanité à sa naissance; mais l'apôtre, qui participe à la déchéance première, n'achète pas trop cher le privilége de susciter des enfants à Dieu en se faisant pauvre pour être sauveur. Voici comment il acquiert sa puissance génératrice dans cet ordre divin.

Un jour, saint François venait de renoncer à tous ses biens devant l'évêque d'Assise, et il s'en allait, éperdu de joie, sur le chemin de Gubbio, en chantant les félicités de son dénûment. Tout à coup, des malfaiteurs se présentent à l'entrée d'une forêt, et lui demandent qui il est. A cette question, le sublime fou se redresse avec une fierté inattendue, et il répond, en montrant ses haillons : « Je suis le héraut d'un grand Roi ! » Vaincus par ces paroles, les malfaiteurs s'écartèrent pour laisser passer le sublime prédicateur de la pauvreté volontaire.

Avez-vous compris? Ils sont nombreux les ennemis qui vous arrêtent sur la route pour vous demander qui vous êtes. Voulez-vous passer toujours, malgré l'opposition des peuples et des gouvernements hostiles? Faites-vous encore plus pauvres qu'ils ne vous ont faits; jetez votre superflu, et les mêmes qui n'avaient pas reconnu le héraut du grand Roi dans l'éloquence de votre chaire et dans les splendeurs de votre autel, le salueront dans la nudité de votre renoncement : *Nudam crucem nudus sequar*[1].

1. S. Hier.

J'insiste; sans utopie, voulez-vous, mes vénérés confrères, que je vous enseigne à réparer les malheurs de notre société perdue de convoitises? Par notre désintéressement, ressuscitons quelque chose de cette belle légende du treizième siècle, où l'ambition de ne rien avoir devint une admirable monomanie qui dépeuplait les campagnes et les cours. Heureux temps! où les poëtes chantaient des hymnes au dépouillement, où l'immortel Giotto jetait la mélancolie dans les palais, en représentant, sous une voûte fameuse, les épousailles du patriarche séraphique avec la douce pauvreté, où cinq mille indigents volontaires campaient sur la terre nue dans la seule vallée d'Assise, où les fils des rois venaient frapper à la porte de la Portioncule pour demander une besace et un bâton, et où saint François expirant suppliait avec larmes que l'on donnât son manteau avant sa mort, afin qu'il n'y eût pas au monde un pauvre plus pauvre que lui. O montagnes recueillies des Apennins! que sont devenus vos mendiants extatiques? O paisibles thébaïdes de l'Ombrie! hâtez-vous de refleurir, et envoyez, avec le parfum de vos renoncements, le salut à l'univers.

Et, pour fermer la plaie d'argent, nous ne devons pas seulement posséder peu, à l'exemple de ces fils de Lévi à qui Dieu avait défendu la propriété; nous devons encore donner beaucoup du peu que nous possédons. Ici, laissez-moi vous les recommander, ces infirmes, ces délaissés, ces pauvres de Jésus-Christ, que le

maire regarde comme l'affliction de la paroisse, mais que le pasteur doit honorer comme une présence réelle du Seigneur au milieu du troupeau.

O prêtre! qui avez le sourire peu épanoui envers les malheureux tendant la main, ne l'oubliez pas : il y a une vraie parenté entre le mystère de Jésus présent dans le pauvre, pour lequel vous êtes insensible, et le mystère de Jésus présent dans l'Eucharistie, qui fait la joie de votre vie : et cette parenté est tellement vraie, que si le sanctuaire de la présence de Jésus au sacrement s'appelle la maison de Dieu, celui de la présence de Jésus dans ses membres souffrants, est l'Hôtel-Dieu! Même on a vu la maison de Dieu pratiquer envers l'Hôtel-Dieu des condescendances étranges, car les vases de l'autel furent vendus par les saints au profit des indigents, et Jésus, sous les espèces sacramentelles, se dépouilla pour faire l'aumône à Jésus couvert de haillons. Et je ne m'illusionne pas quand je vous dis qu'il y a une vertu réparatrice dans cette pauvreté volontaire surajoutée à celle de votre vocation : le jour où chaque pasteur se fera capucin par le détachement, et frère de la Merci par la charité, ce jour-là la question sociale aura fait un grand pas, et l'avenir cessera d'être menaçant; car, voulez-vous savoir la cause des révolutions? apprenez-la de la bouche de Dieu lui-même : *Propter miseriam inopum et gemitum pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus* [1].

1. Ps. 11, 6.

IV

Reste la plaie du naturalisme politique à sonder. Comment énumérer les crimes de la politique contemporaine contre Dieu? Elle le chasse des constitutions, et le détrône de son règne social; elle asservit partout les choses spirituelles à la suprématie temporelle et l'Église aux États, en faisant de la vérité universelle la propriété de chaque patrie; enfin, elle bannit Dieu des protocoles de la diplomatie et des transactions internationales, et trois idoles ont usurpé sa place : la force, la ruse et le succès. Demandez aux anciens ce qui élève les nations; ils vous répondront : c'est la justice : *Justitia elevat gentem* [1]. Demandez aux modernes; ils vous répondront : Les gros budgets et les nombreux bataillons. Demandez aux anciens ce que c'est que gouverner; ils vous diront : C'est conduire les hommes au bien par une administration paternelle de leurs intérêts. Demandez aux modernes; ils vous diront : C'est appliquer toutes les forces de l'esprit humain à l'étude des nombres et des quatre éléments, pour ne laisser aucune convoitise inassouvie.

Sous l'influence de cet athéisme officiel, les principes s'oblitèrent, le droit est ridiculisé, les peuples,

1. Jer. 14, 34.

comme leurs maîtres, s'accoutument à ne croire à plus rien qu'à leurs intérêts. Cependant, les trônes croulent, la force brutale reste la seule souveraineté légitime, les gouvernements persécutent l'Église qui est leur dernier rempart, et la société sans Dieu est menacée d'effondrement.

Voilà donc le monde livré à l'adoration des forces naturelles ; nous devons lui démontrer la vertu des forces surnaturelles. Qu'il apprenne de nous que le vrai palladium des États n'est point dans des triomphes de tribune ou de champ de bataille, ni dans des tours de diplomatie ou de scrutin électoral, mais dans la puissance de la sainteté. Le jour où il y en aura un, parmi nous, que l'on viendra trouver la veille des crises européennes en lui adressant la prière que faisait Israël assailli par les Assyriens à Judith : Priez pour nous, vous qui êtes un médiateur chéri de Dieu : *Ora pro nobis, quoniam mulier sancta es*[1] ! ce jour-là, la direction des espérances publiques changera, les mirages révolutionnaires seront balayés, les roués de la politique matérialiste et les exploiteurs de suffrage universel seront remis à leur place, et Dieu recouvrera, dans la vie des nations, ses antiques honneurs.

Mais si, à cette époque de sécularisation néfaste où le clergé n'a plus de part constitutionnelle aux affaires publiques, il ne leur imprime point, du fond du sanc-

1. Judith, 8, 29.

tuaire, une impulsion surnaturelle; si, quand il n'est plus rien de par la loi, il ne tâche pas d'être quelque chose par la vertu de sa foi; en un mot, si, quand les peuples sont en travail, il n'intervient pas dans leurs affaires par cette immixtion inaperçue, sa sanctification; alors la décomposition sociale suivra son cours, les orages suspendus à l'horizon fondront sur nous; les premiers atteints par la foudre seront les prêtres qui avaient mission de l'écarter, et on verra l'accomplissement de cette prophétie : *Quomodo confunditur fur quando deprehenditur, sic confusi sunt sacerdotes et levitæ* [1].

Ah! *Modicæ fidei quare dubitasti* [2]? Oui, pourquoi doutez-vous? Sans doute, les nations de l'Europe sont malades; mais les saints ont ressuscité les morts. Soyez saints, et le pouvoir de tels miracles vous sera donné par surcroît. Pour moi, je la professe cette superstition de croire que nous serons relevés de nos abîmes par la main d'un saint; et l'histoire confirme cette espérance, car chacune de nos restaurations sociales porte le nom d'un saint, et, quand il se fait des ruines quelque part, ce n'est pas un sophiste que Dieu appelle pour ressusciter ce Lazare, mais il dit à l'un des siens : Verse-la ta parole, laisse tomber là une étincelle de ton amour; et c'est ainsi que se ranime le sépulcre des nations baptisées.

1. Jer. 2, 26.
2. Matt. 14, 31.

Mais, dans notre décadence actuelle en particulier, comment s'effectuera la réparation par la sainteté sacerdotale? Aujourd'hui, tout le danger est dans la question sociale, c'est-à-dire dans un duel à mort entre les égoïsmes de la fortune et ceux de la misère. Voici les résultats à obtenir : à toutes ces ambitions qui pleurent sur le présent, il faut faire embrasser l'avenir; à tous ces déshérités tourmentés par la fièvre de posséder, il faut faire goûter ce paradoxe sublime ; Heureux les pauvres! Quelle puissance suffira à une telle révolution ? Il n'y en a pas d'autre que l'action religieuse popularisée par le ministère d'un saint. Or, quand le moment sera venu, voici, nous dit l'expérience de l'Église, comment les choses se passeront :

En ce temps-là, un grand homme de la pauvreté volontaire viendra donner de l'orgueil à celle qui ne l'est pas; de nobles âmes descendront de la fortune pour le suivre. Il échauffera tout un siècle aux pures flammes de son cœur, et il fera couler des yeux des peuples des larmes d'amour qu'ils ne versaient plus. Des vocations nouvelles seront ouvertes par lui au dévouement sacerdotal; des mendiants thaumaturges marqueront à sa suite la trace de leurs pieds sur les grands chemins de la chrétienté; la fortune et la pauvreté, redevenues chrétiennes à ce spectacle, se donneront le baiser de paix, et alors la trêve de Dieu sera faite dans la société. Le socialisme, invincible par les armes, sera le vaincu de la charité. O bienfaisant envoyé que

l'Église tient encore caché dans les profondeurs de son sein, laissez-moi vous saluer sous les voiles transparents de notre horizon!

Ce sauveur, mes vénérés confrères, sortira-t-il des rangs de notre milice? J'ai besoin de l'espérer; mais ce que je puis affirmer, c'est que son apparition sera le commencent d'une ère. Et si, le jour de sa venue, on vient vous dire : J'ai entendu des bruits de glaïve dans les souterrains de la société, ne vous troublez pas; si l'on vient crier devant votre demeure : Les barbares sont là! ne perdez pas confiance; enfin, si l'on ajoute encore : Attila est aux portes! marchez au-devant de lui d'un front serein, car saint Léon sera à notre tête, et, devant de telles apparitions, les fléaux de Dieu ne passent pas!

Pour combien de temps y en a-t-il d'ici à ce glorieux avénement? Je ne vous le dirai pas; mais ce que je sais, c'est que les malheurs de plusieurs siècles ignorants, barbares et désolés ont été réparés par saint Bernard, c'est que Dieu a opposé l'influence contemporaine de cinquante saints canonisés aux débordements de la révolution luthérienne, c'est que, en un mot, les Messies de la restauration sociale, depuis dix-huit cents ans, sont toujours arrivés à propos. Et d'où celui que nous attendons tirera-t-il des recrues assez vaillantes pour accomplir ces salutaires bouleversements? Peut-être serons-nous passés au crible avant d'aller combattre ce grand combat; mais, cette épreuve

suprême subie, notre sacerdoce pourra répondre aux scepticismes qui lui demandent ce qui lui reste pour triompher de tant d'obstacles cette parole fameuse : *Moi, dis-je, et c'est assez !*

Rarement, en effet, il fut aussi fort, parce que rarement il fut aussi pur. Combien d'entre nous lèvent la tête vers les moissons blanchissantes, et ne ne se feraient pas attendre, le jour où l'apôtre de cette croisade nouvelle leur dirait avec l'autorité des saints : Suivez-moi au martyre de la vie et de la mort : Dieu le veut ! Dieu le veut ? Eh bien ! adieu au presbytère et à ses amollissants loisirs ! Adieu à ces froids ministères où l'on éprouve les tortures des petites persécutions, sans avoir le mérite des grandes ! Qu'on nous rende le bâton de voyage de nos pères ! Allons payer de notre sang dans les prétoires et sur les échafauds ! Pacifions le monde en devenant les plus malheureux d'ici-bas, pour que les malheureux ne s'en trouvent pas. Mon Dieu ! nous ne demandons qu'un saint pour nous conduire au sacrifice et pour bénir nos sueurs ; un saint, pour nous parler quelquefois le soir, et pour bercer notre agonie ; un saint, pour que le monde le sache bien : si c'est par les politiques sans Dieu que périssent les empires, c'est par les prêtres favoris de Dieu qu'ils sont ressuscités.

Terminons par cette pensée initiale : *Positus est in ruinam et in resurrectionem ;* et Dieu sait combien

le tableau est effrayant quand, du ministre de la résurrection, je rapproche celui des ruines. Soyons à la fois consternés et fiers des destinées qui nous sont faites, et n'oublions pas cette pensée du Saint-Esprit : *Vos estis presbyteri, ex vobis pendent animæ illorum*[1]. Quelle responsabilité! Je suis donc autorisé à renouveler ici la scène de saint Vincent de Paul plaidant en faveur d'autres misères devant les filles sublimes de la Charité. « Or sus, vous qui êtes réparateurs dans l'ordre de la science, des croyances, des mœurs, de l'athéisme politique, je vous remets le sort de ces troupeaux, dont le sort dépend de vous : que, si vous le voulez, ils seront sauvés ; si vous ne le voulez pas, prenez garde avant de les condamner à la perdition. » Bien pénétrés d'un tel devoir, avant de quitter ce tête-à-tête du Seigneur, jetons un coup d'œil à nos congrégations, à nos confréries, à nos catéchismes, à toutes les œuvres de zèle qui sont érigées dans nos paroisses ou qui devraient l'être, et voyons si nous sommes un réparateur dans la Cité sainte ou un contemplateur oisif de ses ruines.

N'oublions pas surtout que, pour être puissants dans l'œuvre de la sanctification du monde, nous devons nous sanctifier nous-mêmes : *Sanctifico meipsum ut sint et ipsi sanctificati in veritate*[2]. Oui, mes vénérés Confrères, devenons des saints, et soyons convaincus

1. Judith, 8, 21.
2. Joan. 17, 19.

que cette prétention n'est pas ambitieuse, car, dans toutes vos entreprises, vous êtes limités par votre pouvoir, tandis que, dans celle-ci, vous ne l'êtes que par votre vouloir : *Non patietur Deus vos tentari supra id quod potestis*[1]. Devenons de vrais saints, et n'en croyez pas la nature, qui regarde cette aspiration comme chimérique. Où seraient donc vos obstacles invincibles? dans les entraves de votre position? Ah! levez les yeux quelquefois vers la galerie sublime de vos aïeux! Là, vous trouverez des curés qui eurent votre âge et qui en dominèrent les passions, vos charges et qui les sanctifièrent, vos difficultés et qui en tirèrent leurs vertus.

D'ailleurs, en quel siècle osons-nous balbutier de lâches excuses? Aux jours de saint Augustin, peu de justes encore trônaient sur les autels de la catholicité, et, cependant, stimulé par ces devanciers illustres, il s'écriait : *Numquid non potero quod isti et istæ*[2]! Depuis, les apôtres ont pullulé, le sang des martyrs n'a pas tari, les vierges viennent comme les fleurs sur notre terre; et ces hommes de notre temps, qui aplanissent les montagnes, qui pèsent les soleils, qui dirigent la foudre, et qui arrivent de l'orient à l'occident avec la vitesse de l'éclair, opposeraient à la grâce de fausses impossibilités? Encore une fois, Messieurs, le temps presse, les jours sont mauvais, devenons des

1. I Cor. 10, 13.
2. S. Aug. *Confess.*

saints, et bientôt vous verrez comment Dieu se glorifie et les glorifie par leurs œuvres : *Scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum tuum*[1] ! Heureux si, pauvres de notre fonds, nous méritons, comme saint Philippe de Néri, d'être accompagnés au tribunal suprême par un grand nombre d'âmes dont l'apostolat nous aura rendu les pères, et si nous entendons alors les anges alléguer à notre décharge cette belle apologie : *Multos avertit ab iniquitate*[2]. Amen.

1. Ps. 4, 4.
2. Malac. 2, 6.

CONFÉRENCE

Nos rapports avec le monde.

Les vertus sociales du Prêtre.

Dieu, nous-mêmes, nos supérieurs, nos confrères, ce sont là autant des termes sympathiques pour un cœur sacerdotal. Ce que nous avons à craindre, dans de telles relations, ce n'est point d'y trop mettre de notre affection, mais plutôt d'en altérer la qualité ou la mesure. Il est un autre centre avec lequel nous avons des relations plus complexes, je veux parler du monde. Nous devons, en effet, l'aimer et le haïr; l'attirer et le fuir; le sanctifier et l'anathématiser; nous sacrifier pour lui et le combattre comme un ennemi de Dieu, si bien que Jésus-Christ prie pour ses bourreaux et ne prie pas pour le monde : *Non pro mundo rogo*[1]. Que faire en présence d'obligations si opposées? Tous nos autres

1. Joan. 17, 9.

rapports sont faciles à déterminer, parce qu'ils viennent se résoudre dans un acte de charité. Nos rapports avec le monde sont moins susceptibles d'être réglementés, car ils se réduisent à un acte de discernement. Or, « après le discernement, a dit finement Labruyère, ce qu'il y a de plus rare ce sont les perles et les diamants. »

Il y a un moyen de concilier les contradictions apparentes d'un tel devoir, c'est de pratiquer les vertus qui peuvent servir en nous : 1° d'appât; 2° de correctif au monde, c'est-à-dire nous rendre séduisants pour lui et nous préserver de ses séductions. Les premières, qui déterminent notre mouvement vers la vie de société, et les sympathies qu'elle requiert, sont les vertus sociales; les secondes, qui règlent ce mouvement et ces sympathies, sont les vertus morales. Elles seront l'objet de deux conférences.

Quand il s'agit des vertus qui ont Dieu pour objet immédiat, le monde ne les comprend guère, et, parce qu'il n'en attend ni plaisir ni honneur pour lui-même, il en fait souvent l'objet de ses épigrammes. Au contraire, quand il s'agit des vertus sociales qui nous immolent à ses exigences, il les acclame par égoïsme, plutôt que par sentiment moral. Eh bien ! de même que les pilotes utilisent les vents contraires, servons-nous des préjugés du monde, pour le rendre meilleur, et prenons-le par ses faiblesses, pour lui faire accepter l'Évangile qu'il repousse par ses principes. C'est ce

que Voltaire appelait, en son langage primesautier : « Pendre les gens avec les cordes qu'ils ont filées. » En langage apostolique, c'est pratiquer dans le cœur humain l'opération incessante de Dieu dans l'histoire humaine : tirer le bien du mal.

I

De même qu'il faut se préserver des vertus naturelles, rien ne glorifie le ministère du prêtre devant Dieu, et surtout devant les hommes, comme les vertus sociales. Toutes les vertus sont sociales en ce sens que, directement ou indirectement, par un effet naturel ou surnaturel, elles procurent le bien de la société. Mais, il en est qui méritent plus spécialement ce nom, en ce sens qu'elles ont immédiatement pour objet ce qui fait le charme des relations sociales. Ces vertus sont multiples; je les énumère sans les classer : à leur tête je place le bon caractère !

Désireux de corriger, non-seulement nos vices, mais encore nos défauts, Notre-Seigneur Jésus-Christ fut à la fois le plus saint et le plus aimable des enfants des hommes. Tandis qu'il ravissait les yeux de son Père par des perfections infinies, il était indulgent pour les pécheurs, patient envers ses disciples, affable aux

petits enfants, bon, clément à tous, et l'être le plus sociable qui jamais ait apparu sur la terre : *Non habet amaritudinem conversatio ejus*[1]. Il y a des prêtres, cependant, qui se croient quittes, à l'égard du Divin modèle, en se gardant des souillures de la conscience, non de la difformité des habitudes. Le bon caractère est regardé par eux comme un avantage secondaire, dont la culture donne moins de mérite que d'éclat, et le mauvais comme une tendance fatale qu'il est inutile de combattre parce qu'il est impossible de la vaincre. Ainsi, tandis que les mondains se façonnent pour le plaisir de leurs frères, nous gémissons sur nos péchés, sans accorder un coup d'œil à nos travaux; et tandis que le divin Maître avait des relations sans amertume, nous sommes des hommes incultes. acerbes, partout reconnaissables à l'ennui que nous laissons après nous : *Nec tœdium convictus illius.*

Le bon caractère importe donc à notre perfection, mais il importe aussi à notre repos et à celui de notre troupeau. Combien de prêtres dont l'avenir est gâté et la vie empoisonnée par un seul trait de caractère! L'ordre extérieur d'une paroisse dépend de l'accord entre trois influences : le curé, le maire, l'instituteur. Imaginez que, du presbytère, soit lancé un coup peu mesuré contre l'école, ou contre la maison commune; que ce fougueux curé ajoute quelque boutade

1. Sap. 8, 16.

trop vive à l'adresse de ses chantres ou de ses marguilliers, c'en est fait; la révolution est dans la bergerie. Par représailles contre le pasteur, l'église est moins fréquentée, le blasphème se popularise, les confessions et les communions sont plus rares. Ce prêtre, à la parole intempestive ou intempérante, se rassurait, au commencement, en pensant qu'il n'avait pas commis de faute grave; il en a occasionné des milliers, parce qu'il a perdu des âmes en s'aliénant des cœurs.

Ainsi, vous le voyez, en vous parlant du caractère, je ne suis pas un moraliste qui fait des études académiques, ni un artiste qui dessine des portraits; je reste essentiellement apôtre. Sans doute, un bon caractère n'est pas encore de la sainteté, mais il rend si aimable celle que l'on a, et si facile celle que l'on n'a pas; il touche de si près à la charité et à l'humilité, et il leur donne des nuances si heureuses, qu'en traitant de ce sujet je ne vous enseigne pas du savoir-vivre, ce qui serait puéril de ma part, mais les éléments de plusieurs vertus à la fois, ce qui est éminemment sacerdotal.

Et que faut-il bien souvent, j'y reviens, pour paralyser le ministère le plus recommandable? Une vivacité compromettante. J'ai connu un prêtre qui a perdu des influences acquises par trente ans de bons exemples, pour avoir dévoilé dans l'église une villageoise vêtue contrairement au programme de son curé, lequel n'aurait jamais dû s'occuper de cette question. Ce qu'il y a de plus redoutable, en France, après le péché, c'est le

ridicule. Un mauvais caractère peut aisément attacher cette étiquette à notre personne et à notre ministère.

Si peu que l'on soit initié aux affaires ecclésiastiques, on le sait, ce qui nuit le plus aux influences légitimes du clergé, ce sont les défauts plutôt que les vices de ses membres. Dans chaque diocèse, la moitié des sollicitudes administratives proviennent d'un certain nombre de curés esprits faux, qui ne furent pas assez connus au séminaire, et qui, une fois investis de la charge pastorale, brouillent toutes les affaires qu'ils touchent, passent leur vie à batailler, et meurent sans avoir su accorder la paix, ni à leur paroisse, ni à leurs supérieurs, ni à eux-mêmes. En les entendant, on dirait que les destinées de l'Église sont intéressées dans leurs querelles, et que le monde catholique ne se remettra point de la secousse si on les déplace. Mais, en réalité, c'est leur éloignement qui est souvent le remède. Malheureusement, avec eux, on change le désordre de place, on ne le supprime pas, car les plaies de la conscience sont moins incurables en nous que les défectuosités du caractère.

Et la morale que je vous prêche, sur ce point, n'est pas de pur conseil; elle passe avant bien des petites observances dont vous vous faites une obligation. Or, toutes les fois que vous placez, en pareille matière, le principal après l'accessoire, vous lisez dans l'Évangile comme ces paysans illettrés qui portent, par vanité, un paroissien à l'église, et qui le tiennent la page ren-

versée. Demandons souvent à Dieu, pendant cette retraite, de le connaître et de nous connaître; par le fait nous comprendrons que le bon caractère est moins l'ornement que le bon exemple, et l'aimant nécessaire de la charité pastorale.

Autre vertu sociale qui est la base et qui constitue le fonds d'un bon caractère : la douceur. Vous connaissez la séduction de cette sympathique vertu. Elle suspend un charme idéal au regard qu'elle inspire, elle donne de l'amabilité aux traits et à la voix, elle projette quelque chose de Notre-Seigneur sur un front consacré, et elle se fait suivre, avec un pieux amour, à l'odeur de son parfum. Maintenant, que cette mansuétude divine s'unisse à une âme vraiment sacerdotale, alors on voit un de ces hommes miraculeux dont parle saint Bernard, qui sont pères par la fermeté, mères par l'aménité, comme cet onctueux Ambroise de Milan, de qui saint Augustin disait : *Eum amare cœpi, non tanquam doctorem veri, sed tanquam hominem benignum in me* [1].

Ah! nous savons bien l'admirable prestige de la bonté ; aussi, notre modestie, portée à se refuser toutes les qualités, a coutume de s'adjuger celle-ci. Qui de nous n'aime pas à se rendre ce témoignage de Salomon : *Sortitus sum animam bonam* [2] : Quoi! vous

1. S. Aug. *Confess.*
2. Sap. 8, 19.

avez reçu en partage une âme bonne? Eh bien! ceignez vos reins, vous dirai-je avec Job, et répondez-moi si vous le pouvez.

Quand on a de la bonté, on a de la sincérité dans ses sympathies; pourquoi donc votre commisération n'est-elle que de la convenance, votre consolation qu'un formulaire, et toute votre bonté qu'un rôle assez mal joué, qui fait souvent injurier le cœur des prêtres par le monde, et dont vous ne prendriez point la peine, si cela ne vous servait point de relief? Quand on a de la bonté, on a de la mansuétude; pourquoi ce naturel altier qui veut tout dominer, tout régenter, qui se résigne à n'être pas aimé pourvu qu'il soit redouté, et qui commande à une paroisse comme à un régiment? Enfin, quand on a de la bonté on a de l'indulgence; pourquoi ce caractère pointilleux, si porté aux ombrages, si intraitable dans ses ressentiments, qui voit des ennemis partout, qui s'en fait à force d'en voir là où il n'y en a pas, et qui, sous prétexte de bien religieux, voudrait faire soutenir par les administrations ecclésiastiques ses prétentions les plus exorbitantes?

Messieurs, ne perdons pas de vue que la douceur est le côté social de la sainteté, et qu'elle sert en nous d'enseigne à l'homme intérieur. Soyez pieux et acariâtre, le monde va dire aussitôt avec ironie : *Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots?* Au contraire, soyez débonnaire et paternel, même quand vous ne seriez pas un type de régularité, le monde va

ouvrir avant l'heure le procès de votre canonisation.

Il en fut toujours ainsi, car le monde a toujours aimé les vertus qui s'occupent de son bonheur. Au dix-septième siècle, un moraliste disait : « Qu'est-ce qu'une femme qui se confesse? Est-ce une femme plus appliquée à son intérieur, plus fidèle à ses amis, plus dévouée à ses enfants? Nullement. Et qu'est-ce donc qu'une femme qui se confesse? C'est une femme qui a un confesseur[1]. » Au dix-neuvième siècle, le monde dit encore : « Qu'est-ce qu'un prêtre dévot? Est-ce un prêtre plus attentionné pour les malheureux, plus affectueux pour son troupeau, plus sympathique à ceux qui pleurent? Nullement. Et qu'est-ce donc qu'un prêtre dévot? C'est un prêtre qui fait des exercices de dévotion. » Voilà l'étroite appréciation de la religion populaire. Nous pouvons la scandaliser, nous ne la changerons pas, et les idées populaires sont d'accord avec celles de Dieu; car Notre-Seigneur ayant défini le gardien fidèle ne l'a pas surnommé le saint, ni le savant, ni le grand, mais le bon pasteur; aussi l'empire n'a pas été promis par lui à la force, ni à la ruse, ni même à la piété, mais à la douceur : *Beati mites quoniam possidebunt terram*[2]!

Combien de curés ont besoin de s'en souvenir! Vainement saint Jérôme leur dit : *Nihil fœdius præcep-*

1. La Bruyère, *Caractères.*
2. Matt. 5, 5.

tore furioso[1] : ils se font de la brusquerie et de la violence une sorte de pose autoritaire. Vainement le Saint-Esprit exclut du ministère pastoral ceux qui manquent de douceur : *Non iracundum, non percussorem, non litigiosum*[2] : eux vivent dans un état habituel d'irritation. Ont-ils à instruire les enfants? ils leur font entrer les leçons de catéchisme à coups de poing dans la tête. Ont-ils des démêlés avec des laïques? ils émaillent volontiers leurs reproches de certaines fleurs empruntées à la rhétorique militaire. Ont-ils à donner des avis en chaire? ils n'y paraissent qu'avec des attitudes de Jupiter tonnant. En un mot, ils ne prêchent l'Évangile qu'en colère, ce qui est une singulière façon de l'insinuer.

« L'amour et le respect des peuples, vous dit Massil-
« lon, sont toujours en harmonie avec la douceur et la
« dignité du bon prêtre. L'humeur, la dureté, la hau-
« teur que vous leur laisserez paraître, leur rendront
« vos instructions odieuses comme vos personnes : le
« ministère est sans fruit quand il est sans confiance ;
« et il est toujours sans confiance quand il y a de la
« rudesse dans le caractère du curé. L'éloignement
« qu'on a pour sa personne éloigne aussi de Dieu, et
« devient le plus grand écueil de son ministère[3]. »

Voulez-vous donc convertir vos paroissiens? Com-

1. S. Hier.
2. I Tim. 3, 3.
3. *Conférences.*

mencez par vous en faire aimer; sinon que répondrez-vous, en passant de vos scènes de violence aux pieds du divin Maître, qui vous dit sans cesse : *Discite à me quia mitis sum* [1]. Quelle leçon à l'adresse de vos emportements!

Troisième vertu sociale nécessaire au prêtre : la franchise. Avez-vous réfléchi à l'admirable droiture de notre céleste modèle? Nul n'eut à la fois plus de prudence et plus de simplicité. Son âme est si limpide qu'on éprouve, à la contempler, la félicité d'un regard plongeant dans les claires eaux. Suivez-le d'un bout à l'autre de l'Évangile; vous ne lui surprendrez pas une parole diplomatique ni une contenance étudiée. Si on l'interroge, il répond naïvement : *Est, est : non, non* [2]. Il laisse doucement couler son cœur en toutes choses, et, avec beaucoup d'amour et de bon sens, il a composé une grâce, une politesse à lui, qui feraient de la société un paradis, si nous n'avions pas la folie de mettre de l'esprit là où il ne mettait que du sentiment. Messieurs, voilà des exemples que nous sommes exposés à oublier.

Pliés à la lutte dès le jeune âge, obligés de déjouer des ennemis puissants et cauteleux, nous nous développons davantage dans le sens de la finesse que dans celui de l'amour, et c'est un désordre. Oui, un

1. Matt. 11, 29.
2. Luc, 10, 15.

désordre, car je ne peux pas entendre dire qu'un chrétien parfait ne soit pas loyal, et qu'un bon prêtre ne soit pas toujours un honnête homme. Or, bien souvent, les mondains, ont, en ceci, des délicatesses supérieures aux nôtres, et je suis humilié de penser que leur honneur est plus scrupuleux que notre évangile.

Ah! vous pouvez être un digne pasteur, malgré certaines intrigues, mais vous ne l'êtes point par cela; et si vos manèges ne sont pas théologiquement classés et flétris, je soutiens qu'ils sont essentiellement contraires à la théologie. Soyons donc assurés que vingt serpents ne valent pas une colombe, et que tout comme la politique de Richelieu était jadis déroutée par l'allure simple et droite de Vincent de Paul, ce qu'il y a de plus habile dans les rapports avec un monde où tous les hommes se trompent, c'est de ne pas tromper.

Le bon caractère commencera donc vos influences, le beau caractère les complétera. Sans doute, je ne prêche pas ici une franchise absurde qui dit tout ce qu'elle pense, mais cette franchise des chrétiens qui ne dit que ce qu'elle pense. Sans doute, je ne veux pas dire qu'en administration, comme en géométrie, la ligne droite soit toujours le plus court chemin; mais ne prenons la ligne courbe que lorsque la première n'aboutit pas, absolument comme le voyageur qui gravit une montagne par les tournants, parce que l'ascension verticale n'est pas possible.

La sincérité est le caractère par excellence des grandes âmes. Tout homme qui a le cœur assez pur pour le porter sur sa main, inspire un respect mêlé de confiance. Au contraire, l'homme sans transparence n'est pas aimé, car notre sympathie, comme notre œil, abhorre les ténèbres; et il n'y a pas jusqu'à la politique qui n'ait accueilli avec indignation cet axiome d'un contemporain : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. »

D'ailleurs, si le mensonge est un abaissement où d'autres se déshonorent, on peut dire que le Français s'y dénaturalise, car il y perd son nom, et, le jour où nous ne serions plus les fils des Francs, le monde ne saurait plus comment nous nommer. Avis aux prêtres de ce pays qui ne sont pas assez les fils de leurs pères, dans les discours et dans les procédés, et qui, en affaires, trop préoccupés d'atteindre le but, ne se préoccupent pas assez de la loyauté des moyens.

Nous en avons connu un dont les faux propos étaient célèbres dans sa paroisse; et comme il disait, un jour, devant un impie : « Vous pouvez m'en croire, ma parole vaut un sacrement. — Laissez, monsieur le curé, répondit celui-ci, vous me feriez penser que les sacrements ne sont que des paroles. » — Quant à nous, mes vénérés confrères, ne soyons pas de ceux qui parlent en un cœur et en un cœur, comme dit saint François de Sales, et dussions-nous en retirer tout l'or de France et de Savoie, ne portons jamais un faux

paquet dans notre sein. *Susurro et bilinguis maledictus*[1]. Ah! comme je voudrais crier jusqu'au dernier presbytère de France : *Rectas facite semitas Dei nostri*[2]. Oui, *rectas facite semitas.* Il y va de l'honneur de l'Église. Autrefois, la société romaine ne déférait point le serment à ses prêtres, leur parole étant regardée comme sacrée. Il serait honteux que des prêtres catholiques portassent moins de respect à la leur, et que des ministres de la vérité fussent des hommes faux.

Voici une autre vertu sociale que le monde apprécie souvent plus que les vertus surnaturelles en nous : la politesse. C'est que la politesse elle-même peut être très-surnaturelle dans son principe, si elle s'inspire d'une délicatesse de charité, et très-surnaturelle dans ses conséquences, en ce sens qu'un pasteur bien élevé est toujours bien considéré, et que les cœurs conquis par sa bonne éducation sont plus facilement acquis à la religion.

La politesse du prêtre a d'autant plus de prix qu'elle a la réputation d'être rare. Quelques-uns d'entre nous affectent de s'en affranchir, comme d'un formalisme mondain, et semblent faire de leur rusticité le privilège ou le cachet de leur sainteté. Déplorable aberration! la politesse étant l'art de faire plaisir à notre

1. Eccli. 28, 15.
2. Luc. 3, 4.

prochain, si elle est pensée et sincère, elle peut être une fleur exquise de la charité, et elle se recommande à nous, non-seulement comme un agrément de bonne compagnie, mais encore comme un mérite chrétien.

Disons-nous réciproquement cette vérité en complète liberté, comme on le doit entre frères : Nous ne sommes pas tous nés dans des châteaux, et la politesse ne nous ayant pas été enseignée en bas âge, nous courons risque de garder jusqu'à la fin notre empreinte de famille, si nous n'apprenons par vertu les bonnes manières, que d'autres tiennent par transmission héréditaire. Aussi bien, pour être poli, il n'est pas besoin d'une éducation seigneuriale; il suffit d'un profond désir d'être agréable procédant d'un motif élevé. Ajoutons qu'il y a mieux pour y réussir que le désir d'être agréable, celui d'être utile.

Or, qui n'a connu des confrères, médiocres dans le fond, qui, avec des formes aisées, un abord ouvert et un air accueillant parviennent à des succès en œuvres et en paroles, dont les grands talents ne sont pas toujours capables? C'est que Dieu a mis dans un sourire, quand il est le véritable épanouissement de la charité, un ascendant qui opère des prodiges. Donc, quoi qu'il en coûte à la nature, plions-nous à ces salutaires devoirs. Le clergé de nos jours n'a pas la haute position, ni l'irrévocabilité de nos pères à opposer à ses ennemis; opposons-leur les avantages d'une tenue qui

sait s'attirer beaucoup de respect, parce qu'elle en accorde beaucoup.

Sans doute, il est souvent des hommes, dans vos paroisses, dont la conduite privée mérite le mépris : ce sont les plus jaloux des égards officiels. Eh! que faut-il pour aliéner à un curé l'affection d'une famille influente? L'omission d'une lettre ou d'une visite en temps opportun. Que faut-il, au contraire, pour poser notre ministère dans l'estime et la considération de tout le monde? Quelques marques d'intérêt à des enfants en deuil, des condoléances opportunes à des parents désolés, un adieu à ceux qui partent, un encouragement à ceux qui souffrent, des félicitations à ceux qui réussissent. Et ne nous dispensons pas de ces obséquiosités envers les notabilités de nos villages, sous prétexte qu'elles sont plébéiennes : le peuple de nos jours est souvent aussi fier que le haut baron du moyen âge, et tel notaire, tel médecin, tel parvenu, tel paysan en écharpe dont vous ne voulez pas reconnaître l'importance, en a cependant assez pour compromettre, s'il le veut, le repos de toute votre vie.

Suit-il de là qu'il faille se précipiter dans la maladroite afféterie des petits maîtres, et hanter les salons en débitant des fadeurs indignes de notre tunique cléricale? Non, un maintien irréprochable, une mise sans recherche, comme sans rusticité, et, dans toutes nos prévenances, un scrupuleux respect pour les usages ecclésiastiques. Surtout, n'oublions pas qu'il faut

se prêter au monde non se prodiguer : que l'on ne puisse donc jamais dire raisonnablement à notre approche : *Gravis est nobis ad videndum*[1] Soyons assez rares pour que l'on soit assez fier de notre présence, et puisque nous sommes appelés si souvent des anges, qu'il y ait quelque chose, dans notre visite, qui tienne de l'apparition.

En effet, ici le prêtre côtoie sans cesse deux écueils opposés, et si c'est une imperfection de n'en point faire assez, c'est un danger réel d'en faire trop. On a dit, avec tout le respect dû à une mémoire, d'ailleurs vénérable, que certain prélat très-éloquent du dix-huitième siècle ne tint pas toujours ce difficile équilibre, et qu'après avoir tonné, avec des excès de sévérité, en chaire, il avait quelques excès d'affabilité dans le monde. Témoin de ce contraste, un homme d'esprit lui adressa un jour ce malin compliment : « Monseigneur, je tremble toutes les fois que je vous entends; mais je me rassure toutes les fois que je vous vois. »

Eh bien! il ne faut pas que jamais le prédicateur ou le confesseur soit confondu en nous par l'homme du monde, et que notre vie soit une sorte de livre en deux volumes, dont le second n'est pas la continuation du premier. Si nous savions ce que souffrent les bons chrétiens, en apercevant ce prêtre qu'ils ne contemplèrent que dans les hauteurs de la chaire et du saint

1. Is. 5, 18.

autel, devenir tout à coup puéril et mondain dans une réunion de salon, comme nous leur épargnerions le douloureux mécompte de ces changements à vue !

La politesse a son complément, et ce que l'on pourrait appeler son luxe chrétien dans une autre vertu sociale, l'affabilité. Une barrière, qui n'est pas une nuance, les sépare. La politesse rend les égards qui sont dus, et l'affabilité avance même ceux qui ne le sont pas. La politesse est l'expression des convenances, l'affabilité de la sympathie. La première est de précepte dans le code de la sociabilité, la seconde a d'autant plus de prix qu'elle a quelque chose de facultatif; enfin l'une peut venir de l'orgueil ou d'un simple respect pour soi-même, l'autre procède uniquement de la bienveillance pour les autres. Aussi, heureuse la paroisse, dont le pasteur n'est pas seulement poli, ce qui est une propriété du marbre tout aussi bien que de l'homme, mais encore profondément bon, ce qui est dans l'homme une ressemblance avec Dieu.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui il faut toujours chercher le type des amabilités vraiment sacerdotales, nous a donné l'exemple de celle-ci, le jour où ses disciples voulant le rendre inaccessible aux importunités des petits enfants, il dit : Laissez-les venir à moi : *Sinite parvulos venire ad me*[1]. Laissez venir à moi !

1. Marc. 10, 24.

Voilà la substance de ce devoir trop peu compris : l'affabilité pastorale. Laissez venir d'abord les petits, et soyez pour eux une image de cette paternité céleste dont la grandeur attire toutes les faiblesses, et ne repousse que les souillures sans repentir. Laissez venir les pauvres, et qu'ils sentent à votre bon sourire, comme à l'accueil de votre seuil hospitalier, qu'ils ont des intelligences secrètes dans votre maison et dans votre cœur.

Laissez venir les affligés, recevant chacun d'eux, comme si vous n'aviez que lui seul à consoler, et cela après trente, quarante ans de ministère, comme si votre pitié se donnait pour la première fois. Laissez venir les gens du peuple plus aisément encore que les grands, et leur montrez toujours, avec la réserve qui impose, le sourire qui attire ; avec la dignité qui tient la familiarité à distance, ce cœur ouvert qui excite les bonnes sympathies. Enfin, laissez venir tous ceux qui vous poursuivent de leurs confidences ou de leurs larmes, vous préservant de la parole brève et dure, des airs fatigués ou dédaigneux à leur égard, et sans viser à la popularité par amour-propre, par amour de vos importuns, soyez affable envers eux jusqu'à craindre d'en être craint.

Ici, encore, j'entends, à l'appui de cette vérité, la noble et gracieuse parole de Massillon, qui vous dit : « Que vos paroissiens aperçoivent constamment en « vous cette joie d'un père toujours aise de voir ses

« enfants ; qu'il leur paraisse à tous que leur présence « fait votre plus douce consolation ; ne rebutez point les « pécheurs eux-mêmes par votre air de chagrin et de « mélancolie. Rendez-vous aimable, si vous voulez vous « rendre utile, et commencez par gagner les cœurs « pour attirer les âmes à Jésus-Christ. Alors, s'il se « trouve quelque pécheur scandaleux qui vous haïsse, « parce que vous avez dû opposer un front sévère à « ses désordres, il vous respectera en secret, et sa « haine contre le ministre honorera le ministère [1]. »

Il n'est point besoin, en effet, de se montrer sans caractère pour paraître l'avoir bon, ni d'être neutre pour être agréable. Nous devons affirmer courageusement les principes, tout en ménageant ceux qui ne les respectent pas. Qu'on n'attende donc rien de nos transactions de jugement, encore moins de nos capitulations de conscience, mais qu'on soit autorisé à beaucoup présumer de notre cœur. Sénèque a édité une vérité presque chrétienne quand il a écrit : *Vitia mentium sicut et corporum molliter tractanda sunt,* et, si la mémoire de saint François de Sales et de Fénelon est si aimée dans le monde, ce n'est point à leurs œuvres qu'ils le doivent, mais à une affabilité qui popularisa leurs œuvres par la séduction de ses amabilités.

Ne manquons point de mettre encore au nombre de

1. *Conférences.*

nos vertus sociales la discrétion dans les paroles. La discrétion du prêtre est la principale cause de la confiance qu'il inspire. Notre intimité est un sanctuaire qui ne doit pas être banal, parce qu'il garde les secrets de tout le monde. Où irait-on verser une confidence avec sécurité, si notre cœur n'en offrait pas? Aussi, rien de plus triste que de voir un curé changé en chroniqueur intempérant de village, et qui ne sera jamais susceptible d'apprendre à se conduire, parce qu'il est incapable de savoir se taire : *Vir linguosus non dirigetur in terra*[1].

Pratiquons d'abord, dans nos paroles, la discrétion des convenances : *In omni conversatione sancti sitis*[2], nous dit saint Pierre; et saint Anselme justifie ce conseil de l'Apôtre par une raison sublime à l'adresse du prêtre : *Os tuum, os Christi*[3]. Par conséquent, celui-là profane la bouche du Christ qui parle en prêtre frivole, cultivant le genre batifoleur, et qui ne sait pas se distraire en conversation sans se rapetisser; et celui-là, aussi, qui parle en prêtre gastronome, traitant de la bonne chère et des bons vins avec plus de compétence que des bons livres, et discourant plus volontiers du service de sa table que des choses de son autel; et celui-là, aussi, qui parle en prêtre brouillon, semant dans la paroisse des propos in-

1. Ps. 13, 12.
2. I Petr. 1, 15.
3. S. Anselme.

considérés qui entretiennent la discorde, tandis qu'il prêche la charité; et celui-là, aussi, qui parle en prêtre léger, se permettant les mots graveleux et les anecdotes inconvenantes, peut-être les chansons bachiques ou galantes, et bravant la flétrissure imprimée à ce genre, indécemment badin, par saint Bernard : *In ore laïcorum, nugæ sunt, in ore sacerdotis blasphemiæ*[1]; enfin, celui-là, aussi, qui parle en prêtre bouffon, décochant de grossières épigrammes en guise de traits malins, prenant les gros rires pour du sel, donnant la comédie au lieu du bon exemple, faisant la caricature de tout le monde au risque de n'inspirer ni confiance ni estime à personne, et bravant cette apostrophe d'un Père lancée à de tels amuseurs : *Fœde ad cachinnos moveris, fœdius moves*[2].

Ah! mes vénérés confrères, évitons, surtout, cette forme de l'indiscrétion en paroles, le persiflage. Quel paroissien vous pardonnera jamais de lui avoir donné des ridicules. Combien de fois n'êtes-vous pas devenu impossible, comme sauveur, dans certaines familles, en les humiliant par une raillerie blessante? Substituons donc, dans nos entretiens, le baume de la charité au fiel de la causticité; car si tout homme satirique, préférant avoir de l'esprit que des amis, fait preuve de mauvais goût, le pasteur, moins fier des indus-

1. *De Consid.*
2. S. Hier. *ad Nep.*

tries de son zèle que de l'habileté de ses sarcasmes, qui s'escrime en mots incisifs plutôt qu'en invitations sympathiques, et qui disperse ses brebis par ses morsures, au lieu de les attirer par ses caresses, celui-là fait preuve à la fois de mauvais esprit et de mauvais cœur. *Sacerdotis sermo*, dit un Concile de Paris, *debet esse plenus gravitate, honestate et suavitate.*

Plus encore que la discrétion des convenances, pratiquons, dans nos paroles, celle du secret. Un prêtre qui ne sait rien garder, suivant l'expression vulgaire, ne peut rien inspirer que la défiance, soit comme pasteur, soit comme confesseur. Les murs du presbytère étant le déversoir naturel des confidences paroissiales doivent être sans écho, c'est-à-dire ne rien renvoyer des bruits qu'ils reçoivent. Ce n'est que lorsque les lèvres du prêtre sont bien fermées que les âmes s'ouvrent à lui; au contraire, celui qui ne met point des barrières de circonspection devant sa bouche en trouvera toujours sur ses pas pour lui fermer le chemin des cœurs, D'ailleurs, l'intimité du prêtre est un sanctuaire qui doit être précédé de plusieurs portiques pour être abordé avec respect. Dès qu'elle sort de ce cénacle pour se prodiguer aux regards des passants, elle perd son prestige, et saint Bernard tâche de la ramener du dehors au dedans par cette sévère remontrance : *Os tuum consecrasti Evangelio; talibus aperire, illitum, assuescere, sacrilegium*[1].

1. *De Consid.*

C'est le confesseur, surtout, qui est discrédité en nous par les intempérances de nos paroles. Sans doute, la révélation directe du secret sacramentel épouvante notre foi; mais combien de jugements portés en conversation, combien de portraits trop personnels tracés en chaire, combien d'attitudes imprudentes prises par nous dans nos rapports, équivalent à une violation indirecte de ce sceau vénérable. Cependant, apposé sur nos lèvres par le droit naturel, par le droit divin, par le droit ecclésiastique, il est à la fois le gardien de notre honneur et de celui de tout le monde, et le briser est un si grand crime, que le coupable est passible de cette sanction canonique : *Si hoc fecerit deponatur, et omnibus diebus vitæ suæ, ignominiosus, peregrinando, pergat*[1].

Hélas! mes vénérés confrères, quand je me rappelle que de jeunes casuistes dissertent ou consultent, sans réserve, sur les confidences qu'ils ont reçues, au risque d'en découvrir les auteurs; que si nous ne diffamons pas les personnes, en vertu de nos souvenirs de confesseurs, nous flétrissons parfois, sans scrupule, les localités, même quand elles ne renferment que peu de personnes; que la rupture d'un tel sceau nous est défendue, néanmoins, quand ce serait pour sauver la chose publique, et même après la mort de nos pénitents; qu'elle renferme une triple malice, de sacrilége,

1. Greg. apud. Grat. *Dist.* 6. *C.* 2.

d'infidélité à notre parole, et de détraction envers le prochain ; enfin, que si, par impossible, la violation de ce secret était directe, en ceci, la légèreté de matière n'est point admise, je me demande pourquoi, dans nos examens de conscience, cette indiscrétion occupe si peu de place, supposé qu'elle n'en soit pas exclue. Eh ! qui n'a besoin de méditer cette maxime : *Quod per confessionem scio, minus scio quam illud quod nescio.*

Fontenelle disait : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. » Je connais une main pleine de vérités qui doit bien moins s'ouvrir encore, celle du confesseur. C'est lui, surtout, qui est tenu à cette parole réservée et discrète qui ne donne aucune prise aux adversaires : *Verbum sanum, irreprehensibile, ut is qui ex adverso est, vereatur, nihil habens dicere de nobis*[1].

La discrétion n'est qu'une partie de cette autre vertu sociale que je dois vous recommander *in extenso,* la dignité dans la tenue. On l'a dit avec raison : Lorsque la dignité manque en haut, le respect fait défaut en bas. Voilà pourquoi un père demande que chacun de nous soit : *Redolens pietatem, exigens reverentiam.* Le Concile de Trente dessine ainsi la photographie du prêtre à l'attitude correcte et à la dignité irréprochable dans le monde : *Sic decet clericos, vitam*

1. Tit. 2, 8.

omnem componere ut habitu; gestu, incessu, aliisque omnibus nihil nisi grave, moderatum ac religione plenum præ se ferant[1]. Voilà le type; où en sommes-nous de la ressemblance?

Soyons dignes, d'abord, dans nos déférences elles-mêmes; par conséquent, toujours prêts à condescendre, jamais à déroger. Inclinons-nous jusqu'aux plus petits par charité, relevons-nous jusqu'aux plus grands par les délicatesses de notre éducation. Parlons patois, au besoin, pour être mieux compris ou plus utile, mais par goût préférons le français. En un mot, vivons sans pédanterie, sans avoir l'air de nous trouver déplacé dans notre paroisse de paysans, mais gardons-nous de le devenir. C'est à cette condition que nos déférences ont du prix et nous concilient les cœurs sans nous ravir l'estime.

Soyons dignes encore dans notre costume; par conséquent, nulle transaction avec les modes laïques, rien qui altère l'intégrité de notre cachet clérical, et que la paroisse, en nous regardant, soit fière de notre propreté, de notre tournure sacerdotale, au lieu d'être tentée de nous prendre pour un homme du monde déguisé en curé. En quoi consiste, me direz-vous, l'intégrité de la tenue ecclésiastique? A porter des cheveux coupé ras, une tonsure bien marquée, toujours la soutane, quelquefois des gants, ordinairement un man-

1. *Sess.* 22.

teau ou un autre par-dessus. Quant aux chaînes d'or, aux chaussures trop montantes, aux bijoux et divers luxes séculiers de ce genre, en général, ils ne sont pas bien portés parmi nous, et s'ils ornent l'homme, ils déparent le prêtre.

Surtout, n'allons pas, pour le plus petit voyage, nous mettre en vêtement laïque. Vous avez l'office à dire, des actes religieux à faire en chemin, ce travestissement vous ôtera plus de liberté qu'il ne vous en donnera. Sans doute, la soutane ne fait point le prêtre, mais elle le conserve. Rarement on la quitte pour mieux faire; et après bien des circonstances difficiles où elle nous sauva du péril, comme nous aurions pu redire avec piété ce refrain écrit dans un sens moins sérieux : *Ah! mon habit que je vous remercie!*

Soyons dignes dans notre manière d'être, en général, et préservons-nous du faux en matière de convenances, comme de parole d'honneur. A Dieu ne plaise que je plaide pour le genre précieux et affecté; mais discernons, dans notre tenue, l'or vrai du chrysocale, c'est-à-dire ce que le bon goût exige de ce qu'il réprouve. Triste méprise de certains prêtres qui croient être gais, quand ils se posent en histrions; dégagés, parce qu'ils prennent un ton soldatesque et des allures cavalières; francs, quand ils ne sont que brusques et mal appris. Voulez-vous un sûr principe de vérité dans votre contenance? tournez fréquemment vos regards vers Notre-Seigneur en vous disant : Aurait-il

fait ce que je fais? La réponse sera une règle infaillible.

Soyons dignes dans nos travaux manuels. Tous ne sont pas également compatibles avec la noblesse du sacerdoce, et, dès l'instant qu'un prêtre se livre à des occupations que le châtelain ne se permettrait pas, on peut conclure que le prêtre est descendu. Sous ce rapport, notre société a plus d'exigences envers nous qu'envers ses rois, car Louis XVI avait un atelier de serrurerie, et jamais l'histoire ne lui en a fait un reproche. Mais le prêtre doit exécuter des travaux manuels qui tiennent de l'art plutôt que du métier, sous peine de froisser certaines susceptibilités de l'opinion catholique.

L'horticulture, par exemple, est un exercice de bon genre, dans lequel vous pouvez rechercher, au besoin, la vigueur du corps et le repos de l'esprit. Semer, planter, greffer, émonder des espaliers, sarcler des allées, sont autant d'occupations qui conviennent à un solitaire de presbytère; la manœuvre d'un tour mécanique, pour façonner des meubles ou décors d'église et de salon, n'est point déplacée aux mains qui viennent de poser le bréviaire. Mais un curé qui passerait de l'autel à un chantier public, qui pratiquerait la charpente ou la menuiserie, et qui façonnerait de grossiers ouvrages, surtout s'il en exigeait le prix, ce célébrant changé en homme de peine, en journalier à domicile, serait une anomalie depuis longtemps condamnée par saint Ambroise : *Nihil plebeium,*

nihil populare, nihil commune in sacerdotibus[1].

Enfin, soyons dignes, même dans nos jeux et délassements. La perdrix de saint Jean, et l'allégorie de cet apôtre, au sujet de l'arc qui ne doit pas être toujours tendu pour être toujours flexible, sont une justification de nos récréations, si elles sont vraiment sacerdotales. Il y a une loi d'hygiène physique et morale dans cette parole du Psalmiste : *Surgite, postquam sederitis*[2]; aussi, y aurait-il excès de rigueur à vous interdire toute distraction de cette nature : mais posons nos conditions.

Ne jouez pas avec des personnes sans éducation ou sans religion, crainte de perdre en respect, de leur part, tout ce que vous leur accorderiez en complaisance.

Ne jouez pas avec passion, car c'est au jeu que les caractères se révèlent, et la compagnie qui vous croyait un homme grave, sera peu édifiée de trouver en vous un partenaire grincheux, chicaneur et intéressé.

Ne jouez pas sur la place publique; pour un cas où l'effet en est avantageux, il y en a cent où il est déplorable.

Ne jouez pas gros jeu; car c'est un triste spectacle de vous voir engager ainsi un superflu dont vous êtes redevable à tant de bonnes œuvres, et de con-

1. *De sacerd.*
2. Ps. 12, 2.

templer, roulant sur un tapis vert, l'honoraire de vos messes acquittées, peut-être de celles qui ne le sont pas !

Ne jouez pas longtemps : hélas ! il est plus aisé de ne pas commencer que de ne point excéder. Aussi, vient un moment où vous ne comptez plus vos heures de jeu ; mais le public les compte, et vous en finiriez vite avec cette habitude, si vous saviez ce que souffrent les bonnes âmes, en vous voyant assis deux heures à la table à dîner, quatre heures à la table à jouer, et vous lever de là, vers minuit, dans une sorte d'ivresse, pour monter au saint autel à l'aurore, la tête pleine de piques et de carreaux.

Plus encore que le jeu, interdisons-nous les jeux, ou exercices de corps inconvenants pour des membres consacrés par l'onction sainte. Par conséquent, n'allons jamais nous compromettre dans les ébats et les rires immodérés des réunions populaires; dans de vaines parades de force ou d'agilité; dans le maniement du cheval, du vélocipède, ou des armes, et toutes les fois que nous accordons à notre corps ou à notre esprit un peu de détente, qu'elle soit réglée d'après le principe de saint Thomas : *Personæ, tempori, loco, et secundum circumstantias debitas, ordinetur*[1].

Enfin, dernière vertu sociale que je propose à votre

1. *De Temper.*

charité de pasteur, l'obligeance ; ce que j'appellerais, si la langue le permettait, la serviabilité. Le Saint-Esprit m'a devancé sur ce terrain par la bouche du Roi-Prophète : *Beatus homo qui miseretur et commodat*[1]. Notre-Seigneur n'a-t-il pas donné à la fois le précepte et l'exemple de la même vertu, le jour où il a dit : *Non veni ministrari, sed ministrare*[2]. En quoi et jusqu'à quel point un curé doit-il la pratiquer ?

Servez à vos paroissiens de secrétaire quand ils vous en témoignent le désir. Servez-leur, dans l'occasion, d'avocat consultant si vos lumières vous le permettent. Servez-leur d'arbitre et de juge de paix pour terminer les conflits qui les divisent. Servez-leur de conseil pour la gestion de leurs intérêts selon votre compétence ; et, sans chercher à vous immiscer dans leurs affaires par zèle indiscret, ne vous dérobez jamais à l'occasion de les obliger, par égoïsme.

Ne soyez pas du nombre de ces prêtres routiniers, qui ne se dérangent jamais, sous prétexte de règlement, et qui n'hésitent pas à désobliger leur prochain, par un soi-disant amour de Dieu. Soyez le premier à tous les sinistres, le dernier à vous retirer des maisons en deuil. Servez d'instituteur à quelques enfants pauvres, de maître de plain-chant aux chantres de votre lutrin. Prêtez vos livres à certaines réunions avides de bonnes lectures, prêtez les chambres de

1. Ps. 111, 5.
2. Matt. 20, 28.

votre presbytère à la tenue de vos confréries; en un mot, prêtez tout ce que vous possédez à vos paroissiens, excepté votre argent. Pourquoi cette restriction? C'est qu'il y a quelque chose de mieux, de n'en avoir jamais à prêter, parce que vous l'avez tout donné. De cette manière, vous ne comptez autour de vous que des obligés, non des débiteurs. Vos avances ne seront jamais perdues, parce qu'elles seront hypothéquées sur un fonds éternel; et vous aurez pour tous vos paroissiens le prestige aimé et béni d'un père, non la face peu sympathique d'un créancier.

Mes vénérés confrères, il y a, aujourd'hui, une conspiration universelle pour nous séquestrer du monde, et nous rejeter dans une sorte d'ilotisme. On nous ravit les berceaux, les tombes, l'éducation. On voudrait, pour ainsi dire, couper les ponts entre nous et la société pour nous en isoler. Ne faisons pas le jeu de nos ennemis en acceptant cette séparation par une fausse réserve, ou par un goût désordonné de la vie sédentaire. Il ne faut pas qu'un curé se croie quitte envers ses paroissiens quand il a dit sa messe et fait son prône tous les dimanches, car le presbytère n'est pas un ermitage; nous en devons sortir pour aller au-devant de toutes les ignorances à instruire, de tous les préjugés à dissiper, de toutes les faiblesses à soutenir, de tous les abus à corriger. Que de fois une rencontre, un voyage ont fortuitement uni un curé

et des paroissiens qui étaient en mutuelle défiance. « Il faut, a dit M. Guizot, guérir la haine anti-religieuse, rapprocher l'esprit chrétien et l'esprit du siècle, l'ancienne religion et la société nouvelle, et les amener à se comprendre. » Qu'y a-t-il à faire pour cela?

Sortons de notre vie claustrale, et allons étudier sur place, dans le monde, les brèches par où Notre-Seigneur y pourrait faire sa rentrée. Seulement, revêtons-nous auparavant des vertus sociales, si nous voulons être prépondérants pour la réforme de la société. A cette condition, notre passage au milieu du troupeau sera un exemple séduisant, et cet exemple deviendra notre apostolat du dehors.

DEUXIÈME DISCOURS

Le Prêtre ministre du surnaturel.

Regnum meum non est de hoc mundo[1].

Voici un nouvel aspect de la grandeur sacerdotale et une autre ressemblance entre le prêtre et Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un jour, le divin Maître, interrogé sur sa royauté, répondit qu'elle n'était pas de ce monde. Était-ce à dire que son Église n'y devait pas occuper de terrestres possessions ? Non, car le droit de propriété de l'Église est imprescriptible, inaliénable, et, pour elle, une condition normale de son existence. Était-ce à dire que cette royauté ne devait être reconnue que dans le ciel ? Non, car le roi immortel des siècles domine ceux du temps, comme ceux de l'éternité, et la suspension totale de son règne

1. Joan. 18, 36.

social serait une apostasie suivie de catastrophes sans précédent. Mais les paroles de Jésus signifiaient qu'il existe à côté, ou plutôt, au-dessus du monde naturel, un monde surnaturel, qui est le premier domaine de sa royauté universelle, et le principal fief de sa divine couronne.

D'où il suit que l'empire du prêtre, son successeur, s'étend jusqu'à ces sphères supérieures, et que, par une telle investiture, nous montons à de nouveaux sommets. Il est de foi, en effet, que la création sensible, avec toutes ses magnificences, n'est rien en comparaison de la création surnaturelle, et que si les monarques sont rois dans la première, nous commandons à la seconde : *Imperium nos ipsi gerimus,* s'écrie saint Grégoire de Nazianze, dans un saint enthousiasme de ses gloires sacerdotales, *multo præstantius regno terreno* [1].

Avez-vous jamais médité ce côté sublime de vous-même ? Il y a dans le sacerdoce une action extérieure, parfois retentissante, qui excite la joie de ses amis et l'envie de ses adversaires; mais que sont ses œuvres apparentes en regard de ses miracles cachés? C'est le cas de répéter : *Homo videt ea quæ parent, Deus autem intuetur cor* [2]. Eh bien ! c'est cette face invisible de votre ministère que je voudrais vous faire voir. Écartons l'idée synthétique de saint Ignace,

1. S. Greg. Naz. *Hom.* 6.
2. I Reg. 17, 7.

martyr, sur ce sujet : *Omnium bonorum quæ in hominibus sunt, apex est sacerdotium*[1] ; envisageons-le à ce point de vue plus restreint de saint Chrysostôme : *Parentes in præsentem vitam nos generant, sacerdotes in æternam*[2]. Quelles perspectives s'ouvrent devant nous !

Ce prêtre qui a renoncé à la fécondité, dans l'ordre naturel, devient la source et l'agent de la vie surnaturelle. Par lui se perpétue cet univers invisible dont l'autre n'est qu'une splendide figure. C'est lui qui prononce, dans le royaume des enfants de Dieu, le *crescite et multiplicamini,* par où s'opère une génération supérieure à celle du sixième jour. Aussi, jamais Dieu ne dit plus véritablement qu'avant de créer une âme de prêtre : *Faciamus hominem ad imaginem nostram*[3]. César et Charlemagne ont moins de ressemblance avec Dieu que le dispensateur de sa chair et de son sang, et sur le point de produire un potentat ou un génie sublime, le Créateur ne peut répéter avec autant d'à-propos qu'en appelant du néant le dernier pasteur de nos villages : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.*

A d'autres donc, c'est-à-dire aux puissants, l'empire de la nature ; à nous le gouvernement de la surnature. Aux savants, la suprématie sur les éléments ; à nous

1. S. Ign. Mart. *Epist. ad Smyrn.*
2. *De Sacerd.*
3. Gen. 1, 26.

sur des forces plus hautes encore. Félicitons-nous d'avoir choisi la bonne part, et remercions Dieu de nous avoir donné cette intelligence.

Mais, ici, j'entrevois un mystère aussi étonnant que celui de notre élévation : celui de nos coupables abaissements. Le prêtre qui règne sur les hauteurs de l'invisible a parqué ses vues dans les régions du sensible, et le monde surnaturel que nous avions reçu mission de prouver par nos affections plus que par nos arguments, nous l'avons pratiquement renié, en nous attachant à celui-ci comme si nous n'avions pas d'espérance ultérieure. C'est de ce contraste entre notre action s'exerçant par-delà les limites de la nature, et nos sentiments emprisonnés dans la sphère naturelle que je voudrais tirer une leçon utile, en vous faisant mesurer : 1° la souveraineté du prêtre ministre du surnaturel; 2° la déchéance du prêtre devenu homme naturel.

I

Le monde surnaturel, considéré dans son essence, est un ensemble de dogmes, de préceptes, de secours et d'espérances nous venant de plus haut que notre nature, pour la soulever au-dessus d'elle-même. Le monde surnaturel considéré dans son étendue, renferme quatre régions principales : celle des corps pré-

destinés à la gloire du Paradis; celle des âmes qui habitent ces corps; l'Église, patrie terrestre de ces âmes; la vie éternelle, qui est leur destinée future et leur dernier séjour. C'est dans son étendue que nous envisageons notre sujet. Or, sur chacun de ces théâtres, l'action surnaturelle s'exerce par une présence réelle de Dieu : dans les corps, par la présence réelle qui résulte de la transsubstantiation; dans les âmes, par la présence réelle que produit la justification; dans l'Église, par la présence réelle que suppose l'assistance du Saint-Esprit; dans la vie éternelle, par la présence réelle, cause de la vision béatifique ou glorification. Cela posé, voici, ô prêtre! un des plus sublimes panoramas où se déroule votre grandeur. Le prêtre, étant le ministre de chacune de ces présences, est le père de la vie surnaturelle dans le monde; et c'est, sans doute, du haut de ce point de vue merveilleux qu'un docteur, ravi du spectacle, s'est écrié : *Sacerdos quasi pater totius orbis* [1].

D'abord, le prêtre engendre la présence réelle qui purifie les corps, et, par là, il opère une assomption glorieuse de cette partie de la matière.

Il ne faut point s'étonner si notre corps est sensible à la présence réelle : c'est qu'à l'origine il jouissait en Adam du commerce de la Divinité, et l'homme est si bien fait pour cette présence qu'il la trouva établie

1. S. Chrys.

auprès de son berceau. Mais, un jour, l'homme ayant péché par les sens, il fut châtié par les sens; Dieu se déroba à leur perception, ne passa plus par eux pour arriver à l'âme, en d'autres termes, la présence réelle cessa, par le seul fait l'ère de la malédiction commença. De telle façon, mes vénérés confrères, que si Adam avait pu trouver un prêtre sur la porte de son Paradis fermé, pour lui rendre, par la consécration, le Dieu présent qu'il venait de perdre par sa désobéissance, en embrassant notre tabernacle, il eût recouvré l'essence de son bonheur évanoui.

Et, depuis, c'est le besoin de présence réelle qui créa l'idolâtrie, concupiscence effrénée, que ne pouvaient contenir, ni les coups de tonnerre du Sinaï, ni les fléaux du désert, parce qu'elle n'était rien moins que le mal de Dieu pour les sens tourmentés par un veuvage de quatre mille ans : monstrueuse erreur qui dépose en faveur d'un sentiment vrai, car elle prouve que, depuis la présence réelle de l'Éden jusqu'à celle de Bethléem, le monde n'eut pas la patience d'attendre, et se donna, même par des crimes, une provisoire illusion de cette félicité toujours désirée. O mon hôte adoré des ombres eucharistiques, si vous aviez été là, vous auriez été le correctif de ces honteux entraînements !

C'est encore par l'impossibilité où nous sommes de nous passer de présence réelle que toutes les négations contemporaines viennent se résoudre dans le pan-

théisme, c'est-à-dire dans la divinisation du grand Tout, laquelle n'est qu'une immense présence réelle, avec le spiritualisme de moins, des ombres stupides et immorales en plus. Ainsi, il y a dans nos prodiges eucharistiques eux-mêmes une réponse au principal blasphème du jour et à ses aspirations dévoyées.

Enfin, les sens de l'homme sont si avides de présence réelle qu'après l'Incarnation Dieu nous impose cette sublime mission : En me faisant homme, je ne donne donc qu'une présence réelle de moi-même à tous, tandis que le Paradis terrestre en donnait une à chacun. Pour que les harmonies originelles soient rétablies, je veux que ma présence eucharistique soit aussi universalisée que celle de l'Éden; et de même que j'ai dit au premier Adam : Croissez et multipliez-vous; ô prêtre! je veux être multiplié par votre ministère sur tous les autels de la catholicité, afin que les embrassements de l'homme ne me cherchent jamais en vain ici-bas, et que ses sens désolés et pervertis par la chute rentrent en la possession de la présence réelle qu'elle leur ravit.

Voilà, mes vénérés confrères, comment nous sommes devenus puissants pour la réhabilitation de la chair. Qui pourrait dire la transfiguration opérée dans l'organisme humain par le contact du Dieu que nous lui incorporons! Seuls, les anges, qui les ont vus, peuvent raconter les miracles du sacerdoce, purifiant, par l'inoculation de la présence divine, la fange de notre animalité. Pendant les quatre mille ans de la

promesse, quand le Seigneur échappait corporellement aux adorations de la terre, les sens n'étaient point capables de ce sacrifique angélique, la chasteté. Les cultes qui n'ont pas le sang d'un Dieu, pour désinfecter et transformer la corruption humaine, produisent plus aisément les faux martyrs qu'une vraie sœur de charité; mais, depuis que nous avons fait appréhender, absorber des membres divins par la chair de l'homme, nous avons vu cette chair refleurir, et surgir, parmi nous, une race intermédiaire, inférieure à l'ange, mais supérieure à la postérité d'Adam : la génération des vierges : *Vinum germinans virgines* [1]. Tant il est vrai qu'avec les mets et le breuvage de votre autel, vous communiquez à des organes souillés un commencement de gloire.

Comment s'en étonner quand on connaît les germes précieux que vous semez? Les animaux se nourrissent de plantes et les élèvent jusqu'à eux en se les assimilant. L'homme naturel se nourrit des animaux, et les change en lui-même. D'après la même loi, l'homme spirituel, nourri de Dieu par la grâce, nourri de Dieu par l'Eucharistie, doit être transformé en ces êtres presque divins : le prêtre, la vierge, le religieux, vivant dans les parfums et les lis de leur chasteté. Voilà le miracle de la vie surnaturelle dans les corps. O vous qui en êtes les auteurs, ministres de la trans-

1. Zacch. 9, 17.

substantiation, *sursum corda!* et avouez qu'il y a lieu; car, après Dieu, le vrai maître de la nature n'est-il pas celui qui lui commande aussi souverainement dans les autres et en soi-même? Ah! si les immaculés de cette terre chantent : *Refloruit caro mea,* qu'ils en rendent grâces à Dieu qui fait le prodige, et au prêtre qui lui sert d'instrument! *et ex voluntate mea confitebor ei* [1].

Autre prodige de votre puissance surnaturelle : vous êtes ministres de la présence réelle imprimée dans l'homme par la justification. Rien de plus certain, en doctrine, que le fait de cette présence, car toute l'économie du sujet la certifie. La justification suppose la foi, et la foi a été définie : le commencement de la substance de Dieu en nous. La justification engendre la charité, et la charité est la cohabitation de Dieu avec nous : *Si quis diligit me, mansionem apud eum faciemus* [2]. La justification procède de la grâce, et la grâce est une effusion de la nature divine en nous.

Or, savez-vous à quel degré vous élève ce privilége de susciter la présence réelle du Seigneur dans les âmes? Vous passez au confessionnal, et là, plus grand que le Créateur produisant des mondes, vous produisez Dieu dans cette conscience régénérée; et tandis que Jésus ressuscitait les morts, vous, c'est Jésus lui-même

1. Ps. 27, 7.
2. Joan. 14, 23.

que vous ressuscitez dans ce cœur où il était mort par le péché. O superbes admirateurs des magnificences du monde matériel! qui êtes les contempteurs ignorants de la puissance sacerdotale, réformez vos pensées sur cette pensée de saint Augustin : *Majus opus est ex impio justum facere, quam creare cœlum et terram*[1].

Du confessionnal vous passez aux fonts baptismaux, et là vous évoquez, dans l'âme de l'enfant, toute une création invisible devant laquelle les orgueilleux adorateurs de la science tomberaient à genoux, si ces prodiges se laissaient analyser. Un Père a dit avec raison que l'homme est un grand monde contenu dans un petit, car, que sont les merveilles de l'univers comparées à celles que nous renfermons! Au commencement Dieu dit : *Fiat lux et facta est lux;* sur la pierre des fonts sacrés, un prêtre dit : *Ego te baptizo,* et, créateur de la foi infuse dans une âme, il allume une lumière plus belle que celle du soleil. Sous l'action de cette lumière, émerge du néant une fécondité infinie ; et, tandis que le monde de la nature a été bâti en six jours, celui de la surnature, toujours grandissant, toujours embelli de splendeurs nouvelles, ne s'achèvera qu'avec la dernière heure de l'univers.

Comme ministres de la justification, vous suscitez donc un ordre de choses supérieur à cet ensemble de

1. S. Aug. *Conf.*

mouvements et de merveilles que la science appelle la mécanique des mondes. Les cieux et la terre passeront, les œuvres dont vous êtes les auteurs feront l'objet des éternels ravissements. Qui pourrait mesurer la longueur de votre bras et la sublimité de votre action? L'incarnation, c'est-à-dire l'union de Dieu avec l'homme, est à chaque instant répétée par vous dans les âmes régénérées. La rédemption ne s'applique, ne se propage que par votre concours, et se serait arrêtée au Calvaire, si vous ne l'aviez emportée dans votre ministère pour l'individualiser et la répandre; enfin, la glorification est peuplée de vos ouvrages, et, en contemplant la place que vous occupez dans l'économie surnaturelle, j'ai besoin de vous adresser ces félicitations de Pierre de Blois : *Sacerdotes, vitæ lumina! Sacerdotium deifica professio! corona gloriæ in manu Dei*[1]!

Ah! nous nous plaignons souvent, mes vénérés confrères, que les troupeaux ne nous respectent pas; est-il bien sûr que nous nous respections assez nous-mêmes? Soyons donc fiers, non pas en revendiquant nos droits et en triomphant de nos adversaires, mais en conférant ces baptêmes et ces absolutions administrés par nous avec tant de légèreté; mais en célébrant ces prières publiques et ces messes, où nous occupons les sommets de cette terre les plus voisins du ciel.

1. *Serm.* 4.

Ne parlez pas tant de vos prérogatives de par la loi, car, sous ce rapport, vous êtes l'égal d'un maire de village et l'inférieur d'un sous-préfet; mais pensez à votre dignité selon la foi, et, aussitôt, voici les hauteurs que vous atteignez : Dieu a fait les âmes, et vous les faites revivre; Dieu aime d'habiter les âmes, et vous le remettez dans son temple quand il en est exilé. Mission par laquelle vous soutenez la voûte de l'ordre surnaturel, car Dieu dans les âmes, c'est la splendeur de ce monde invisible, et Dieu absent des âmes, c'est sa désolation.

Troisième présence divine dont vous êtes les ministres, celle du Saint-Esprit dans l'Église. Cette présence n'est point une pieuse hypothèse; saint Pierre Damien la constate en ces mots : *Ecclesia thronus Dei* [1]. Saint Augustin avait dit auparavant : *Tabernaculum Dei in terra est Ecclesia* [2]; et saint Paul s'écriait avant saint Augustin : *Ecclesia domus Dei vivi* [3]. Comment s'explique ce perpétuel embrassement du Saint-Esprit avec son épouse de la terre ? Écoutez :

Il y a dix-huit siècles, une parole, la plus miraculeuse que je connaisse, a été prononcée : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* [4]. Une fois proférée, elle est demeurée suspendue au-

1. *Serm.* 20.
2. *De Civit. Dei.*
3. Coloss. 4,15.
4. Matt. 16, 18.

dessus du trône de saint Pierre comme un son toujours vibrant, toujours agissant dans l'immensité des âges. C'est en vain qu'on tue l'homme qu'elle consacre : elle passe à son successeur avec une vertu que les bourreaux n'altèrent pas. Les formules sacramentelles ont besoin d'être répétées pour agir; celle-ci va se reposer sur la tête de tous les pontifes à venir pour les sacrer, en vertu d'une promesse, d'une impulsion, qui date de dix-huit cents ans. Quoiqu'elle ne soit pas un sacrement, elle est plus vénérable que les sacrements, car elle est la source de tous les pouvoirs d'ordination, de tous les pouvoirs de juridiction, de la généalogie pastorale, et la présence divine qu'elle assure à l'Église est la plus durable de toutes les présences du Seigneur ici-bas : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consommationem*[1].

De cette façon, l'Église est comparable à une basilique où la présence réelle n'a pas besoin d'être renouvelée, et tandis que la vertu de ces paroles : *Hoc est corpus meum,* ne résiste pas à l'action dissolvante du temps sur les espèces sacramentelles, la vertu de celle-ci : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et portæ inferi non prevalebunt,* défie toutes les révolutions, toutes les tyrannies et toutes les perfidies diplomatiques de l'avenir.

Eh bien! c'est le sacerdoce qui est l'agent de cette

1. Matt. 28. 20.

sublime communication de Dieu avec la terre. Sans doute, le Saint-Esprit ne réside pas dans le simple prêtre, il est dans la plénitude du sacerdoce représentée par le Souverain-Pontife ; sans doute, nous ne sommes pas les réservoirs de cette présence divine, mais nous en sommes les canaux, car chacun de nos discours porte en soi Notre-Seigneur vérité, et la preuve que notre parole le renferme, c'est qu'elle le produit dans les cœurs. Aussi, tant qu'il y aura ici-bas un prêtre annonçant l'Évangile aux enfants des hommes, Dieu sera réellement présent au milieu d'eux. O Verbe divin ! qui vous êtes caché sous les langes épais de ma parole, je vous adore. Et vous, ô prêtres du Seigneur ! je ne suis pas étonné que saint Prosper vous appelle la splendeur de l'Église, puisque vous êtes ses interprètres jurés, ses oracles et sa voix. *O Sacerdotes in quibus amplius fulget ecclesia*[1] !

Enfin, il y a une quatrième présence réelle dont le prêtre est encore le médiateur : celle de la vision béatifique. Les trois autres présences dont je viens de parler ne sont sensibles qu'à l'œil de la foi ; celle-ci le sera à l'œil nu : *In carne meâ videbo Deum meum*[1]. Eh bien ! de même que personne ne va au Père que par le Fils, personne n'arrive au Fils que par le prêtre. Sans doute, il peut y avoir des élus qui ne connurent

1. *Serm.* 8.
2. Job. 19, 26.

point notre sacerdoce, et dont le Seigneur récompensa la fidélité par une intervention *in extremis* de la grâce, qui éleva leurs mérites naturels à l'ordre surnaturel; mais, dans le corps de l'Église, nul ne peut être admis à la béatitude éternelle sans le concours au moins désiré de notre ministère; nul ne sera reconnu, au tribunal suprême, s'il ne porte la trace de nos onctions et de nos ablutions; nul ne participera aux contemplations de la gloire, s'il ne s'inclina devant les énigmes de nos enseignements, et si saint Pierre ouvre l'entrée du paradis, — pardonnez-moi cette image familière, — c'est nous qui délivrons le laisser-passer indispensable.

Et voilà pourquoi un Père nous appelle les portes de la cité éternelle, par où il faut entrer pour aborder le Christ : *Sacerdotes januæ civitatis æternæ, per quas omnes ingrediuntur ad Christum*[1]; et un autre salue dans le sacerdoce un pont jeté entre la nature divine et la nature humaine pour les relier : *Inter naturam divinam et humanam medium interjectum*[2]. Vous le voyez donc, le sacerdoce n'est pas une institution parasite que l'on puisse supprimer sans dislocation dans l'engrenage des œuvres divines; il est la force de cohésion et la chaîne de rapatriement entre les trois Églises. Procréateur dans l'Église militante, libérateur de l'Église souffrante, multiplicateur par rapport à

1. S. Prosp. *De vit. Contemp.*
2. S. Amb. *De Dign. Sacerd.*

l'Église triomphante, s'il cessait de les étreindre dans les embrassements de son ministère, ces trois mondes, semblables à trois astres échappés par la tangente, iraient, pendant les siècles des siècles, accomplissant leurs révolutions dans un isolement et une désolation sans fin.

A d'autres donc, c'est-à-dire aux grands d'ici-bas, quelques lambeaux de terre ou d'éphémères honneurs pour héritage; au plus petit d'entre nous, une suprématie qui travaille les quatre parties de la création surnaturelle, et qui se fait sentir depuis les infirmités de la matière organisée jusqu'aux extatiques profondeurs du sein de Dieu. Ah! comme il y a, dans les cimes radieuses d'une telle élévation, de quoi justifier ce beau panégyrique du sacerdoce prononcé par saint Augustin : *O sacerdos Dei! si altudinem cœli contemplares, altior es; si pulchritudinem solis, pulchrior es; si discretionem angelorum, discretior es; si omnium dominorum sublimitatem, sublimior es, tu soli Deo in feriores*[1]!

Malheureusement, à ce mystère de gloire, nous avons opposé un mystère d'ingratitude, car les ministres du surnaturel sont devenus des hommes naturels.

1. *Serm.* 8.

II

Si, dans l'ordre des êtres ordinaires, celui-là est un monstre qui n'a point sa vie propre, n'est-il pas une anomalie dans l'ordre moral, le ministre du surnaturel qui n'a qu'une vie naturelle ! Voilà, cependant, où nous en sommes. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que le prêtre de nos jours n'est pas seulement naturel dans ses vues, naturel dans ses affections, naturel dans ses études, naturel dans les motifs des sacrifices qu'il s'impose et qu'il impose ; mais il est devenu naturel dans son surnaturel même, et c'est le côté par où je veux envisager cette déchéance de la tribu sacerdotale. Nous sommes naturels dans les égoïsmes, dans les sensualités, dans la mesure, dans les influences de notre surnaturel.

D'abord, dans les égoïsmes de notre surnaturel. La vie surnaturelle n'est pas autre chose que la vie de Jésus-Christ continuée en nous. Quiconque ne peut pas dire avec saint Paul : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus*[1], celui-là vit selon la nature, non de la foi, qui est la vie du véritable juste, *justus ex fide vivit*[2]. Or, considérons à quel point les

1. Galat. 2, 20.
2. Rom. 1, 17.

envahissements de la nature se débordent sur notre religion, et notre moi reste humain jusque dans ses œuvres divines!

Un trait saillant de notre siècle, c'est qu'il exploite tout ce qu'il touche au profit de ses égoïsmes, et qu'il tâche de réduire à des jouissances ses plus austères devoirs. Voyez plutôt : la science devait être une sorte de théologie physique, une hymne de la raison vers Dieu, en passant par les laboratoires de la matière; il en a fait un instrument de convoitises et la pourvoyeuse de ses vices. La littérature devait être une élévation de l'esprit public vers les sources du beau par l'art de bien penser et de bien dire; il en a fait tantôt une mine d'or, tantôt un ferment de sensualisme. La religion doit être un essor de l'âme vers le bien par la vertu qui émane de la foi et de la grâce; qu'en a fait notre siècle? Une poésie calmante pour les tristesses de la vie, et une sorte de narcotique contre les insomnies de la douleur. Ainsi, l'égoïsme s'embusque jusque dans le sacrifice religieux, et ce n'est point calomnier les prêtres, ni les chrétiens de ce temps, que de les déclarer déchus de la sainte rigidité et des grands modèles d'autrefois : *Interroga majores et dicent tibi*[1].

Est-ce à dire que notre siècle ait moins de religion que ses devanciers? Incontestablement; mais, surtout, il ne le comprend pas si bien. Encore le sentiment

1. Deut. 4, 32.

chrétien est partout, mais l'héroïsme chrétien n'est presque nulle part. On ne voit plus, dans la sainte hiérarchie, ni le clergé de cour, ni les abbés mondains du dernier siècle, mais on y cherche en vain les exceptions glorieuses qui corrigaient les précédentes. Le cardinal de Retz a disparu de nos rangs ; M. Olier, ni saint Vincent de Paul, ni le Père de Bérulle ne s'y montrent pas encore; et si ce n'était pas un paradoxe, on serait tenté de dire que l'ère de la régularité a fermé, parmi nous, celle de la sainteté.

D'où vient que le niveau de nos âmes descend, tandis que notre moralité générale monte ? que nous soyons à la fois en restauration et en décadence, dans ce sens qu'il y a, parmi nous, tant de bons prêtres et si peu de saints prêtres? Cela vient de ce que nous servons Dieu pour nous-même, non par amour pur, et, de là, une piété sans enthousiasme qui ne s'élève qu'à cet humiliant minimum : l'honnêteté plutôt que la folie de l'Évangile.

Voilà pourquoi, aussi, le monde réfute si souvent notre doctrine par nos exemples ! Voyant en nous des pensionnaires assez rangés de la maison de Dieu plutôt que les martyrs d'une vocation héroïque, il se demande qnel mobile nous a fait prêtres. Ah ! vous avez cru que la plus grande douleur de la religion était les blasphèmes de ses ennemis? Détrompez-vous ; c'est l'apathie de ses propres ministres. Après tout, ses siècles d'or furent ceux où elle eut des ennemis qui la frappaient

jusqu'au sang, parce qu'alors elle avait des fils qui la confessaient jusqu'à la mort, et que ses joies et ses orgueils de famille lui faisaient presque bénir la cruauté des tyrans; mais, durant un siècle sceptique où il faudrait la commotion électrique des grands exemples pour dégager l'étincelle de la foi cachée dans les âmes, nous nous contentons d'éviter les fautes graves; au lieu de ressusciter les morts par les coups de théâtre sublimes de la sainteté, nous endormons les vivants par le spectacle monotone d'une vertu presque négative à force d'être tempérante; et le monde, reconnaissant moins en nous les martyrs du devoir que de petits rentiers du sanctuaire, a fait son argument populaire contre notre Christ de la vie même de ses prêtres.

Je vous en conjure donc avec saint Bernard : *Niti te velim ad summum* [1], et avec le pontifical du jour de votre ordination : *Luceat in vobis totius forma justitiæ.* Aussi bien, vous qui consultez dans vos sacrifices le parti le plus prudent, savez-vous bien que celui-ci est peut-être le seul qui assure votre sécurité éternelle? D'autres chrétiens peuvent dire en matière de générosité : Je m'arrêterai là, sans compromettre leur salut; mais bon nombre de prêtres, comme sainte Thérèse, sont menacés de tomber en enfer, s'ils ne s'efforcent pas d'éviter même le purgatoire. Malheur à qui eut les

1. *De Consid.*

grâces nécessaires pour réaliser le conseil, et qui leur résista pour se fixer dans l'accomplissement égoïste du précepte, car souvent le pied lui manquera à cette station intermédiaire, et il roulera jusqu'aux abîmes pour n'avoir pas voulu monter jusqu'aux sommets.

Nous sommes encore naturels dans la sensualité de notre surnaturel, et cette sensualité est tour à tour morale et physique.

Dans l'ordre moral, nous tendons à remplacer les fortes vertus par des bonheurs mystiques, et nous tournons à une sorte d'épicurisme spirituel. Jusqu'à présent, l'essence de la piété, c'était le sacrifice; aujourd'hui, c'est l'art de se faire plaisir honnêtement. L'imagination aventureuse de notre époque a découvert, dans le christianisme, une veine poétique inconnue de nos sévères aïeux. Ce fut là comme un monde nouveau où bien des âmes rêveuses vinrent se reposer. Toutefois, ce retour de notre siècle vers Dieu, en passant par les régions enchantées de la poésie, eut ses périls avec ses avantages. La même séduction qui attira les âmes les énerva. Chacun composa son *Génie du Christianisme* pour le service de ses douleurs particulières, et la génération actuelle, ayant appris à extraire des plaisirs de ses vertus, oublia souvent le Dieu des consolations en courant après les consolations de Dieu.

Voulez-vous des exemples à l'appui de cette asser-

tion, pris dans le sanctuaire et ailleurs? Qu'est-ce que le service de Dieu pour les chrétiens de ce temps? Le service de Dieu, ce n'est pas un renoncement; c'est un repos heureux, une retraite sentimentale, que l'on se ménage après les agitations de la vie, pour se rasseoir et se souvenir en paix. Le service de Dieu, ce n'est pas un combat; c'est un oreiller bienfaisant sur lequel on aime à poser sa tête fatiguée, parce que là les nuits sont plus calmes, les rêves ne font point de mal, et le réveil n'est jamais amer. Le service de Dieu, ce n'est pas un crucifiement; c'est l'affranchissement du remords, c'est une sorte de chloroforme spirituel pour endormir la souffrance, et un ingénieux procédé pour jouir de l'autre monde après avoir prudemment usé de celui-ci. Ah! mes vénérés confrères, on voyait autrefois, au sein du clergé, de terrestres séraphins qui s'écriaient : Mon Dieu! je vous aime pour le seul plaisir de vous aimer! *Amo ut amem!* Aujourd'hui, le culte de l'amour désintéressé n'est guère pratiqué parmi nous. Presque personne ne s'immole qu'à proportion de ses tendances sympathiques, et la postérité de ces robustes ancêtres qui ne demandaient à Dieu que cette récompense : *Pati et contemni pro te*[1], s'arrête sur le chemin du sacrifice quand elle a épuisé un certain viatique d'émotions agréables.

N'allons donc pas, comme ces femmes dont nous

1. J. d'Avila.

gourmandons si souvent les illusions, apprécier les progrès de nos âmes par les lyrismes désordonnés de notre jeune imagination. Ce qui mesure la grandeur du prêtre, ce ne sont pas ses ivresses religieuses, ce sont ses efforts ; et vous avez avancé du côté de Dieu, non pas de toute la paix versée à votre âme, non pas de tous les hommages décernés à votre zèle, non pas de toute la ferveur de votre oraison, non pas de toute la renommée de votre ministère, non pas de toute la hauteur de votre extase, non pas même, si vous êtes thaumaturge, de toute la grandeur de vos miracles, mais de toute la violence que vous vous êtes imposée : *Tantum proficies, quantum tibi ipsi vim intuleris*[1]. Retenons bien ces notions élémentaires de la vie surnaturelle, et publions-les souvent à l'oreille d'un monde qui ne les connaît point.

Par conséquent, prenez garde, vous, pour qui la piété est un enchantement qui colore la vie, non un creuset qui la purifie : vous pourriez bien n'être qu'un artiste, au lieu d'un prêtre fervent ; un disciple de Chateaubriand, non un homme intérieur. Mais vous, au contraire, pour qui la piété est une station perpétuelle sous les armes et une guerre sans trêve contre vous-même, réjouissez-vous ; au moins, vous n'êtes pas exposé à ce fléau de notre époque, la piété de tempérament. Ah ! mes vénérables confrères, ce

1. De Imit. Christ.

n'est point assez pour un prêtre de cette foi vulgaire qui marche sans rien voir ; élevons-nous jusqu'à celle qui s'immole sans rien sentir. Il importe peu que nous n'ayons pas les délectations de la bonne conscience, pourvu que nous possédions cette paix qui est la seule félicité terrestre promise par Notre-Seigneur à la vertu, et qui habite nos âmes, d'après saint Thomas, tant que la charité n'en est pas sortie : *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis*[1].

De la sensualité morale, le prêtre naturel passe à la sensualité physique, et il se compose une vie pleine d'alliages, où le bien-être de la conscience et celui des sens, unis dans des proportions savantes, semblent narguer cette double loi imposée à toute chair qui veut entrer en participation de la vie surnaturelle : *Mortificate membra vestra quæ sunt super terram*[2]. *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* [3].

Jadis, le corps était courbé par la foi commune sous la suprématie de l'âme, et l'homme se tenait, en face de sa chair, dans cette attitude de roi qui lui fut donnée au commencement, quand Dieu lui dit : « Tu domineras, et tes appétits seront sous tes pieds : *Dominaberis, et erit subter te appetitus tuus*[4]. » Mais, au siècle

1. Joan. 14, 27.
2. Coloss. 3, 3.
3. Matt. 11, 12.
4. Gen. 4, 7.

dernier, la chair de l'homme fut placée sur des autels; durant le siècle présent, elle a reçu, de la philosophie matérialiste, des apothéoses cyniques, et les lointains contre-coups de ces saturnales de la pensée ont imprimé les stigmates du sensualisme à toutes les classes, même à la vie du clergé.

En voulez-vous la preuve? Passons au presbytère. Pour peu que la ville soit grande, ou que soit riche la paroisse, il tend à se changer en un séjour de luxe où tout éblouit de magnificence, excepté les exemples du pasteur. Là, nous fléchissons souvent le genou sur des tapis, l'oraison n'en est pas plus fervente ; les murs s'embellissent, les hommes se détériorent; les ministres du surnaturel se soignent au lieu de se sacrifier; le confortable met, de toutes parts, la mortification en fuite, et, cependant, les prêtres qui sont à Jésus-Christ, ne sont pas ceux qui habitent des boudoirs élégants, qui mangent, boivent et dorment comme les opulents du siècle, ce sont ceux qui crucifient leur chair : *Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt*[1]. Ah! mes vénérés confrères, saint Bernard expirant demanda pardon à son corps des rudes traitements qu'il lui avait infligés. Quelle honte pour nous, à l'heure dernière, d'avoir à renverser une si belle amende honorable! et quelles réparations nous devrons à notre âme si souvent abandonnée aux oppressions de la matière!

1. Galat. 5, 24.

Et, cependant, notre siècle, qui a découvert tant de choses, aurait-il trouvé un autre chemin que le sentier étroit de l'Évangile pour arriver à la vie éternelle? et, cependant, depuis les jours de saint Jean-Baptiste, le royaume des cieux aurait-il cessé de souffrir violence? et, le ciel, cette cité peu accessible, dont la porte est étroite, selon l'Évangile, serait-il aujourd'hui, comme la fameuse Thèbes aux cent portes, ouvert de toutes parts? Je sais que le monde n'accepte pas ces austères enseignements; mais nous, n'allons pas répudier la plus noble moitié de notre Évangile; et si la mollesse des temps nous oblige d'aplanir les voies, gardons-nous de les élargir; et si nous sommes forcés d'être les apôtres de la piété facile, n'en soyons pas les modèles. Malheur! dit saint Bernard, malheur à vous le jour où vous dites à votre âme : C'est assez, car, ce jour-là, vous êtes perdu. *Si dixisti : sufficit, periisti. Semper adde, semper profice, semper ambula*[1].

Mon Dieu! je voudrais m'enivrer des parfums de ma foi, en faire un céleste dictame à l'usage de mon âme : ne vaut-il pas mieux, pour un pécheur, que le devoir soit une expiation plutôt qu'un plaisir. Ah! corrigez-moi de cette immortification qui cherche dans le bien des sensualités raffinées plutôt que votre gloire, et qui s'occupe moins, en vous servant, de votre contentement que du sien.

1. *Serm.* 15.

Nous sommes encore naturels dans la mesure de notre surnaturel. Il fut des temps où l'enthousiasme de la croix agitait les masses et où la chevalerie du dévouement chrétien était populaire dans le christianisme. Heureux jours ! où de simples fidèles disaient adieu à leur famille pour aller mourir en Palestine, où l'on cherchait Dieu jusque dans les thébaïdes brûlantes de l'Orient, où les châteaux étaient pieux comme des monastères, et où l'histoire des champs de bataille semblait une page des actes des martyrs. Mais, aujourd'hui, le système paralysant des utilitaires semble présider au développement des vertus chrétiennes. Même parmi les prêtres, la partie la plus sublime de l'Évangile semble un idéal bon à contempler, non à essayer, comme qui dirait la république de Platon, et les saintes folies du conseil se sont évanouies devant les calculs du précepte, réduits en système par les petites âmes de nos temps.

Eh ! qu'est-ce que la perfection sacerdotale d'après la religion lymphathique que nous professons? C'est l'immolation jusqu'à la mesure nécessaire pour éviter le scandale en cette vie, et, dans l'autre, les châtiments éternels. Par conséquent, un prêté pour un rendu, la vénalité de l'ordre spirituel, une sorte de christianisme spéculateur qui ne donne rien pour rien, et qui ne comprend pas les sacrifices quand ils ne portent pas intérêt! Peuple sans foi et sans cœur ! et c'est là la réciprocité que vous offrez à un Dieu qui descendit des

cieux, qui habita dans une étable, qui sacra votre front, qui souffrit la faim et qui s'étendit sur une croix pour vous? *Hæccine reddis Domino, populo stulte et insipiens*[1]? O prêtre! d'où l'avez-vous tiré cet Évangile des restrictions égoïstes? Est-ce que Bethléem est un moyen terme? Est-ce que l'Eucharistie est un demi-sacrifice? le ciel une donation incomplète? Ah! quand le Seigneur venait nous prendre, dans nos modestes chaumières, pour nous élever aux honneurs de sa maison, quand il nous préparait, quand il nous marquait de son onction, quand il nous investissait de tant de grandeurs que les enfants du siècle ont reçu ordre de nous contempler à distance, sans nous toucher : *Nolite tangere Christos meos*[2]. Lui, ne se donnait pas avec cette parcimonie étroite!

D'ailleurs, ne l'oubliez pas, il trouvera son châtiment en soi-même l'égoïsme de ceux qui s'en vont, cherchant avec le ciel des accommodements, car cette moitié de prêtre aura toujours trop de piété pour jouir de ses faiblesses et trop de faiblesses pour jouir de sa piété. Est-ce que vous ne l'avez pas expérimenté que le bon moyen de se trouver était de ne point se chercher? *Totum relinque te, et invenies me*[3]. Donc, finissons-en avec cette spéculation du salut à bon marché, et chargeons courageusement sur nos épaules le bois de

1. Deut. 32, 6.
2. Ps. 145, 15.
3. *De imit. Christ.*

notre sacrifice. Pour faire jaillir de la croix l'onction qu'elle renferme, il faut la presser, non la traîner : le Calvaire est comme les autres montagnes, fatigant quand on le gravit, ravissant par ses surprises et ses perspectives quand on est au sommet. *Mirabilis Deus in altis*[1].

Et puis, quand la mesure de votre surnaturel vous contenterait, qu'importe si elle vous expose? quand vous y trouveriez votre convenance, qu'importe s'il y a pour vous péril de damnation? Sondons-nous une bonne fois dans cet état d'indécision spirituelle, et sachons la mesure de sécurité qu'il offre.

Nous n'aimons pas Dieu, car nous sommes pleins de l'amour de nous-même, et nous rapportons toute notre religion à notre propre satisfaction.

Nous n'aimons guère le prochain, car nous entretenons contre nos confrères, contre nos paroissiens et, peut-être, contre nos supérieurs, des rancunes, des jalousies ou des aversions mal combattues.

Nous ne sommes pas intérieurs, car nous nous livrons à toutes les dissipations, à toutes les curiosités, à tous les désœuvrements capables de nous emporter hors de nous-même.

Nous ne sommes pas mortifiés, car nous cherchons toutes nos aises et commodités, et nous pratiquons des ménagements presque idolâtriques envers notre chair.

1. Ps. 92, 4.

Nous ne sommes point pacifiques, car nous ne souffrons, ni d'être repris, ni d'être désapprouvés; ce que nous voulons, nous le voulons opiniâtrément; nous voyons la paille dans l'œil de tout le monde, sans apercevoir la poutre dans le nôtre, et notre fâcheux naturel ayant fait le vide autour de nous, nous appelons cette solitude de la désaffection, la paix. *Solitudinem faciunt, pacem appellant.*

Nous ne sommes pas fidèles à la grâce, car quand Dieu s'est approché pour nous demander quelque chose de plus, nous lui avons répondu : Retirez-vous : *Dixerunt Deo : Recede a nobis; scientiam viarum tuarum nolumus*[1].

Qu'est-ce que notre esprit? une place publique, non un sanctuaire, le rendez-vous des imaginations les plus folles, les plus désordonnées, les plus dangereuses, plutôt qu'un foyer de recueillement.

Qu'est-ce que notre cœur? Le complice de tous les attachements naturels, et même des séductions malsaines qui viennent frapper à sa porte pour le troubler.

Qu'est-ce que votre prière vocale? Un balbutiement inattentif et de plus en plus abrégé.

Qu'est-ce que votre oraison mentale? un souvenir d'autrefois, peut-être un projet pour demain, mais toujours votre impossibilité, et, partant, votre omission aujourd'hui.

1. Gen. 26, 6.

Qu'est-ce que votre visite au Saint-Sacrement? un simulacre pendant lequel vous récitez votre bréviaire pour utiliser le temps.

Qu'est-ce que toute votre vie? un arrangement pris en vue des convenances publiques, de votre considération et de votre repos, mais dont Dieu est le prétexte officiel plutôt que le motif senti.

Voilà le prêtre naturel; qui voudrait lui ressembler? et, cependant, qui de nous ne lui ressemble pas? Ah! non cher confrère, vous croyez être dans la mesure, vous êtes dans la tiédeur; vous appelez cela de la tempérance, c'est plutôt l'insuffisance de votre surnaturel. Avec cela, on pose pour la sagesse en public, mais on perd souvent ces équilibres si bien calculés, devant sa conscience, et, tandis qu'on est acclamé par les panégyriques des hommes, on est vomi par la bouche de Dieu. O prêtre! les textes rebattus ne sont pas les moins effrayants si nous les bravons, car les vérités banales seront les plus accusatrices contre nous, parce qu'elles furent les plus méprisées par nous. Méditez donc celle-ci : *Utinam frigidus esses aut calidus, sed quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo* [1].

Enfin, nous sommes naturels dans nos influences. Rien de plus facile à comprendre : le prêtre est l'Évangile vivant de la multitude. Son exemple est tout un

1. Apoc. 5, 6.

corps de religion à l'usage du peuple. Conséquemment, c'est notre grandeur, en même temps que notre responsabilité la plus dangereuse de former la société chrétienne à notre image, et de ne pouvoir faire, ni le bien, ni le mal, sans provoquer des imitations. Voilà surtout pourquoi saint Chrysostôme s'écrie : *Omnes virtutes a sacerdotibus requirit Deus*[1], et saint Pierre Chrysologue : *Sacerdos forma virtutum*[2]. Ne vous en étonnez pas : tant que l'Évangile n'est entré qu'à demi dans les âmes, elles portent une somme de préjugés égale à la portion de christianisme qu'elles n'embrassèrent pas, et cette portion, comment pourrait l'enseigner avec autorité un prêtre qui ne la pratique pas?

Aussi, rendez-vous dans le bercail de ce pasteur un peu philosophe, qui vise à la sagesse sans mysticisme. Là, les idées religieuses sont courtes et les cœurs très-étroits. On respecte encore la communion pascale, on ne comprend pas les pratiques de dévotion. On honore le curé de village, on déclare le chartreux et la carmélite fort inutiles à la société. On persifle le catéchisme de persévérance et les congrégations, pour avoir un prétexte de n'en point fonder. On parle contre les personnes dévotes de manière à discréditer la dévotion. On contrarie les vocations religieuses, et, pour s'en excuser, on professe des principes desquels

1. *De Sacerd.*
2. *Serm.* 5.

il résulte que ce qu'il y a de plus parfait selon l'Évangile pourrait bien être ce qui l'est le moins.

Hélas ! mon cher confrère, tout fier d'une certaine régularité extérieure, vous souriez de la folie de la Croix! Cette semence empoisonnée ne tardera pas à donner son fruit. Non, non, ce ne sera point Jésus-Christ inaltéré et complet que portera, dans ses pensées, cette postérité si mal enseignée, ce sera une religion amoindrie, digne de la morale des pasteurs protestants; ce sera ce modérantisme soi-disant évangélique, et ce christianisme peu accentué dont vous personnifiez les aberrations : sachez donc que les vrais réformateurs de paroisse ne peuvent sortir de ces principes égoïstes, et que tout prêtre infidèle à cette parole d'un Père : *Nemo dicat : satis est, sic volo manere*[1], attente à la moralité chrétienne de son peuple, en mutilant l'Évangile du bon exemple qu'il lui doit.

D'ailleurs, je l'ai déjà rappelé, il fut révélé à sainte Thérèse qu'elle descendrait jusqu'à la réprobation, si elle ne s'élevait jusqu'à la perfection parce que la grâce attachée à la pratique des choses purement nécessaires, quoique suffisante en soi, n'aurait point d'efficacité pour elle. N'en est-il pas dans votre troupeau, Messieurs, sur qui la sentence a été prononcée, qui se perdront pour n'avoir pas appris de vous le plus sûr moyen de se sauver?

1. S. Bern.

Encore, si nous les pratiquions ces conseils généreux que nous n'enseignons pas, nous pourrions léguer à nos paroissiens des richesses à défaut de leçons, et, coupant en deux notre manteau spirituel, comme fit saint Martin, couvrir leur pauvreté de notre justice surabondante. Mais ils ne trouveront pas dans notre succession assez de mérites pour payer leurs dettes, et ils nous accuseront, au tribunal de Dieu, d'être demeuré pasteur infidèle, pour avoir voulu rester pasteur honnête homme.

Ici, ne nous excusons point par cette défaite spécieuse : « L'important, c'est d'élever des chrétiens, et non pas des dévotes. » Qu'entendez-vous par ce dernier mot? Voulez-vous parler de ces plantes parasites de presbytère et de confessionnal, qui s'attachent comme une maladie à la réputation des prêtres pour la détériorer? Je suis de votre avis. Voulez-vous parler des personnes qui ont la prétention de se confesser tous les quinze jours, de communier peut-être plus souvent, et qui visent à la pratique des conseils évangéliques? En ce cas, vos principes sont un paradoxe et une injure à Notre-Seigneur.

Vous dites : point de dévotion? mais les générations qui naissent sont fortement entraînées vers le mal, et il leur faudrait toute la dévotion que vous ne leur souhaitez pas, pour conserver la retenue que vous leur souhaitez. Point de dévotion? oh! parlez bien bas de peur que les jeunes filles l'entendent, car,

grand nombre en auront besoin pour ne pas compromettre cette dignité, que des exceptions de situation permettent quelquefois de garder avec de la simple pruderie. Point de dévotion? malheur à vous, le jour où les jeunes hommes se douteront de votre morale, car ils en concluront, avec leur rusticité peu versée dans les distinctions, qu'il suffit de faire sa paix avec Dieu à la première communion et à l'heure de la mort. Point de dévotion, enfin? Et où sont les enfants miraculeux sortis de cette école semi-évangélique? N'est-ce pas avec la dévotion que Blanche de Castille a élevé le plus grand roi de France, et sainte Monique le plus grand docteur de l'Église? O pasteur philosophe! soyez franc. Vous désirez tout juste assez de dévotion à votre troupeau pour qu'il respecte votre repos, pas assez pour qu'il vous coûte des soins assujettissants. C'est vous qui êtes le terme de votre morale et non pas Dieu. Et cependant la religion vous avait dit, au baptême de chacun, comme la mère de Moïse à la fille de Pharaon : Recevez cet enfant et l'élevez pour moi, et non pas pour vous : *Accipe puerum et nutri mihi*[1].

En méditant ces choses, un paradoxe obsède sans cesse ma pensée; ne pourrait-on pas dire qu'un malheur de notre temps, ce sont les bons prêtres? Pourquoi cela? Parce qu'ils tiennent la place des saints et

1. Exod. 2, 9.

qu'ils ne les remplacent pas. Un Vincent Ferrier ou un François Régis valent mieux, pour la gloire de l'Église, que des milliers de curés ordinaires, moins éloignés de la chute que de la canonisation. Concluons donc de tout ceci : *Estote perfecti*. Oui, soyez parfaits, parce que c'est la ressemblance de votre Père céleste. Soyez parfaits, parce que c'est le précepte formel de l'Esprit-Saint : *In omnibus te ipsum præbe exemplum*[1]. Soyez parfaits, parce que c'est la volonté de l'Église : *Omnes virtutes in se ostendant*[2]. Enfin, soyez parfaits, parce que, de toute éternité, Dieu ordonne le plus parfait par rapport à votre salut éternel, et, que, depuis six mille ans, les cieux et la terre exécutant ce sublime dessein en votre faveur, il ne vous convient pas d'opposer une mesure étroite à de si larges prodigalités. D'ailleurs, nous ne sommes ni les premiers, ni les seuls sur ce royal chemin. Beaucoup d'autres nous y ont devancés. Nos pères étaient des âmes enthousiastes, éperdues d'amour, qui ne comprenaient pas nos restrictions, et nous trouvons devant nous la trace de leurs sueurs, de leurs pas et d'un sang divin.

A cette pensée du Sauveur Jésus, un exemple biblique se présente à ma pensée. C'est le besoin de répondre à vos découragements qui me l'inspire. Ah ! je contemple avec envie, me direz-vous, les sommets où

1. Tit. 2, 7.
2. Pontif.

vous me conviez; mais je suis si bas, comment remonter?

Quand Néhémie, après la captivité, revint construire le temple de Jérusalem, quelques juifs lui montrèrent le lieu où l'on avait caché le feu sacré ; c'était au fond d'un puits sec : Néhémie l'y fit rechercher; mais au lieu du feu, on ne trouva qu'une eau bourbeuse : *Non invenerunt ignem; sed aquam crassam*[1]. C'est bien votre cas, n'est-ce pas, mon cher confrère? A la place de ce foyer d'amour qui brûlait jadis dans votre cœur, qu'y portez-vous aujourd'hui? Peut-être des résidus infects, des restes déshonorés : *Aquam crassam.* Mais, rassurez-vous; Néhémie fit placer cette boue apparente sur l'autel; aussitôt le feu perpétuel se ranima, et au moment où le soleil, qui était caché derrière un nuage, frappa l'autel de ses rayons, une flamme éblouissante resplendit, à la grande admiration d'Israël.

Ministre du surnaturel, cherchez dans votre âme les débris de vos grandeurs perdues le jour où vous êtes entré dans cette captivité honteuse de la piété purement naturelle. Exposez vos ruines aux rayons du Soleil de justice : par un tendre embrassement de ses exemples, de ses miséricordes, de ses promesses, vos ruines palpiteront, la boue sera remplacée en vous par le feu, bientôt à la chaleur du feu succédera l'éclat

1. II Mac I, 20.

de la flamme, et tout le peuple contristé jadis par vos relâchements, se réjouira de votre transfiguration : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur*[1].

Seigneur! il me semble être poursuivi, aujourd'hui, dans les tièdes régions où je m'étais arrêté, par la puissante voix qui arrachait les Apôtres à toutes leurs affections naturelles, en leur disant : *Sequere me.* Eh bien! oui : *Sequar te, domine, quocumque ieris*[2]. Je vous suivrai dans la pauvreté volontaire de Bethléem, je vous suivrai dans la charité de votre vie publique, je vous suivrai dans vos renoncements de la vie cachée, je vous suivrai dans vos humiliations du prétoire; je ne veux pas être du nombre de ces ingrats qui montent avec vous au Thabor du saint Sacrifice, et qui ne veulent pas vous accompagner sur le Calvaire. En revenant au milieu de mes brebis, je rétracterai donc mes exemples funestes d'homme naturel, et je redirai souvent aux autres et à moi-même : Allons, achevons de mourir avec notre Maître : *Eamus, et moriamur cum eo*[3]. Aussi bien, mon expérience est faite, ô Jésus! il n'y a que ceux qui meurent qui vivent, car en mourant à la vie de la nature, on entre dans la vie de la foi sur la terre, et on s'assure la vie de la gloire dans le ciel!

1. II Mac. 1, 22.
2. Marc. 7, 57.
3. Joan. 11, 16.

SIXIÈME JOUR

Le Prêtre et Marie.

Ecce Mater tua[1].

Mes vénérés Confrères,

La retraite est semblable à un édifice qui a besoin d'être assuré, avant même qu'il soit tout à fait bâti ; c'est pourquoi je viens aujourd'hui la remettre aux mains de Marie.

Du reste, je suis encore devancé dans cette pensée par notre Modèle divin. Au terme de sa laborieuse course, Jésus proclama pour le prêtre un suprême devoir dont il venait de donner l'exemple, le culte de

1. Joan. 19, 27.

sa Mère. Ayant promis de ne point nous laisser orphelins, il ne suffisait point qu'il nous léguât un Père par l'Eucharistie; il nous devait encore une mère, et c'est ce codicille sublime qu'il promulgue ainsi du haut de sa croix : *Mulier ecce filius tuus; ecce mater tua.*

Plus que tout autre, le prêtre est intéressé dans cette donation testamentaire; car, pourquoi saint Jean a-t-il été légué comme fils à Marie? Sans doute, parce qu'il était pur, et qu'il rendait quelque chose de Jésus à sa Mère par cette ressemblance; mais, surtout, parce qu'il était prêtre, et qu'il rendait tout Jésus à sa Mère par la célébration des saints mystères. Quoique remplie de la plénitude de l'esprit du sacerdoce, dit un mystique, Marie n'en avait pas le caractère. Voilà pourquoi Dieu ne lui laisse pas saint Joseph, ni quelque sainte femme pour la garder, mais il la confie à un homme qui est à la fois vierge et prêtre, afin que, devant l'autel de ce prêtre, elle soit consolée de l'absence de son Fils par le bonheur de le recevoir tous les jours.

Donc, la filiation de saint Jean, continuée à travers les générations humaines, a plus de prise dans les entraillles du prêtre. D'autres dogmes sont l'objet de sa foi; celui-ci est pour lui une inclination d'état, et afin de rendre les droits de Marie sur nous incontestables, il fait de Marie ce qu'il y a de moins contesté, il la fait deux fois notre Mère.

N'allez pas croire que je vienne prouver cette maternité sublime. Acte de foi, c'est trop peu obtenir

quand on est mère, c'est trop peu accorder quand on est prêtre ; je veux, je demande pour la nôtre des actes d'amour. O ministres de Jésus ! successeurs privilégiés de saint Jean, qui, depuis les jours bénis du séminaire, êtes devenus insensibles aux tendresses de cette parole : *Ecce mater tua,* voulez-vous savoir à quel degré elle a travaillé le cœur du monde ?

Voyez la popularité de Marie au milieu des nations. L'histoire du dix-septième siècle nous montre jusqu'à vingt-cinq royaumes faisant profession de lui être spécialement consacrés. D'un bout du monde à l'autre, chaque peuple se croit avec elle des liens exceptionnels, et, si l'unité de la race humaine pouvait être contestée, il semble qu'elle ressortirait de cette unanimité avec laquelle tous les hommes se reconnaissent frères dans leur sentiment filial envers la même femme.

Voyez la popularité de Marie au milieu des siècles. Tandis que les pouvoirs les plus tutélaires subissent, un jour ou l'autre, la révolution de l'ingratitude, et que les bienfaits eux-mêmes ont besoin de la nouveauté pour soutenir l'éclat de leur vogue, seul le règne de Marie, semblable au catholicisme dont elle est le ministre des grâces, possède la jeunesse d'un éternel à-propos. Plus il avance, plus le monde, dont les douleurs augmentent avec l'âge, se rapproche de cette patronne si habile à essuyer des pleurs ; aussi, chaque époque, de même que chaque nation, se croit l'objet spécial de sa protection ; et si un siècle pouvait

être comparé à un homme, je dirais que le nôtre a quelque chose du disciple bien-aimé, parce qu'il lui est donné de se reposer, non-seulement sur le cœur de Jésus, mais encore sur celui de Marie.

Enfin, voyez la popularité de Marie parmi les familles religieuses. François d'Assise reçoit ses révélations à Notre-Dame-des-Anges, et jeûne en son honneur depuis la fête de saint Pierre jusqu'à l'Assomption. Saint Dominique institue le Rosaire pour l'extirpation de l'hérésie vaudoise, et commence le pieux usage de la salutation angélique avant la prédication. Saint Vincent de Paul, qui se consolait de l'exil en chantant les louanges de Marie à Tunis, l'établit protectrice de sa postérité. Saint Ignace jette les fondements de son ordre à Montmartre, c'est-à-dire sur la colline de Marie. Enfin, les Maristes et les Marianites ont l'ingénieuse dévotion de mettre ce nom dans leur nom, pour ravir au ciel une de ces bénédictions qui assurent l'avenir.

Et quand les peuples, les siècles, les ordres religieux se croient avec Marie des liens si intimes, le sacerdoce n'aurait point ses prétentions à cet égard? Je l'affirme sur nos ressemblances avec l'auguste Rédemptrice, aucune hiérarchie ne peut tenir à Marie de plus près que nous, et l'homme dont elle est le plus excellemment la mère, après son propre Fils, c'est le prêtre. « Dieu, écrit M. Olier, a fait deux prodiges semblables dans son Église : la très-sainte Vierge et le prêtre. »

Quelles sont les analogies entre ces deux chefs-d'œuvre de la grâce?

Comme Marie, nous donnons naissance à Jésus sur l'autel, aussi elle est mère du prêtre célébrant et sacrificateur; comme elle, nous gardons Jésus et son troupeau, aussi elle est mère du prêtre pasteur; comme elle, nous le manifestons aux ignorants, et nous remplissons le ministère de la vérité dans l'Église, aussi elle est mère du prêtre docteur; comme elle, nous le manifestons aux pécheurs, et nous exerçons le ministère de la miséricorde, aussi elle est mère du prêtre apôtre. Apprenez-moi, ô Vierge sacrée! à vous louer sous ces aspects divers : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata!*

I

Rien ne ressemble davantage au mystère de Noël que celui de la transsubstantiation; or, dans le premier, Marie est Mère de Jésus; dans le second, nous sommes ses pères, suivant la parole hardie de saint Augustin : *Sacerdotes, parentes Christi*[1]. Et voyez nos avantages tirés de cette ressemblance : La Mère du Verbe incarné le fait descendre du ciel par une parole d'humilité : *Ecce ancilla Domini;* nous, c'est par une parole du commandement. Jésus est formé du

1. S. Aug.

plus pur du sang de Marie, de telle sorte qu'un docteur a pu s'écrier : *Corpus Mariæ, corpus Christi*[1]. Nous, nous disons sur des espèces changées en une chair divine : *Hoc est corpus meum.* Jésus sortit du sein de sa Mère petit enfant, il sort de la consécration sacramentelle homme parfait ; dans les bras de sa Mère, il était mortel et sujet à la douleur ; dans les nôtres, il est impassible et glorieux. *O veneranda sacerdotum dignitas!*

Hélas ! mes vénérés confrères, s'il y a de la ressemblance dans les prérogatives, quelle différence dans la préparation ! La divine Mère fut immaculée en sa conception et durant toute sa vie, en vue de l'Incarnation dont elle devait être le tabernacle, et nous, nous attirons le Saint des saints dans des mains qui ne se lavèrent pas toujours parmi les innocents : *Lavabo inter innocentes manus meas*[2]. Aussi, c'est en vain que nous félicitons le Sauveur de naître aujourd'hui sous nos coupoles dorées, non plus dans des étables ; je vous l'affirme sur la pierre sacrée et trop peu respectée de nos autels, Jésus préférait Bethléem avec les adorations de sa Mère, à nos splendides cathédrales avec nos tièdes hommages. Rendons-lui donc quelque chose des oraisons et de l'amour de sa Mère, quand nous l'engendrons comme elle ; et, puisque nous

1. S. J. Damasc.
2. Ps. 25, 6.

pouvons dire avec elle : *Parvulus natus est nobis*[1], en présence du même berceau et du même Dieu, ayons les mêmes tressaillements que les siens.

Mais, hélas! nos messes furent souvent la désolation plutôt qu'une imitation du cœur de Marie. Combien de célébrants aux pieds desquels elle se jetterait pour les détourner de son autel, si Dieu le permettait, en leur disant : De grâce, épargnez-moi cette douleur, car moi, j'avais le cœur plus pur quand cet enfant me naquit, et, cependant, je n'ai goûté qu'une fois ces joies de Noël qui se renouvellent pour vous tous les jours.

Si notre sacerdoce enfante Jésus comme Marie, comme elle aussi il l'offre pour le salut du monde, et, après avoir vu nos ressemblances avec sa maternité, méditons les différences entre notre sacrifice et le sien.

Marie offrit le Verbe divin dans les angoisses, et sa douleur de Prêtresse dura depuis la Présentation de Jésus au temple jusqu'au matin de sa résurrection, de telle façon que le glaive de Siméon, semblable à celui qui perça le roi de Moab, resta trente ans dans la blessure qu'il avait faite. Pour nous, nous immolons le Verbe divin dans les honneurs d'un pontificat sans tristesse, et si l'on a dit, du sacrifice de Marie : *Stabat Mater dolorosa juxta crucem lacrymosa, dum pendebat Filius,* la première parole du nôtre est ce cri de

1. Is. 9, 6.

jubilation : *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam*[1]. Le *Stabat* de Marie fut une scène déchirante qui, à dix-huit cents ans de distance, arrache des larmes à la pitié du monde ; notre premier *Stabat* en face du Saint Tabernacle est une allégresse ineffable, dont le cinquantième anniversaire attire des félicitations à notre vieillesse, et semble consacrer une fois de plus nos cheveux blancs. Marie souffrit un martyre plus cruel que la mort devant l'autel du Calvaire ; nous retirons du nôtre la vie de nos corps et de nos âmes, et la principale consolation de nos chagrins. Aussi, saint Épiphane ne reconnaissait point à Marie des avantages sur moi quand il lui adressait ses félicitations pieuses : *Ave Maria, sacerdos pariter et altare*[2] ! car une telle prérogative, ô Marie désolée ! prouve que vous fûtes victime de votre sacrifice, tandis que je ne le suis pas du mien.

C'est à cause de ces affinités entre l'enfantement de la Mère de Dieu et le nôtre, que les saints prêtres ont toujours associé Marie aux joies et aux effets de leur adorable sacrifice. Bon nombre lui disent avant de monter à l'autel : « Mère de Jésus ! faites que je le tienne dans mes mains comme vous l'avez porté dans vos bras. » Le Père de Condren et, après lui, toute la congrégation de l'Oratoire célébraient une messe

1. Ps. 42, 4.
2. S. Epiph.

tous les samedis aux intentions si parfaites de Marie. M. Olier en faisait célébrer trois par jour, dont les fruits devaient être mis entre les mains de la sainte Vierge, reine des trois Églises, pour qu'elle répandît plus abondamment, d'un extrême à l'autre, la vertu du sang divin. Enfin, ce vénérable patriarche de la réforme cléricale en France était si bien convaincu que Marie est la Mère du sacerdoce, lequel n'est qu'un Jésus multiplié et perpétué sur la terre, qu'il a introduit dans les litanies de Lorette cette dernière invocation : *Regina cleri,* et que son premier séminaire étant bâti, il alla en remettre les clefs à Notre-Dame de Chartres, comme à la maîtresse de sa maison.

Marie et le prêtre, instruments des deux incarnations, constituent donc un couple harmonique, et deux pendants ineffablement placés en regard l'un de l'autre dans le plan divin. Or, le prêtre semblable à Marie par ses vertus, en même temps qu'il l'est par son ministère, c'est la splendeur de l'ordre au sein de la cité de Dieu ; au contraire, le prêtre outrageant en soi la ressemblance de Marie par une vie impure, c'est une monstruosité sacrilége ! Serait-elle une rareté dans le sanctuaire? O Église de mon Dieu qui avez gémi sur le relâchement de l'ancien clergé se tenant éloigné du saint autel par indifférence, que pensez-vous de notre tiédeur, qui vous réduit à pleurer moins sur nos messes manquées que sur nos messes célébrées?

Plus je sonde ce mystère terrible, plus je suis effrayé

du décret de ma prédestination en vertu duquel le Seigneur m'a voulu et fait prêtre, malgré tant d'infidélités aperçues de loin par son regard infini; et lorsque, plongeant dans l'avenir, j'entends son immutabilité me répéter aux siècles des siècles : *Tu es sacerdos in æternum!* ensuite, lorsque remontant vers le passé, j'entends sa prescience me dire encore dès sa première heure : *Tu es sacerdos in æternum!* à la vue de ce dessein qui me fait prêtre, aussi longtemps que Dieu fut et sera Dieu, je me demande s'il n'y a pas eu un châtiment dans cette obstination formidable à m'imposer des grandeurs dont je devais tant abuser.

II

Semblables à la Mère immaculée, après avoir enfanté et offert le Rédempteur du monde, nous le gardons : sublime prérogative, si j'en crois ces textes sacrés : *Qui servat ficum comedet fructus ejus*[1]. *Qui custos est Domini glorificabitur*[2]. Combien d'analogies ineffables entre la destinée de Marie et celle du prêtre dans cette garde qui nous est confiée. C'est Marie qui fut chargée de vêtir et d'abriter le divin Enfant sur cette terre; c'est nous qui bâtissons les toits où il réside, et qui pourvoyons à la décence et à l'ornement de sa

1. Prov. 27, 18.
2. Prov. 28, 17.

maison. C'est Marie qui le berçait dans ses bras d'une chair sans tache; c'est nous qui le portons, malgré les souillures de la nôtre, du tabernacle à la sainte Table, au chevet des mourants et aux processions triomphales des cités.

Un saint des premiers siècles répondait aux proconsuls lui demandant qui il était : « Je m'appelle Christophore ! » Il n'est pas un de nous qui ne puisse dire avec le même orgueil : « Je suis celui qui porte Jésus-Christ ! » Seulement, cette félicité qui eut un terme si prompt dans la vie de Marie, n'aura d'autre terme, dans la nôtre, que la possession éternelle du paradis. C'était la pieuse gardienne de Nazareth qui réglait les journées de Jésus et qui dirigeait ses mouvements; c'est nous qui assignons au même Dieu ses heures de sortie, ses heures de réception, ses heures de solitude et d'exposition, et qui avons hérité de l'autorité de sa mère sur sa grandeur obéissante et cachée.

Remarquez en passant que la garde de Marie était continue, et que, pendant le sommeil, pendant la prière, pendant le travail, elle aimait à se poser en adoration devant son Fils en répétant avec l'épouse sacrée : *Pulcher es dilecte mi*[1] ! d'où il apparaît que vous êtes tenus à la même assiduité, ô adorateurs d'office placés auprès du saint Tabernacle ! et que votre journée est coupable, si vous l'achevez sans venir veiller et

1. Cant. 1, 16.

prier devant le céleste captif qui s'est commis à votre tutelle. Enfin, voulez-vous un dernier trait à votre avantage dans ce parallèle pieux? Il fut des heures tristes où Jésus échappa à la garde de sa Mère pour se livrer tout entier aux choses de son Père; mais, quoique votre garde ne soit pas si tendre que celle de Nazareth, jusqu'à la fin des temps Jésus s'est promis aux tabernacles où vous lui commandez : *Ecce ego vobiscum sum,* etc.

Comme Marie vous êtes gardiens de Jésus, comme vous elle est aussi gardienne des saints troupeaux. La Mère d'un Enfant royal partage, dit saint Basile, les titres et les pouvoirs de son Fils; d'après cette loi, si Jésus est le prince des Pasteurs, Marie doit en être la Reine. Aussi, bien avant le patron du diocèse, avant celui de la paroisse, avant l'Ange gardien de chacune de vos brebis et de chacun de vos agneaux, il est une céleste protectrice qui veille sur votre bergerie, je veux parler de la Mère du Sauveur.

Oh! que n'y comptez-vous davantage, pasteur relâché, qui vous fiez tant à votre sagesse et si peu aux secours d'en haut! Vous ne savez plus que faire, dites-vous, de votre troupeau errant et dispersé sur les montagnes? Eh bien! après avoir travaillé, gourmandé, conjuré en vain, consacrez vos rebelles à Marie, et déchargez-vous de votre houlette dans ses mains. Oui, le soir, quand vous avez visité le Très-Saint-Sacrement, faites une station à l'autel voisin, entrez en colloque

avec cette souveraine souriante, qui trône au-dessus, les bras ouverts; j'en prends à témoin votre cœur et le mien, il n'est pas de découragement, pas de tristesse qui résiste aux épanchements de ce suave tête-à-tête.

Ah! nous recherchons souvent l'intimité de la femme dans la douleur, parce qu'elle a la main plus légère pour toucher aux blessures vives : eh! quelle femme plus habile à consoler et guérir que la céleste Mère! n'allez donc pas lui dérober des confidences et des pleurs qui lui appartiennent.

Mais qu'ai-je ouï dire? Vous êtes flétri par l'injustice de l'opinion, et ceux que vous étiez venu sauver, ont tâché de vous perdre! Dans les angoisses d'une telle agonie, contemplez-la, cette créature immaculée, bien plus maltraitée que vous encore par l'opinion des hommes, car *Joseph voluit occulte dimittere eam*[1], et rappelez-vous qu'elle n'opposa aux injurieux soupçons qu'un humble silence. Ah! c'est bien à vous, que l'on attaque si librement et qui avez si peu la liberté de la défense, victimes aux lèvres scellées, confesseurs muets sous les coups de la tribulation, c'est à vous que semble dédiée cette invocation d'un docteur : *O Maria fides eorum quibus opus est silentio*[2]!

Enfin, vous criez, et le flot de l'iniquité monte plus haut! vous appelez, et vos brebis s'en vont plus loin; au

1. Matt. 1, 19.
2. I Epiph.

lieu de pousser vos soupirs sans foi et sans espérance, aimez alors à vous démettre dans les mains de la céleste bergère, établissez-la à votre place et dites-lui : O la plus belle d'entre les femmes ! courez sur la trace de mon troupeau : *O pulcherrima mulierum, abi post vestigia gregum*[1] !

Et, afin de mieux intéresser Marie à vos troupeaux, ainsi que les troupeaux au culte de Marie, montrez-la souvent comme gardienne, même de ces misères naturelles que le monde sent mieux que les autres.

Honorons-la, prêchons-la donc comme mère des espérances matérielles. Par là, nous ne lui donnerons pas une popularité superstitieuse; car, suivant la pensée d'un Père, la mère du Créateur doit être reine de la création. Sa suprématie sur les éléments s'est prouvée pour la première fois, quand, à sa prière l'eau fut changée en vin; et, depuis, chaque fois qu'il y a des révolutions dans le vaste domaine de la nature, la catholicité voit une créature aimante, assise près de son Fils au gouvernail de l'univers qui dirige sa main : *Astitit regina a dextris*[2].

Cela étant, montrez-la, quand les vignobles sont ravagés, se tournant vers Jésus pour lui dire comme à Cana : *Vinum non habent*[3], et mentionnez les peuples émus de ses soins qui la placèrent comme

1. Cant. 1, 8
2. Ps. 44, 10.
3. Joan. 2, 3.

gardienne au milieu des pampres de leurs coteaux : *Posuerunt me custodem in vineis*[1].

Qui pourrait nier son empire sur la nature? Du haut de Notre-Dame-de-Fourvière, elle veille sur le cours des grands fleuves; du haut de Notre-Dame-de-la-Garde, elle plane sur les colères de la mer. Elle est médecin sous la voûte de certains sanctuaires, elle est phare et pilote sur les côtes de l'Océan, elle est thaumaturge à l'autel de Notre-Dame-des-Victoires, elle est à la fois sœur de l'espérance, sœur de la charité, sœur de la miséricorde en ses divers pèlerinages. Dieu en a fait la grande bienfaitrice de la douleur physique pour attirer à elle le siècle de la philanthropie; il en a fait la maîtresse des lois de la nature pour confondre le siècle des découvertes naturelles, et, si vos orgueilleux docteurs de village vous demandent quelle force peut commander aux énergies si glorifiées de la création, répondez-leur : C'est la vierge de Lourdes, de la Salette et de Verdelais.

Les autres saints, en effet, ne font guère de miracles qu'un demi-siècle avant ou après leur canonisation; Marie sème des siens la longue série des siècles chrétiens. Quand son action est finie sous un vocable, elle recommence sous un autre. On dirait de mille vierges différentes, mais c'est la même qui se transforme sans changer, ou plutôt qui ne change que pour

1. Cant. 1, 6.

s'approprier aux changements de notre cœur. Enseignez donc, mes vénérés confrères, la partie de cette légende autorisée par l'Église ; présentez en masse plutôt qu'en détail cette belle chronique des gestes de Marie dans tous ses sanctuaires, depuis dix-huit cents ans; et à qui vous dira : Cela ne soutient pas le contrôle des cinq Académies, répondez : Il y a un tribunal plus infaillible, c'est celui de l'humanité; car refuser de s'incliner devant un tel ensemble, c'est répudier un témoignage incommensurable, c'est nier l'évidence historique, c'est blasphémer le sens commun du présent et du passé. Est-il une fonction plus douce pour un prêtre de Jésus-Christ que de se constituer ainsi l'évangéliste de Marie?

Honorez-la, présentez-la encore à vos troupeaux comme Mère de l'espérance nationale : nous sommes affolés de terreurs superstitieuses pour les destinées de la France ; et, aux malheurs de nos défaites, s'ajoutent le fléau de nos divisions, la prostration de nos découragements, et le désespoir au sujet de notre lendemain. Cependant, nous avons la prétention d'être spécialement le peuple de Marie ; serait-il vrai qu'elle cessera d'être la reine de son principal royaume? *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.*

Non, rappelez à vos troupeaux que, jusque dans notre chaos actuel, un grand courant de foi et d'espérance circule à la pensée de Marie. Les pèlerinages en son honneur deviennent la manifestation sociale des

croyances, chez un peuple faisant profession politique de n'en point avoir. Sur ces chemins sanctifiés par la prière, les catholiques se comptent avec orgueil! Sans doute, la France eut l'initiative de certains crimes européens; mais que le ciel s'apaise, elle est maintenant le sanctuaire de la réparation. Son sol est le plus foulé de la chrétienté par les pieds de la Mère de Dieu dans ses apparitions à la terre. Aussi, c'est chez nous que les autres peuples viennent en pèlerinage pour prier comme pour s'instruire. C'est au milieu de nos ruines que se prépare la restauration des ruines universelles; et tandis que la victoire a fait de la Prusse le premier camp de l'Europe, Marie a fait de notre patrie meurtrie et dépouillée le premier temple de l'univers. Qu'on ne dise donc plus : La France est une tombe, voilà qu'elle est devenue un cénacle : et répondez aux pusillanimes qui s'écrient : « La foudre va tomber sur nous », « la foudre passera par-dessus nos têtes, parce que nous sommes à genoux aux pieds de Marie. »

Honorons-la, présentons-la encore à notre troupeau comme la mère des espérances catholiques. L'Église et Marie sont deux vierges mères dont les ressemblances sont si sensibles et les intérêts si communs, que, dans les peintures primitives, Marie était souvent représentée comme personnification de l'Église. Eh bien! que fait aujourd'hui la première en faveur de la seconde?

Ils foisonnent de toutes parts les prophètes de malheur, toujours prêts à nous annoncer la fin du monde et, partant, des miséricordes divines. Serait-il vrai que la bonté de Dieu a fait son temps parmi nous?

Michel-Ange, dans sa fresque célèbre du *Jugement dernier,* a représenté ce qui doit caractériser la dernière heure de l'univers avec un accent grandiose et touchant. Au premier plan, on voit Jésus qui, d'un geste foudroyant, précipite des milliers de damnés en enfer, et qui semble dire : « C'est maintenant le jugement du monde » : *Nunc judicium est mundi*[1]. Au second plan, on voit une femme éperdue, qui se tient derrière Jésus aujourd'hui, parce qu'elle n'a plus le droit de se présenter devant; une mère qui se désole, parce que son pouvoir est fini ; la compatissante Marie, en un mot, qui, consternée en voyant son Fils irrité pour la première fois, semble s'écrier : « Plus de satisfaction qui l'apaise, plus de prière qui le fléchisse » : *Nec satisfactione mitigatur, nec misericordiâ flectitur*[2]. L'aspect de cette scène finale donne le frisson; car ce qui exprime le mieux les angoisses du dernier jour, ce n'est pas de penser que le monde est en ruine et que Dieu est courroucé, c'est de se rappeler que la douce voix de Marie n'est plus écoutée.

1. Joan. 12, 31.
2. S. Hier.

Maintenant, je vous le demande, mes vénérés confrères, croyez-vous que nous soyons à cette période suprême de l'influence de Marie sur l'Église ? Portons-nous les traits d'un peuple abandonné par la miséricorde de Marie ? Soyez donc les apôtres de la confiance auprès de ces pessimismes sans foi qui ne se découragent que parce qu'ils ne comptent pas avec la puissance de notre divine Mère.

Je le sais, l'Église est en détresse, et Satan tâche de se venger à Rome du soufflet qu'il y a reçu par la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. Pie IX n'a pas obtenu visiblement la récompense de sa foi, et il semble qu'il aurait eu le droit de traîner, au pied de la colonne de la place d'Espagne, sa vieillesse agonisante en disant à Marie : Souvenez-vous qu'il sera dit maintenant, qu'un de ceux qui ont le plus espéré en vous a été abandonné ! Mais non, assurez les foules que les vœux de Pie IX n'ont pas été trompés. Rome piémontaise n'était pas digne de voir les miracles de la Vierge immaculée, parce que cette Rome aurait entravé la liberté d'un tel pèlerinage, alors Marie a transporté ailleurs les manifestations de sa puissance sous son vocable nouveau.

Un jour, on entendit, au sein d'une grotte bénie de nos montagnes, sur les rives d'un limpide torrent, une voix qui disait dans les hauteurs : *Je suis l'Immaculée-Conception;* c'était la Vierge sans tache qui semblait émigrer de Rome dans nos heureuses contrées

pour en faire le centre de ses bienfaits. Après cela, ne me demandez pas quels ont été les effets de la définition nouvelle ; la grotte de Massabielle vous répondra. Pèlerins de toutes les patries qui êtes venus vous agenouiller en ce lieu, témoignez dans les deux hémisphères que la parole de la Papauté travaille toujours le cœur du monde ! Publiez, au milieu des continents et des mers, que le Concile de 1854 est justifié. Ah ! je ne suis pas étonné si l'univers se retourne avec piété vers le sanctuaire de Lourdes comme l'antique Israël vers Jérusalem. Il fallait une dévotion œcuménique pour servir d'expression aux décisions d'une assemblée œcuménique. Cependant, vous, ô prêtre ! annoncez que si, après de telles explosions de foi, il survient encore des écroulements sociaux, ils ne peuvent être que féconds, car Marie sera là pour ensemencer nos ruines, et, par des apparitions inattendues, par des surprises nouvelles de son amour, elle régnera sur notre avenir.

III

« Jésus-Christ, qui a promis de vivre dans les saintes âmes, n'a communiqué sa vie à personne avec autant de plénitude qu'à sa très-sainte Mère. La communication qu'il en a faite au corps de l'Église est elle-même bien inférieure à celle-là. Marie est comme un sacrement sous lequel il distribue ses biens et ses grâces ; et

c'est à cette source si féconde que les clercs doivent aller puiser la vie de Jésus-Christ[1]. » Ces choses sont faciles à comprendre. Marie, qui n'était pas au cénacle le jour de la Cène eucharistique, s'y trouve le jour de la descente du Saint-Esprit, et c'est elle qui en reçoit la plénitude sous la forme d'un globe de feu, qui se divise en flammes séparées sur la tête des apôtres. Vérité noblement exprimée par un magnifique tableau de Lebrun, composé sous l'inspiration des théologiens de l'Oratoire et de Saint-Sulpice.

Ainsi, de ces deux épouses du Saint-Esprit, Marie et l'Église, la première est la plus favorisée par l'ordre de naissance et par l'ordre de grâce, car si celle-ci jouit de l'assistance de la troisième personne, celle-là en est remplie : *Repleta est Spiritu sancto*[2]. Aussi, je ne suis pas étonné que saint Chrysostôme se soit écrié : « Paul a su des choses ignorées des anges, et Marie des choses ignorées de Paul. » C'est là un des nombreux côtés par où elle est exaltée au-dessus des chœurs célestes : *Exaltata est super choros angelorum,* de telle sorte que vous ne lui décernez pas un honneur arbitraire en la reconnaissant et en l'invoquant comme institutrice du clergé.

Elle est, en effet, pour le théologien, le premier flambeau de ses veilles; pour le catéchiste, le rayon

1. M. Olier.
2. Luc. 1, 41.

illuminateur de ses enseignements. O mon jeune confrère! qui ne savez pas balbutier avec les enfants; Moïses couronnés de feux qui éblouissez au lieu d'éclairer; Élisées peu flexibles qui avez de la peine à vous rapetisser pour ressusciter, apprenez de cette Mère des doctrines à les connaître, à condescendre pour les répandre, et, avant de faire votre catéchisme, jetez-vous à ses pieds pour écouter le sien en lui disant : *Beatus quem tu erudieris, Domina.*

Marie est donc médiatrice de la vérité comme épouse du Saint-Esprit, mais elle l'est, à plus forte raison, comme Mère du Fils. Aussi, dans son autorité doctrinale, elle est dotée d'une influence à part contre les erreurs opposées à l'Incarnation.

Comme c'est en elle que ce mystère s'accomplit, c'est elle qui a mission de le garantir. Sans doute, les historiens de Jésus connurent par inspiration sa divinité, mais les circonstances de la maternité divine leur furent révélées par les confidences de Marie. Elle reste donc, suivant la parole de saint Isidore, l'Évangéliste des évangélistes, en même temps que l'unique témoin de la visite de l'ange, c'est-à-dire d'un fait qui constitue la pierre angulaire du christianisme. Et, tandis qu'on a coutume de dire : « Un seul témoin, pas de témoin », voilà que, sur le seul témoignage de Marie, douze millions de martyrs se font tuer, et le monde accorde à sa parole le plus grand acte de foi que l'affirmation d'une créature puisse obtenir. Certes, le monde a raison

dans cette pieuse confiance, car dès qu'une erreur affectant la théologie de l'Incarnation se popularise, Marie fournit des preuves à l'honneur de son sein maternel, et bientôt elle intervient dans l'histoire chrétienne par des actes qui signifient : En ceci, point d'Évangile qui ait le droit de prévaloir contre le mien, car je me porte, à la face des siècles, non-seulement comme juge, mais encore comme témoin : *Ego sum judex et testis*[1].

De nos jours, l'Incarnation a été attaquée par la plus vaste négation que Satan ait vomie sur la terre, le socialisme doctrinal. Des novateurs impies se sont écriés : La douleur est une iniquité de la fatalité, l'inégalité un crime des sociétés, le paradis une compensation à l'usage des dupes ; l'homme est fait pour la jouissance non pour le sacrifice, pour l'Éden actuel non pour des espoirs d'outre-tombe, et le péché originel, qui prouverait le contraire s'il était une réalité, n'est qu'une cruelle mystification. Marie était en cause dans ce blasphème, car nier la chute, c'est nier l'Incarnation ; sa réponse ne pouvait se faire attendre.

A cette vue, un Pape prédestiné annonce qu'il va conjurer les orages par une grande bénédiction répandue sur l'univers. Il convie les évêques des cinq parties du monde à venir chanter avec lui sur le tombeau de saint Pierre : « Marie, conçue sans péché,

1. Jér. 29, 23.

priez pour nous! » A ces mots, la tradition, interrogée dans ses arcanes et ses monuments, répond par une immense acclamation. De la crypte des vieilles basiliques, des ruines des amphithéâtres, des profondeurs des catacombes, l'Église d'autrefois se lève pour chanter avec celle d'aujourd'hui : *Regina, sine labe concepta, ora pro nobis!* et la grande hérésie du dix-neuvième siècle fut terrassée. Puisque Marie est conçue sans péché, ils sont donc anathèmes ceux qui déclarent le péché originel un mensonge, et cette condamnation est d'autant plus maternelle qu'elle se cache sous les formes clémentes de la définition.

Sans doute, par cette définition le socialisme, semblable au dragon infernal, n'a pas été tué, mais il a été vaincu. Marie lui a mis son talon sur la tête, et si le monstre remue encore, étreignant et secouant de ses orbes immenses les colonnes de l'ordre européen, l'Europe catholique dit avec confiance à Marie : *Dominare nostri, tu et filius tuus qui liberasti nos*[1].

Prêtres du Seigneur qui, en présence de nos catastrophes sociales et de nos saintes vérités ébranlées, voyez les peuples éperdus comme s'ils touchaient à la désolation finale, soyez donc les prédicateurs de l'espérance en l'intervention de Marie. Vous connaissez ce trait d'une impératrice de Russie : Voyant s'avancer un assassin armé contre la vie de son enfant, elle

1. Judic. 8, 22.

trouva la défense indigne de la foi; elle le déposa aux pieds d'une statue de Marie, et s'éloigna dans une impassibilité sublime, laissant à la Mère du ciel tout le soin et toute la gloire de la victoire. L'assassin, vaincu par cet acte de foi, recula. Eh bien! la mère aujourd'hui menacée dans ce qu'elle a de plus cher, c'est l'Église; son pupille, c'est le monde catholique. A la vue des catastrophes suspendues sur nos têtes, elle l'a déposé, par les mains augustes de Pie IX, aux pieds de la Vierge immaculée. Confiants dans cette mesure de préservation, dites donc souvent à la génération actuelle : Chrétiens de peu de foi, que les tempêtes de ce temps ne vous empêchent pas de dormir; car, quelles que soient ses tribulations, l'Église est bien gardée; et si extrêmes que soient nos détresses, puisque c'est Marie qui veille sur notre époque! nous avons du côté du ciel des espérances plus grandes encore que nos malheurs!

Enfin, sachez-le bien, vous qui êtes maîtres en Israël, Marie est mère de la vérité, non-seulement parce qu'elle l'a mise au monde en son Fils adorable Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Lumen æternum mundo effudit Jesus Christum*, mais encore parce qu'elle l'enseigne. Selon la dévote pensée d'un Père, c'est à Marie que l'on recourait, dans Nazareth, quand on voulait voir Jésus; c'est elle qui est chargée de le découvrir encore à ceux qui ne le connaissent pas. Voilà pourquoi la catholicité a coutume de lui dire : *Jesum*

benedictum fructum ventris tui nobis ostende. De cette sorte, Marie est, à un titre nouveau, inspiratrice et auxiliaire des docteurs, et ceci ne peut guère vous étonner : dans toute famille, y a-t-il rien de plus conforme à la nature que l'enseignement d'une mère? Rappelez-vous ces premières vérités qui vous furent annoncées avec des baisers, et ces leçons que vous receviez les mains jointes, et ce regard qui montrait le ciel, et cette voix qui retentit au plus profond de vos entrailles jusqu'à la fin, dites-moi s'il est une autorité sur cette terre qui égale la naïve puissance d'un tel apostolat.

Sans doute, une mère insinue plutôt qu'elle ne disserte; elle affirme au lieu de démontrer; mais si d'autres forment des convictions avec des preuves comme les hommes, elle les forme avec une parole et de l'amour comme Dieu : Voilà la part de Marie dans la communication du vrai. Ne trouvez-vous pas que c'est absolument le rôle du sacerdoce auprès des petits?

Et j'affirme que cette influence de la céleste Mère dans la propagation de la foi n'est pas un rêve des extases catholiques. Interrogez les peintures murales des catacombes : souvent elles représentent, entre saint Pierre et saint Paul attentifs, Marie qui leur donne des leçons. Interrogez l'expérience : c'est Marie qui sert d'Ananie à tous les Sauls qui ont des écailles devant les yeux, et dès qu'il y a un incrédule, c'est-à-dire un enfant malade de la tête dans la famille chré-

tienne, Dieu dit à ses prêtres, comme disait le père de Sunan à ses serviteurs : « Prenez-le, et le menez à sa mère : *Duc eum ad matrem suam*[1]. » Interrogez la tradition : mille chefs-d'œuvre de la peinture nous montrent les quatre docteurs de l'Occident et de l'Orient écrivant leurs immortelles pages sous la dictée de Marie. Interrogez les actes des Apôtres : ils vous apprendront que Marie a présidé au Cénacle et reçu le Saint-Esprit, selon l'interprétation de Jean Damascène, pour servir de conseillère à l'Église naissante et pour diriger les premiers pas de la conquête évangélique dans l'univers. Enfin, interrogez vos propres souvenirs : quand un juif entêté et séduit fut renversé, il y a quarante ans, dans une chapelle de Rome, et que la miséricorde de la mère, jalouse, ce semble, de celle du fils, voulut avoir sa conversion de saint Paul, est-ce que le néophyte de Marie reçut d'elle une autre révélation qu'un simple rayonnement de mains? Et, cependant, quand il se releva, nous dit l'histoire, *il avait tout vu, il avait tout compris.*

La voilà donc la maîtresse des maîtres! La voilà le docteur plus qu'angélique de cet univers! Seule, elle a mis à mort toutes les hérésies : *Cunctas hæreses sola interemisti.* O maîtres avides de comprendre! demandez surtout à la Reine des docteurs de croire un peu mieux. Si l'orgueil du savoir égare et torture l'esprit,

1. 4 Reg. 4. 19,

l'humilité de la foi nous repose et nous sauve. *Domina adauge nobis fidem?* Et vous qui, pour vivifier cette foi languissante, allez fouiller, tantôt dans la poussière des bibliothèques, tantôt dans les laboratoires de la science, tantôt dans des systèmes aventureux, demandant toujours : *Quid est veritas? quid est veritas?* sur cet autel, où vous ne regardez pas assez souvent, il y a une femme qui donne la vérité, parce qu'elle la porte entre ses bras, et qui vous dit : « Non, ce ne sont point les méditations philosophiques, ce ne sont point les explorations inconnues, ce ne sont point les livres nouveaux, ce ne sont point les sages anciens qui vous répondront, c'est moi qui montre la vérité en Israël : *Ego quæ respondeo veritatem in Israël*[1]. »

IV

Marie est reine des apôtres depuis le jour où elle fut mise à leur tête par investiture divine. Or, si en recevant le Saint-Esprit à Nazareth, elle devint mère de Jésus, en recevant le divin Paraclet, au Cénacle, elle fut instituée mère de l'Église. Sans doute, elle n'a jamais eu les pouvoirs d'ordination; sans doute, chaque apôtre tient immédiatement de Jésus les pouvoirs de juridiction; mais c'est Marie, selon l'opinion de saint Jean Damascène, qui fait aux apôtres leurs distribu-

1. II Reg. 20, 19.

tions territoriales, et qui conduit ainsi l'apostolat à la prise de possession de l'univers. Depuis, l'Église étant toujours la personne de Jésus continuée ici-bas, Marie l'aime de tout l'amour qu'elle porte à Jésus lui-même; de là, sa coopération incessante aux efforts apostoliques, pour le peuplement de cette société chérie, et sa collaboration assurée au ministère de tous les sauveurs des âmes. Une belle analogie doctrinale explique encore son influence prosélytique.

La femme ayant été la première à persuader le mal sur la terre, Dieu communique à une femme une grande puissance pour la propagation du bien, afin que le correctif des séductions de la première Ève se trouve dans celle de la seconde. Au commencement des choses, Dieu étant sur le point d'opérer la multiplication corporelle, dit : Il ne convient pas que l'homme soit seul, et il lui donna une compagne. Au renouvellement des choses, quand notre monde fut lavé par le sang de la Rédemption, Dieu étant sur le point d'opérer la multiplication spirituelle, se dit encore : Il ne convient pas que l'homme soit seul, et il adjoint une femme au sacerdoce, afin de susciter la glorieuse lignée des enfants de l'Église. Voilà Marie constituée directrice de l'apostolat par la logique du plan divin; aussi, quand l'Église la proclame reine des apôtres, elle ne lui décerne pas un titre sans signification, mais un témoignage positif à l'appui de l'empire qu'elle exerce sur les âmes.

Nous savons bien, nous qui sommes ses collaborateurs, que la conquête apostolique avance lentement, quand cette auguste messagère ne lui ouvre pas les voies; c'est pourquoi, nul prédicateur ne peut aller évangéliser avec un peu de confiance surnaturelle, si avant de quitter sa chambre, il ne s'agenouille pas devant une image de Marie, en disant avec Barach implorant le concours de Débora : *Si venis mecum vadam, si non venis mecum non pergam*[1]. Et comment cette femme ne concourrait-elle pas à la conversion du monde, puisque cette œuvre est la reproduction incessante de la sienne? D'autant que le péché étant la mort de Jésus dans les âmes, et l'apostolat y opérant sa continuelle renaissance, il donne à Marie les bonheurs de la veuve de Naïm perpétuellement renouvelés.

Ah! mes vénérés confrères, sans doute, c'est bien, pour convertir, de préparer nos prônes, de fortifier notre parole et d'emprunter les prestiges de l'ordre naturel, mais il est un pouvoir supérieur à tous les autres, c'est celui qui émane de cette fréquente invocation : *Refugium peccatorum! ora pro nobis.* Si votre foi n'en était pas assez convaincue, je les appellerais en témoignage, nos aïeux qui comptèrent parmi les thaumaturges de l'apostolat.

Quelle était la force et l'espérance de François-

1. Judic. 4, 8.

Xavier partant pour faire la conquête de l'Indoustan ? Ce cri d'amour mille fois répété du matin au soir : *Monstra te esse matrem.* Quel talisman divin soutint l'héroïsme du P. Claver dans son rude apostolat des nègres ? Un livre où étaient grossièrement représentés les mystères de la Mère de Dieu. Savez-vous comment s'y prit saint Philippe de Néri pour convertir un pécheur obstiné ? Il lui fit réciter le *Salve Regina* sept fois par jour. Et saint Liguori, comment purifiait-il la lèpre des habitudinaires ? En leur imposant pour pénitence trois *Ave Maria* matin et soir. O Pasteur ! qui pleurez en vain sur les brebis perdues, tristes apôtres du hameau à qui la parole sainte revient méprisée ou empoisonnée par l'irréligion des multitudes, voulez-vous donner la fécondité à vos prédications ? ne vous irritez pas, ne vous désespérez pas, mais faites en chaire de pieuses mentions de Marie ; ce ne sont pas les fleurs du style, dit un Père, c'est ce nom béni qui est la véritable amorce de l'hameçon apostolique : *Esca spiritualis hami*[1].

Je demande, au nom de Notre-Seigneur et des âmes, que vous vous en souveniez. J'ai vu, sous un portique sévère de la Trappe, une statue de Marie protectrice, saluée avec amour par les habitants du Désert : quand on arrive, par un sentier couvert, à ce piédestal, on est saisi d'un transport spontané en

1. S. Petr. Dam.

lisant sur la pierre cette inscription touchante : *Ils m'ont choisi pour leur patronne, et vous, que ferez-vous?* Eh bien ! mes vénérés confrères, vos villages se consacrent en pleurant à la Vierge Immaculée, et vous, que ferez-vous ? Il y a tant d'âmes pieuses autour de nous qui l'invoquent, qui la méditent, qui la font connaître, et vous, que ferez-vous ? Dieu, qui s'est réservé le soin de la glorifier dans le ciel, nous a confié celui de la glorifier sur la terre ; il y eut de saints prêtres qui tremblèrent au lit de la mort de n'avoir pas assez bien rempli ce doux mandat, et vous, que ferez-vous ?

Je le crois bien, mes vénérés confrères, je le crois bien que la paroisse est désolée et que le règne du mal vous oppose d'inexpugnables résistances. Pratiquez-vous quelques actes de mortification la veille des grandes fêtes de la Très-Sainte Vierge ? Votre troupeau est-il convié au confessionnal les jours qui précèdent ? Célèbre-t-on le Mois de Marie dans votre église ? Où en sont les confréries du Rosaire, du Scapulaire et autres institutions en l'honneur de la Mère de Dieu ? C'est avec son concours que Dieu a sauvé le monde ; ce n'est qu'avec son concours que vous sauverez vos peuples, et, ici, je ne vous dirai pas : Interrogez vos aïeux, mais interrogez les temps présents.

A qui devons-nous les améliorations religieuses de ce siècle, si ce n'est à Marie ? Après la première Révolution, il fut une heure désolée où le froid sembla ga-

gner le cœur du catholicisme en France. Les communions pascales étaient rares, l'herbe croissait sur le seuil des temples, la terre de saint Louis s'était endormie dans l'indifférence, et une voix puissante l'avait fait tressaillir dans son suaire sans la réveiller. Cependant, il n'y avait pas de prophète pour prendre cette malheureuse patrie par la main, comme Jésus prit la fille de Jaïr, et pour la relever. Les grands thaumaturges de la parole avaient disparu, les anciens ordres religieux s'étaient couchés dans une tombe sanglante, et les prêtres échappés aux catastrophes, quoique purs comme l'or passé au creuset, étaient trop rares pour être puissants.

Encore si, après un demi-siècle de blasphèmes, les catholiques de France qui avaient oublié Dieu, eussent connu tous les attraits de Marie, elle aurait pu les ramener à la foi par l'amour! Mais la céleste médiatrice avait été obscurcie par le jansénisme, et les disciples de la vérité eux-mêmes ne lui offraient que des hommages réservés, par la crainte des pharisaïsmes de l'erreur. Cependant, un jour, les merveilles de la médaille miraculeuse rendent à Marie une popularité bienfaisante, les confédérations en son honneur se multiplient, le mois le plus fleuri de l'année lui est consacré, l'archiconfrérie du Cœur immaculé se répand, comme un rapide apostolat, dans le monde entier, et l'on voit, à son autel de Notre-Dame-des-Victoires, un pèlerinage de quarante mille infirmités par

semaine; en un mot, un souffle de dévotion italienne passe les Alpes, la Mère de miséricorde répand un peu de son indulgent amour dans les applications de la théologie morale, et le cœur de la France, plus travaillé par cette bénigne influence que par les désastres des guerres et des révolutions, se rendit entre les mains d'une simple femme : *Tradidit eum in manus feminæ* [1].

Que d'autres donc célèbrent Marie comme libératrice du Purgatoire : *Forceps purgatorii* [2]; d'autres comme abîme des miracles : *Abyssus miraculorum, summum miraculum* [3]; d'autres, comme l'affaire des siècles éternels : *Negotium omnium sæculorum* [4]; nous, prions-la surtout comme mère des misérables, puisqu'elle est, par là, la coopératrice de notre ministère : *Mater miserorum* [5].

D'autre part, à qui devons-nous les améliorations religieuses dans la seconde moitié de ce siècle, si ce n'est encore et toujours à Marie? Pendant les orages qui nous poussent dans la direction des abîmes, elles suscite des courants propices qui semblent parfois nous ramener vers le port. C'est surtout des pèlerinages en son honneur que nous vient le peu de courage qui nous reste, et les pompes de son culte, dans les deux hémis-

1. Judith, 16, 7.
2. S. J. Damasc.
3. S. Thom.
4. S. Bern.
5. S. Antonin.

phères, sont l'oasis où reprennent haleine les âmes fatiguées. La foi universelle en ses miracles est comme la déposition juridique, la parole d'honneur des peuples chrétiens en faveur d'une influence céleste capable de nous sauver ; et la génération actuelle, à qui l'espérance est encore moins facile que la victoire, se relève de ses prostrations en lui disant : Je ne dois pas périr, car je vous fus consacrée. *Tuus sum ego, salvum me fac*[1].

Qu'est-il besoin de préludes si compliqués pour obtenir une conclusion si obvie? Marie est la plus belle pensée que Dieu ait eue après l'incarnation du Verbe ; elle est le dernier terme de la puissance divine dans la production des créatures ; un prêtre qui tient ce type de la perfection devant ses yeux, doit être puissant pour la persuader. Retenons bien cette conviction : c'est le secret de la sainteté pour nous, et de notre pouvoir pour la sanctification des autres.

Saint Hyacinthe, de l'ordre des Prêcheurs, annonçait l'Évangile dans la ville de Kiov, en Russie, quand les Tartares vinrent l'assiéger et y mettre le feu. A la vue de l'incendie, le courageux missionnaire s'occupe moins de se sauver que de sauver deux objets plus chers à son cœur que sa propre vie ; il prend, d'une main, le ciboire qui renfermait la sainte Eucharistie,

1. Ps. 118, 94.

de l'autre image de Marie, et il s'avance sain et sauf, tantôt à travers les flammes qui s'écartent devant lui, tantôt sur les eaux du Dniéper qui s'affermissent miraculeusement sous ses pas.

Prêtres du Seigneur, vous êtes les hommes les plus exposés à périr en sauvant les autres. Voulez-vous traverser les eaux et les flammes sans péril? Attachez-vous au Très-Saint Sacrement et à Marie. C'est là comme le cœur du catholicisme et le premier amour de toute piété sacerdotale. Ah! mes vénérés confrères, l'histoire contemporaine est pleine des miséricordes de Marie; si les Juifs et les hérétiques ont été l'objet de sa bienfaisance, que ne fera-t-elle pas en faveur des prêtres, qui sont ici-bas la ressemblance perpétuelle de son Fils! Que ces pensées fondent la glace de nos cœurs, et accroissent en nous cette vertu qui fait les miracles : la confiance. *Omnia possibilia sunt credenti*[1].

Je veux résumer dans ce sentiment les fruits de l'entretien qui finit. O pieuse Vierge! nous sommes ici comme dans un cénacle dont la présidence vous appartient : il y a des âmes, des peuples entiers, qui attendent leur salut de ces exercices; les sollicitudes de l'Église sont tournées vers ces murs, et, tandis que tant de prêtres sont à vos pieds pour que, comme Jésus fit à Pierre, vous leur arrachiez des larmes d'un

1. Marc. 10, 24.

tendre regard, vous refuseriez de nous écouter? *Memorare non esse auditum.* Que suis-je, en particulier, moi, vil et méprisable instrument mis aux mains de la grâce pour régénérer la nation sainte? que peut un si misérable pécheur pour laver les pierres précieuses de la maison de Dieu? Venez-moi donc en aide, car je vous consacre cette œuvre; et, sous ma faiblesse de ver de terre, bientôt la puissance de votre assistance ne palpiterait pas? *Memorare non esse auditum.* Hélas! il y en a ici qui se relevèrent souvent sans se tenir debout; il y en a qui gisent à terre et qui ne veulent plus se relever; il y en a, enfin, qui ne font pas encore le mal, mais qui ne tarderont pas à descendre ses pentes, s'ils ne s'appliquent pas à faire plus de bien : toutes ces faiblesses ne demandent qu'une de vos bénédictions pour réjouir le cœur de votre Fils, et vous refuseriez de lever votre main? *Memorare non esse auditum!*

O Mère! j'ai développé, de nos grandeurs parallèles, tout ce que j'avais annoncé, et je sens que je n'ai rien dit encore. Pardonnez-moi ce que j'ai dit, comme ce que j'ai omis : heureusement, le temps des bégayements sera bientôt passé, et alors les prêtres les plus rapprochés de votre trône ne seront pas vos panégyristes les plus éloquents, mais ceux qui vous auront le plus ressemblé dans l'engendrement, dans la garde et dans la manifestation de votre divin Fils. Amen.

CONFÉRENCE

Rapports du Prêtre avec le Monde.

Nos Vertus morales.

Mes Vénérés Confrères,

Les vertus sociales produisent dans le prêtre ce mérite supérieur et très en évidence qui est, à la fois, un charme et une puissance de notre ministère, la sociabilité. Quoique ce mérite soit extérieur par sa nature, il est un achèvement, non un luxe de l'homme intérieur, puisque Notre-Seigneur nous en a donné l'exemple; il est aussi un moyen nécessaire d'influence pastorale, car saint Bernard l'a dit avec raison, un saint mal appris n'est bon que pour lui-même : *Sancta rusticitas sibi soli prodest*[1].

Cependant, la sociabilité peut avoir ses excès et ses

1. *De Consid.*

travers, et, dans ce cas, elle produit la mondanité. C'est pourquoi, avec les vertus sociales qui nous impriment le mouvement vers le monde, nous devons pratiquer les vertus morales qui orientent, corrigent ce mouvement, et, au besoin, lui servent de serre-frein. De cette sorte, les vertus sociales sont l'attrait, et, pourrait-on dire, l'amorce de notre apostolat; les vertus morales sont l'arome qui les empêche de se corrompre. Ce sujet embrasse, non-seulement nos rapports de société, mais toutes nos relations extérieures avec les âmes en général, et avec la paroisse en particulier. Quelles sont, dans ces relations, nos obligations sacerdotales en matière de prudence, de justice, de force, de tempérance?

I

La prudence a été définie par saint Basile : *Rerum agendarum omittendarumque cognitio* [1]. Cette connaissance est un vaste champ ouvert aux réflexions d'un homme qui s'écoute, en quelque sorte, dans ses actes comme dans ses dires. Mais l'étude des choses à faire et des choses à éviter, qui est capitale pour tout le monde, est d'une importance difficile à mesurer pour un curé. Par conséquent, si nous changeons un

1. *Serm.* 10.

mot à la maxime de saint Paul, nous n'en altérons pas le sens en vous disant : *Oportet pastorem esse prudentem*[1]. Eh ! qui pourrait énumérer toutes les prudences qui nous sont commandées ?

Ayons, d'abord, la prudence de la chasteté. Notre trésor est précieux, et le vase qui le contient est d'argile : *Thesaurum istum in vasis fictilibus*[2]. Portons-le donc, au milieu du monde, avec crainte et précaution, car, au moindre choc, le vase se brise et le parfum se répand. Sans doute, ce parfum peut s'évaporer partout ; mais, comme il est surtout exposé dans nos contacts avec les personnes du sexe ! Nous avons déjà traité de la sainte vertu en elle-même ; complétons-nous, sans nous répéter, en étudiant devant Dieu ce moyen souverain de la conserver, nos devoirs de préservation sociale.

Un prêtre doué de prudence dans ses fréquentations extérieures ne fait jamais de visites aux femmes jeunes et seules, et ne les reçoit point en tête-à-tête chez lui. Les exceptions doivent être rares et justifiées par un motif suffisant et certain. Cette précaution importe pour votre prestige, car telle personne que vous initiez à votre intimité aujourd'hui, en abusera demain ; et, de même qu'il n'y a point de grand homme pour son

1. I Tim. 3, 2.
2. II Cor. 4, 7.

valet de chambre, il n'y a guère de saint, parmi nous, dans l'estime de ceux qui nous voient en déshabillé. Cette précaution importe, surtout, à notre sécurité, car si dans chaque presbytère la vie était commune, et s'il y avait un parloir ouvert à tout le monde pour recevoir les visites, l'expérience prouve que la chronique et la moralité du sanctuaire exhaleraient une bien autre édification.

Jeune confrère, dont le plus grand péril est de ne pas connaître le péril où il se trouve, écoutez la sagesse de Dieu lui-même : *Propter speciem mulieris multi perierunt*[1]. Aujourd'hui, vous éprouvez la fascination et l'enchantement d'un cœur séduit, non encore gâté ; mais allez, tombez dans les piéges qu'on vous tend, ou que vous vous tendez à vous-même, et, demain, vous saurez que vous touchiez aux immondices quand vous pensiez marcher sur des fleurs. Ah! il est si triste ce lendemain, quand on a assez de conscience pour pleurer! et il est plus triste encore quand on ne pleure pas! Épargnez-vous donc les regrets d'une telle expérience, et sachez vous ennuyer chez vous plutôt que d'aller vous exposer chez les autres.

Écoutez encore la sagesse de vos devanciers : *Initium libidinis est in visitatione mulierum*[2], dit saint Jérôme. Il le savait bien, cet austère patricien,

1. Eccli. 9, 11.
2. S. Hier, *ad Nep.*

qui avait des entretiens si graves sur les destinées de l'Église et de l'empire avec les plus saintes matrones de Rome, dans les cénacles du mont Aventin, et qui, cependant, saisi d'une soudaine terreur, dit adieu à cette société d'élite, se retire au désert, et nous laisse, en partant, pour sauvegarde, cette triple enceinte de préservation, où il va se retirer lui-même : *Cave, time, fuge*[1].

Il connaissait les prétextes de ceux qui veulent effleurer la coupe sans y boire, voltiger autour de la flamme sans se brûler, s'enivrer du parfum de la fleur sans la cueillir ; mais il leur répondait : *Qui familiaritatem non vult vitare suspectam, cito dilabitur in ruinam*[2]. Il n'ignorait pas que plusieurs se contentent, d'abord, des sensualités de l'épanchement, soit en paroles, soit en écrit ; mais il les avertissait que, même cette délectation à distance, dégageait des émanations corruptrices : *Blandas et dulces litterulas, hæc omnia non novit sanctus amor*[3] : tant il est vrai que la sécurité entière, sous ce rapport, n'est que dans le sacrifice absolu. Ajoutons que si, durant les fatigues et les difficultés de la lutte, nous avons lieu de nous écrier quelquefois : *Ambulamus vias difficiles,* c'est une bien autre épreuve d'être obligé, après les brisements de la défaite, de s'asseoir au bord du chemin, en disant avec

1. *Ad Nepot.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

d'irréparables regrets : *Lassati sumus in viâ iniquitatis*[1]. La fatigue de la lutte est un plaisir de vainqueur et une fête sévère de la conscience : les prostrations de la défaite sont un épuisement de courage, les pleurs sur une belle couronne perdue, et le deuil inconsolable de notre avenir.

Concluons donc, en nous rattachant aux nobles félicités de notre cabinet de travail : *Hujus prœlii numquam fuit victor nisi fugiens*[2]. Toutefois, si la retraite est préservatrice, elle n'est pas suffisante : notre chasteté a été justement comparée au jardin fermé de l'épouse sacrée ; or, n'oublions pas qu'après la solitude, son mur de défense c'est l'oraison : *Oratio, murus castitatis*[3].

Et il y va de grands intérêts ; car aujourd'hui encore, quand vous franchissez votre clôture presbytérale, vous n'êtes qu'oisif et imprudent, mais un jour viendra où vous rentrerez ! — Le jour de votre sous-diaconat vous aviez demandé à Dieu de vous faire mourir sur place plutôt que de vous réserver à un pareil malheur ! — et ce malheur, une fois arrivé, qui pourrait en calculer les conséquences ? Transportez-vous dans votre propre existence à dix années en avant, et, alors, entendez les paroissiens, qui vous estiment encore, s'écrier : *Habemus pro pastore lupum,*

1. Sap. 8, 19.
2. S. Hier.
3. *Ibid.*

prædonem pro gubernatore, carnificem pro medico[1]. Entendez-vous vous-même faire écho aux accusations de vos adversaires, et mettre votre tête dans vos mains en disant avec saint Augustin : *Irruebam in voluptates, irruebant in me dolores*[2]. Enfin, entendez et voyez les ruines que vous aurez faites autour de vous, car la chute d'un homme du monde, c'est un arbuste qui fléchit et qui effleure à peine les fleurs, en se renversant jusqu'à terre; la chute d'un prêtre, c'est un cèdre qui s'abat avec fracas, et qui écrase de son poids tout ce qu'il abritait de son ombre.

Gardez-vous donc d'aller chercher le péril chez les autres; ne le recevez pas non plus chez vous. Que les convocations de chanteuses, pour cause de répétition, n'aient jamais lieu au presbytère ; que des ouvrières jeunes n'y soient point reçues à la journée; que les sacristines n'y exécutent pas des ouvrages d'église dont l'atelier doit être ailleurs; que les réunions de charité et de congrégation ne se tiennent point sous le toit curial. Demandez à toute jeune fille qui se présente où est sa mère? à toute jeune femme où est son mari? En un mot, ayez toujours votre porte ouverte aux importunités de la charité, mais soyez muré ou hérissé d'épines pour les visiteuses qui en veulent à votre cœur ou à votre temps. Je vous demande cela par

1. S. Hier.
2. *Confess.*

mesure de sûreté pour vous, car les exemples de Samson et du vainqueur de Goliath sont là pour attester que le sexe le plus faible triomphe aisément du plus fort. Je vous le demande encore, pour l'honneur du sacerdoce, car Bourdaloue s'écriait, en défendant sa compagnie contre les pharisiens qui lui reprochaient quelques écrits défectueux sans avoir égard aux autres : « Ce que tous ont bien dit, nul ne l'a dit ; ce qu'un seul a mal dit, tous l'ont dit » : également, ce que tous les prêtres font de bien, personne ne le remarque ; mais ce qu'un seul fait de mal, tout le monde s'en scandalise, comme si les douze apôtres devaient pâtir pour Judas.

O vous, qui alléguez votre pureté d'intention pour excuser vos imprudences de relations, je vous défie de lire sans frissonner cette assurance de saint Augustin : *Crede mihi, episcopus sum ; veritatem loquor, non mentior ; cedros Libani et gregum arietes, sub specie amicitiæ spiritalis, corruisse vidi, de quorum casu non magis suspicabar quam de Hieronimi, vel Ambrosii* [1].

Ayons encore la prudence du zèle. Le zèle prudent est accessible. Sans doute un curé doit être à lui-même quelquefois, pour être ensuite mieux aux autres. Que pourrait-il donner s'il ne s'alimentait pas? Mais dans

1. S. Aug., *Serm.* 12.

quelle mesure doit-il se prodiguer? dans quelle mesure se réserver? C'est là une question ardue que chacun est exposé à résoudre au point de vue de ses goûts particuliers plutôt que de la vérité absolue. Toutefois, en reconnaissant les droits du curé à la culture de son esprit et de son âme, n'oublions pas qu'en lui l'homme de la bibliothèque et de l'oratoire ne doit pas absorber l'homme de tout le monde. L'heure où l'on s'enferme est souvent celle où il y a du bien à faire. Le confesseur est de tous les hommes de ce monde, celui qui s'appartient le moins. C'est un esclave des nécessités publiques qui perd son droit au repos, même à la prière quand les pécheurs l'attendent, et tout curé qui se rend aussi inabordable qu'un ministre, pourra se donner une importance d'homme officiel, il n'aura jamais une influence de pasteur.

Deux exemples d'un effet bien différent : lorsque saint Philippe de Néri avait fini sa laborieuse journée, il mettait sous la porte la clef de sa chambre, afin que, dès l'aurore, les hommes coupables ou affligés qui avaient besoin de son ministère, eussent la liberté d'entrer, sans se donner la peine de frapper. Au contraire, le savant Huet, évêque d'Avranches, négligeait quelquefois trop ses diocésains, pour converser avec les hommes de l'antiquité. Et comme on répondait souvent aux personnes qui frappaient à sa porte : « Monseigneur étudie », les bonnes gens de Normandie se retiraient en murmurant, et disaient : « Eh bien ! nous

adresserons une pétition au roi pour que, désormais, il nous envoie un évêque qui ait fini ses études. » Nous comprenons la tentation de l'évêque d'Avranches ; nous regrettons même que certains pasteurs affairés ne l'éprouvent pas davantage ; mais plaignons ceux qui, dans les cas d'urgence, ne savent pas se déranger comme des hommes dont les études sont finies, surtout quand c'est moins pour l'étude que pour leur commodité qu'ils ne se dérangent pas. Ah ! qui nous donnera, dans chaque presbytère, un prêtre qui entende la dépense de lui-même à la manière de saint Philippe de Néri !

Le zèle prudent est encore discret. En l'exerçant, le prêtre doit se désintéresser de sa personnalité, mais non de sa dignité. Or, n'est-ce pas faire litière des convenances et du respect que l'on se doit de courir après une belle clientèle de confessionnal, au lieu de l'attendre? Ouvrir ses bras à de vieux pécheurs, à des ouvriers, à des paysans attardés dans la pratique des devoirs religieux, c'est une avance éminemment sacerdotale ; mais, rechercher des confidences qui honorent, s'introduire par de petits moyens dans l'intimité des familles influentes, capter la préférence des femmes agréables ou distinguées, ruiner à son profit l'autorité d'autres confesseurs en vue de les supplanter, favoriser l'inconstance naturelle de certaines pénitentes en suspendant à son confessionnal, comme on fait à certains colombiers frauduleux, des appâts dé-

fendus dans le genre de celui-ci : « Vous n'êtes pas comprise, moi je vous comprendrai ; » tout cela fait pitié aux gens de bon sens et injure à notre caractère. Mon cher confrère, vous sortez de l'ordination, vous êtes de lignée plus que royale ; soyez donc un peu plus fier, et imitez le noble désintéressement de nos aïeux.

Mme de Maintenon, ravie de la doctrine et de l'éloquence de Bourdaloue, le pria, un jour, de vouloir bien lui servir de directeur. L'austère jésuite se fit d'abord prier, puis il accepta, en ajoutant : « A la condition que nous nous verrons deux fois par an : j'ai besoin de tout mon temps pour composer et apprendre mes sermons. » Mme de Maintenon fut étonnée de ce rude détachement, et comme, plus tard, elle racontait le fait à une dame de la cour, elle le fit suivre de cette réflexion : « Et cependant, je vous assure qu'à cette époque ma conscience valait bien déjà quelque chose. » Belle leçon à l'adresse de ces prêtres qui se fondent en prévenances intéressées pour toute personne qui porte quelques rubans de couleur, qui soigne le mobilier ou la table du presbytère, ou qui fournit des honoraires de messe hors de tarif.

Le zèle prudent doit être prévoyant, et, parmi toutes les imprévoyances du pasteur-confesseur, en est-il une de plus coupable que d'entraver la liberté de ses pénitentes? Certes, dans ce temps de libertés nécessaires, comme on dit, il n'en est pas de plus nécessaire que celle de pouvoir ouvrir sa conscience à qui on veut. Je

sais les inconvénients de la dévotion coureuse et changeante, mais ces inconvénients multipliez-les, exagérez-les encore; jamais ils n'égaleront le désolant inconvénient d'une communion sacrilége.

Êtes-vous bien sûr de n'en avoir jamais occasionné, en surveillant avec ombrage les émigrations de vos pénitentes? N'avez-vous pas à votre service des épiations qui tiennent les consciences en servitude autour de votre confessionnal? N'êtes-vous pas plus inquiet de penser qu'on vous quitte que de la question de savoir si les sacrements sont profanés? Au couvent, on a des confesseurs extraordinaires quatre fois par an : voilà plus de vingt ans que vous n'avez pas procuré le même avantage à vos dévotes de village, et vous les croyez au-dessus de tels besoins? Quand vous allez prêcher et confesser dans une paroisse voisine, vous êtes quelquefois effrayé de ses sacriléges; et quand vous rentrez dans la vôtre, vous ne concluez pas qu'un autre, venant occuper votre place, pourrait bien découvrir des choses que vous ne soupçonnez même pas?

Rien de plus aisé que de multiplier les traits instructifs à l'adresse de ce despotisme pastoral : comme il s'agit de bien inculquer les dangers et l'insanité d'un tel monopole, ne reculons pas devant les détails; je me porte, d'ailleurs, comme témoin oculaire de cette partie anecdotique du sujet.

Un prêtre prédicateur s'absente pour une station; à

son retour il reçoit, en rentrant dans son confessionnal, cet aveu : « Mon père! je suis bien heureuse de votre retour, mais je ne l'ai pas été moins de votre départ. Depuis longtemps, je n'osais vous accuser un péché grave; et, maintenant que j'en ai reçu l'absolution, non-seulement j'ose, mais j'ai besoin de vous dire que c'était telle chose. » Explique qui pourra de telles anomalies. Mais tant pis pour qui n'en tire pas cette conclusion : qu'on peut mieux sauver les âmes, quelquefois, par le ministère des autres que par le sien propre.

Un curé quitte, en temps de jubilé, sa paroisse pour aller s'installer, à titre de confesseur auxiliaire, dans une localité où affluait le concours d'un grand pèlerinage. La foule se précipitait dans les trente confessionnaux improvisés, sans savoir à qui elle s'adressait. Tout à coup, ce curé entend à son guichet une voix qui ne lui était pas inconnue; c'était la personne la plus pieuse de sa paroisse qui s'accusait de dix ans de sacriléges, et qui, après avoir fait un long voyage pour le fuir, tombait involontairement à ses pieds, pour lui apprendre à émanciper des consciences dont il s'était fait, jusque-là, moins le père que le sultan.

Le soir d'une ouverture de mission, le curé dit au directeur des exercices : « Mon Père, je vous institue en mon lieu et place pour un mois. Cependant, il y a un certain nombre d'âmes timorées à l'excès qui ne peuvent se résoudre à changer de direction; je de-

meure leur confesseur. — Monsieur le curé, répondit le chef des missionnaires, qu'il soit fait comme vous le trouverez bon; seulement, je vous demande de vouloir bien donner des ordres pour que nos confessionnaux, le soir, ne soient pas illuminés *à giorno*. » Ce qui fut demandé fut exécuté, et, grâce à cette discrétion des lumières, dès le premier jour, onze sur douze de ces personnes si exclusives dans leur confiance, avaient déserté à l'ennemi.

Mon cher confrère, vous connaissez peu la nature de la femme : vous êtes bien aise qu'elle reste auprès de vous, dites-lui donc qu'elle peut s'éloigner ; mais si vous prétendez l'attacher à votre confessionnal en faisant de la confession à d'autres un fruit défendu, soyez assuré que la fille d'Ève en goûtera, et ce sera très-heureux. Ici, trêve d'épigrammes, car il s'agit de l'abomination de la désolation dans les âmes. Je vous en conjure donc, par le corps et par le sang profanés de mon Sauveur, brisons les chaînes de nos filles spirituelles. Il y a, dans l'Église, un ministère dont la vertu est souveraine contre l'empire trop peu combattu du démon muet, c'est celui des retraites et missions; et quand ces exercices, dont nous aimons tant à rappeler les inconvénients et si peu les avantages, n'auraient d'autre avantage que celui-là, la prudence pastorale nous ferait un devoir d'en octroyer le bienfait, tous les dix ans, à nos Philothées de confiance autant qu'à nos pécheurs. Ah! Messieurs, saint Thomas pose, dans

la *Somme*, la question de savoir si la prévoyance fait partie de la prudence, et il conclut affirmativement. Combien de confesseurs pèchent gravement contre la prudence, si la prévoyance en est la condition?

Ayons encore la prudence des responsabilités, ne déclinant aucune de celles que le devoir nous impose, n'assumant aucune de celles qui pourraient nuire à notre ministère.

Par conséquent, point de participation aux affaires politiques. Solon décréta des peines contre les citoyens qui ne prenaient point de parti en temps de révolution, afin de ne laisser à personne le bénéfice d'une neutralité égoïste. Le prêtre est le seul qui ait le droit et le devoir de rester neutre dans ce fractionnement à l'infini des opinions qui divisent la France, parce qu'il a pour mission de sauver tout le monde. Chaque parti voudrait l'absorber à son profit; qu'il se garde bien de s'inféoder à aucun, car il est coupable si, pour oser lui demander des absolutions, il faut être abonné à son journal. N'adhérez donc jamais aux fantaisies de certains conservateurs, établissant une sorte d'identification entre leurs principes politiques et le dogme religieux. Les dogmes sont des vérités absolues et universelles, les principes politiques sont essentiellement contingents, partant, la vérité d'une nation ou d'une époque particulière. Si les théoriciens de parti viennent vous dire : « Arborez nos couleurs;

elles frayeront le passage à votre Évangile », répondez : « Notre Évangile passe avant, non après vos couleurs. Dieu est le premier but, n'en faites pas votre moyen. »

Non, certes, que je vous insinue la doctrine de l'indifférentisme politique. En cette matière, le prêtre est libre de ses affections, de ses regrets, de ses espérances, de ses votes; mais, ni sa chaire, ni son confessionnal, ni son action publique, ne doivent revêtir les livrées d'une politique quelconque. Donc, tant que la foi n'est pas directement menacée et que les évêques n'ont pas donné le signal de la résistance, accordons, même au gouvernement indigne de notre affection, notre déférence publique. Désintéressons-nous des applaudissements de ces coryphées militants qui nous mettraient volontiers aux premiers rangs dans la lutte pour s'abriter derrière nous, sauf à nous désavouer ensuite quand leur plan de bataille n'a pas réussi; en un mot, n'ouvrons pas de ces campagnes aventureuses dont la religion court toutes les chances, tandis que des intérêts privés en recueillent tout le profit.

Cependant, si je consulte l'histoire de l'Église, l'attitude servile du clergé envers le pouvoir est peut-être plus antisacerdotale qu'un peu de réserve ombrageuse. Les peuples s'inquiètent quand le sacerdoce devient le garde d'honneur de la tyrannie, au lieu de rester son juge. Saint Athanase, saint Basile et saint Chrysostome sont de sévères accusateurs pour le prêtre courtisan.

Par conséquent, sur ce terrain si ondoyant, dans cette arène si mouvante des intérêts politiques, restons impassibles spectateurs; point de flatteries aux vainqueurs, point de piétinement sur les vaincus. Nous sommes trop grands pour servir de porte-enseigne à de telles coteries; gardons-nous d'attacher un drapeau, si respectable soit-il, à notre croix qui l'est davantage, de peur qu'en haine de ce drapeau la croix ne soit insultée!

Point d'immixtion dans les affaires communales. Un curé prudent use à propos des droits que la loi lui confère dans ce petit État, mais il répudie le rôle de chef de parti; volontiers il consent à n'être rien dans des comices électoraux, pourvu qu'il soit tout dans l'église et dans les cœurs. Malheur à lui s'il dispose de l'écharpe municipale, car, en la portant d'un camp dans un autre, il se fait des ennemis personnels qui le deviennent bientôt de son ministère; il perd comme pasteur tout le terrain qu'il semble gagner comme instigateur de cabales, et, tandis qu'il domine, Dieu descend. Eh! comment pourrait-on aimer la parole, rechercher les conseils et les bénédictions d'un prêtre par qui on fut évincé d'une fonction, et humilié en soi-même ou dans ses proches? Les victimes du dernier vote municipal, peut-être signalées à la défaveur publique par son prône, lui pardonneront-elles jamais leur déconvenue?

Ah! mon très-cher confrère, priez, catéchisez, visitez

l'école, consolez les affligés et les mourants, réconciliez les ennemis, soyez l'ange de paix de toutes les familles, le prédicateur en même temps que l'exemplaire du pardon et de l'amour; voilà un empire qui dure, et une vogue aussi profitable à la gloire de Dieu qu'à la vôtre; mais fuyez l'esprit de parti comme la ruine de la charité et une corruption de vos influences. Suit-il que, par le fait de votre ordination, vous deviez vivre en homme frappé d'incapacité légale, constitué en état d'ilotisme dans la commune? Suit-il, pour préciser, que vous ne devez jamais éliminer du gouvernement municipal des adversaires qui élimineraient vous et le bon Dieu, s'ils étaient les maîtres? Non, prudence dans l'exercice du bien n'est point connivence avec le mal.

Seulement, avant d'ouvrir des hostilités si chanceuses, soit par lettres, soit par visites, soit par autres démarches officielles, passez à l'évêché pour consulter. Moïse se rendait au tabernacle afin d'entendre les oracles de Dieu. Saint Paul et saint Barnabé faisaient le voyage de Jérusalem pour s'inspirer des autres apôtres. Par rapport à nous, l'évêché est le sanctuaire où la volonté de Dieu se manifeste : n'engagez jamais votre responsabilité sans prendre son avis. D'autant qu'à le considérer, même sous un rapport humain, l'évêché est un conseiller expérimenté, libre et fort; s'appuyer à lui, c'est se donner l'assurance de n'être jamais ni égaré, ni brisé, ni désavoué.

Point d'ingérence dans les affaires privées par intérêt personnel : un prêtre déroge, s'il se fait procureur ou agent d'affaires des propriétaires de son village; s'il connaît mieux la valeur d'une terre ou les revenus d'un héritage que ses statuts diocésains; s'il est plus versé dans la chicane civile que dans le droit canon; s'il est docteur en économie domestique et ignare en théologie : *Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus*[1]. Point d'ingérence dans les affaires privées par un zèle intempestif; abstenez-vous donc de toute influence dans la rédaction ou dans la teneur des testaments; comme pour un testateur il y a dix légataires en espérance, pour un heureux que vous ferez, vous vous donnerez dix ennemis. Abstenez-vous de participer aux négociations de mariage; à l'occasion de quelques renseignements, imprudemment transmis, un prêtre s'attira souvent des haines implacables et compromit l'avenir de son ministère.

Sans doute, il y a des mariages dont il faut s'occuper. Quand il existe de ces unions scandaleuses, qui peuplent la paroisse des fruits du libertinage; quand certains fiancés pauvres, peut-être pour échapper aux frais officiels, résolurent la question de leur misère par le honteux système du concubinage; alors, soyez entremetteurs, Dieu et les hommes vous en béniront; mais, en dehors de ces cas, vous dit saint Ambroise : *Præ-*

1. II Tim. 2, 4.

dicator continentiæ, non sit conciliator nuptiarum[1].

Aujourd'hui, surtout, le prêtre doit éviter toute responsabilité dans les préliminaires de ces conventions devenues païennes, car la sainte union des âmes a été changée en une société de commerce; peu à peu, une vile spéculation a pris la place du plus saint des contrats, et un scandale de date déjà ancienne a préparé nos mœurs au mariage civil : le mariage d'argent. Conclusion : *Dimitte mortuos, sepelire mortuos suos*[2]. Oui, fils du ciel, planez au-dessus de tous les intérêts terrestres, et ne touchez aux affaires de ce monde que par le point où elles confinent à celles de l'autre.

II

L'acte propre de la justice, dit saint Thomas, consiste à rendre à chacun le sien. Quel est le prêtre capable de violer un précepte si élémentaire? La justice générale qui, d'après le même Docteur, a pour matière les actes de toutes les vertus selon qu'ils se rapportent au bien commun, est d'une pratique fort difficile, parce qu'elle embrasse la perfection de tous les commandements de la seconde table. La justice particulière

1. *De Sacerd.*
2. Luc. 9, 60.

qui est plus restreinte et qui se confond avec l'honnêteté, est la vertu de ceux-là même qui se dispensent de toutes les autres. Occupe-t-elle le rang qui lui est dû dans notre estime ?

Non, le prêtre offense cette vertu par d'imprévoyantes prodigalités. Combien d'entre nous qui dépensent au-delà de leurs revenus, empruntent plus qu'ils ne peuvent rendre, vivent dans un perpétuel déficit, meurent insolvables, et qui, probes d'intention et de sentiment, ne le sont point en réalité. Déplorable effet, dans une paroisse, quand, pendant sa vie, le pasteur est décrié pour dettes, ou quand, à sa mort, sa mémoire est insultée par les créanciers.

Le prêtre offense cette vertu par l'inexactitude de ses décisions. Que de tiers dont les droits furent confiés à notre arbitrage, et sacrifiés par nous dans des solutions précipitées, vaniteuses et peut-être intéressées ! Que de compensations autorisées à notre tribunal, qui ne le sont point par la théologie ! Que de restitutions dont nous fîmes indûment remise, moyennant des dons à nos œuvres ou à notre volonté ! en un mot, que d'attentats aux biens et à l'honneur du prochain dont nous n'avons pas exigé réparation, soit par mollesse, soit par distraction ! Zachée, enivré du bonheur de recevoir le Divin Maître, s'écrie : *Si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum*[1]. La même

1. Luc. 19, 8.

félicité nous est accordée tous les jours ; pourquoi ne faisons-nous jamais, dans nos actions de grâce, ni l'examen de conscience ni la généreuse résolution de Zachée?

Le prêtre offense cette vertu par certaines spéculations. Ne sommes-nous pas de ces curés trop économes, qui sont accusés de prêter leur argent à gros intérêt, et qui préfèrent se faire maudire par leurs débiteurs que se faire bénir par les malheureux? Donnons beaucoup, messieurs, mais prêtons très-peu. L'aumône est le plus fructueux placement qui puisse être engagé sur les promesses de l'avenir : *Bona est negotiatio ejus*[1]. N'augmentons donc que ce capital, puisque c'est celui qui nous rapportera le plus. Ne nous faisons pas bailleurs de fonds dans des sociétés ou des entreprises à revenus usuraires, aimant mieux, en vue d'un gain chimérique, courir la chance d'être ruinés par la banqueroute que celle d'être enrichis par la charité? Rappelons-nous sans cesse, mes vénérés confrères, les grands principes du désintéressement sacerdotal. Le plus riche d'entre nous sera toujours celui-ci : *Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum*[2]; au contraire, le plus pauvre, suivant l'expression risquée d'un orateur connu, n'est-il pas celui qui prétend garder une poire pour la soif, si cette poire l'étrangle?

1. Prov. 31, 18.
2. Eccli. 31, 11.

Le prêtre offense cette vertu par népotisme. Ce qui aggrave ses torts dans ce cas, c'est que, n'ayant pas d'héritiers, il est inexcusable d'amasser un héritage. Aussi, l'Ecclésiaste le prend en dédaigneuse pitié par ces paroles accusatrices : *Unus est, et secundum non habet, non filium, et tamen non satiantur oculi ejus divitiis*[1] Encore quand ce sont les pauvres que nous dépouillons pour la famille, ce n'est qu'au détriment de la charité ; mais quand ce sont les biens de la charité que nous détournons au profit de nos proches, il y a abus de confiance et injustice. Cependant, n'avons-nous point fait à nos proches, sur les dépôts confiés à notre garde, des avances non remboursées ? N'avons-nous point pratiqué, aux dépens de nos bonnes œuvres, de virement de fonds en faveur de la famille, sous prétexte que ses besoins étaient la première de nos charités ? N'avons-nous point emprunté à des caisses dont nous n'avions pas la propriété, pour établir des neveux ou pour solder leurs dettes ? Et voilà pourquoi, disait avec indignation saint Bernard des prêtres de son temps, ils célèbrent des messes et ils chantent des psaumes ! *Propter hoc, missas celebrant, psalmos decantant*[2].

Le prêtre blesse quelquefois la justice par incurie. Incurie à faire rentrer en temps utile les rentes de son

1. Eccl. 4, 8.
2. *De Consid.*

église, incurie à célébrer certaines messes de fondation, incurie en égarant certains titres de propriété fabricienne confiés à sa garde, incurie, surtout, en négligeant de rédiger son testament : *Fac testamentum tuum,* vous dit, à ce sujet, saint Augustin, *dum sanus es, dum tuus es* [1]. Si vous ne le faites point, vous courez la chance de mourir en malhonnête homme, même après avoir vécu en bon prêtre, dans ce sens que vos héritiers seront maîtres de toute votre succession, tandis qu'une bonne partie appartenait aux œuvres pies dont vous étiez le trésorier. Il est beau de mourir *ab intestat,* quand, à l'exemple de saint Grégoire de Nazianze, on ne laisse qu'une croix de bois, ou quand on n'a que des biens d'origine patrimoniale dont la destination est justement fixée par la loi; mais, quand on est dépositaire des aumônes publiques, c'est une concussion sacrilége d'en fruster leurs destinataires par une omission qui équivaut à l'infidélité de mandat.

Le prêtre blesse la justice par captation. Depuis les empereurs chrétiens, les legs faits par les infirmes en faveur des prêtres qui les assistent sont frappés de nullité. Le Code civil français confirme, sur ce point, l'ancienne législation. Il y a une haute moralité dans ces dispositions tutélaires en faveur des familles dont nous allons soutenir les mourants et partager les deuils. Eh bien! soyons, à cet égard, plus sévères pour nous-

1. *Serm.* 20.

mêmes que la loi. Que deviendrait l'honneur du sacerdoce si nous mettions notre influence au service de nos intérêts temporels, et si nous exploitions la crainte révérencielle dont nous sommes l'objet, en faisant de l'argent, soit de la faiblesse du sexe, soit de la caducité de l'âge, soit de la pusillanimité des caractères et des consciences, soit, en un mot, de la foi que l'on a en Dieu et en nous? Ah! mes vénérés confrères, rappelons-nous que, d'après saint Chrysostôme, ce n'est point par leurs miracles, c'est par leur désintéressement que les apôtres convertirent le monde, et il nous sera facile de mépriser la fortune en pensant au mépris qu'ils en faisaient : *Mundum converterunt, non propter miracula quæ fecerunt, sed quia in ipsis erat verus pecuniæ contemptus*[1].

Il y a une perfection de la juscice qui est la délicatesse, et le prêtre doit élever son âme jusque-là. J'entends par délicatesse l'abstention de tous les gains qui ne sont pas parfaitement honorables. Par conséquent, ne trempons jamais dans certaines affaires plus commerciales que pastorales, usitées en quelques provinces de France, où le curé donne des bestiaux à cheptel, s'associe à des familles de la paroisse pour réaliser des bénéfices en commun, pose en bienfaiteur des autres, tandis qu'il n'est qu'un spéculateur assez peu estimé pour son propre compte, et qu'il tient moins à son

1. Hom., 15.

troupeau de brebis selon l'Évangile, qu'à son troupeau de moutons sans figure.

Par conséquent, ne trempons jamais dans les affaires de Bourse. Nous avons déjà vu les inconvénients du jeu; ils ne sont pas moindres quand le jeu n'est pas l'amour effréné du tapis vert, mais une gageure perpétuelle à la hausse ou à la baisse sur les vicissitudes publiques. La partie de cartes réduite en habitude peut abrutir le joueur; le jeu de Bourse le déprave : suivant ses engagements contractés, c'est-à-dire suivant la pression exercée sur ses sentiments par les différences à payer au terme convenu, il est souvent réduit à faire, dans son intérêt particulier, des vœux contraires à l'intérêt général. Je me souviens de m'être trouvé avec un prêtre, en tête-à-tête, le jour où l'on annonça à la France la victoire de Sébastopol; je m'associai au triomphe de nos armes, du cœur le plus patriotique. Mon confrère, au contraire, était sombre comme l'ombre de l'empereur Nicolas. Je demandai le lendemain à un de ses intimes, la raison de cette anomalie; il me répondit : « Il avait joué à la baisse sur les fonds français; la défaite des Russes l'a ruiné! » Ainsi, voilà un prêtre boursier qui s'était fait des espérances hypothéquées sur les malheurs de son pays. Il s'était mis dans la nécessité de souhaiter du mal à sa patrie pour sauver sa fortune; il en est puni; qui le plaindra?

Et l'indélicatesse du sentiment, dans de telles opérations, n'est rien en comparaison de celle des procédés.

Où sont les joueurs qui se fassent scrupule d'utiliser à leur profit des secrets qu'ils possèdent, au détriment de ceux qui les ignorent ? Où sont ceux qui négligent l'exploitation d'un faux bruit dans l'intérêt d'un marché ferme ou à découvert? Pensent-ils, en recevant l'argent de leurs bénéfices, qu'il fut ravi peut-être, par leur industrie plus ou moins légitime, à une maison où le pain fait défaut, et que d'autres pleurent sur les gains dont on s'applaudit dans ce presbytère changé en cabinet d'agent de change? Mes vénérés confrères, jadis le prêtre désirait connaître l'avenir pour savoir s'il pouvait le promettre à son âme; aujourd'hui, certains d'entre nous voudraient le pénétrer pour savoir s'ils peuvent acheter des actions.

Des actions! quel grand mot pour exprimer une chose vulgaire! Jadis, une bonne action était une œuvre vertueuse qui méritait le ciel ; aujourd'hui, c'est un titre, parfois véreux, qui rapporte de gros revenus : et à cette corruption du vocabulaire répond une décadence morale proportionnée ; elle me rappelle une parole historique qui est belle quoiqu'elle soit un jeu de mots, et dont le sens très-profond moralise la forme un peu légère .

Le petit-fils du grand Condé sortait d'un de ces comptoirs célèbres où Law fit tant de dupes, et, tout fier d'avoir obtenu quelques coupons de papier en échange de son or, il disait aux passants : « Je possède deux cents actions ! — Prince, lui répondit un

homme d'esprit et de cœur, pour une action de votre illustre grand-père, je donnerais volontiers toutes celles-là. » — Prêtres du Seigneur, vous êtes ainsi que les Condés, des hommes de haute et noble race; ne descendez pas jusqu'au rôle de courtiers ou de gérants d'affaires; votre messe, votre office, votre aumône sont des actions bien préférables à celles de l'agiotage contemporain, et, ce qu'il y a de plus honorable pour vous, ce n'est pas un portefeuille de titres acquis par une habileté peu sacerdotale; c'est de pouvoir dire à votre peuple avec saint Paul : *Cum essem apud vos et egerem, nulli onerosus fui* [1].

III

La force, dit saint Augustin, est une vertu qui nous porte à tout souffrir plutôt que de rien faire contre le devoir. Ainsi se pondèrent les choses divines. La prudence toute seule nous rendrait pusillanimes; la prudence relevée par la force nous donne cet achèvement du caractère : la fermeté dans la modération. Nos aïeux, les Gaulois, n'avaient peur, disaient-ils, que d'une chose, que le ciel leur tombât sur la tête. Un

1. II Cor. 11, 9.

prêtre ne craint pas que le ciel tombe, mais que le ciel ne soit pas content de lui, et cette crainte est la seule qui puisse le faire trembler.

Un peu de fer dans la volonté, Messieurs, est le complément indispensable de toute nature vraiment grande; une vigueur indomptable fondue avec un profond amour, ce fut le trait dominant de tous les athlètes historiques de la foi. Aujourd'hui, plus que jamais, le prêtre doit cultiver cette disposition dans son âme, car, au dire de plusieurs génies prophétiques, notre siècle ne s'achèvera pas sans quelque coup de tonnerre sur la tête des générations actuelles; après avoir fait usage de la prudence qui transige, le sacerdoce aura besoin de la force qui résiste, peut-être de celle qui meurt, et, ce jour-là, on mesurera toute la profondeur de ce mal social signalé par le vénérable P. de Ravignan : « Le vague des idées et la mollesse des volontés sont les deux principales infériorités du temps présent[1]. »

La force du prêtre doit se révéler dans le nerf de son autorité. Une paroisse qui n'est pas gouvernée, souffre comme un pays qui n'a point de maître, et si la fade suavité d'un pasteur est favorable au repos de celui-ci, elle est funeste à la discipline de la bergerie. Un troupeau qui n'est pas *tenu* n'est point gardé, et quand son conducteur a réduit en système cet égoïsme de conduite : *Implere officium suum, taliter, qua-*

1. Conférences.

liter, et sinere mundum ire quo vadit, ce jour-là on peut dire que la paroisse est perdue.

La première forme de la force, au presbytère, doit être l'esprit de suite. Sans doute, la force ne consiste point dans l'entêtement, mais elle est dans la fermeté des desseins. Donc, sachez vouloir à propos, et longtemps, vous dominerez. Au contraire, cédez au dernier qui vous parle, suivez les fluctuations de l'opinion au lieu de lui commander, vous serez à la merci de tous les courants et le très-humble serviteur de vos marguilliers.

Autre forme de la force : le détachement des suffrages publics. Un plus grand bien que celui de votre popularité est à poursuivre : c'est votre devoir de sacrifier votre popularité à ce bien. Renoncez donc à la douce quiétude de votre neutralité et à ce modérantisme de direction qui ne dit jamais ni blanc ni noir sur quoi que ce soit, pour recueillir les bénéfices de l'un et de l'autre. Ne soyez pas du nombre de ces sages flasques et énervés qui retiennent la vérité captive, qui se font un piédestal de leur tolérance, qui courbent les rigueurs de la morale sous la pression du relâchement public, et qui, au lieu de corriger les mœurs par les règles, assouplissent les règles aux exigences des mœurs. En un mot, craignez, pour le jour de votre mort, le châtiment de ceux qui plaisent aux hommes : *Dissipabit ossa eorum qui hominibus placent*[1], et

1. Ps. 52, 6.

vous ne mènerez point, à rênes flottantes, le troupeau de Dieu.

Autre forme de la force : le détachement de sa propre tranquillité. Que le ciel préserve l'Église de ces gardiens mous et endormis, partisans de la paix à tout prix, trahissant les intérêts de Dieu pour ne se point commettre avec les hommes, capitulant avec leur conscience pour se procurer des appuis de chair et de sang, achetant par de timides ménagements et de serviles complaisances le droit de n'être jamais inquiétés, battant en retraite devant toutes les oppositions pour s'épargner la peine de combattre, et réduisant en système l'art de ne jamais contrarier personne pour bénéficier de la faveur et des éloges de tout le monde. Ah ! il est vrai que Notre-Seigneur fut un modèle accompli de support et de persuasion : *Nihil egit vi, sed omnia suadendo*[1], a dit saint Augustin ; mais c'était par amour des hommes, non de lui-même, qu'il était bon et patient.

Autre forme de la force : l'inflexibilité dans les principes. « Le prêtre, dit M. de Cheverus, doit avoir une fermeté inébranlable pour la doctrine et pour tout ce que le devoir commande. Attaché aux règles de la morale comme aux dogmes de la foi, il ne saurait pas plus transiger avec le relâchement qu'avec l'erreur. » Que penser donc de ces curés trembleurs qui livre-

1. *Serm.* 15.

raient toutes les vérités pour une heure de bon sommeil? Instruits par l'expérience que la force souffre contradiction quand elle porte la hache à la racine des abus, ils la taxent d'exagération. Leur apostolat, comme on l'a dit, c'est celui du silence et de la peur. Leur refrain ordinaire, c'est qu'il vaut mieux plier que rompre. Leur règle de conduite, c'est cette maxime commode des gens sans cœur : *Cedendum tempori.* Muets en chaire, nouveaux Hélis au confessionnal, vassaux de leur maire, courtisans de leur château, ils n'ont que des intérêts sans dignité, et en les voyant on s'accoutume à ne plus croire aux principes, tant ils en font bon marché. O Jérôme! ô vaillant docteur du désert, qui vous êtes écrié un jour, en présence d'un devoir à remplir : *Mori possum, tacere non possum*[1]! apprenez-nous à préférer le martyre au silence de la pusillanimité.

Une autre forme de la force, c'est la vigueur dans les décisions du confessionnal. Saint Bonaventure, comparant les effets de la sévérité et de l'indulgence, dit que la première damne souvent ceux qui pourraient être sauvés, et que la seconde sauve ceux qui se seraient damnés. *Prior sœpe damnat salvandum, posterior salvat damnandum*[2]. Accordons à la seconde la préference qui lui est due; c'est l'inclination du cœur de Notre-Seigneur et des saints. Toutefois,

1. S. Hier.
2. S. Bonav.

assignons des limites à la miséricorde pour qu'elle attire les pécheurs sans encourager le péché. N'admettons pas à une communion également fréquente des âmes très-diversement préparées. Ne prodiguons pas nos absolutions aux pénitents qui ne font que des promesses, aussi aisément qu'à ceux qui donnent des preuves. Ne traitons pas avec la même considération les femmes légères et les personnes pieuses. En un mot, que notre bonté se répande selon les dispositions de l'âme qui la reçoit, et qu'à la manière de celle de Dieu elle soit intarissable, non aveugle.

Ainsi, le jugement, suivant l'expression du Saint-Esprit, siégera avec nous. Si le pasteur, en effet, comme Dieu, pratique une bonté qui n'exclue pas la justice; s'il y a un *compteur* dans ses applications morales qui proportionne le traitement spirituel à la culpabilité, et s'il conserve le ressort à son indulgence pour qu'elle ne s'aplatisse point, alors la notion de la règle ne s'oblitère pas dans l'esprit public, la miséricorde pastorale ne propage pas la confusion du bien et du mal, la paroisse est un bercail large et commode, mais qui a des barrières.

Il importe donc que la houlette pastorale soit en vos mains, non un bâton pour vous appuyer, mais un instrument de direction et de gouvernement pour la conduite de vos brebis. Après cela, la force, dans un pasteur, serait-elle le génie de la querelle et le goût des provocations aventureuses? Nullement; les prêtres sont

de les rois : ils doivent faire la guerre dans l'intérêt des peuples, non de leur propre relief. L'Église, qui est mère, a horreur de ces ministres turbulents qui se sont fait un besoin de la bataille, qui s'ennuient quand ils n'ont plus de coups à donner, et qui ont besoin d'un champ d'escrime toujours ouvert pour exercer leur main!

La force serait-elle cette jactance provocatrice qui s'irrite contre les obstacles, qui jette son gant à tout propos et contre tout propos, et qui tonne très-fort pour faire accroire qu'elle a beaucoup de pouvoir? Non, la véritable force se contient et parle peu d'elle-même. Le rodomont n'est que la caricature de l'homme brave, et saint Thomas ayant posé ces deux questions : Le fort se délecte-t-il dans son acte? fait-il usage de la colère dans ses actions? il répond à la première : Le fort ne goûte dans son acte que des joies spirituelles, non celles de la vengeance ou de l'orgueil; et à la seconde : Le fort emploie, pour produire son acte, non pas toute espèce de colère, mais celle qui est réglée par la raison; ce qui revient à cette recommandation du Roi-Prophète : Irritez-vous, mais ne pêchez pas : *Irascimini et nolite peccare*[1].

Enfin, la force serait-elle cette humeur novatrice, qui, sous prétexte de réforme, bouleverse pour faire autrement et non pas mieux que le passé, et frappe

1. Ps. 4, 5.

d'estoc et de taille sur les usages comme sur les abus, sans regarder aux conséquences? Il y a sagesse à tolérer certains maux pour en éviter de pires. Le plus grand de tous les abus, c'est de n'en pas vouloir supporter ; ici s'applique la fameuse maxime : *Tollatur abusus, sed non res;* et quand on change des usages, d'ailleurs respectables, parce qu'ils ont quelques inconvénients, on ressemble à l'insensé qui faisait mettre le feu à sa maison pour en chasser les araignées.

Hélas! mes vénérés confrères, il serait plus agréable pour nous d'humilier nos adversaires que de les édifier par notre patience; aussi, dès que nous éprouvons quelque résistance, nous sommes tentés de dire à Jésus-Christ, comme les Apôtres : *Voulez-vous que nous demandions au feu du Ciel de descendre pour consumer ces pécheurs*[1]! Mais Jésus-Christ nous répond : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes*[2]. En effet, lui qui a ce moyen souverain de triomphe : *Mihi vindicta, ego retribuam*[3], se tait jusqu'à la fin du monde, au risque de se faire accuser, et attendant, d'impuissance. A son exemple, sachons nous taire avec dignité plutôt que de gronder avec fracas, et pratiquons la force du support, non celle des violentes représailles.

1. Luc. 9, 54.
2. *Ibid.* 9, 55.
3. Hebr. 10, 30.

IV

La vertu de tempérance peut être entendue dans un sens physique et moral. Physiquement, dit l'Ange de l'école, elle est la répression des délectations propres au goût corporel. Elle est si peu commune dans le monde que le monde l'estime singulièrement en ceux qui la possèdent, et qu'il ne pardonnne pas, à ceux qui doivent être estimables, de ne la point posséder. Sous cet aspect, elle n'est guère autre chose que la sobriété : qui est plus obligé que le prêtre d'en donner l'exemple !

Prescrivons-nous, mes vénérés confrères, cette retenue de l'appétit sensuel qui trempe son vin, qui fuit les grands repas, qui nous fait traiter cet estomac où reposent, chaque jour, les saintes espèces, comme un vase d'honneur, non comme une sorte d'alambic destiné à cuver des fermentations capiteuses, et qui éloigne, par là, de notre caractère ces insinuations du populaire toujours disposé à expliquer par les excès de notre table ceux de notre humeur : *Facile contemnitur qui sæpe vocatus ad prandium non ire recusat* [1].

Entendez-le bien, vous qui ne manquez jamais ni à

1. *Conc. aquisgran.*

un repas de baptême, ni à un festin de noces, ni aux dîners des jours gras, ni à aucune de ces réunions de famille où l'on est, parfois, moins flatté de votre présence qu'on ne serait aise de votre abstention.

Entendez-le bien, vous qui étalez en ces circonstances une richesse d'appétit et des aptitudes de gourmet qui prêtent aux épigrammes des uns, et qui ne vous font louer par les autres que parce qu'ils s'applaudissent de voir, en vous, l'homme du monde compromettre le pasteur.

Entendez-le bien, vous dont la cuisine est renommée, dont le cellier est fin et abondant, et qui n'avez jamais eu le cœur de faire servir à Lazare, souffrant la faim à votre porte, un des plats succulents qui furent apprêtés pour vous. Le titre le plus honorable qui ait été donné à saint Bernard par ses ennemis fut celui de mangeur de racines et de choux. Méritons-le, si notre santé le permet; il nous attirera plus de considération que des exploits de bon convive et de généreux amphytrion.

La tempérance prise dans un sens moral est cette sobriété de conduite qui se hâte bellement, comme dit saint François de Sales, qui marche à pas de plomb, qui fait peu et bien, et qui sait imposer la mesure à ses meilleurs sentiments : *Oportet sapere ad sobrietatem* [1]. De même que l'on pèche contre la tempérance

1. Rom. 12, 3.

physique, selon les théologiens, de plusieurs façons, par exemple : en mangeant par anticipation, par délicatesse, par excès ou par voracité, de même on offense la tempérance morale par plusieurs exagérations de conduite.

L'exagération de la discipline concernant les refus de sacrements, refus de parrains et de marraines, refus de sépulture, est un grand péril à éviter. Pour vous prémunir contre toute erreur d'interprétation canonique, à cet égard, ne prononcez jamais sans recours à vos supérieurs. Nous sommes d'une époque d'émancipation vis-à-vis de l'Église. Mais si, en principe, on méprise ses lois, en fait, on ne les subit jamais sans colère, et même quand on l'a renoncée, on ne veut pas toujours être renoncé par elle.

L'exagération de la sévérité au confessionnal est pire que celle du relâchement. Le jansénisme, en dépeuplant la Sainte-Table, contribua à vider les églises, a-t-on dit, autant que le philosophisme. C'est que la morale outrée peut faire plus de mal que la morale trop facile, car elle abolit insensiblement l'usage de la confession, elle abandonne à une immoralité sans frein tous ceux qu'elle exclut de ses pardons, et elle aliène à l'essence même de la religion les coupables à qui elle rendit la pratique religieuse impossible. La morale facile, même quand elle le serait un peu trop, conserve chez les hommes, avec l'espoir de la réhabilitation sacramentelle, l'habitude d'un certain effort moral pour la

mériter, des trêves vertueuses, la pointe du remords après la chute, les pratiques qui entretiennent la foi, un commerce de saintes relations avec l'Église ; enfin, une alliance avec Dieu et avec le grand parti de ses adhérents qui s'affirme à la mort mieux encore que pendant la vie. Oh ! comme il y a là de quoi justifier cette parole de saint Odilon : *Etiamsi damnandus sim, malo tamen de misericordiâ quam ex duritiâ vel crudelitate damnari*[1].

L'exagération des reproches peut être encore une fausse méthode de gouvernement pastoral. La paroisse est comme un enfant qui, à force d'être battu, ne sent plus rien, et qui s'abrutit sous le régime perpétuel du bâton. Évitons donc la monomanie des objurgations à perpétuité, et ne prononçons pas, contre les moindres abus, la peine de la damnation éternelle. Si vous tonnez si fort aujourd'hui, à propos d'un désordre sans gravité, quelle ressource vous restera-t-il, dimanche prochain, pour en stigmatiser un plus grand ? Ainsi, vous pouvez vous user par emportement et par intempérance de mercuriales, plus que par la dignité du support, et rien de mieux souvent, pour n'avoir plus d'autorité, que d'en trop faire. Sans compter que ce genre grondeur, à la longue, fausse la conscience publique par des assertions à effet qui ne sont pas d'une rigueur doctrinale incontestable, donne à croire

1. S. Odil.

que nous mettons plus de notre humeur que de notre conviction dans nos réprimandes, et fait sourire la malignité publique de notre vérité, en même temps que de notre personne.

L'exagération dans les inquiétudes du zèle peut en limiter les influences. Avancez donc lentement, mais sûrement. De même que le médecin s'abstient d'administrer des médicaments irritants, pendant le paroxysme de la fièvre, ne poussez jamais une paroisse à bout en lui imposant, durant ses accès de colère ou de plaisir, des spécifiques qu'elle rejettera et qui agiront plus tard. C'est de l'indulgence et, parfois, des temporisations du zèle que dépend son efficacité. Faisons donc le bien au jour la journée, petit à petit, sans prétendre procurer la gloire de Dieu plus qu'il ne veut. Le bien marche à pas de tortue, dit un auteur, tandis que le mal court la poste. C'est un ouvrage fort long et fort pénible de ramasser une population âme par âme, car les âmes ne se moissonnent pas à pleines mains, mais se glanent une à une. « Les moments de la grâce, dit saint Vincent de Paul, ne sont pas ceux de notre impatience; les difficultés que nous éprouvons dans une entreprise nous attirent le secours d'en haut pour y réussir. » Mon Dieu! vous nous avez donné l'exemple de ces sages lenteurs le jour où vous dites au peuple : *Adhuc multa habeo vobis dicere, sed non potestis portare modo*[1].

1. Joan. 16, 12.

Maintenant, quand vous vous serez appliqué à toutes les vertus sociales et morales, suit-il que vous aurez résolu cette seconde quadrature du cercle qui s'appelle l'art de plaire à tout le monde? Nullement. Notre-Seigneur n'y est point parvenu; ne caressez pas cette folle ambition : et que si, par hasard, vous souffriez trop de ne pas réaliser un tel succès, je vous donnerais, en finisant, un conseil de l'évêque de Genève.

Un bon religieux, dit-il, était chargé, dans son couvent, de l'horloge de la communauté; or, les moines vagabonds, qui sortaient et qui trouvaient leur promenade trop courte, lui disaient : Toujours votre horloge est en avance! Au contraire, les moines sédentaires, qui trouvaient parfois les heures de travail trop longues, lui disaient : Votre horloge est en retard! Placé entre ces deux réclamations contradictoires, le pauvre réglementaire avait sa tête martelée comme le tympan de l'horloge, et il alla porter sa plainte au supérieur. Celui-ci lui répondit : « Quand on vous dira d'avancer l'horloge, répondez : Je vous remercie de votre charitable avis; quand on vous dira de la retarder, remerciez encore. — Et après cela? dit le réglementaire. — Après cela, ajouta le supérieur, faites bien et laissez dire. » Oui, Messieurs, faisons bien et laissons dire : à la fin des temps, il y un jugement dernier qui réformera les sentences injustes de ce monde, et peu importera, alors, tout le mal que les hommes auront dit de nos efforts, pourvu que Dieu en pense un peu de bien!

J'étends ma sollicitude, avant de finir, au-delà du sujet de ma conférence, et je vous conjure de recevoir ces paroles avec les égards que les anciens accordaient aux derniers accents des amis : *Novissima verba.* Sans doute, ce ne sont point des adieux, mais nous y touchons, et, avant, j'ai besoin de me retourner encore pour vous dire avec saint Paul : *Rogamus vos, fratres, ut negotium vestrum agatis*[1]. Ne soyons pas comme cet insensé qui a vu, au miroir, les difformités de son visage et qui se retire sans les effacer. Faisons de ces exercices une date bénie dans l'histoire de notre conscience, l'*Ecce nunc cœpi* de notre ferveur sacerdotale, le commencement d'une ère nouvelle, et un souvenir heureux vers lequel nous puissions nous retourner avec confiance à l'heure de la mort. Eh! que sont toutes les joies de la terre comparativement à celle de se faire du bien? et, au contraire, l'expérience en est faite par notre cœur : *Malum et amarum dereliquisse Dominum*[2]. Donc, tendons de nouveau les mains à la chaîne pour nous faire lier; pénétrons-nous des saintes ivresses de notre sous-diaconat, et, rejetant avec dédain les sensualités, les attaches, les amours-propres, les intérêts qui nous captivèrent, ouvrons les bras au Dieu de nos autels, en lui disant: *Pars mea Deus in æternum*[3].

1. Thess. 4, 11.
2. Jer. 2, 19.
3. Ps. 77, 23.

DEUXIÈME DISCOURS

Le Prêtre et l'Église.

Christus dilexit Ecclesiam et tradidit seipsum pro eâ[1].

Mes vénérés Confrères,

Le Modèle adorable du sacerdoce nous a recommandé, en mourant, le culte de sa Mère. Pour compléter les ressemblances entre lui et nous, il devait encore nous inspirer son amour envers l'Épouse immaculée à laquelle il s'est uni d'un indissoluble lien : je veux parler de l'Église. Nouvelle obligation et nouvelle grandeur de notre sublime vocation.

Rien de plus naturel au cœur de l'homme que

1. Ephes. 5, 25.

l'amour de la famille, rien de plus honoré que l'amour de la patrie. Or, l'Église est notre famille et notre patrie surnaturelle. Nous la devons chérir au même titre que le toit qui nous a vus naître et le pays qui nous donna le jour. Aussi le prêtre qui, d'après l'expression de saint Cyprien, n'a pas seulement les devoirs du sujet, mais encore ceux de l'époux par rapport à l'Église, trahit sa mission dès l'instant qu'il n'est plus dans cette disposition de son maître : *Christus dilexit Ecclesiam, et tradidit seipsum pro ea.*

De quelles prémisses déduirons-nous ce précepte de notre décalogue sacerdotal? Écoutez sa généalogie doctrinale :

Chacune des trois personnes s'est réservé une tâche particulière dans l'ensemble des œuvres divines : le Père, la Création ; le Fils, la Rédemption ; le Saint-Esprit, l'Église. Et non-seulement l'Église est l'ouvrage du Saint-Esprit, elle est sa résidence, semblable à une maison dont l'architecte fait sa demeure après l'avoir bâtie. Or, voici le frappant rapprochement que je pourrais proposer à votre admiration : par certains côtés, le travail de la troisième personne semble l'emporter sur celui des deux autres ; car la Création fut détériorée par le péché au premier jour de l'humanité, tandis que l'Église ne subit point de déchéance originelle ; d'autre part, l'adorable Rédempteur ne fut visible que pendant trente-trois ans de douleur sur la terre, tandis que l'Église y subsistera toujours per-

sécutée, mais toujours triomphante jusqu'à la fin des temps.

Cependant, ce ne sont pas les relations de l'Église avec les ouvrages des trois personnes que je veux méditer, ce sont ses rapports avec le plus beau des ouvrages divins : je veux parler de Marie. Comme Marie, en effet, l'Église est vierge par sa pureté intacte, et mère par sa fécondité. Comme Marie, elle est conçue sans péché et douée d'une vitalité plus forte que la mort. Comme Marie, enfin, elle a une innocence qui n'exclut pas la douleur; et, martyre en même temps qu'immaculée, elle offre un fonds inépuisable de beautés et de délices aux contemplations de la piété.

Eh! qui pourrait embrasser le faisceau de similitudes et d'harmonies qui relie ces deux chefs-d'œuvre divins? Toutefois, bornons notre regard, en étudiant ce ravissant ensemble, au parallèle suivant :

L'Église semblable à Marie et à la première Ève, n'ayant pas eu de tache originelle, telles furent les gloires de l'humanité à l'état d'innocence, telles doivent être les gloires de la chaste Épouse du Christ dans sa virginale intégrité; et de même que la chute, en Adam, fut cause de l'ignorance, de la concupiscence et de la mort, ainsi l'Église qui fut, avec Marie, affranchie de la chute, doit être exempte de l'ignorance par l'infaillibilité, des souillures par la sainteté, et de la mort par l'immortalité ; trois caractères de cette ins-

titution que nous allons honorer, et trois nouvelles beautés de votre sacerdoce dont je voudrais déduire les conséquences morales, en exposant vos devoirs : 1° comme organes de cette infaillibilité; 2° comme instruments de cette sainteté; 3° comme coopérateurs de cette immortalité.

I

La Papauté est la personnification divinement assistée et l'organe premier de l'infaillibilité; le sacerdoce est son organe secondaire.

Pour bien apprécier les obligations que nous imposent ce titre et cette charge, prenons l'infaillibilité elle-même à son origine, puis nous considérerons comment nous lui devons servir de canal pour se dérouler dans son cours. Ceci est une économie dont la source remonte très-haut; écoutez l'exposé de sa généalogie divine : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu*[1]. Mais les siècles du temps étant venus, un jour le Verbe descend des sommets de l'éternité pour s'avancer à pas de géant vers la terre : *Exultavit ut gigas ad currendam viam, a summo cœlo egressio ejus*[2]. Quelle sera la demeure

1. Joan. 1, 1.
2. Ps. 18, 7.

digne de le recevoir? Il descend une première fois dans le sein de Marie, pour apparaître à la Judée dans la vérité de sa chair. Ensuite il fixe sa résidence au sein de l'Église, pour être manifesté dans la vérité de sa parole aux yeux de tous les hommes.

Avant que le Verbe se fît homme dans les entrailles d'une pure créature, l'ange dit à Marie : *La vertu de l'Esprit-Saint vous couvrira de son ombre*[1]. Quand le Verbe se fait vérité à l'extérieur, s'incarne à l'état de parole infaillible dans la société catholique, c'est par suite de cette fécondation divine : *La vertu du Saint-Esprit résidera en vous*[2]. Donc, l'Église, comme Marie, conçoit la vérité par l'opération du Saint-Esprit, avec cette différence que Marie n'a enfanté le Verbe de Dieu qu'une fois, tandis que l'Église le produit à tout instant de la durée. Et cette production, cette génération incessante du Verbe par l'action de la troisième personne dans les entrailles de sa chaste épouse en terre, voilà le foyer intarissable de l'infaillibilité.

Encore une fois, c'est le Pape qui capte, pour ainsi dire, cette lumière à sa source; mais il nous la passe pour la transmettre et la faire servir à l'illumination de la catholicité. Cette fonction d'éclaireurs universels ou de porte-flambeaux de l'infaillibilité nous oblige

1. Luc. 1, 35.
2. Act. 1, 18.

envers ses décrets, envers son siége, envers ses promesses.

En ce qui concerne les décrets de l'infaillibilité, nous en sommes les promulgateurs populaires et les apologistes de profession. De là, pour nous, le devoir de les bien étudier et de vulgariser les profondeurs de cette économie.

L'homme ayant un besoin infini de la vérité, Dieu en devait établir le dépôt quelque part; et cette vérité ne pouvant rester douteuse sans faire à l'homme plus de mal que de bien, Dieu devait la mettre sous la garde de l'infaillibilité; et l'infaillibilité ne pouvant subsister sans une expression sensible qui la notifiât au dehors, Dieu devait créer l'Église pour ce noble ministère. D'ailleurs, l'Église, c'est la société des âmes, ce sont les États de la vérité sur terre. Or, de même que, dans les États ordinaires, il y a un pouvoir qui juge en dernier ressort et qui n'est pas jugé, il faut, au royaume des esprits, un tribunal suprême dont les sentences soient sans appel. Seulement ce qui s'appelle, dans l'ordre civil, la souveraineté, dans l'ordre religieux doit être l'infaillibilité.

Prêtres, démontrez, popularisez la sagesse rationnelle de cette constitution essentielle du catholicisme. Aussi bien, une autorité doctrinale divinement instituée, dit Malebranche, ne se conçoit pas sans l'infaillibilité. Il ne suffit pas, il est vrai, qu'une autorité se

croie infaillible pour être divine, mais elle n'est pas divine si elle ne se croit pas infaillible. Imaginez un chef de religion qui reconnaît pouvoir se tromper, et qui vous damne si vous ne faites pas acte de foi en lui; ce despotisme serait une monstruosité inepte et barbare.

Donc, enseignons, crions souvent à l'oreille de nos générations abusées que loin de les mettre à une épreuve exceptionnelle, l'infaillibilité est l'attribut nécessaire de toute autorité parlant au nom de Dieu; et que la religion qui n'y prétend pas n'obtiendra jamais la créance des autres, car elle ne croit pas divinement en elle-même. Ainsi, les peuples apprendront que le Pape n'est point infaillible pour son propre relief, mais pour notre avantage, et qu'en ceci, Jésus-Christ ne s'est pas proposé d'exalter son Vicaire aux dépens de notre soumission, mais de fournir des garanties à notre soumission, par les prérogatives de son Vicaire.

Les organes de l'infaillibilité doivent être toujours en armes, l'épée au poing, pour monter la garde autour de ce saint dépôt; car qui pourrait compter les antagonismes qu'ils ont à combattre!

Répondez d'abord à l'ignorance qui trouvait plus simple d'attribuer à la collectivité des évêques le privilége du Pape: «Mais il est plus aisé d'admettre toute l'infaillibilité dans un juge qu'un millième d'infaillibilité dans la tête de chaque Père d'un concile. Miracle pour miracle, celui de l'infaillibilité en commun, répartie entre tous les évêques, est moins simple que

celui de l'infaillibilité individuelle, car il est plus aisé de faire raisonner juste un seul instrument que tout un orchestre. »

Défenseurs de l'infaillibilité, répondez encore à ceux qui l'accusent de nouveauté : « Est-ce que, par hasard, vous la prendriez pour une création récente de l'obscurantisme clérical? Non, non, l'Église n'invente point des dogmes quand elle définit dogmatiquement des croyances contenues, de tout temps, dans le dépôt de la révélation. Non, non, le dernier concile n'a rien imaginé; car, parmi les oracles de l'école, les théologiens hostilles à l'infaillibilité papale sont, relativement aux autres, dans la proportion de trois à cent. Non, non, enfin, l'Église n'a point fait une vérité nouvelle, en faisant passer ce qui était de foi divine aux articles de foi catholique; car c'est là un développement plutôt qu'un accroissement de l'objet de la foi; et ceux qui ne comprennent pas de telles différences, sont logiques comme celui qui nierait l'Eucharistie, parce qu'il n'en est pas question dans le Symbole des apôtres. »

Organes de l'infaillibilité, défendez-là aussi du reproche d'ineptie. Dites-donc à ceux qui nous accusent de faire d'un homme un Dieu, que nous ne le reconnaissons pas infaillible sans conditions. Le Pape n'est infaillible que parlant *ex cathedrâ* à l'Église universelle, comme autorité suprême du monde intellectuel. Il ne l'est qu'avec les conseils qu'il estime nécessaires à l'exercice de cette prérogative. Il ne l'est, ni dans les

choses de l'ordre naturel, ni même dans la théologie quand il en traite comme docteur privé, l'infaillibilité étant attachée à la charge, non à la personne. Il ne l'est que par assistance divine, non par inspiration. Enfin, il ne l'est que lorsqu'il agit en dehors de toute intimidation, de toute séquestration, de toute violence extérieure : ce qui revient à dire que le Pape est l'organe d'une vérité raisonnable, non le promulgateur automatique d'un *Credo* arbitraire, et que, vénérable dans l'infaillibilité que Dieu lui donne, il n'est ridicule que dans celle que la négation lui prête.

Organes de l'infaillibilité, défendez-la de l'accusation d'immoralité, en proclamant devant le peuple qu'elle n'est pas l'impeccabilité? Étrange aberration de confondre deux ordres différents! Plusieurs Papes, saint Pierre le premier, ont failli dans la charité; aucun n'a défailli dans la foi. Publiez donc que tous les Papes ont eu besoin d'un confesseur pour leur remettre les péchés, mais que pas un n'a eu besoin de censeur pour corriger ses erreurs; et que tout comme, à l'autel, la vie sacramentelle peut se répandre sur le monde par des mains impures, de même, sur le trône de saint Pierre, la vérité arrivant du ciel à la terre peut être contenue dans un vase souillé, sans s'y souiller elle-même.

Enfin, combattez à outrance cette fin de non-recevoir de certains obstinés, le nombre et l'illustration des antagonistes de l'infaillibilité, et répondez-leur :

Il est vrai qu'elle a été combattue par les Césars, qui jalousent toujours l'influence des Papes dans les affaires de ce monde ; mais de tels adversaires, c'est votre honte de les avoir pour vous, et c'est notre gloire de les avoir contre nous. Il est vrai, encore, que ce dogme a été repoussé par tous les libres-penseurs qui, ne croyant pas en Dieu, n'ont pas de raison de croire à l'infaillibilité de son Vicaire ; mais, au lieu de vous applaudir, en voyant de tels adhérents avec vous, rougissez plutôt de vous trouver avec eux. Il est vrai que cette doctrine est le scandale de tous les docteurs de revue, de tous les théologiens de café, de tous les oracles de salon ; mais tant pis pour qui est capable de préférer à la religion du Pape les papes d'une religion contraire. Il est vrai que l'opportunité de cet article de foi parut douteuse à une minorité épiscopale comptant des membres éminents ; mais que prouve leur incrédulité momentanée, comme celle de saint Thomas, sinon l'autorité plus grande de leur foi mieux informée? Respect à l'adhésion tardive des saints, et à la tombe des martyrs! Ceux-ci étaient des inopportunistes de la veille, les vieux-catholiques sont des schismatiques du lendemain. Les uns sont des opinants éclairant un débat, les autres des apostats bravant une décision.

En un mot, possédons à fond la théologie de ce sujet pour la vulgariser sans transaction et sans restriction ; constituons-nous, en toute occasion, les humbles disci-

ples et les docteurs de l'infaillibilité pontificale. Répétons souvent que la meilleure façon de porter les chaînes de saint Pierre, c'est d'accepter les liens que sa parole nous impose, et de nous faire les esclaves de ses enseignements. Et devant tant d'hommes qui accordent, aujourd'hui, plus de confiance à leur journal, à leur système, à leurs coryphées parlementaires ou philosophiques qu'au conducteur surnaturel de l'humanité, aimez à vous tourner du côté de Rome en disant :

O pilote ! qui connaissez les tempêtes, non les naufrages ! recevez-nous pour jamais à votre bord ! Faites entendre vos signaux durant la traversée obscure que nous accomplissons, et nous serons en paix, malgré les tourmentes de l'air et de la mer. Aussi bien, l'histoire est pleine des désastres qu'engendre le malheur de ne vous point obéir ; et, tandis que l'excès de la déférence à votre égard n'a pour conséquence que de grandes vertus, ses restrictions produisirent de grandes catastrophes. Que votre infaillibilité soit donc notre boussole, car vous avez les paroles de la vie éternelle ; et à qui irions-nous en nous séparant de vous ? *Verba vitæ æternæ habes, ad quem ibimus*[1].

Comme organes de l'infaillibilité, nous devons encore les respects de la foi et de l'amour à son siége.

L'infaillibilité des Papes a pour centre le lieu le plus

1. Joan. 6, 69.

célèbre de la terre. Rome a effacé Jérusalem dans les pieux respects de la chrétienté ; et si les deux alliances ont pleuré, tour à tour, sur la perte de la seconde, nul ne peut évaluer la somme de ruines et de malheurs que représenterait le renversement de la première. Qu'est-ce que la lumière émanée d'Alexandrie, d'Athènes, de Florence des Médicis et des autres capitales de la civilisation, en comparaison des vérités conservées par la ville des Papes ?

Il est, ici-bas, une colline auguste qui participe de la grandeur du Sinaï et de celle du Thabor. Comme le Sinaï, elle lance des foudres et des éclairs, et ses foudres ont exterminé toutes les hérésies, et ses éclairs illuminent la marche de la civilisation depuis dix-huit cents ans. Comme le Thabor, cette colline reçoit des rayons supérieurs aux clartés de notre monde, et ses perspectives tiennent le milieu entre les visions de la terre et celles de l'éternité. Or, ce sommet fatidique a été justement nommé la montagne des oracles, ou le Vatican. Eh bien ! là, il y a un voyant en qui l'Esprit de Dieu réside par une assistance perpétuelle, et qui prononce des arrêts irréformables toutes les fois qu'il s'assied sur la chaire de Pierre pour décréter.

Sans doute, il ne fait pas la révélation, mais il la garde ; il ne peut en accroître l'objet, mais il le déroule. Aussi les décrets qu'il promulgue, dans le cours des âges, touchent de plus près aux intérêts de l'humanité que la découverte des mondes inconnus, et ses

décisions sont une introduction lointaine de l'humanité aux visions du Paradis.

Sans doute, les Papes sont des instituteurs répudiés par un grand nombre d'esprits, et la lumière de Rome diffère de celle de Paris. Mais la lumière de Paris tient de celle du pétrole et menace d'incendier l'univers, tandis que celle de Rome éclaire le penchant des abîmes. Mais, en doctrine sociale comme dans le sens matériel, les voies romaines sont les plus indestructibles, et si une génération les couvre de la poussière de son mépris, une autre les retrouve avec admiration sous ses pieds, et fait passer sa civilisation en triomphe sur ces dalles inébranlées.

Qu'on ne parle donc plus de l'immobilité de Rome : si elle est immobile, c'est comme le pivot autour duquel l'univers tourne, et autour duquel il ne saurait cesser de tourner sans s'échapper par la tangente vers le chaos. Pékin, Constantinople, Pétersbourg peuvent disparaître de la terre, la lumière n'en sera point amoindrie; mais, le jour où Rome serait effacée de la carte du monde, celui-ci, semblable à un vaisseau sans falots, serait ballotté dans une nuit effrayante ; et les seuls qui n'en sont pas effrayés sont, ou les aveugles qui ne souffrent point des ténèbres parce qu'ils n'y voient pas, ou les malfaiteurs qui les aiment parce qu'elles sont favorables à leurs criminels desseins.

Aussi, je ne suis point étonné si notre siècle a regardé comme un martyre la mort pour cette Rome

des Papes, où reposent les fondements de l'ordre universel. Autrefois, on réservait son sang pour la foi; de nos jours, on l'a donné pour le sol où elle rend ses oracles. Eh bien! mes vénérés confrères, c'est le devoir du prêtre d'avoir pour une telle capitale des affections qui surpassent celles des héros de Mentana et de Castelfidardo. Cette affection est en nous une sorte d'orthodoxie de sentiment qui achève l'autre. Au contraire, tout prêtre qui a des préventions ou des antipathies contre Rome est dans une prédisposition peu favorable à la foi. Entretenons donc dans notre âme la flamme sacrée, le culte pieux que Tertullien désignait par ce beau néologisme : *Romanitas!*

Romanitas! Ce fut la passion de nos aïeux dans leurs combats pour la doctrine et pour la sainteté. *Romanitas!* c'est le cri de ralliement et le *schibboleth* des vrais Israélites depuis dix-huit siècles. *Romanitas!* c'est le point d'orientation de l'Église, ce fut l'amour sans ombre de notre jeunesse sacerdotale; et, plus tard, même quand les enthousiasmes de l'inexpérience furent passés, même quand les imperfections de la partie humaine de Rome nous furent connues, à la vue de sa partie divine qui est le Sinaï de la vérité dans le monde, nous éprouvâmes encore, comme les fidèles du temps de Tertullien, cette dévotion à part: *Romanitas!* Belle expression, et allusion consonnante à un autre amour non moins universel : *Humanitas!* L'amour de Rome, l'amour de l'humanité, deux affections qui se

répondent et qui, en se rencontrant dans notre cœur, mes vénérés confrères, l'élèvent au sommet de la grandeur dans la lumière et dans la sympathie.

Honorons par notre parole et par notre dévotion, non-seulement les décrets, non-seulement le siége, mais encore les bienfaits de l'infaillibilité : chaque nouvelle définition dogmatique produit les siens. Celle de l'Immaculée-Conception nous a donné Lourdes et ses merveilles vraiment œcuméniques. Celle de l'infaillibilité nous doit son fruit particulier, elle nous tiendra sa promesse. *Terra dabit fructum suum*[1].

Ils ne manquent point, même au sein du catholicisme, les pusillanimes obsédés de ces arrière-pensées : Pourquoi de nouvelles définitions, qui ont accru le nombre des articles de foi, et diminué celui des croyants ? qui ont provoqué des apostasies, et qui n'ont pas conquis une seule adhésion de plus ? qui devaient tout sauver, et qui sont le danger plutôt que le salut de l'avenir ?

Avouez que c'est bien là le grief plus ou moins articulé de certains sages suffisants, et portés à imputer au concile du Vatican tous les maux de la catholicité. De grâce, ne laissez pas sommeiller dans sa bonne foi plus ou moins volontaire ce pessimisme antiinfaillibiliste, et jetez-lui souvent à la face ces protestations du bon sens !

Sincèrement, croyez-vous que si nous avons été

1. Ps. 84, 13.

vaincus à Sedan, et si certains gouvernements cherchent à supplanter l'Église, c'est parce que l'on a décrété l'infaillibilité ? Eh ! que deviendrions-nous, divisés comme nous le sommes sur tout le reste, si nous n'étions pas d'accord au moins sur ce grand point de ralliement : le Pape? Sans doute, cela nous a coûté des retranchements, mais de ces retranchements qui, à la façon des amputations salutaires, sacrifient quelques membres pour sauver le corps. Des retranchements ? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est ainsi ! La définition de l'Eucharistie en produisit aussi, puisque des disciples scandalisés abandonnèrent Notre-Seigneur pour le fait; ce n'était pas une raison de ne pas instituer l'Eucharistie ! Des retranchements ? La définition du *Consubstantiel* en produisit aussi, puisqu'elle rejeta du giron de l'orthodoxie les ariens, qui représentaient une masse considérable; l'Église ne préféra pas la force numérique à la divinité de son Verbe ! Des retranchements, enfin ? Les définitions de Trente en produisirent aussi, puisque les cent soixante millions de protestants qui restent sur le globe sont les branches coupées par cette séparation; ce ne fut pas un motif pour l'Église de transiger avec les erreurs de la Réforme ! C'est que l'Église n'est pas dans le grand nombre des adhérents, elle est dans l'unité de croyance et de gouvernement; qu'on ne définisse aucune croyance, tout le monde sera dans l'Église; seulement l'Église ne sera nulle part.

Disons donc souvent à nos esprits forts de village : Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? Parce qu'il y eut quelques défections de prêtres vieux-catholiques dans le sanctuaire? Mais, est-ce que, en voyant filer quelques étoiles, vous avez jamais craint que la grande armée des cieux fût dépeuplée? Pourquoi avez-vous douté? Parce que l'infaillibilité est attaquée par les meneurs politiques de votre couleur? Mais trouvez-vous plus facile d'adhérer à l'infaillibilité de votre journaliste ou de votre député qu'à celle du Pape? Pourquoi avez-vous douté? Parce que les catholiques sont reniés par l'urne électorale aujourd'hui? Qui vous a dit qu'elle ne les acclamera pas demain? Pourquoi avez-vous douté? Parce que les tenants de l'infaillibilité pontificale sont le petit nombre? Mais les majorités sont la force, non la vérité. Mais ce n'est pas seulement depuis le concile du Vatican qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Mais nos Pères des premiers siècles, pour être saints, n'ont pas attendu que tout le monde voulût bien l'être. Mais les martyrs ne marchaient pas à la mort au bruit des concerts de la popularité. Mais quand Notre-Seigneur reviendra en triomphe pour juger la terre, il n'y trouvera plus de foi! et, parce qu'il sera moins adoré, il serait moins adorable? Et si nous étions les derniers survivants de son peuple à cette heure suprême, nous l'abandonnerions parce qu'il serait abandonné?

Mon Dieu! mon cœur proteste contre cette lâche

théorie de la fidélité. Aussi, quand le dogme de l'infaillibilité serait renié par toutes les victoires et par toutes les orgies du suffrage universel; quand les flots de l'apostasie monteraient, en France, comme les eaux du déluge, jusqu'au sommet des plus hautes montagnes; quand, bloqué sur un sommet désert par l'invasion de l'iniquité universelle, je resterais seul avec ma croix, mon Évangile et mon *Credo*, seul au milieu des ruines de la catholicité, seul au-dessus des flottants débris du monde actuel disparu, une main étendue vers la place où fut Rome, une autre sur la tête adorée de mon Christ, je lui dirais encore : *Seigneur! quand tout le genre humain serait scandalisé à cause de vous, moi je ne le serais pas*[1].

Prédicateurs de l'infaillibilité, propagez cette sainte chevalerie de la foi; élargissez les idées de votre peuple en le déshabituant de confondre l'Église universelle avec votre église de village. Cessez de substituer la religion du clocher au vrai catholicisme. Ne soyez pas de ces pasteurs à l'esprit et au cœur étroits, qui regrettent pour des bouquets d'autel l'argent affecté au Denier de Saint-Pierre, qui recommandent toutes les listes de souscription paroissiale plus que la Propagation de la Foi, et qui, rapportant tous leurs efforts à leur propre intérêt, dans le gouvernement pastoral, bouleversent l'ordre de la charité,

1. Matt. 26, 33.

en plaçant l'Église et le Pape après leur personnalité.

D'ailleurs, n'oublions pas qu'en vertu de cet instinct qui porte les conquérants à prendre un pays par la capitale, et les combattants à frapper leur adversaire à la tête ou au cœur, l'impiété du jour veut renverser tout l'ordre surnaturel en niant l'Église, toute l'Église en niant l'infaillibilité papale. Donc, à l'heure où les ennemis du Christ ont l'intention de mettre toute la somme de la négation dans ce cri de révolte : *Guerre à la papauté!* nous, formons les générations actuelles à résumer la synthèse de la vérité dans cette réponse à tous les blasphèmes : « Je crois à l'infaillibilité du Pape. »

II

L'Église, comme Marie, n'ayant point subi les atteintes du péché originel, doit être exempte des souillures qu'engendre la concupiscence, et posséder une innocence immaculée. De même qu'il y a un premier degré de grandeur morale où l'on ne s'élève que par le christianisme, il y en a un plus haut encore, où l'on ne monte que par l'Église. Comment aurait-elle contracté ses taches, cette société sortie, sur le Calvaire, du sein transpercé de Jésus, et qui s'est épan-

chée comme un fleuve purifiant sur le monde? Et sa sainteté est si absolue, qu'elle absorbe toute celle du genre humain; car, ou bien les dissidents pratiquent la vertu avec une invincible bonne foi, et alors ils appartiennent à l'âme de l'Église; ou bien ils la réalisent avec de coupables entêtements contre la vérité; et alors leurs mérites naturels n'ont aucune valeur surnaturelle; de telle sorte que l'Église est l'unique réservoir de la sainteté terrestre, et que, sans elle, le monde perdant sa raison d'être, qui est de porter des élus en voyage vers leur fin surnaturelle, le monde cesserait d'exister : *Omnia propter electos*[1].

La sainteté de l'Église déborde par-delà les limites du monde visible, et s'étend à la population du purgatoire et du paradis. Quelles sont les relations du prêtre avec la sainteté de ces trois patries? Il est instrument de fécondation par rapport à celle de l'Église militante, de communication par rapport à celle de l'Église souffrante, de multiplication par rapport à celle de l'Église triomphante.

Le prêtre féconde la sainteté de l'Église militante par la vertu de ses exemples. Comment naquirent les fausses Églises? Très-souvent des chutes de certains prêtres libertins qui renièrent la vérité par incontinence, sauf à publier qu'ils ne se débauchaient que par

1. II Tim. 2, 20.

excès de vertu ; car ce fût toujours le pharisaïsme des apostats de la chasteté d'accuser la sincérité de ceux dont la pureté les accuse, comme si, pour usurper les gloires de l'innocence perdue, il leur suffisait de déchoir avec effronterie.

Au contraire, comment fleurit et prospère la moralité de la véritable Église ? Par les exemples de ce prêtre pontife, dont la parole enfante Dieu, dont les bras le soutiennent, et qui est ange par sa vie, en même temps que par ses fonctions ; par l'action de ce prêtre confesseur, qui purifie tant de secrets malsains à sa chaste tendresse, et qui, justement comparé aux rayons du soleil, touche à toutes les souillures sans se souiller ; par les sacrifices de ce prêtre victime, qui préfère souvent à sa vie des âmes inconnues qu'il va chercher à l'autre extrémité de l'univers ; par le spectacle de ce prêtre parfait, qui s'immole jusqu'au sacrifice de sa fortune dans la charité de l'aumône, jusqu'au sacrifice de son orgueil dans la charité du pardon, jusqu'au sacrifice de ses égoïsmes dans la charité de la bienfaisance, jusqu'au sacrifice de la famille dans son vœu de chasteté, jusqu'au sacrifice de la liberté dans sa promesse d'obéissance ; enfin, par les pures émanations de ce prêtre vierge, assez maître de sa chair, non-seulement pour la déchirer comme font certains bonzes indiens ; non-seulement pour la refréner une fois, comme le fit la continence de Scipion ; non-seulement pour en préférer les luttes

à la mort, comme les vestales contraintes du paganisme; non-seulement pour vivre sans parjure dans l'union monogame, comme les protestants consciencieux, mais pour monter à cette station glorieuse entre les habitants de la terre et ceux du ciel, à cette *montagne de l'encens,* appelée la chasteté perpétuelle. O prêtre! c'est bien la sainteté de l'Église qui enfanta vos vertus. Mais comme vos vertus relèvent et fécondent la sainteté de l'Église!

Le prêtre la féconde encore par son ministère.

Le moteur de la moralité chrétienne, c'est la grâce, mais le plus grand affluent par où la grâce s'épanche sur la terre, ce sont les sacrements. Par conséquent, placez d'un côté l'Église qui garde intact le dépôt des sacrements les plus moralisateurs, la Pénitence, l'Eucharistie, l'Ordre, le Mariage; de l'autre, les Églises qui en réduisent le nombre. Qu'on fasse l'expérience des deux systèmes sur des âmes également passionnées; il est impossible que la palme du pouvoir sanctifiant ne soit pas adjugée à la religion qui en conserva intégralement les moyens.

Ne voyons-nous pas la même vérité rendue sensible par une échelle de proportion indéniable? Penchons-nous un instant sur les peuples européens, jusqu'où s'élève respectivement le thermomètre de leurs vertus? Le catholicisme, dépositaire de la totalité des sacrements, est la religion qui féconde le mieux la conscience humaine, et qui en fait jaillir le plus de sacri-

fices. Le schisme grec, qui altéra la source des sacrements, s'avance un degré plus bas; le protestantisme, qui en renia la plus grande partie, vient après; et le rationalisme, qui n'en reconnaît aucun, est le symbole le plus improductif sous le rapport des vertus sans convention et sans artifice.

Mais quel est le dispensateur de la sainteté sacramentelle, si ce n'est le prêtre? *Per sacerdotes Deus generat in Ecclesia*[1], a dit un Père. De telle sorte que, sans le prêtre, la sainteté de l'Église n'a plus de moyen de reproduction. Aussi, imaginez nos pouvoirs d'ordination et de juridiction supprimés, quelle détresse pour l'humanité le jour où disparaîtrait l'Agneau qui efface les péchés du monde! Quelle lacune quand elle serait anéantie la belle institution du pardon divin, et quand chaque conscience en serait réduite à cette justice solitaire, où les timorés ne se pardonnent jamais assez, tandis que les criminels se pardonnent toujours trop! Mes vénérés confrères, au moment où cesserait de couler sur les nations la vertu moralisante qui passe par nos mains et qui fit la civilisation chrétienne, les mœurs reculeraient jusqu'à la dissolution putride de Corinthe, des épidémies sans nom envahiraient les âmes, et que resterait-il à la place de notre ministère? Babylone vêtue en prude schismatique ou protestante, c'est-à-dire l'infamie païenne chrétiennement dissimulée!

1. S. Bern.

A ceux qui vous diraient : On se passe bien de vos absolutions en pays hérétique et la moralité ne s'en porte pas plus mal, répondez : Que deviendrait la pruderie si vantée des nations septentrionales le jour où elles recevraient les ardeurs de ce soleil qui fait bouillonner le sang des races latines? L'erreur a fui les pays difficiles à gouverner sous le rapport du tempérament, pour s'établir dans les régions où la froideur du climat garde les mœurs à sa place; mais le jour où la confession et la communion seraient abolies au-delà des Alpes ou des Pyrénées, il s'exhalerait de nos tièdes climats des miasmes si impurs que les vents du Midi souffleraient le poison sur le reste de l'Europe, et les sages, effrayés de la contagion, diraient à l'Église : Ressuscitez, avec le sacerdoce, toute la puissance de votre action sanctifiante, et rouvrez vos piscines probatiques pour y purifier les gangrènes morales de l'univers : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris*[1].

Ah! messieurs! quel motif de zèle pour notre sainteté personnelle, si nous pensons à celle que nous suscitons! Pour peu que l'on ait foi dans la sainteté de l'Église, quelle gloire d'y collaborer avec tant d'efficacité! Qui pourrait exprimer, d'un côté, la beauté morale de ce sacerdoce qui forme, depuis dix-huit siècles, les religieux, les vierges, les martyrs, tous les

1. Is. 12, 13.

bienheureux canonisés, tout le trésor de la sainteté de l'Église, et qui pourrait dire, de l'autre, l'abaissement d'un prêtre qui opère ces prodiges *ex opere operato*, sans se mettre en peine d'y concourir *ex opere operantis!*

Instrument de fécondation par rapport à la sainteté de l'Église militante, le prêtre est encore le moyen de communication entre la sainteté de l'Église souffrante et celle des deux autres. La sainteté de l'Église souffrante est digne des respects et des attendrissements du ciel et de la terre. Les martyrs qui la composent ont vu Dieu au moment du jugement, et en ont conservé une langueur d'amour que toutes les extases de ce monde n'égalent pas. Ils se tournent vers les collines éternelles avec une ardeur et une sérénité d'espérance que les patriarches et les prophètes ne connurent pas. Pas un seul péché non pardonné n'a franchi le seuil de leur séjour. Là, Marie regarde avec tendresse; les anges descendent pour porter les rafraîchissements de nos prières, et quand ces victimes d'une géhenne temporaire lèvent les yeux à la voûte de leur prison, elles aperçoivent la miséricorde infinie qui se penche vers leur détresse en lui tendant les bras.

Eh bien! mes vénérés confrères, notre action s'étend sur cette patrie des douleurs expiatrices, et y exerce une bienfaisante souveraineté. Quels tressaillements dans les profondeurs de ce monde désolé, quand nous

montons à notre autel pour le secourir! Quel empressement de la part de ces âmes infortunées, autour de notre ministère, quand viennent les heures de leur faire notre distribution de subsides? quels cris d'allégresse quand nous laissons tomber de notre calice, sur leur misère inexpiée, le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Le prêtre est donc, comme nous l'avons déjà dit, l'aumônier de l'Église d'en bas et de celle d'en haut, auprès des âmes éplorées du purgatoire; et le jour où nous ne serions plus, ces âmes éperdues, du fond de leur abîme, crieraient vers Dieu comme Job : *Cur non tollis peccatum meum, non aufers iniquitatem meam*[1]?

O vous qui spéculez, peut-être, sur les fonds destinés à la charité envers les pauvres suppliciés de l'Église souffrante; vous qui réduisez le plus possible les messes fondées à leur intention pour accroître d'autant le chiffre de vos honoraires; vous qui chantez les vêpres et les divers offices ayant pour but leur soulagement, avec le double scandale de l'inattention et de la rapidité; vous qui vous sentez humilié en revêtant les ornements noirs, parce que vous vous regardez alors comme le mercenaire des familles en deuil, au lieu de vous considérer comme l'entremetteur de la sainteté des trois Églises, relevez donc votre front et vos vues.

1. Job, 7, 21.

Par là, du sein de votre misère terrestre, vous atteignez jusqu'aux extrémités du monde surnaturel, et vous accomplissez le sauvetage le plus glorieux qui ait été opéré après le salut du monde. Quel libérateur celui dont le bras est assez long pour aller chercher les âmes jusque sur les confins de la damnation éternelle et les porter en paradis! et, dans le paradis, quelles doivent être les ovations décernées au prêtre, quand il fut charitable envers l'Église souffrante, par cette population de bienheureux qu'il affranchit sans la connaître, et qui chantera éternellement devant lui : *Liberasti me de tempore iniquo, propterea confitebor tibi in sæculum*[1].

Par rapport à l'Église triomphante, nous sommes instruments de multiplication. De même qu'à l'ordre du prêtre nous avons vu le purgatoire se fermer pour l'âme à qui il dit : *Ascende superius*[2], sur une parole du prêtre, le ciel s'ouvre, à tout instant, pour des bienheureux sans nombre, et, introducteur, *claviger*, de la cité de Dieu, il en accroît la population. Ses habitants lui durent la sanctification terrestre pendant leur pèlerinage ; ils lui rapportent leurs mérites et leur félicité durant l'éternelle vie. La sainteté céleste se compose, en effet, des fruits de notre parole, de nos bénédictions

1. Eccli. 51, 16.
2. Luc, 14, 10.

et de nos absolutions ; les illustrations du paradis furent notre ouvrage, et notre messe, qui les consola dans ce monde, fait encore leur ravissement dans l'autre, non-seulement parce qu'ils y voient à l'œil nu la présence réelle qu'ils adoraient ici-bas dans les ombres, mais encore parce que ce sacrifice peuple sans cesse le ciel d'une famille d'élus qui fut la nôtre, avant de devenir la leur.

Aussi, là, tout prêtre qui arrive du fond de cette vallée d'exil reçoit les ovations dues à un bienfaiteur de l'Église triomphante. Ses auditeurs disent : « Comme nous avons entendu dans sa parole, ainsi nous voyons dans la cité de Dieu ; *Sicut audivimus, sic vidimus* [1]. » Ses pénitents disent : « Tout ce qu'il délia en nous sur la terre reste délié dans les cieux [2]. » Ses incrédules convertis disent : « C'est à la clarté de sa lumière que nous avons aperçu la nôtre : *In lumine tuo videbimus lumen* [3]. » Ses paroissiens disent : « Nous fûmes son peuple et les brebis chéries de ses pâturages : *Nos populus tuus et oves pascuæ tuæ* [4]. » Les vierges disent : « C'est lui qui nous revêtit de nos blanches tuniques et qui nous enseigna à suivre l'Agneau partout où il va. » Enfin, les cieux des cieux disent : « C'est lui qui forma sur la terre la

1. Ps. 47, 9.
2. Matt. 16, 19.
3. Ps. 35, 10.
4. Ps. 78, 13.

sainteté de ces innombrables phalanges qui fait la décoration de nos tabernacles éternels. »

O prêtre ! quelle gloire d'être l'auteur d'un si sublime ouvrage ! Mais quel malheur inénarrable ce serait de féconder la sainteté des trois Églises sans être saint, et d'introduire les élus en paradis sans y entrer.

Ainsi, votre action ne s'étend pas seulement *urbi et orbi,* car les mondes invisibles la ressentent comme celui que nous habitons. Y ont-ils bien songé, les insensés qui rêvent la destruction du sacerdoce ? Le jour où le dernier prêtre ferait ses adieux à la terre, serait le signal d'un ébranlement universel, car, ce jour-là, un vide, un hiatus immense s'ouvrirait à la base du plan divin. Le sacerdoce n'est pas une de ces institutions parasites que l'on puisse déraciner de notre sol sans le secouer ; il est engrené dans une harmonie qui embrasse l'universalité des choses, et, s'il pouvait être emporté par l'orage, le ciel et la terre s'effondreraient avec lui. C'est que le sacerdoce ne puise pas toute sa sève sur cette planète où l'on trame des persécutions et où l'on forge des fers, mais dans deux autres régions supérieures ; et vainement on le frappe par en bas, par ses ramifications supra-naturelles, il reste invulnérable dans des sphères où les coups de la tyrannie n'atteignent pas.

Certainement, après l'Église, Dieu n'a rien fait de plus grand que le sacerdoce. Un jour, Silvio Pellico, se promenant à Rome, vers le soir, sur le mont *Pin-*

cius, aperçut le soleil qui se couchait derrière le dôme de Saint-Pierre. Saisi d'enthousiasme à ce spectacle, il s'écria : « Que le ciel soit béni de placer, sous mon « regard, le plus grand chef-d'œuvre des hommes et « le plus grand chef-d'œuvre de Dieu. » Malgré la beauté de son idée, Pellico se trompait; car le plus grand chef-d'œuvre de Dieu, ce n'est point le soleil qui a des taches, c'est l'Église qui n'en a point; et le plus grand chef-d'œuvre auquel l'homme ait concouru, ce n'est point le dôme de Saint-Pierre, qui est une beauté de l'Église militante, c'est le sacerdoce qui travaille la sainteté des trois Églises à la fois.

III

Quels sont nos devoirs envers l'Église à titre de collaborateurs de son immortalité?

La mort étant la conséquence du péché, l'Église qui est sans tache ne doit point la subir; et de même que Marie immaculée monta au ciel par une émigration qui fut moins un trépas qu'une assomption glorieuse, l'Église, en passant du temps à l'éternité, se transforme, mais ne s'étend pas : de sorte que si, dans le passé, son âge date du commencement des choses, son âge, dans l'avenir, doit être l'immortalité. Et, cependant, aux pieds de cette institution qui a reçu tous les

siècles en partage, il y a des vers de terre expirant par centaines de mille à la minute, qui passent leur courte vie à leur prédire qu'elle va mourir. Ne dirait-on pas ces insectes des bords de l'Hypanis qui durent un jour, et qui, mesurant la durée du monde à la leur, s'annonceraient entre eux, vers cinq heures du soir, que la nature va finir dans quelques instants[1]? Rien de plus usé que l'ensevelissement prématuré du catholicisme par des gens qui ne se portent pas aussi bien que lui. Eh bien! qu'en est-il de la vérité de ces pronostics funèbres?

Puisque l'Église a été définie la personne de Jésus-Christ continuée ici-bas, puisqu'elle est Dieu lui-même uni à un organisme humain pour instruire les hommes, elle doit avoir la perpétuité de Dieu. Elle triomphe, en effet, de ces quatre éléments de destruction conjurés contre elle : le temps, le césarisme, les hérésies, la Révolution, et nous sommes les collaborateurs de son immortalité contre ces divers principes de mort.

Le temps est une puissance qui use tout et qui ne s'use pas. L'Église est la seule chose d'ici-bas sur laquelle il passe sans marquer sa trace.

Sans doute, quand les Apôtres reçurent sur le berceau de l'Église les promesses de Notre-Seigneur, ils avaient ses miracles pour garantie de sa parole. Au-

1. Voy. Noël et Lap.

jourd'hui, nous avons une durée de dix-huit siècles qui est le plus grand de tous les miracles. L'avenir qui était l'épreuve de nos pères, est devenu notre preuve, et, par là, nous ne sommes pas moins favorisés qu'eux sous le rapport de la certitude des témoignages; car, suivant l'antithèse célèbre de saint Augustin, ils n'ont vu que la tête de l'Église, et ils ont cru au corps, tandis que nous voyons le corps, et nous croyons à la tête : acte de foi qui se dégage comme une véritable évidence des péripéties de l'histoire humaine comparée à celle du catholicisme.

Voyez, y a-t-il rien de plus éphémère que les empires? Ceux d'Assyrie ont duré à peu près deux cents ans; celui de Rome quatre siècles et demi ; ceux d'Alexandre, de Charlemagne, de Charles-Quint, de Napoléon, moins que tout cela. Y a-t-il rien de plus éphémère que les doctrines? Socrate est détrôné par Platon, Platon par Épicure. Dans la philosophie, le sensualisme est remplacé par l'éclectisme, l'éclectisme par le panthéisme, celui-ci par le naturalisme. Dans la théologie, la gnose est suivie de l'arianisme, qui l'est à son tour du pélagianisme, qui le sera du manichéisme vaudois, en attendant que vienne le protestantisme. Ainsi s'écroulent les œuvres des hommes, qu'ils bâtissent avec des sceptres, qu'ils bâtissent avec des idées. Seule une doctrine, seule une monarchie souffre, combat, perd de son sang et quelquefois de ses frontières, sans rien perdre de sa vitalité.

Encore si elle avait les séductions de l'esprit et de la chair à son service ; mais elle a pour croyances des dogmes étourdissants ; pour morale des vertus effrayantes à la nature, et pour opposition les sept péchés capitaux. Encore si elle était soutenue par une invincible épée ; mais ses souverains s'appellent ministres de paix ; quand on demande leur apostasie, ils donnent leur tête, et quatre Papes seulement sont morts dans leur lit durant une période de trois cents ans. Encore si l'Église traversait les siècles sur un char de victoire, d'où elle ne fut jamais renversée, mais elle triomphe par ses défaites mêmes, parce qu'elles la remettent en contact avec le principe de son existence, l'humiliation et le martyre, et rien ne prouve mieux son immortalité que son privilége de toujours souffrir sans jamais mourir.

On a dit, il est vrai, que la persécution l'alimente, parce qu'elle est un vent qui propage la flamme du fanatisme ; mais si, d'après une telle supposition, Dioclétien favorisa l'Église, Constantin devait l'étouffer, et, après quelques siècles de cette dangereuse prospérité, les ennemis du Christ auraient pu s'asseoir sur une croix renversée[1] : l'Église a résisté à la paix comme à la guerre, et tandis que tant d'autres sociétés changent dix fois de face, entre le berceau et la tombe d'un homme, celle-ci conserve, depuis

1. De Maistre.

de longs siècles, l'immuable jeunesse du soleil et de l'Océan.

O immortelle épouse du Fils de Dieu ! quand je me tourne vers ce rocher où vous fûtes posée comme un stylite impérissable, en vous voyant, par-dessus la poussière de tant de révolutions, défier les portes de l'enfer, cette fixité de votre faiblesse au milieu de tant de forces qui passent, cette indestructibilité de vos fondements que les flots du temps battent et n'ébranlent pas, m'apparaîtraient comme l'énigme insoluble de l'histoire, si elles n'en étaient le miracle évident.

Eh bien ! en quoi consiste notre collaboration à cette perpétuité ? En ce que nous sommes la cause génératrice des inépuisables engendrements de l'Eglise. C'est le sacerdoce qui est le procréateur des enfants de Dieu dans son sein, l'agent indispensable de sa fécondité infinie. Aussi, de même que lorsqu'on veut détruire une race, on fait mourir les mères, les persécuteurs qui veulent exterminer une Église lui enlèvent ses prêtres, et, par le seul fait, les sources de la génération chrétienne sont taries. Au contraire, tant que nous resterons au monde, le monde sera-t-il dépeuplé de fidèles catholiques ?

Non, supposé que la Révolution fût maîtresse en Europe, qu'elle eût incendié nos cathédrales, jonché le sol transtévérin des marbres de la Basilique vaticane, et que le Pape, devenu simple évêque de Rome *in partibus infidelium,* allât, de patrie en patrie, mendier

une hospitalité de proscrit, la terre n'en aurait pas fini avec le Christ. Sur son vaisseau de passager en fuite, le Pape enfermerait, comme dans une seconde Arche, toute la hiérarchie sacerdotale, un Jésuite, un Dominicain, un Carme, un Curé, c'est-à-dire les chefs de race nécessaires au repeuplement de la catholicité nouvelle; il viendrait aborder à quelque lointain rivage, et, quand tout serait consommé parmi nous, là, tout serait à recommencer. Bientôt, on verrait le touriste zélandais, dont parle Macauley, accourir pour rêver au milieu de ces deux solitudes semées de ruines, qui furent Paris et Londres. Pendant qu'appuyé contre une arche brisée du pont Henri IV, il dessinerait les ruines de Notre-Dame, les Papes inscriraient encore au-dessus du trône de Pierre déplacé, non renversé : *Règne qui n'a point de fin,* et le sacerdoce s'élancerait d'île en île pour crier à des chrétientés nouvelles : Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera toujours...

Et il ne faut pas croire que l'Église n'est pas brisée, parce qu'elle plie. Le césarisme en sait bien quelque chose; car il est le second antagonisme contre lequel nous avons soutenu l'immortalité de l'institution divine.

Voici un souvenir saisissant qui la caractérise dans sa destinée militante. Dioclétien fait appeler un officier chrétien de son palais pour lui demander une apostasie. N'ayant pu l'obtenir, il le livre aux archers de Mauritanie, qui le criblent de flèches et le laissent pour

mort sur le Palatin. Cependant, sainte Irène recueille ces membres ensanglantés pour les ensevelir, s'aperçoit qu'ils palpitent encore, et achève de les rendre à la vie. Le jour de sa guérison étant venu, quel usage fera, de ses premières forces, le martyr ? Il va se placer sur l'escalier du palais impérial, pour apprendre à César que si sa cruauté n'est point satisfaite, la patience de Sébastien est prête à recommencer. Telle fut l'attitude de cet intrépide soldat, telle est celle de l'Église. On la croit morte aujourd'hui, elle ressuscite demain. On l'immole dans un pays, elle va chercher des bourreaux dans un autre; et quand on ne veut pas écouter sa parole dans les chaires, comme Pierre de Vérone expirant, elle écrit avec son sang sur la poussière des amphithéâtres : *Je crois.*

Quelle fut la part du sacerdoce dans les victoires de l'Église sur les césarismes persécuteurs ? Le césarisme romain essaya dix fois de la renverser par des massacres à fatiguer les bras des bourreaux. Mais ce césarisme trouva toujours un prêtre, tantôt en Occident, tantôt en Orient, pour opposer sa noble poitrine au glaive impérial, et qui le fit souvent reculer. Au temps de Néron, c'était saint Paul qui souffrait des douleurs de l'Église, nous dit un Père, comme s'il eût été lui-même toute l'Église : *Tanquam ipse universa Ecclesia orbis esset, discruciabatur*[1]. Au temps de

1. S. Chrys.

Constance, c'est saint Athanase; au temps de Valens, saint Basile; au temps de Théodose, saint Ambroise; au temps de l'impératrice Eudoxie, saint Chrysostôme; sur tous les points de l'empire, dans les chaires sacrées, dans les conciles, dans les amphithéâtres, ce sont des prêtres sans nombre qui deviennent confesseurs par la parole ou par le sang, selon les besoins de l'Église, si bien que le césarisme meurt dans quelques siècles de ses crimes contre elle et qu'elle triomphe sur cette tombe déshonorée.

Au moyen âge, le césarisme germanique et anglican travaillent à rendre l'Église vassale pour s'en émanciper. Philippe le Bel la persécute dans ses Pontifes, la dévaste dans ses domaines et dans ses libertés. Mais un prêtre français, saint Bernard, écœuré, meurtri au spectacle des malheurs de l'Église, s'écrie : *Vellem et ipse modo de medio fieri, tædet vivere*[1]. Mais un prêtre anglais, saint Thomas de Cantorbéry, meurt pour les droits de l'Église sur les marches de son sanctuaire; un autre Pontife, saint Anselme, les confesse par l'exil; enfin, les martyrs du temps d'Henri VIII ne sont pas plus avares de leur sang, pour la même cause, que ceux d'Henri Ier et d'Henri II, et, grâce à cette protestation héroïque du sacerdoce, en dépit des Césars d'outre-Manche, d'outre-Rhin et de leurs plagiaires futurs, Rome catholique demeure la capi-

1. *Serm.* 10.

tale du nouveau monde, comme elle fut celle de l'ancien.

Le césarisme des Napoléon implora le diadème des mains de l'Église, et voulut ensuite la détrôner elle-même. Mais au moment où les potentats européens étaient les courtisans de ce despotisme gréco-romain, quelques prêtres obscurs, parmi lesquels était mon saint et vénéré Père, le cardinal d'Astros, alors simple grand vicaire de Paris, s'en firent les redresseurs; leur conscience ne capitula pas devant une puissance à laquelle toute l'Europe se rendait à merci, et bientôt des catastrophes inoubliables châtièrent cette félonie napoléonienne, car le captif de Fontainebleau régnait au Vatican, tandis que son geôlier expirait à Sainte-Hélène.

Enfin, la césarisme de la maison de Savoie déchaîne aujourd'hui toutes les diplomaties, toutes les sectes, toutes les impiétés du monde actuel contre Rome; mais un prêtre sublime, Pie IX, lui a dit : « Vous me dépouillerez, vous ne me vaincrez pas. » Un autre prêtre, digne des premiers siècles, Léon XIII, occupe, avec une parole semblable à l'épée de flamme du Chérubin de l'Éden, la place où tomba Pie IX; et maintenant ne craignez rien des enfantements qui se préparent, mais regardez la Papauté : de ses hauteurs inexpugnables elle plane avec sérénité sur toutes les révoltes et sur tous les incendies allumés aux divers coins de l'horizon, comme un vieux marin considère de la plage la lutte

des éléments, assuré qu'il est, par des signes célestes, que demain l'Océan débordé rentrera dans ses abîmes et que le soleil reparaîtra[1]. O grand prêtre! ô pilote sublime du Vatican! vous n'êtes pas seulement un spectacle encourageant pour les vrais adorateurs du Christ; vous avez encore l'autorité d'un argument vivant en faveur de l'immortalité de son œuvre.

L'erreur est aussi un pouvoir destructeur : et, tantôt sous forme de sophisme, tantôt sous forme de conjuration, elle constitua souvent une opposition formidable contre l'Église. Or, si les siècles sont semés des ruines faites par un tel fléau, les siècles sont témoins qu'il n'a jamais rien pu contre l'infrangible solidité de l'établissement divin. L'histoire des hérésies, et surtout de leur défaite par la main du sacerdoce, en est la preuve.

L'arianisme fut une invasion cauteleuse du mensonge qui pensa devenir catholique par surprise; mais il gronda un instant, à la manière des torrents, et refoulé par le génie de quelques prêtres docteurs, il s'écoula de même. Le mahométisme apparut longtemps formidable, comme une inondation de boue et de sang, à l'horizon de l'Église; mais de même que Dieu mit des digues à la mer, l'Église posa au devant de cette marée montante quelques œuvres magistrales de ses prêtres,

1. Macauley.

telles que la *Somme* contre les Gentils de saint Thomas, et le flot menaçant recula. Le schisme d'Occident s'est étendu comme un noir linceul sur la catholicité. Pendant ce temps, les Papes d'Italie et ceux d'Avignon se renvoient les anathèmes, les peuples et les saints se partagent en plusieurs obédiences, la nuit est profonde de toutes parts; mais quelques prêtres et des pontifes se réunissent pour en délibérer, le concile de Constance se lève comme un soleil sur ces ténèbres, et l'Église émerge, dans toute sa splendeur, du nouveau chaos.

Le protestantisme fut doué, à sa naissance, d'une rapidité de propagande faite pour lui donner des apparences de religion universelle; mais Bossuet et tous les apologistes du temps se jettent à l'encontre du courant, et il y a, aujourd'hui, moins de protestants qu'au siècle de Luther. Le nombre des catholiques, au contraire, est plus considérable que dans aucun des âges précédents; en compensation de ses pertes parmi nous, l'Église s'étend sur les vastes contrées situées entre le Missouri et le cap Horn, lesquelles, avant cent ans, contiendront probablement une population égale à celle de l'Europe. Enfin, quelques-uns attendent, à plus ou moins longue échéance, l'acte d'abjuration des nations hérétiques, et un génie prophétique n'a pas hésité à écrire : « Encore quelques révolutions, l'Angleterre sera catholique, et les peuples de l'Europe iront chanter le *Te Deum* dans la basilique Sainte-Sophie, à Constantinople' »

Or, si nous levons aujourd'hui la tête vers la mer des Indes avec espérance, si l'on célèbre des messes solennelles à Pékin, si l'on a stipulé à Yeddo, pour notre Christ, le droit de rentrée dans son ancienne patrie japonaise, à qui le devons-nous? Sinon à nos prêtres, soldats et pionniers de l'Évangile, envoyés par les missions étrangères. Si, un jour, l'Angleterre passe de nouveau au catholicisme, à qui le devra-t-elle? Sinon à ses grands convertis devenus depuis docteurs et prêtres romains! Et si jamais un légat *a latere* pontifie sous la voûte de Sainte-Sophie, à Constantinople, qui aura fait cette conquête? sinon le chef suprême de notre sacerdoce, reprenant possession de la chaire de nos bouches d'or et des splendeurs catholiques de l'Orient par sa paternelle autorité?

La Révolution est un autre agent de démolition contre l'Église. Comme les précédents, il sera dompté par notre coopération à l'immortalité de l'institution divine.

La première phase de la conspiration révolutionnaire eut le centre de son action chez nous. Un demi-siècle d'intrigues philosophiques avait tramé la mort de l'Église, quatre Constitutions l'avaient reniée, quatre Assemblées l'avaient persécutée, dix ans d'oppression néronienne avaient fait couler son sang, les septembriseurs avaient dansé sur sa tombe, les sages de l'époque avaient enregistré son dernier soupir!

Voilà le premier acte de cette orgie impie et cruelle ; mais tous les prêtres n'avaient pas été mis à mort ou corrompus par la Révolution : il en resta pour relever les ruines désolées de l'Église de France. Le jour de Pâques 1802, une foule immense remplissait les nefs de Notre-Dame de Paris. Là, on voyait d'un côté des conventionnels à genoux, de l'autre des généraux qui baissaient la tête ; auprès, vingt évêques confesseurs qui revenaient de l'exil ; sur une estrade élevée, le premier consul, nouveau Constantin, qui contemplait son œuvre ; en face, l'Église de Rome, représentée par son légat, qui l'approuvait. En un mot, l'anarchie avait eu son jour ; de nouvelles lois, de nouvelles dynasties, une nouvelle renaissance religieuse, un nouveau monde, allaient sortir de ce chaos.

En effet, quand le cyclone qui s'appelle la Révolution eut passé sur l'Europe, celle-ci était bouleversée : la république de Hollande, l'empire d'Allemagne, le grand conseil de Venise, la vieille ligue helvétique, nos rois, nos parlements, avaient disparu ; l'Église restait toujours immuable et debout. Une fable orientale raconte que la grande pyramide fut bâtie par des monarques antédiluviens, et que seule, parmi les œuvres de l'homme, elle a survécu au déluge. Tel fut le sort de l'Église durant la tourmente dont nous parlons. Un moment elle sembla ensevelie sous la grande inondation, mais ses fondements n'en furent point ébranlés ; quand les eaux baissèrent, elle apparut

indestructible au milieu des ruines de l'Occident transformé[1]; et le sacerdoce, auteur de la restauration catholique, trônait glorieux et serein à Rome dans la personne de Pie VII.

La seconde phase de la conspiration révolutionnaire est plus spécialement italienne, et nous assistons à son histoire. De toutes parts on annonce, depuis vingt ans, que la dynastie des Vicaires de Jésus-Christ va cesser de régner; les hérétiques d'Angleterre et les impies des quatre parties du monde se rendent à Rome pour contempler les traits du dernier Pape; la Révolution, semblable à Tullie, a précipité son char dans la voie scélérate, prête à passer sur le corps de son père: serait-il vrai que la Providence prononcera bientôt, contre la Rome du Christ, cette parole du licteur antique : « C'est fini, » *Actum est?*

Non, les ruines que l'on a faites ne suffisent pas pour la destruction du catholicisme; car, après le renversement du pouvoir temporel, il nous est resté Pie IX, et, si plusieurs États sont aujourd'hui en détresse parce qu'ils manquent d'un grand homme pour les sauver, il nous est doux de constater que la patrie spirituelle n'a pas souffert de cette indigence. Après Pie IX, nous avons Léon XIII dont le génie désespère les pessimistes prédictions des ennemis de l'Église. Après Léon XIII, il nous restera Jésus-Christ dans son ou-

1. Macauley.

vrage, c'est-à-dire l'immortalité vivante. Ainsi, le sacerdoce est toujours sauveur des perpétuelles destinées du catholicisme, car les flots de l'erreur et du mal peuvent submerger toutes les hauteurs, le Vatican sera le seul sommet que les eaux de ce déluge n'envahiront pas, et le nouvel Ararat sur lequel l'espérance du monde civilisé, semblable à la colombe de l'arche, se reposera toujours.

Corollaire bien naturel de telles prémisses, mes vénérés confrères, concevez pour l'Église l'amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui a voué; il l'aime comme son propre corps, dit saint Paul : *Ecclesiam quæ est corpus ipsius*[1] : *Pro corpore ejus quod est Ecclesia*[2]. On peut ajouter qu'il l'aime plus encore que son corps, puisqu'il l'a acquise par l'effusion de son sang. Soyons donc toujours prêts à verser pour elle le nôtre : *Quam acquisivit sanguine suo*[3].

Oui, confondez souvent, dans vos pensées et vos hommages, ces deux mères dont nous avons médité la ressemblance, Marie et l'Eglise. Faites souvent, dans l'intime de vos cœurs, acte de foi à l'infaillibilité de cette dernière, acte d'amour à sa sainteté, acte d'espérance à son immortalité. Pourquoi concevoir des alarmes insensées sur son avenir? Ou la notion de la

1. Coloss. 1, 18.
2. Coloss. 1, 24.
3. Act. 20, 28.

liberté religieuse périra dans le monde, ou l'Église ne périra point. La dignité des peuples ne peut se passer d'elle; car elle est la substitution de Dieu au despotisme des États, dans le gouvernement des âmes. Nous devons croire à sa perpétuité comme au bon sens de l'humanité et à la civilisation. Sans doute, elle traverse aujourd'hui d'inénarrables épreuves; mais qu'importe, si ses espérances sont plus grandes encore? Or, c'est le Seigneur qui est son refuge et sa force dans les tribulations : *Dominus refugium et virtus, adjutor in tribulationibus* [1].

Donc, même quand les montagnes seraient transportées au milieu de la mer, même quand la terre entière se troublerait, que notre foi ne se trouble jamais : *Non timebimus dum turbabitur terra, et transferentur montes in cor maris.* Je sais bien que des conspirations impies et les ambitions d'une politique sacrilége ont menacé la cité de Dieu de leurs intrigues; mais aussi, à cause de cela, les États coupables envers elle penchent comme des hommes ivres et la terre s'ébranle sous leurs pas : *Propterea inclinata sunt regna..... mota est terra.* Et, au contraire, que se passe-t-il, par-delà l'atmosphère agitée du temporel, dans les murs de Sion? Un fleuve de paix réjouit ses murailles, son tabernacle est vénéré, le Dieu qui habite en elle n'est point ému : *Fluminis impetus lætificat civitatem*

1. Ps. 45, 2, etc.

Dei, *sanctificavit tabernaculum suum Altissimus Deus in medio ejus*. Et, à cet aspect, sceptiques de la diplomatie, utopistes de la politique, mandataires de l'impiété et de la démagogie, qui vous êtes conjurés contre l'Église, cessez vos inutiles attentats, car vous combattez contre Dieu lui-même; c'est, en effet, le Seigneur des vertus qui est avec nous, c'est le Dieu de Jacob qui est notre soutien. *Venite et videte opera Domini..... Dominus virtutum nobiscum, susceptor noster Deus Jacob. Amen.*

SEPTIÈME JOUR

Le Prêtre sur la Croix.

Dominus pars calicis mei[1].

Le sacerdoce n'est pas seulement, pour nous, un hêritage de gloire, il est aussi un calice d'amertume; et nous ressemblons à notre divin modèle par ce second caractère autant que par le premier. Rien de plus aisé que de suivre, dans notre histoire à tous, la réalisation de cette parole, marquant entre la vie de Jésus et la nôtre, après le parallélisme des grandeurs, celui des épreuves : *In hoc vocati estis quia Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus*[2].

Quand on parcourt l'Évangile, il est une page solennelle où le récit est coupé par cette annonce émou-

1. Ps. 15, 5.
2. II. Petr. 2, 21.

vante : *Passio Domini nostri Jesu-Christi.* Également, quand on suit le prêtre dans sa carrière, il vient une heure triste où, après avoir évangélisé le monde, après avoir commandé à Dieu sur l'autel, après avoir ressuscité les morts au confessionnal, il lui reste un devoir suprême à remplir, celui de monter au Calvaire pour y subir sa douloureuse Passion. Je voudrais vous assister aujourd'hui durant votre crucifiement.

Il faut convenir que les amertumes ne manquent pas dans le calice qui nous est présenté à l'entrée du Saint des Saints. Prenons-les dans leur réalisme sans idéal. Préluder à votre sacerdoce par des travaux ardus qui épuisent quelquefois votre santé, ensevelir votre jeunesse au fond d'un presbytère rural souvent rendu inhabitable par l'incurie des municipalités, offrir les prémices de votre cœur, tantôt à de grossiers campagnards, tantôt à des bourgeois sans élévation morale qui narguent vos sacrifices, trouver sans cesse, en opposition à votre parole, la contradiction stupide des docteurs en blouse et des théologiens de cabaret, passer votre vie à déjouer des trames iniques, vous infliger les sacrifices d'une vertu rigide sans cesser d'être bafoués par d'impurs persiflages, borner toutes vos ambitions à une aisance qui fournit à peine le vivre et le vêtement, vouer votre existence à la solitude du cœur et aux contrôles pharisaïques des foules, recevoir, pour prix de vos sueurs, une chétive rétribution qui abaisse le rang social du prêtre, aux yeux d'un

siècle financier estimant tout au poids de l'or, enfin, après avoir partagé pendant cinquante ans avec les malheureux, n'avoir pas même droit, comme vieux serviteur de l'autel, au pain des derniers jours, voilà quel est souvent votre calice. A cette pensée, combien de fois n'avez-vous pas dit, durant vos heures de Gethsémani : *Transeat a me calix iste*[1] ! Eh bien ! je veux que vous réagissiez aujourd'hui contre ces mouvements de la nature par ce sentiment surnaturel : *Calicem salutaris accipiam*[2].

Il est vrai que les pasteurs de village, comme ceux de Virgile et de Théocrite, ne sont heureux qu'à travers les mirages de la poésie ; mais écoutez-moi, pauvres martyrs du presbytère livrés à tant de haines et de piqûres : il faut souffrir, c'est une vérité de sens commun qui se prouve surtout par son évidence ; il faut souffrir, c'est écrit dans toutes les péripéties du monde depuis les infortunes du premier homme jusqu'à nous ; il faut souffrir, c'est écrit dans toutes les lois de la nature physique depuis les tempêtes de l'air jusqu'aux épines de la terre ; il faut souffrir, c'est écrit à la première page de la loi nouvelle avec le sang d'une adorable victime ; il faut souffrir, enfin, c'est écrit dans les immuables pensées de Dieu et dans la conscience de l'homme à une profondeur où aucun sophisme ne l'effacera.

1. Matt. 26, 39.
2. Ps. 115, 13.

Mais faut-il subir cette sévère destinée sans dédommagement? Non, et la nécessité de notre calice, ou de notre croix, trouve un correctif bienfaisant dans ses avantages. Voilà pourquoi saint Paul nous assure que les rigueurs du Seigneur sont un signe de son amour : *Quem diligit Dominus castigat*[1]. Eh bien! c'est la part de l'amour de Dieu dans les douleurs du prêtre que je voudrais vous montrer. L'Écriture et les Pères présentent notre calice sous deux images principales : celle d'un creuset qui transforme, et celle d'une onction qui sacre et qui adoucit; creuset et onction! ce sont là les deux aspects de cette épreuve divine que nous allons considérer, pour nous amener à cette conclusion, que chaque prêtre doit prêcher à lui-même et au monde du haut de sa croix : *Omnes qui placuerunt per multas tribulationes transierunt*[2].

I

Le Saint-Esprit l'a dit, les jours de l'homme sur cette terre sont courts et mauvais, et ceux du prêtre le sont encore davantage : *Supra modum gravati sumus,* disait un de nos devanciers les plus sublimes, *ita ut*

1. Hebr. 12, 6.
2. Judith, 8, 22.

tæderet nos etiam vivere[1]. Toutefois, cette vocation au martyre n'est pas pour nous sans compensation, car si Dieu confie à la croix une sorte de mission vengeresse contre nos péchés, il lui donne aussi une mission d'amour, en ne lui permettant de nous prendre dans ses bras que pour nous faire du bien. Mais comment a-t-il communiqué à cette maîtresse austère un ministère si tendre? Afin de nous la rendre bienfaisante, Dieu lui imprime les traits augustes de sa paternité, et, de même qu'il est, en ses sollicitudes paternelles, instituteur, conservateur et réparateur, il fait de la croix, pour le prêtre, un principe d'éducation, un principe de conservation et un principe de réparation.

D'abord, un principe d'éducation : voici comment la croix sert d'institutrice aux instituteurs de la société chrétienne et leur fait ses révélations. Un contemporain, qui n'est pas Père de l'Église, mais qui parlait bien jadis des choses du cœur, l'a dit : *Sous un ciel toujours pur, le cœur ne mûrit pas*[2]. Le Saint-Esprit ajoute avec bien autrement d'autorité : *Qui non est tentatus quid scit*[3]? La douleur, en effet, est, pour les âmes, comme ces atmosphères privilégiées qui font éclore prématurément les fruits. Combien de prêtres à qui

1. II Cor. 1, 8.
2. Lamartine.
3. Eccli. 31, 11.

il ne manqua qu'une empreinte plus marquée de la croix pour être grands, car l'âme est semblable à la terre qui a besoin d'être déchirée pour être féconde. Aussi, voulez-vous savoir comment s'y prend le Seigneur pour façonner un prêtre saint? Il fait autour de ce prédestiné un grand vide de consolations humaines. Ensuite, à une heure choisie, il s'approche de lui, le glaive en main, il frappe un coup terrible sur son cœur, et, conviant ses anges à contempler cet élu aux prises avec l'adversité, il leur dit : *Numquid considerasti servum meum Job*[1]?

Durant cettte crise suprême, les secousses imprimées à une nature déchirent souvent les voiles qui bornaient sa pensée. Heureux, alors, ce prêtre victime du Seigneur, s'il est privilégié par l'esprit, car, sous le fer de sa blessure, il poussera un cri, et ce cri sera la note la plus élevée de sa pensée et de son âme; les paroles qu'il prononcera du haut de sa croix, faisant écho à celles de Jésus, vivront dans la mémoire du peuple, et il y aura tant de sensibilité dans ses inspirations que l'on pourra regarder ses malheurs comme la plus belle partie de son talent! D'autre part, heureux ce prêtre victime du Seigneur, s'il est ordinaire, car il lui restera, de son épreuve, une de ces supériorités sympathiques qui attirent, une auréole de martyr autour du front, une grande intelligence dans le cœur, une sorte

1. Job. 1. 8.

de dictame dans la parole, et un doux rayonnement dans tout son être qui fera de sa présence un bienfait pour les malheureux.

Oh! que ce soit donc acquis au profit de notre âme, Dieu ne glorifie le prêtre, comme les fils de Zébédée, qu'après lui avoir présenté son calice : *Postestis bibere calicem*[1], et votre grandeur, même naturelle, s'amoindrit dans le bien-être, tandis qu'elle se dilate sous les coups de la tribulation : *In tribulatione dilatasti mihi*[2].

Par conséquent, laissez frapper le Seigneur sur votre tête, prêtre égoïste et léger, car cela vous fait beaucoup de bien de pleurer : jusqu'ici vous n'aviez que le jargon de la sensibilité, vous n'en connaissiez pas les émotions pieuses; allez, maintenant, passez à la mansarde, nous n'avez qu'à vous souvenir pour être éloquent, et vous ferez du bien parce que vous avez souffert. Laissez frapper le Seigneur, prêtre peu recueilli et peu surnaturel, car, depuis que vous fûtes étendu sur une croix, on dit que votre vie a gagné tout ce que vos illusions ont perdu : sans doute, c'est une chose amère d'être ballotté par la calomnie et la défaveur des multitudes, mais ces leçons sont un préservatif pour notre avenir, de l'expérience pour votre ministère, et une sagesse qui rejaillira, dans votre parole et dans votre vie, pour la conduite de plusieurs

1. Matt., 20, 22.
2. Ps. 4, 2.

générations. Enfin, laissez frapper le Seigneur, vous tous qui fûtes envoyés comme des agneaux au milieu des loups : le maître vous a dit : *Si me persecuti sunt et vos persequentur*[1]; *qui vult venire post me tollat crucem suam*[2]; et moi, je vous dirai, pour ne pas franchir le cadre de ma pensée : il y a une éducation supérieure à celle des livres, c'est celle des larmes; les théories toutes seules n'enfantent que l'orgueil, les théories jointes à la douleur forment les sages et les saints.

D'ailleurs, si vous êtes meurtris par les uns, convenez que vous êtes trop caressés par les autres, Eh! que deviendraient ces vies contemplées avec tant de respect et bercées par tant d'adulations, que deviendraient-elles si Dieu n'y maintenait pas la chose la plus sérieuse qui les caractérise, un peu d'ennui et de dégoût? *Bonum est nobis quod aliquando habeamus aliquas gravitates et contrarietates, quia sæpe hominem ad cor revocant*[3].

Pour moi, quand je vous ai rencontrés sur ma route, j'ai toujours constaté, avec une tristesse pleine de regrets, les lacunes qui déshonorent toutes les âmes sacerdotales, pour qui le calice n'a point été assez amer. Un prêtre qui n'a pas gravi son calvaire est toujours égoïste, et n'arrive guère à cette distinction

1. Joan. 15, 20.
2. Luc, 9, 23.
3. *De Imit. Christ.*, l. 1, c, 12.

de la sympathie qui consiste à sortir volontiers de soi-même pour s'absorber dans le malheur des autres. Les prêtres qui furent martyrs, au contraire, plus faciles à la pitié, plus empressés au sacrifice, ont une intuition rapide de la souffrance d'autrui, et un cœur qui s'ouvre à elle comme un temple où elle a droit d'asile ; un de ces temples dont les murmures sont doux, dont les ombres reposent, dont les profondeurs saisissent de respect, et dont les saintes harmonies font penser à Dieu. On peut le dire en toute vérité, dans les rangs du clergé, ce sont les yeux remplis de larmes qui sont les plus clairvoyants, et tandis que rien n'est plus ordinaire au prêtre que de souffrir il lui suffit d'avoir souffert pour n'être plus ordinaire.

Aussi, croyez-le bien, ô mon jeune confrère, souvent la charité prévoyante, qui s'occupe de votre avenir, en est réduite à vous souhaiter des pleurs pour votre développement, et un malheur, pour vous épargner des fautes : un de ces malheurs, cependant, qui instruisent sans foudroyer, et qui fécondent le cœur sans le briser ; semblable à ces incisions pratiquées aux arbres de l'Arabie, et qui font couler le parfum sans compromettre les sources de la sève. Promettons-le donc, aujourd'hui, sur les membres endoloris de notre Christ, plus de murmures contre la souffrance, car elle est, pour nous, un éveil utile, un désenchantement bienfaisant, et si c'est au Calvaire que Jésus-Christ s'anéantit et mourut, c'est au Calvaire que le prêtre se transfigure :

tant il est vrai, ô mon Dieu! que vous êtes bon jusques dans votre justice, et que vous tirez des révélations de vos châtiments : *Castigasti me et eruditus sum*[1].

La croix, qui sert d'institutrice aux prêtres incomplets, sert de préservatif aux prêtres privilégiés; comme la paternité de Dieu elle nous élève, comme elle aussi elle nous conserve. En nous, ainsi que dans la création, les éléments les plus bienfaisants ont besoin d'être équilibrés pour ne pas dégénérer en fléaux. Par exemple, le soleil féconde la terre; il la consumerait, s'il n'était point contenu dans son orbite. Les fleuves arrosent les campagnes; ils les ravageraient, s'ils n'étaient enchaînés derrière des digues. De même, chaque prérogative dans votre existence, a besoin d'un contre-poids pour ne pas se convertir en péril.

Ayez de l'esprit; sans un modérateur, vous serez perdu d'amour-propre. Ayez de la sensibilité; sans un modérateur, vous serez un prêtre vaporeux et énervé. Ayez de la fortune ou de la gloire; sans un modérateur, le vertige va vous prendre sur les hauteurs de votre piédestal. Et quel est le modérateur naturel à l'aide duquel Dieu corrige en nous les enivrements de toute supériorité; c'est notre calice. Quoi! vous avez reçu en partage le don d'intelligence, et vous vous étonnez d'être accablé d'ennuis quand d'autres vous supposent ivre de vos triomphes; mais c'est que votre

1. Jér. 31, 18.

talent est une couronne dont Dieu ceignit votre front, et, pour que votre royauté fût sans orgueil, Dieu charge votre couronne d'épines. Passez donc avec une âme toujours en deuil, au milieu de ces confrères épanouis, pour qui la vie est sereine comme le soir d'un beau jour; pour vous, elle sera un néant douloureux, un pénible rêve creusé à fond, un poids énorme qui vous courbera la tête pour vous faire porter, avec le respect dû aux présents du ciel, ce talent que vous auriez profané dans une misérable infatuation de vos succès. C'est ainsi que nous sommes corrigés par le Seigneur pour que nous ne soyons pas damnés : *A Domino corripimur ut non damnemur*[1].

On dit que vous êtes prodigieux par la puissance de votre imagination et par l'exaltation de votre romanesque sensibilité, et vous vous étonnez de porter avec peine le fardeau de ces richesses intérieures? et vous vous plaignez des larmes qui montent si facilement à votre paupière? mais où vous mènerait cet excès de sympathie qui énerve et entraîne au mal, s'il ne suscitait pas ces mouvements de tristesse qui vous rejettent vers le bien? Passez donc avec un cœur martyr de ses résistances et de ses tendresses concentrées, et ne vous plaignez pas. Mieux valent ces angoisses de combattant éprouvé que la béatitude sans honneur des natures vulgaires; bénissez Dieu d'être un prêtre en pleurs des luttes de son innocence et de la surabondance de son

1. I Cor. 11, 32.

cœur, plutôt qu'un prêtre de métal jouissant de l'insensibilité de son remords ou des impuissances de son égoïsme. C'est ainsi que le Seigneur nous corrige pour que nous ne nous perdions pas : *A Domino corripimur ut non damnemur.*

Enfin, vous êtes bercé par la faveur populaire, écouté par bon nombre comme un oracle, entouré comme un roi, encensé comme une idole, et vous êtes surpris de ne point dormir heureux au bruit d'un tel concert? Mais comment feriez-vous pour ne pas abuser de ces prérogatives, si Dieu ne vous les empoisonnait pas? Portez donc courageusement ces douleurs intimes qui attristent votre triomphe pour qu'il ne vous enivre point, et ces contradictions, vous avertissant que le disciple n'est pas de meilleure condition que le maître, et ces lassitudes qui vous font regarder avec envie vers la tranquille cabane de vos laboureurs, et cet ennui qui assiége parfois votre humble presbytère, tout comme il désolait la vieillesse de Louis XIV à Versailles, et faisait jeter à Charles-Quint le sceptre de deux mondes pour l'ensevelir vivant dans un cercueil : *A Domino corripimur ut non damnemur.*

O prêtre! vous êtes l'homme le plus grand de la terre, donc vous devez être le plus éprouvé : voilà ce que dit la philosophie naturelle. Voici ce que dit la foi : *Flagellat Dominus omnem filium quem recipit*[1].

1. Hebr. 11, 6.

Ne blasphémez pas donc votre croix, puisqu'elle n'est pas en vous une misère, mais une grâce; une grâce de préservation gardant une grâce de supériorité. Hélas! nous affectons de ne pas comprendre Dieu quand il nous afflige. Mes vénérés confrères, rien de plus clair, néanmoins, et de plus paternel que son dessein. C'est de nos larmes qu'il tire le meilleur de notre expérience et de nos vertus; c'est avec nos douleurs qu'il compose l'arome destiné à nous préserver de la corruption. Ne souhaitons jamais une impassibilité morale qui serait pour nous dépravante : plus le prêtre descend du côté de la fange, plus il réduit la somme de ses douleurs; plus il monte du côté de Dieu, plus il l'augmente; mais il vaut mieux être un ange avec la croix sur l'épaule, qu'un prêtre indigne de ce nom dans un bonheur abject. Mon Dieu! soyez béni de cette paternelle économie qui veut bien nous mettre de la saveur dans le sacrifice, de la gloire dans la vertu, du mérite dans l'espérance et de la sagesse dans nos douleurs : *A Domino corripimur ut non damnemur.*

Il y met encore, Messieurs, un principe de restauration. Oui, le calice, qui instruit les prêtres incomplets et qui conserve les prêtres supérieurs, réhabilite les prêtres déchus. Comment ce résultat peut-il se produire? Le voici : La restauration d'un prêtre tombé est l'acte expiateur par lequel il détruit en lui le règne

du mal et il y réédifie le bien. Or, qui pourrait dire la difficulté de cette action rétroactive, appelée la destruction du passé? Un jour, le grand Condé se promenait dans une galerie de Versailles, quand il trouva, sur un tabouret, un volume où était racontée au long sa célèbre défection. A cette vue, le héros fut saisi d'un regret magnanime, et, déchirant la page accusatrice, il la foula sous ses pieds avec une indignation contre lui-même, mille fois plus honorable, à mes yeux, que sa victoire de Rocroy; car, pour battre des ennemis, il suffit d'être un grand capitaine, mais, pour faire une telle justice de soi-même, il faut être un grand cœur.

Eh bien! quand j'ai scruté vos histoires diverses, dans toutes j'ai trouvé cette page maculée qui demande des réparations. Quel moyen vous reste-t-il de l'effacer? Pas d'autre que la douleur changée en pénitence par le repentir. Oui, ces épreuves de paroisse bien endurées ont une vertu qui monte à travers nos anciennes iniquités pour purifier. Ces luttes soutenues par devoir sont une expiation qui va chercher nos infidélités jusque dans la mémoire de Dieu pour les anéantir; de telle façon que souffrir, pour le prêtre coupable, c'est se recommencer soi-même, c'est renaître, et que si Dieu tient l'avenir dans ses mains, la douleur pénitente met le passé dans les nôtres.

O prêtres énervés qui rêvez partout, même dans la piété, des paradis de délices, n'y a-t-il pas durant vos

années écoulées des souvenirs qui vous crient vengeance contre vous-mêmes? Courage donc quand les déceptions assiégent votre presbytère; cela comptera pour les fautes d'un temps où vous étiez moins soucieux, mais où vous étiez moins fidèles. Courage, quand ils seront ingrats les enfants élevés à l'ombre de votre tutelle; ce sera l'expiation d'un cœur qui abusa jadis de lui-même, et que Dieu punit par les tendances qui le firent pécher. Courage, quand elles vous abandonneront ces pénitentes trop affectionnées; si votre sensualité et votre amour-propre en gémissent, un jour votre âme s'en réjouira. Courage, en un mot, chaque fois que le confessionnal, les congrégations, les municipalités vous apporteront de l'amertume; l'amertume est un bain où le prêtre pénitent se régénère; la tête cachée dans le sein de votre débonnaire Sauveur, laissez passer, laissez passer la justice de Dieu! Seigneur! c'est une adorable miséricorde celle qui veut bien nous pardonner, moyennant quelques tribulations, des trahisons que notre cœur ne se pardonnera jamais!

D'un autre côté, écoutez, vous qui faites une véritable odyssée d'une querelle d'instituteur, et qui regardez chacune de vos années passées dans ce poste difficile comme une campagne de missions étrangères, voici un chapitre de l'histoire de vos aïeux : *Ter virgis cæsus sum, semel lapidatus sum, ter naufragium feci; nocte et die in profundo maris fui; in itineribus sæpe, periculis fluminum, periculis latro-*

num, periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus; in labore et ærumnâ, in vigiliis multis, in fame et siti, in jejuniis multis, in frigore et nuditate, præter illa quæ extrinsecus sunt, instantia mea quotidiana, sollicitudo omnium ecclesiarum[1]. Et, cependant, quelle était la conclusion de ce prêtre si mortifié au terme d'une énumération si effrayante? *Castigo corpus meum et in servitutem redigo, ne forte cùm aliis prædicaverim ipse reprobus efficiar*[2]. Après cet exemple, nul apôtre n'est admis à se plaindre de son calice, car ce breuvage amer le régénère, et c'est presque toujours sa croix qui le convertit : *Cum occideret eos revertebantur*[3].

Mais la résurrection d'un prêtre n'est pas seulement la destruction de ses péchés, elle est la réédification de ses vertus, et voici comment la douleur exerce encore ce ministère réparateur. Regardez ce prêtre dans les abîmes où il s'est couché ; elle est tombée cette Babylone splendide, que les étrangers visitaient jadis comme une merveille, elle est tombée! et les voyageurs qui heurtent à ses ruines passent à côté d'elle en sifflant : *Cecidit Babylon! cecidit Babylon*[4]! Eh bien! voilà de nobles débris à faire palpiter, un mort à éveiller de

1. II Cor. 11, 28.
   Cor. 9, 27.
3. Ps. 77 34.
4. Is. 21, 9.

son sépulcre : de quel expédient se servira la grâce pour opérer ce prodige? Ce ne sera pas des vives lumières de l'esprit, car quelles lumières ont manqué à ce guide du peuple chrétien? Ce ne sera pas de la voix des autres apôtres, car que pourrait-on lui dire qu'il n'ait pas dit lui-même? Non, non, un coup de foudre sera frappé sur cette tête révoltée, et, grâce à l'action de la douleur, vous allez voir se multiplier les résurrections.

Et, d'abord, aussitôt que le prêtre déchu est broyé par la main de Dieu, naturellement il sent renaître ses larmes... Heureuses larmes qui seront le baptême de sa nouvelle vie : combien de fois le malheur ne fut-il pas le commencement du repentir! Ensuite, quand il n'en pourra plus de lassitude, il le reprendra ce bréviaire peut-être abandonné, et il se laissera tomber au pied d'une croix, au moins pour se reposer : ainsi sa prière recommencera. Et qui sait si ses croyances n'avaient pas subi quelques éclipses durant les orages de ses passions, et s'il ne tomba point, par fatigue morale, dans tous les scepticismes de l'esprit et du cœur. Mais qu'il pleure, et toutes les lumières, toutes les sensibilités de l'innocence, sous cette ondée bienfaisante, revivront en lui.

La douleur est un creuset si puissant pour le prêtre, qu'il sort parfois de son péché plus grand qu'auparavant, s'il utilise cette triste expérience. Sans doute, l'innocence est préférable à la pénitence, mais mieux vaut une pénitence humble et fervente que l'inno-

cence présomptueuse et relâchée. O mon cher confrère, ne désespérez donc pas de votre faiblesse. Heureuse votre faute! puisqu'elle va mettre de l'humilité dans une âme trop éprise d'elle-même, de la mortification et des craintes dans une vie beaucoup trop caressée! Heureuse faute, vous dis-je, car, sans elle, vous n'auriez eu qu'une justice insignifiante que les anges de Dieu n'auraient pas su classer; grâce à elle, au rang de ceux qui péchèrent beaucoup, mais qui pleurèrent encore davantage, entre Augustin et David, une place d'honneur vous est assurée.

Oui, Dieu tire parfois vos supériorités de vos déchéances, car la grandeur du prêtre se recompose pièce à pièce sous les coups de l'adversité. Admirez la sainte économie qui vous fait un piédestal de vos ruines, et qui, opérant la transfiguration humaine jusque dans la fange, change des êtres, ordinaires le jour où ils tombent, en des êtres d'élite le jour où ils pleurent. En preuve, cette jeune fille de Béthanie que l'on ne connaissait point, quand elle déshonorait la maison de son père, et qui, une fois brisée par la douleur et pénitente sous le nom de Madeleine, devient une illustration du monde : une illustration que les siècles chrétiens contempleront au sommet du Calvaire tant que vos pieds sanglants, ô mon doux Maître! y seront adorés!

Vous le voyez, celui qui est, en sa paternité ineffable, instituteur, conservateur et réparateur, pour imprimer les traits de sa bonté à sa justice, fait de la croix pour

nous une mère qui est institutrice, conservatrice et réparatrice. Saluons, en passant, ce plan de l'éternel amour ; et, de même qu'après avoir formé le premier monde, où la douleur ne devait pas habiter, Dieu se décerna un solennel applaudissement ; de même, après avoir contemplé les lois de ce second monde, où Dieu se surpasse en nous composant des béatitudes avec des douleurs, disons-lui, par tous les respects, par toutes les tendresses, par toutes les soumissions de nos âmes : Seigneur, ce que vous avez fait est bien ! *Vidit quod esset bonum*[1]. Et, cependant, ce n'est là que le creuset qui transforme, un mot de l'onction qui adoucit et consacre.

II

Le mot Christ veut dire celui qui est oint. D'où il suit que le premier patient de la terre, la plus haute personnification de la douleur parmi les hommes, éveille dans l'esprit l'idée d'onction. Il y a un mystère là-dessous ; que peut-il signifier ? Par là, Dieu a voulu exprimer deux choses, disent les saints interprètes : que la douleur est une onction royale qui sacre les fronts qu'elle touche, qu'elle est aussi une onction suave glissant ainsi qu'une huile parfumée sur les existences qu'elle marque. Il est donc vrai que l'on peut tirer des dou-

1. Gen. 1, 6.

ceurs de cette dure pierre : *Oleum de saxo durissimo*[1]. Le prêtre qui partage avec Jésus le titre de Christ s'élève, en effet, dans cette association aux souffrances divines, jusqu'aux plus beaux titres de la royauté. Nous l'avons vu naguère puissant sur les trois Églises par la force de son ministère ; voici la contre-partie de ce mystère : le prêtre règne encore sur ces trois mondes par la vertu de ses infirmités mêmes, car sa croix lui confère une sorte de suprématie universelle ; en le faisant Grand dans l'Église militante, Libérateur dans l'Église souffrante, Triomphateur dans celle du paradis.

Vous êtes Grands, d'abord, quand vous êtes revêtus des traits du divin Crucifié, marqués dans votre chair et dans votre cœur de ses stigmates sanglants, et quand, formant une image saisissante de Jésus cloué à sa potence, vous pouvez dire : *Christo confixus sum cruci*[2]. Si l'on peut ressembler à Dieu par l'impassibilité, on le reproduit aussi par la souffrance, car Dieu ayant regardé l'immensité de son être, a trouvé moyen de s'approprier nos douleurs sans s'amoindrir, et il l'a réalisé.

De cette sorte, le martyre résigné, le crucifiement accepté par amour, établit entre Dieu et nous la plus touchante société de pleurs qui puisse honorer une

1. Deut. 32, 13.
2. Galat. 2, 9.

créature; et, si les rois ordinaires sont grands le jour où ils passent les frontières, le fer et le feu à la main, le roi des tribulations est grand lorsque, la tête ensanglantée par sa couronne d'épines, il ressemble à Jésus, Roi des Juifs du haut de sa croix. Les peuples le sentent bien; aussi, le prêtre le plus écouté est celui de qui on peut dire, comme de saint André : *Crucifixus, crucifixum prædicabat,* et, de même que cet apôtre, pendant les deux jours qu'il passa suspendu à sa croix, *biduo pendens,* convertit à Patras, par le spectacle de son martyre, beaucoup de païens qui avaient résisté à sa parole; ainsi, il n'est pas rare qu'un prêtre soit moins influent par sa prédication, par ses aumônes et par tous les efforts de son zèle, que par cette généreuse acceptation de son calice : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ*[1].

Comment s'en étonner, quand on médite tout ce qu'il y a de glorieux pour vous dans cette fraternité de douleurs avec le divin Maître ! Quelle amertume pastorale pourrait résister aux consolations d'une telle ressemblance ! Dieu qui vit dans les charmes d'une société adorable, la Trinité, sait bien que le cœur a besoin de partager ; aussi, quand il voit Adam enivré des joies de son innocence, sous les ombrages de l'Éden, il dit : Il ne faut pas que l'homme soit seul, et il lui donne une compagne; et, plus tard, quand il vous voit, à l'heure

1. Coloss. 1, 24.

de votre passion douloureuse, disant aux épreuves de votre charge : *Transeat a me calix iste*[1], et, succombant sur la route de votre calvaire, il dit encore : Il ne convient pas que l'homme soit seul, et, cette fois, il descend lui-même du ciel, il prend une croix à l'épaule, et il se place à côté de vous pour vous consoler par la ressemblance : *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret*[2].

Ainsi, Dieu a trouvé le spectacle de vos larmes tellement irrésistible qu'il a résolu d'en répandre. Après cela, que l'archange ne s'écrie plus dans les hauteurs du Ciel : *Quis ut Deus*[3] ? car moi je répondrai à ce défi, des bas-fonds de ma misère : Celui qui est semblable à Dieu, ce n'est point Lucifer commandant des légions contre le Créateur des mondes, c'est le prêtre devenu homme de douleurs, qui ne murmure point sur son calvaire et qui sait bien l'infirmité : *Virum dolorum, scientem infirmitatem*[4]. Sans doute, mes vénérés confrères, on a émis une suave pensée quand on a écrit : « Se résigner, c'est mettre Dieu entre la douleur et soi. » Mais il est une consolation plus douce encore, c'est de se rappeler que, par la douleur, on porte Dieu avec soi et en soi : *Ut vita Jesu manifestetur in corporibus vestris*[5].

1. Matt. 26, 39.
2. Hebr. 2, 17.
3. Is. 10, 15.
4. Is. 53, 3.
5. II Cor. 4, 10.

Est-ce que l'on ne sait pas ces choses dans ces presbytères où j'ai entendu maudire le calice sacerdotal? Est-ce qu'il n'y a pas un crucifix pour les rappeler? Est-ce qu'on y a oublié la page sainte où sont écrites ces promesses du pasteur : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei*[1]? Une voix courroucée de notre siècle s'est écriée dans un paroxysme de haine : « Le proscrit partout est seul. » Eh bien! le prêtre abreuvé de douleur n'est jamais seul, même quand il est délaissé par tout le monde, car il lui reste toujours son Christ, cet ami de ceux qui n'en ont pas d'autres, et qui fit une volupté sainte des larmes répandues au pied de sa croix.

Voulez-vous voir l'efficacité pratique d'une telle économie? Permettez-moi deux souvenirs personnels pour la mettre en relief. Le premier est celui d'une pauvre veuve chargée d'années, autour de laquelle Dieu avait fait de parents, de fortune et d'amis le vide le plus affreux; comme je lui disais, à la fin de son dramatique récit : « Il faut avouer que vous avez été bien malheureuse!..... — Non, me répondit-elle; j'ai beaucoup souffert, mais je n'ai pas été malheureuse; » — et, pour m'expliquer cette distinction, elle sort de dessous son voile noir un crucifix, en ajoutant : « Regardez bien : je l'ai usé sous mes baisers! » En effet, l'image sainte s'était usée, mais le bonheur de vous baiser, ô mon

1. Ps. 15, 5.

Dieu! ne s'était pas usé encore! O prêtre! qui vous plaignez aux heures douloureuses de l'abandon de vos supérieurs et de l'insensibilité de vos amis, n'avez-vous pas un christ suspendu sur votre poitrine? Portez-le parfois à vos lèvres, et il vous dira : *Cum ipso sum in tribulatione*[1]. *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur*[2]. *Beati qui lugent quoniam ipsi consolabuntur*[3]!

Mon second souvenir est celui d'un homme célèbre que les événements publics et des malheurs domestiques avaient foudroyé. Je me promenais avec lui dans le forum de Rome, si grand par ses antiques débris, si grand par ses souvenirs! Cet homme me parlait de la Ville Éternelle avec l'amour mélancolique et religieux que les ruines vivantes accordèrent toujours à la patrie des ruines matérielles et des saints tombeaux. Lui ayant demandé quel était, dans Rome, son pèlerinage de prédilection, il garda quelque temps un silence méditatif. Nous passions, au Palatin, sous les restes du palais des Césars, il ne se détournait pas; nous arrivions devant les belles sculptures de l'Arc de Titus, il ne regardait pas; les grandioses arcades du Colisée nous apparurent, il ne s'en occupa point; enfin, il me mène au milieu de cette arène émouvante et solitaire, et, me montrant la croix de bois qui en occupait alors le centre, il me dit : « Voilà ma station préférée dans la ville

1. Ps. 90, 15.
2. II Tim. 3, 12.
3. Matt. 5, 5.

des Papes et des Césars ! et jamais aucun chagrin de ma vie ne résista au charme d'une prière devant cette croix, qui me rappelle la passion de mon Dieu, sur une place immortalisée par la passion de tant de martyrs ! »

O vous qui aviez laissé tomber votre croix au presbytère, en y rentrant, ramassez-la avec respect : c'est qu'il y en a parmi nous, je le dis avec larmes, comme saint Paul, qui sont ennemis de la croix de Jésus-Christ : *Multi ambulant, flens dico, inimicos crucis Christi* [1]. Et cependant, où est la grandeur naturelle et surnaturelle de notre âme ? *In cruce robur mentis, in cruce gaudium spiritûs* [2]; et, cependant, quelle est la marque spéciale des saints ? *Propter te mortificamur totâ die, æstimati sumus sicut oves occisionis* [3]; disons donc à Dieu une bonne fois : *Introibo in domum tuam in holocaustis* [4], nous qui répétons chaque jour avec tant de bonheur : *Introibo ad altare Dei* [5]. Mais non, nous voulons être avec Jésus à l'autel, sans lui tenir compagnie sur sa croix : O ingratitude et contradiction ! *Habet Jesus multos amatores regni, paucos bajulatores suæ crucis. Plures invenit socios mensæ, sed paucos abstinentiæ. Multi Jesum sequuntur usque ad fractionem panis, sed pauci usque ad bibendum calicem passionis* [6].

1. Philip. 3, 18.
2. *De Imit. Christ.*
3. Rom. 8, 13.
4. Ps. 5, 8.
5. Ps. 42, 4.
6. *De Imit. Christ.*

Après vous avoir fait Grands par rapport à l'Église militante, votre croix vous fait Libérateurs dans l'Église souffrante, car elle établit, de l'une à l'autre de ces patries, communication de secours, et les patients de la première peuvent être bienfaiteurs pour ceux de la seconde. Quand vous êtes en croix, en effet, Dieu passe sur votre calvaire pour recueillir le superflu que vous produisez; il verse votre surabondance dans l'indigence des âmes du purgatoire, et, par ce lien jeté entre les deux Églises, il fait d'elles une seule famille où la fortune spirituelle est en commun.

O mon jeune confrère, qui gémissez sur la stérilité de votre ministère, et qui souffrez, à la fleur de l'âge, la plus lourde de toutes les fatigues, celle de n'avoir rien à faire, voici une vérité trop oubliée par vos découragements : il y a quelque chose de mieux que d'être apôtre, c'est d'être martyr; quelque chose de mieux que de convertir les vivants, c'est de sauver les morts; car les vivants, dit saint Thomas, ont la possibilité de pourvoir à leur salut par eux-mêmes, tandis que pour les morts, la journée est finie; ils sont dans cette nuit fatale où l'on ne travaille plus : *Venit nox, quando nemo potest operari*[1].

Dites donc, du haut de votre croix, les bras étendus sur les victimes de l'Église souffrante : *Omnia sustineo ut ipsi salutem consequantur*[2], et, de même que

1. Joan. 9, 4.
2. Tim. 2, 10.

l'âme de Notre-Seigneur, pendant que son corps était crucifié, allait affranchir les anciens justes de la captivité des limbes; la vôtre, quand vous mourez sur le Calvaire, opère des délivrances dans le purgatoire, et pratique toutes les charités dans une seule. Charité envers Dieu, car Dieu trouvant son bonheur à ce que son paradis soit peuplé, c'est plaire à son amour que d'obtenir les remises de sa justice en faveur des amis dont il est séparé. Charité très-apostolique, car il y a quelque chose de plus parfait que de passer les mers pour gagner à Dieu des infidèles, c'est d'aller lui chercher, par-delà les frontières du monde visible, des âmes confirmées en grâce qu'il préfère à celles des païens. Charité de l'aumône, car, souffrir ainsi, c'est donner aux pauvres les plus malheureux de la famille humaine. Charité envers les malades, car, en partageant avec de tels suppliciés les mérites de votre calvaire, vous devenez les infirmiers du séjour le plus désolé où la douleur ait poussé des cris. Charité envers les captifs, car, au prix de quelques larmes, vous rendez à la liberté des prisonniers qui en ont tant répandu ! Charité envers les exilés, car vous procurez à des enfants du ciel, pleurant sur une terre étrangère, la douce hospitalité de la patrie.

Aussi, je vous vénère, pasteurs influents, dans ces paroisses où vous commandez en maîtres souverains ; je vous admire, pathétiques prôneurs, sur vos chaires entourées par des foules attendries; je vous salue,

docteurs et confesseurs, sur les divers théâtres de votre zèle; mais je vous admire et vous vénère plus encore dans vos épreuves que dans vos triomphes, car si votre Thabor est la gloire de la religion, votre Calvaire est le salut de plusieurs mondes à la fois.

Laissez-moi donc vous le redire avec saint Pierre : *Communicantes Christi passionibus gaudete*[1]. Oui, souffrez courageusement; cela comptera pour vos parents, vos amis et vos bienfaiteurs qui pleurent au séjour des expiations douloureuses. Souffrez, ce sera pour tant de paroissiens qui moururent pénitents, sans avoir eu le temps de faire une suffisante pénitence. Souffrez, ce sera pour tant de prêtres qui sont oubliés en purgatoire après la mort, et qui passèrent leur vie à y secourir les autres. Souffrez, ce sera pour des âmes à qui vous fîtes, peut-être, moins de bien que de mal, et pour qui vous seriez débiteur insolvable, si vous ne saviez pas être martyr à leur intention. Souffrez, enfin, car les patients du purgatoire comptent sur les subsides tombant du haut de votre calvaire. Le jour où, du fond de leur prison, on n'apercevrait pas votre croix à côté de celle de Jésus, l'espérance y serait diminuée, et la félicité promise par Dieu à vos larmes serait diminuée elle-même, puisque les fruits n'en pourraient plus être partagés.

Pour ces motifs d'une charité pastorale trop né-

1. Petr. 4, 13.

gligée : *Omne gaudium existimate fratres cum in tentationes varias incideritis* [1]. *Beati qui nunc fletis* [2]; et au lieu de murmurer contre votre calice, saisissez-le à deux mains, en disant avec saint Paul : *Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in tribulatione* [3].

Certes, c'est bien déjà un commencement de paradis de pouvoir le gagner à ceux que l'on aime; mais, en vertu d'une action plus directe, notre passion nous constitue encore triomphateurs dans l'Église des bienheureux.

Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam Dei [4] : telle fut la destinée du Maître. *Per multas tribulationes oportet nos introire in regnum Dei* [5] : telle est la destinée du disciple. Rien de plus aisé, rien de plus fortifiant que la multiplication des témoignages divins à cet égard. Prêtre ! qui murmurez sur votre calvaire, écoutez ces voix du ciel qui vous encouragent par leurs promesses : *Id enim momentaneum et leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis* [6]. *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam* [7]. Écoutez la

1. Jac. 1, 2, 3.
2. Luc, 6, 21.
3. II Cor. 7, 6.
4. Luc, 24, 26.
5. Act. 14, 21.
6. II Cor. 4. 17.
7. Rom. 8, 18.

voix de l'Agneau immolé qui vous crie par-dessus toutes les autres : *Vos autem estis qui permansistis mecum in tribulationibus meis : et ego dispono vobis, sicut disposuit mihi pater meus regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam, in regno meo ; et sedeatis super thronos*[1].

De cette sorte, comme on l'a dit, Dieu crucifie tout en nous pour tout béatifier. La passion est le germe, la béatitude est le fruit. D'où il suit qu'il y a, dans notre croix, quelque chose du baptême de sang et de l'acte d'amour parfait, car elle peut nous rendre immédiatement dignes du ciel, si elle est généreusement acceptée. Voilà pourquoi l'apôtre nous avertit que le signe de la prédestination n'est, ni l'extase, ni la prophétie, ni le don des langues, mais la conformité avec Jésus en croix : *Quos prædestinavit, conformes fieri imaginis Filii sui*[2]. Voilà pourquoi les illustrations de l'autre monde ont été les victimes de celui-ci, et les litanies des saints sont une liste de malheureux selon la nature, qui devinrent les bienheureux du paradis, par des épreuves bien surnaturalisées.

Donc ne nous lamentons pas sur les amertumes de notre calice, car une telle éducation c'est l'apprentissage des élus, le mont Horeb qui confine à la terre promise, le vestibule de la gloire éternelle. Courage ! malgré la langueur de l'attente, quand vos yeux se remplissent

1. Luc, 22, 28.
2. Rom. 8, 30.

de larmes; le laboureur sème au printemps et ne recueille qu'en automne. Vous vous en allez maintenant, arrosant votre sillon de larmes : *Euntes ibant et flebant*[1]; mais vous tressaillerez d'une jubilation sans terme le jour où vous tiendrez les gerbes dans vos mains : *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos*[2]. Aussi, quand vous vous rencontrez entre confrères, fatigués de vos luttes, meurtris par vos déceptions pastorales, au lieu de pousser ces soupirs décourageants et découragés qui altèrent le sacrifice, dites-vous réciproquement : Voyez-vous, à l'autre extrémité du désert, cette terre que des ruisseaux de lait et de miel rafraîchissent? C'est la patrie : encore quelques années, encore quelques jours, peut-être, nous serons rendus, car nous n'avons ici-bas qu'une existence sous la tente : *Non habemus hic manentem civitatem*[3].

Oh! comme ils seront beaux, alors, à travers les perspectives éternelles, les postes où nous aurons langui, les tristes hameaux où nous souffrions persécution pour la justice, les sanctuaires où nous versions des sueurs mal récompensées, et les presbytères où nous répandions des larmes qui n'étaient point essuyées : *Lætati sumus pro diebus quibus vidimus mala*[4]. Mon Dieu! je me suis bien réjoui dans les paroles qui

1. Ps. 125, 5.
2. Ps. 125, 6.
3. Hebr. 43, 14.
4. Ps. 89, 15.

m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur! *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*[1].

Voilà les idées qui accomplirent une si grande révolution dans l'histoire de la douleur. La force païenne lui avait dit : Je te nie. La force chrétienne lui dit : Je t'aime. Cette déclaration d'amour à la croix de mon Sauveur est une date miraculeuse dans les vicissitudes du sentiment humain, un faîte glorieux de l'ordre moral, qui fut gravi, quelquefois, avec ravissement. Depuis ce moment, le martyre devient le rêve des enfants et des femmes. Une vierge est aperçue au sommet du Carmel qui s'écrie : Ou souffrir ou mourir ! Sainte Madeleine de Pazzi lui répond par ce renchérissement sublime : Toujours souffrir, jamais mourir ! et la croix est pour les apôtres l'objet d'un amour si éperdu, qu'ils vont la chercher, et mourir dans ses embrassements, aux extrémités du monde.

Non-seulement la croix excita des convoitises, elle communiqua des extases. Alors, saint Laurent Justinien s'écrie : *Non tam beatum existimo Paulum quod raptus sit in tertium cœlum, quam eum censeo beatum propter vincula*[2]. Alors, Moïse et Élie, pendant la transfiguration du Sauveur, s'entretiennent avec lui du mystère de sa future passion, comme si les deux ravissements de la douleur et de la gloire n'en faisaient qu'un dans son

1. Ps. 121, 1.
2. S. Laur. Just.

âme : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem*[1]. Alors, enfin, dans les grottes sauvages de l'Alverne, un illustre patient reçoit de la main des anges des blessures sublimes, et unit, en sa chair, les deux mystères de la transfiguration et de la passion, qui furent séparés en celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Plus et mieux qu'un autre, le prêtre doit se pénétrer de cette doctrine, car ce n'est pas pour rien qu'il lui fut dit, en un grand jour : *Non alleviasti onus tuum : sacerdos ante se crucem gerit ut propria peccata lugeat, post se, ut aliorum etiam per compassionem defleat*[2]. Rapportons au sein de nos paroisses ces pensées qui calment et fortifient, et allons nous placer sous nos divers fardeaux avec des forces renouvelées.

Nous ambitionnons souvent d'autres grandeurs; notre calice est la plus auguste qui puisse nous consacrer, après notre sacerdoce lui-même. Dieu a dit de saint Paul : *Vas electionis est mihi iste*[3]. D'où vient au grand apôtre cette distinction ? Voici la réponse de Dieu lui-même : *Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati*[4]. Saint Paul, de son côté, semble estimer que le don de la foi en Jésus-Christ est surpassé par la souffrance pour la cause

1. Luc. 9, 31.
2. *De imit. Christ.*
3. Act. 9, 15.
4. Act. 9, 16.

de Jésus-Christ, quand il dit : *Vobis donatum est pro Christo, non solum ut in eum credatis, sed etiam ut pro illo patiamini*[1].

Mes vénérés confrères, rarement une prédication atteint l'universalité de ses auditeurs ; mais je suis convaincu qu'en traitant de votre calice, ma parole a été secourable à toutes vos âmes. Ne sommes-nous pas ici une grande famille de malheureux, où les plus malheureux seraient ceux-là même qui auraient la frivolité de ne s'en point trouver ? Quest-ce que cette enceinte, sinon une sorte d'Hôtel-Dieu rempli de cœurs malades, qui ont tous besoin de s'entendre dire : *Quoniam acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te*[2]. Gravissons donc, à l'avenir, notre calvaire avec la douceur de ce Maître, marchant au supplice comme un agneau qu'on mène à la boucherie, et qui ne bêle pas.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Calicem salutaris accipiam[3]. Malheur à nous si nous repoussions la croix de Jésus-Christ. Elle est la plus douce compagne du prêtre malheureux. Avant de mourir dans son cruel exil, saint Chrysostôme en traça le signe sur sa poitrine. Saint Jean de Dieu expirant demanda qu'on l'ôtât de sa couche pour le porter au pied de son crucifix : il jeta ses bras autour

1. Philip. 1, 24.
2. Tob. 12, 13.
3. Ps. 115, 13.

de ce bois sacré; il y colla ses lèvres, et comme il demeurait immobile, on s'aperçut qu'il avait rendu son âme dans ce pieux embrassement. Quelle belle fin pour un prêtre! Passons notre vie dans une pareille étreinte; et pour être toujours fidèles aux grâces que nous présente notre croix, tendons-lui nos bras, chaque matin, en lui disant avec saint André : *O bona Crux, quæ decorem ex membris Domini suscepisti; diu desiderata, sollicite amata, accipe me ab hominibus, et redde magistro meo, ut per te me recipiat, qui per te me redemit. Amen.*

CONFÉRENCE

Le Prêtre administrateur.

Il y a d'autres relations sacerdotales qui tiennent le milieu entre le sacré et le profane, entre nos devoirs envers le monde et nos devoirs envers la paroisse, et qui constituent une sorte de ministère mixte pour nous : ce sont nos rapports administratifs.

Généralement, on dit de tout homme en fonctions, de qui il n'y a rien à dire : Il est administrateur. Ce titre semble l'apanage convenu de ceux qui n'en méritent pas d'autre. Combien d'incapacités ont fait leur chemin sur cette recommandation et trôné sous une telle enseigne ! Il y a plus, les hommes qui se croient un pareil talent le refusent volontiers à ceux qui les dépassent, et ils trouvent aisément des complices de leur injustice dans ces passions de la foule : « On n'accorde « pas volontiers deux mérites à la même personne, et

« il est rare qu'on ne lui retire pas d'une main ce qu'on « lui a donné de l'autre. Qu'un homme ait de l'esprit, « c'est assez pour qu'on lui refuse le jugement. C'est « ainsi que la jalousie se console, que la médiocrité « se revanche[1] » ...et que les administrateurs sont vengés.

Cette part étant faite à la critique morale, dans l'intérêt de la vérité, convenons que les aptitudes de l'administrateur ne sont pas chimériques, et que, réduites en pratique par un esprit et une conscience bien éclairés, elles peuvent constituer une supériorité vraiment pastorale. Peu importe qu'elles soient à la portée de tous ceux qui veulent s'en donner la peine : il n'en est pas moins vrai que si les hommes d'action sont impropres, par incapacité, à devenir des hommes de cabinet, ceux-ci sont souvent impropres à l'action par inapplication aux affaires, et par une prédominance de leurs facultés spéculatives trop peu reprimée.

Donc, prenons en pitié, dans un homme, l'amour des détails, quand il veut passer pour le génie du gouvernement, et le pasteur rangé qui se croit un pilier de l'Église, parce que ses écritures sont à jour. Mais, d'autre part, que les prêtres voués à l'étude ne l'oublient pas : l'ordre administratif est, dans la paroisse, le moyen et l'expression de l'ordre moral ; car on peut éblouir un peuple sans le gouverner. C'est pourquoi

1. *Pensées morales et littéraires.*

saint Ambroise nous a tracé ce portrait de l'administrateur modèle, à méditer et à imiter : La modération dans les négociations, l'ordre dans les dispositions, le choix du temps, la mesure dans les paroles : *Moderatio in negotiis, ordo rerum, opportunitas temporis, mensura verborum* [1].

Comment vous accompagner, mes vénérés confrères, dans les phases si variées et les circonstances si complexes de votre gestion administrative? Il faudrait pour cela me constituer votre avocat consultant auprès du conseil de fabrique, du conseil municipal, du conseil de préfecture, du conseil d'Etat; faire passer dans cette conférence une encyclopédie pratique du pastorat, depuis la tenue des registres de baptême et de sépulture, jusqu'à l'explication de toutes les lois canoniques et civiles régissant la matière. Cela est au-dessus de mon savoir et au-delà du but que je dois me proposer. Bornons-nous donc à quelques considérations d'un intérêt usuel sur ces quatre points de notre sujet; ce que nous devons observer par rapport : 1° au mobilier sacré, 2° aux biens de fabrique, 3° aux personnes, 4° aux œuvres qui sont l'objet de notre administration.

1. *De Offic.*

I

Le soin vraiment sacerdotal du mobilier sacré prend sa source, moins dans un goût naturel que dans un sentiment surnaturel. Les choses sacrées sont à Dieu, puisqu'elles sont affectées à son service. Notre autel est donc l'autel de Dieu ; notre confessionnal, le confessionnal de Dieu; notre chaire, la chaire de Dieu; notre calice, le calice de Dieu; notre Eglise, la maison de Dieu. Cela posé, il n'y a qu'un pas, de telles prémisses à cette conclusion : *Sancta sancte tractanda*[1]; *Locus in quo stas, terra sancta est*[2].

Or, où en est le premier meuble liturgique confié à votre garde, votre église? C'est votre devoir, dit saint Ambroise, de pourvoir à sa décoration comme il convient à la cour d'un grand roi : *Maxime sacerdoti convenit ornare Dei templum decore congruo, ut aula Dei resplendeat*[3]. Cependant, combien de pasteurs négligent de la parer quand elle est nue, et même de la réparer quand elle est détériorée. Autel délabré, chandeliers boiteux, marchepied usé et vermoulu, linges dévorés, bouquets fanés, ustensiles du

1. S. Bern.
2. Levit. 25, 2.
3. Lib. 11, *de Offic.*, c. 21.

culte rouillés ou disloqués, tout cela se voit encore dans certaines églises de campagne mal desservies, et la piété publique, passant devant ces sanctuaires négligés, adresse au Dieu qui les habite, réparation des incuries scandaleuses de ses prêtres, en lui disant : *Zelus domûs tuæ comedit me : opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me*[1].

Où en est votre sacristie? parfois tout y traîne, tout y est confus, tout s'y use dans un pêle-mêle écœurant. Le vestiaire est un fouillis ; la fontaine, peut-être un tesson d'argile. Les encensoirs roulent avec les ornements ; les ceintures des enfants de chœur sont suspendues avec le baudrier du suisse ; partout la malpropreté croupit sous le désordre. Ah! effacez cette inscription ironique gravée au-dessus de la porte : *Silentium!* car, ce silence, personne ne le garde, et ce lieu, tout le monde a le droit de le profaner. On le profane par des conversations et des rires sans frein ; on le profane par des repas bruyants, on le profane peut-être par le crime ;... ces murs sacrés en déposeront un jour au jugement de Dieu, et Dieu lui-même vous dira : J'étais là en ce moment, caché derrière la muraille de mon sanctuaire : *Ipse stat post parietem*[2].

Où en sont vos ornements d'autel? Des amicts déchirés, des aubes mal rapiécées, des cordons noués, des manipules vides, des étoles souillées, des chasubles

1. Ps. 48, 10.
2. Cant. 2, 9.

froissées, des chapes et des écharpes lacérées, tous vos parements, en un mot, dans un état d'usure et de saleté rebutante : voilà, trop souvent, l'inventaire de votre lingerie sacrée. Mon cher confrère, il n'est point rare que vous portiez à votre autel des chasubles d'or dans les grands jours, et des loques sur semaine ; cela ne prouverait-il pas que vous vous mettez en frais pour l'assistance plutôt que pour le Maître du lieu? De grâce, un peu moins de luxe quand vous avez de nombreux témoins, un peu plus quand vous êtes en tête à tête avec votre Dieu. Il vaut mieux n'être pas un célébrant somptueux, quatre fois l'an, par amour-propre, et se montrer, tous les jours, d'une mise irréprochable par esprit de foi. Aussi bien, le peuple vous regarde moins dans vos adorations que dans ces hommages de conduite envers la sainte Eucharistie, et vous prouvez la présence réelle par votre manière de la traiter, plus encore que par votre manière de la prêcher.

O vous, qui avez de la recherche pour votre linge de corps, et de l'incurie pour celui qui sert au corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comment vous excusez-vous en face de votre foi et de votre cœur? Pensez à ces missionnaires de l'étranger qui sont couverts de vêtements en lambeaux, mais qui conservent, dans leur chapelle portative, de pieuses magnificences pour en faire honneur au Dieu de leurs saints sacrifices sur des autels improvisés.

Où en sont vos vases sacrés? Assurément, le premier de tous les vases sacrés, c'est bien le prêtre, qui porte les autres; le second, ce sont les âmes des fidèles qu'il porte encore comme des vases vivants au temple de l'Éternité : voilà pourquoi saint Grégoire vous dit : *Quantum mundari debent qui ad æternitatis templum vasa viventia portant*[1]! et Isaïe avait dit auparavant : *Mundamini qui fertis vasa Domini*[2]. Mais si vous êtes obligé de reluire vous-même à l'intérieur et de faire resplendir l'âme des autres, les vases matériels, qui contiennent le Corps et le Sang du Seigneur, doivent aussi être l'objet de votre incessant nettoyage et de vos pieuses appropriations. Or, vos calices, vos ciboires, vos pyxides, votre rayon de l'ostensoir, vos ampoules des saintes huiles, tous ces objets pieux n'ont-ils pas besoin d'être redorés? n'y voit-on pas la crasse déposée par vos mains plus que la trace de vos saintes ablutions et de vos soins délicats? ne sont-ils pas bossués et déformés à tel point que l'argenterie de votre table est mieux entretenue que celle de votre autel?

Triste pensée pour un observateur de la tribu sacerdotale! Ou bien les prêtres aiment la splendeur de la vaisselle sacrée, et, alors, c'est pour s'en parer eux-mêmes, semblables aux femmes fières de leurs diamants et de leurs pierreries; ou bien les prêtres négli-

1. *Hom.* 17.
2. Is. 52, 11.

gent ces réservoirs matériels de la sainte Eucharistie, et, alors, c'est à se demander s'ils ont une vraie foi dans ce mystère. Qui nous donnera des prêtres dépouillés au presbytère par détachement, magnifiques à l'autel par dévotion eucharistique! Mais que l'Église soit préservée de celui qui, ne pouvant être magnifique, ne sait pas même être décent. Hélas! si nos mains ne brillent point par la pureté en élevant l'hostie immaculée, au moins que les autres récipients de la Majesté divine soient lavés des taches qui souillent nos mains elles-mêmes.

Où en sont nos livres liturgiques? Rituels, missels, antiphonaires, bréviaires, on les voit, les uns dévorés par la moisissure, les autres jaunis par des taches d'huile, les autres semés de gouttes de cire, les autres effeuillés et de pagination intervertie, livrés à toutes mains, abandonnés à toutes chances, déposés en tous lieux. Les rituels sont souvent le jouet des enfants de chœur, quand ils ne sont pas la proie de l'humidité et des rats. Les missels ont des signets à rubans écourtés ou emmêlés, parfois des pages volantes, souvent des coins emportés ou retournés, et l'extérieur très-peu digne d'un livre sur lequel on pourrait écrire : *Hæc sunt verba sancta.* Les graduels et vespéraux passent toute l'année sur des pupitres publics, exposés aux ravages de la poussière et des curiosités indiscrètes. Le bréviaire, que certains prêtres d'élite aiment à entretenir avec un luxe pieux, afin de ne jamais le

prendre sans se rappeler le respect qui lui est dû, est souvent jeté, colporté, oublié par nous dans les conditions les plus messéantes, quand il n'est pas souillé de taches indignes de la parole de Dieu qu'il contient, de la prière de l'Eglise dont il est le manuel, et du titre d'horloge, d'horaire de notre éternité qui lui fut donné.

Quant aux autres meubles de sacristie, un curé vraiment administrateur les devine, et sa foi lui en dicterait le catalogue, quand les saintes règles ne les fixeraient pas. De ce nombre sont : l'armoire destinée à contenir les vases sacrés, si, toutefois, la sacristie offre une sécurité complète à cet effet. Une autre, pour conserver les registres paroissiaux et la collection des mandements diocésains. Une autre fermée à trois clefs, pour le trésor de la fabrique, ses valeurs mobilières, ses comptes de recettes et dépenses. Une autre, ou au moins un de ses compartiments séparés, pour les aubes et linges d'autel ; enfin, un vestiaire à cinq étages mobiles, pour les ornements des cinq couleurs réglementaires. Ici, revient le complément d'une observation précédente : préférons à un seul ornement riche et de toutes les couleurs, des ornements propres et décents des diverses couleurs prescrites par la liturgie.

Par respect pour le Très-Saint Sacrement, mes vénérés confrères, laissez-moi vous recommander le pavillon destiné à le couvrir durant ses expositions sur le tabernacle, et l'*umbellino* qui doit l'accompagner

dans toutes ses marches, au dedans ou au dehors de l'église. Ces tentures protectrices imaginées pour servir de ciel mobile, de toiture portative à la présence réelle, sont une touchante inspiration de la foi. Tâchons de les faire comprendre à la foule, en surveillant la richesse de leurs étoffes et l'élégance de leur exécution avec des vues surnaturelles.

Ensuite, une attention particulière, je vous prie, à cette fontaine et à cet essuie-main qui ont un symbolisme si éloquent pour votre âme; car, vous qui en approchez avec une conscience souillée, je vous défie de dire sans remords : *Da virtutem manibus meis ad abstergendam omnem maculam.* Or, plus la fontaine est éclatante, plus elle a de signification accusatrice contre le prêtre coupable; plus la serviette est blanche, plus elle parle à une âme qui ne l'est pas.

Surtout, installez, avec un soin à part, le prie-Dieu de la préparation à la sainte messe et de l'action de grâces. Qu'il soit commode, pour que vous soyez tenté de l'occuper longtemps. Qu'il soit bien tenu, parce que vous vous y agenouillez à une heure très-sainte, et que si, alors, les espèces sacramentelles ne sont pas encore trop altérées dans votre poitrine, il porte à la fois le Dieu de l'Eucharistie et vous. Qu'il soit surmonté du carton où sont imprimées les prières avant et après le saint sacrifice, pour que vous ayez quelque chose à dire à Dieu, même quand votre âme ne sent rien. Qu'il y ait une image de Jésus crucifié, bien marquée

sur ce carton, pour que vous puissiez gagner en face, et sans changer de place, l'indulgence plénière attachée à la prière : *O bone et dulcissime Jesu.* En un mot, disposez de votre mieux cette station de recueillement, qui est pour vous une succursale de votre oratoire, et tenez un fauteuil auprès, pour y prolonger assis, au besoin, vos colloques avec Dieu : bientôt la somme de larmes versées, de réflexions attendries, de bonnes résolutions prises que vous rappellera ce prie-Dieu, en fera pour vous un meuble chéri, un souvenir intime, et une sorte de prédication.

Tant il est vrai que tout grandit dans la maison de Dieu et dans ses dépendances, aux yeux d'un administrateur bien pénétré de son sacerdoce! Tant il est vrai que tout dans le mobilier sacré, depuis la custode eucharistique jusqu'aux fonts baptismaux, depuis le tabernacle jusqu'aux pierres du temple, crie au prêtre : *Pavete ad sanctuarium meum, ego dominus*[1]. Méditez ce rapide examen de conscience à l'usage du pasteur veillant sur le matériel de son église. Jusqu'à présent, je vous avais surtout conduit et orienté dans le temple ou dans le presbytère ; arrêtez-vous aujourd'hui dans ce séjour intermédiaire entre le presbytère et le temple : la sacristie. Ensuite, par une évolution toute naturelle de ma pensée, laissez-moi vous mener, en continuant cette étude de vos devoirs administratifs, de la sacristie au conseil de fabrique.

1. Gen. 26, 2.

II

Je ne viens point refaire ici un de ces traités de jurisprudence ecclésiastique qu'il est si facile à tout prêtre de se procurer. Boyer, Affre, de Héricourt et bien d'autres en ont dit suffisamment concernant l'administration temporelle des paroisses, pour que je ne tente pas une nouvelle compilation sur ce sujet, à leur imitation ou à leurs dépens. Mon but est plus modeste et moins dogmatique; je voudrais être le réformateur de la conscience des prêtres, non leur professeur de Droit civil. Or, en combien de manières la conscience du curé peut-elle errer, dans son administration fabricienne?

Si tous les conseils de fabrique se composaient de membres intelligents et assidus à leur tâche, votre responsabilité serait bien diminuée dans ce gouvernement, parce que vos attributions y sont assez restreintes par la loi. Mais, grâce à l'ignorance ou à l'incurie de beaucoup de fabriciens, il n'est pas rare que le curé soit toute la fabrique et tout le bureau des marguilliers, et qu'il cumule les fonctions de président, de trésorier et de secrétaire; par conséquent, toutes les obligations de conscience qui incombent à ces dignitaires.

Pénétrez-vous bien, d'abord, de cette vérité banale,

qu'en France, personne n'est au-dessus de la loi; que le talent du bon administrateur consiste à la bien interpréter et à la bien appliquer, non à l'éluder avec habileté; que les administrations ecclésiastiques elles-mêmes sont tenues de s'y conformer, et que, loin d'être autorisées à vous protéger contre vos illégalités, elles sont obligées de vous en reprendre. Certes, le jour où les lois seraient opposées à la conscience, vous entendriez la voix de vos évêques faire retentir, jusqu'au dernier presbytère de France, cette protestation apostolique : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus* [1]. Mais, notre législation ecclésiastico-civile, loin de violenter la conscience, l'oblige pour deux motifs très-graves : le premier, que si nous nous en écartons par arbitraire, nous pouvons y être ramenés par des contraintes humiliantes pour le sacerdoce; le second, que si nous évitons quelques difficultés momentanées par la violation de la loi, nous en créons souvent de plus grandes dans l'avenir, en posant des causes de procès et de dommages très-préjudiciables aux intérêts fabriciens.

Avis, en passant, à certains pasteurs, convaincus qu'il leur suffit d'avoir un protecteur puissant à l'évêché pour avoir toujours raison, d'une signature de grand vicaire pour tenir en échec toutes les jurisprudences, et qui placent le bien général, résultant de l'accomplissement de

1. Act. 5, 29.

la loi, au-dessous du mal certain que produiraient des égoïsmes de village ou des entêtements de coterie, se mettant au-dessus de la loi par la faveur.

Soyons donc convaincus que le moyen d'être fort en administration, c'est d'être l'esclave de la règle, et qu'il n'y a rien de mieux, pour faire rentrer nos adversaires dans la légalité, que de n'en point sortir. Mais, pour respecter la légalité, il faut la connaître, et, malheureusement, bien des prêtres, versés dans la chicane du mur et du fossé mitoyen, ignorent absolument les lois concernant les biens des fabriques. Par suite, ils s'engagent, sans consulter, dans des impasses d'où il est impossible de les retirer plus tard, et alors ils se plaignent d'avoir succombé, parce qu'ils n'ont pas été soutenus par leurs supérieurs. Encore une fois, les supérieurs ont qualité pour vous défendre contre ceux qui violent la loi à votre détriment, non pour abroger la loi à votre profit. L'autorité a mission de faire triompher l'ordre général, non des amours-propres locaux ou des caprices individuels.

Ne perdons jamais de vue ces notions rudimentaires de l'administration paroissiale. Mettons dans notre bibliothèque deux ou trois auteurs spéciaux sur cette matière. Etudions-les assez, sinon pour les posséder en juriste, du moins pour les consulter à propos, et, sans nous perdre dans le dédale des lois et ordonnances qui forment notre Code civil ecclésiastique, devenons au moins des interprètes très-autorisés du décret de

1809, qui réglemente l'organisation générale des fabriques. Toute paroisse régie en vertu d'une observation scrupuleuse de ce texte, est un foyer de concorde, où l'ordre administratif favorise l'ordre moral; au contraire, toute paroisse où ce texte est lettre morte, ou lettre torturée par l'autocratie du pasteur, peut un instant plier sous la verge de ce dernier, mais se redressera un jour, contre lui, dans des revendications vengeresses, et le diocèse entier peut retenir de scandaleux conflits, parce qu'il a plu à un seul prêtre de mettre son bon plaisir à la place de la loi.

De cette vérité préliminaire, se déduisent des conséquences nombreuses. Et, d'abord, composons notre conseil de fabrique suivant les prescriptions du décret. Faisons procéder au renouvellement partiel et triennal de ses membres. Lorsque le remplacement des membres sortants n'a pas eu lieu en temps opportun, informons l'évêque pour qu'il ordonne qu'il y soit procédé dans le délai d'un mois. Publions l'avertissement des quatre séances annuelles du conseil, du haut de la chaire. Surveillons également la composition, les réunions et les fonctions du bureau des marguilliers; en un mot, n'omettons aucun soin pour que tous les actes de notre fabrique soient valides, et pour que la fabrique elle-même ne soit jamais frappée de caducité et de déchéance.

Grande illusion de certains curés de spéculer sur cette déchéance au profit de leur omnipotence, en te-

nant suspendue, comme une épée de Damoclès sur la tête des fabriciens remplaçables, l'irrégularité de leur titre, et en se faisant une arme éventuelle, contre toutes leurs oppositions, de la menace de réorganisation. Plus grande serait encore l'aberration des curés qui regarderaient, en cette matière, leur suprématie personnelle comme l'idéal de l'ordre, et la représentation fabricienne comme un danger parlementaire, c'est-à-dire leur volonté comme le droit, et la loi comme un abus.

C'est surtout en administration de finances qu'on peut dire : Malheur à celui qui est seul! Ajoutons encore : Malheur, alors, aux finances elles-mêmes! Aujourd'hui, vous vous applaudissez d'agir sans contrôle, sous le couvert d'une fabrique qui a des votes de complaisance, mais qui n'a point de vie; dans quelques années, dans quelques mois, peut-être, tous les actes de cette administration expirée seront attaqués en nullité, et, en ce moment, vous serez responsables de toutes les pertes que la fiction actuelle, exploitée par vous, causera à d'autres. Combien de fois la fin d'un tel système d'administration fut l'expiation de son commencement!

Composez donc et renouvelez régulièrement votre fabrique; n'en soyez jamais le trésorier de fait. Qui pourrait dire l'effet public occasionné par le monopole de certains curés, qui gardent chez eux le produit des chaises, des quêtes, des troncs, des baux à ferme,

des rentes, des fruits spontanés du cimetière, les oblations et généralement les fonds divers qui appartiennent à la fabrique? Combien de scrupules et de délicatesses vous avez à braver, pour transporter dans votre coffre-fort privé tous les titres de propriété, tous les registres de comptabilité et toutes les sommes qui devraient être déposés dans l'armoire à trois clefs! sauf à ne dresser, chaque année, que des comptes ou des budgets de fantaisie, signés par une assemblée de muets, et à mourir en laissant vos affaires en telle confusion, que les héritiers naturels ne rendront à la fabrique que ce qui ne leur sera point possible de s'approprier. Ah! fallut-il changer nos plus chères habitudes, mes vénérés confrères, rétablissons la légalité financière dans notre église; ne nous constituons plus ainsi dépositaires frauduleux, et ne mettons pas à la charge de notre honneur pastoral les désordres et les commentaires que provoque ce despotisme administratif.

Ne soyons donc pas trésorier de fait; dirigeons aussi et surveillons le trésorier de droit. Fait-il rentrer à temps tous les fonds de la fabrique? En cas de négligence ou de mauvaise volonté de sa part, avons-nous pourvu par les voies légales à ce recouvrement? Ce trésorier rédige-t-il le budget annuel qui, après avoir été discuté par le bureau dans sa séance du mois de mars, doit être examiné par le conseil dans la séance de *Quasimodo?* En négligeant de faire voter ou d'en-

voyer ce budget, n'avons-nous point posé une cause de regrettables démêlés, de soupçons injurieux, d'encouragement aux dépenses inutiles, et d'illégalité par rapport à celles qui ont été faites ? Ce trésorier dresse-t-il ses comptes conformément aux termes de la loi ? Quand il refuse de les rendre, n'omettons-nous pas de le contraindre en justice ?

Le conseillons-nous, quand on offre à la fabrique des donations testamentaires ou entre-vifs, pour qu'il remplisse toutes les conditions nécessaires concernant le rapport à faire au bureau, les pièces à se procurer afin d'obtenir l'autorisation, les formes de l'acceptation, et la notification à qui de droit de cette acceptation ?

Lui suggérons-nous son devoir par rapport aux actes conservatoires des droits de fabrique, tels que sommation de payement, surenchère, apposition de scellés, passation de titres nouveaux, renouvellement d'inscriptions hypothécaires, saisies mobilières et autres actes extra-judiciaires qu'un curé avisé doit savoir demander à propos ?

Lui rappelons-nous, dans l'occasion, que le décret du 30 décembre 1809 lui impose l'obligation de défendre les droits de la fabrique devant les tribunaux, et que si le procès est soutenu au nom de celle-ci, c'est au nom du trésorier que toutes les diligences doivent être faites ?

Enfin, le suivons-nous, avec une conscience bien

informée, dans les dépenses dont il est chargé, dans la tenue de sa comptabilité, dans l'acquittement des droits d'enregistrement qu'il a, quelquefois, à payer, dans la conservation des deniers de la fabrique, des titres et papiers? Certes, si c'est un désordre que les trois clefs de l'armoire prescrite par l'article 50 du décret réglementaire soient entre les mains du curé seul, celui-ci est encore plus coupable quand il les abandonne aux mains d'un trésorier, si honnête soit-il, malgré les risques de perte que cet état de choses entraîne, malgré les prohibitions de la loi civile et diocésaine qu'il viole, malgré le véritable scandale d'imprudence et d'illégalité que cela constitue.

Soyons convaincus, mes vénérés confrères, que les biens de la fabrique sont un domaine encore plus sacré que notre patrimoine, et que si nous les administrons avec moins de zèle et d'intelligence, nous pouvons nous rendre coupables contre la justice et contre la religion. Or, quel est le curé aussi bien renseigné sur la gestion des rentes et propriétés fabriciennes, que sur la valeur de son portefeuille et sur l'échéance de ses coupons?

Eh bien! imposons-nous, par conscience, un formalisme financier dont nous n'avons point le goût; traitons la fabrique comme un mineur respectable dont la tutelle nous est confiée, et à qui nous devons compte des moindres détournements commis à son préjudice. Évitons de la pousser aux emprunts ou aux dépenses

qu'elle n'est pas à même de supporter. Surtout, ne sacrifions jamais son intérêt à notre désir d'obliger des tiers, soit en aliénant une partie de ses biens, soit en la chargeant de servitudes onéreuses au profit de nos protégés.

Quand nous prenons possession de la paroisse, dressons un inventaire de tout le mobilier appartenant à la cure. Chaque année, exigeons du bureau, en double, le récolement de l'inventaire contenant l'état du mobilier de l'église ; ayons connaissance de l'autre inventaire prescrit, et constatant les objets divers renfermés dans le trésor de la fabrique, pour que rien n'en soit distrait sans formalités préalables ; recourons à la commune pour suppléer à l'insuffisance des revenus de la fabrique quand besoin sera, et quand la loi le permettra ; mais dans de telles conditions que jamais la bonne foi de la fabrique ne puisse être mise en suspicion par le conseil municipal. En un mot, pratiquons l'exactitude administrative jusqu'au scrupule, et n'oublions pas que Dieu nous demandera compte de notre gestion matérielle, comme de l'autre, sous la forme de cette interpellation terrible : *Redde rationem villicationis tuæ*[1].

On a dit avec raison, mes vénérés confrères, que les bons comptes font les bons amis. Par un effet de la même cause, l'ordre dans les chiffres de la compta-

1. Luc. 16, 1.

bilité paroissiale, c'est la paix dans les cœurs. On peut donc appliquer au prêtre, dans les détails de son administration, ce qui fut écrit de Dieu dans les variétés de son œuvre : *Nec major in maximis, nec minor in minimis,* car cela semble peu de chose d'exécuter la lettre de la loi ; mais c'est beaucoup, puisque c'est faire régner la justice et la charité.

Combien de paroisses, en effet, sont troublées par les illégalités dont le pasteur donne l'exemple ! au contraire, grâce à un conseil de fabrique bien dirigé, combien de divisions évitées, et quel embrassement assuré de la paix avec cette perfection de la justice administrative : *Justitia et pax osculatæ sunt !* Je serais trop heureux, mon cher confrère, si les remords et les bonnes résolutions de votre retraite s'étendaient jusqu'à ce chapitre de votre devoir pastoral. Il est mille fois plus capital que les esprits superficiels ne le pensent ; et quand, en parcourant la longue série des œuvres de Bossuet, je vois deux volumes portant ce titre : *Administration !* je prends en pitié les prêtres suffisants qui ont peur de déroger en mettant le pied sur ce terrain sacré, qui est une dépendance du temple, et où de si grands génies n'ont pas dédaigné de descendre.

III

Il y a une administration plus difficile que celle des intérêts, c'est celle des personnes. Tout curé, cepen-

dant, est obligé de compter avec un certain nombre d'auxiliaires, et sa manière de les prendre, de se les concilier, de s'en servir n'est pas la partie la moins délicate de sa tâche. Ne multiplions pas les catégories de personnes vis-à-vis desquelles vous avez une responsabilité administrative; contentons-nous de nommer vos fabriciens, votre instituteur, votre maire.

Vos fabriciens sont vos collaborateurs à titre gratuit; raison décisive pour les honorer. D'autant que ce serait à vous qu'il faudrait s'en prendre s'ils ne sont point honorables, puisque c'est vous, le plus souvent, qui les avez présentés à la nomination épiscopale. Cependant, pourquoi vos marguilliers sont-ils si peu exacts aux assemblées mensuelles du bureau, et vos fabriciens aux réunions trimestrielles du conseil, sinon parce que vous ne savez pas les attirer, les intéresser à l'œuvre, et que vous spéculez sur leur abstention au profit de votre liberté?

Le premier soin du pasteur envers les fabriciens et marguilliers doit être de leur inspirer une très-haute idée de leurs fonctions. Quoique le royaume de Jésus-Christ ne soit pas de ce monde, son Église est un établissement visible; il lui faut des temples pour ses assemblées, des autels pour son sacrifice, des ornements pour ses prêtres, des chaires, des confessionnaux, des fonts baptismaux : de là, la nécessité d'une épargne qui subvienne aux exigences de son culte public, et

d'une administration préposée à la garde de ce pieux trésor.

Dès l'origine du christianisme, ce trésor formé des libéralités offertes par les fidèles existait, et si les apôtres, ne pouvant suffire à sa gestion, résignent cette partie de leur tâche, ils font voir de quelle importance elle est à leurs yeux, par les conditions qu'ils exigent des suppléants qu'ils se donnent dans un si noble emploi. Voici les qualités requises des premiers administrateurs temporels de l'Église : *Considerate, fratres, viros ex vobis testimonii septem, plenos Spiritu sancto et sapientia, quos constituamus super hoc opus... et orantes imposuerunt eis manus*[1].

Telle fut la naissance de la propriété ecclésiastique et de son économat. Depuis, elle a passé par des transformations diverses, mais c'est toujours la même chose, sous des noms variés, et, quel que soit cet anachronisme d'expression, on peut dire que les sept diacres furent les premiers fabriciens de l'Église, partant que les fabriciens actuels sont leurs successeurs. Exposez souvent quels sont leurs titres de noblesse à ces gérants de la fortune si diminuée de l'Église.

Que sont devenus les temps où les fabriques, pourvues de larges dotations, égalaient les pompes de l'Église de la terre aux magnificences de celles du ciel? Cependant, quoique aujourd'hui leurs modiques

1. Act. 6, 3.

ressources suffisent à peine à l'entretien des choses les plus indispensables pour le service divin, elles n'en occupent pas moins la première place dans l'échelle des administrations. Elles n'administrent, il est vrai, que des deniers et des oboles, mais ces deniers et ces oboles sont le patrimoine de Dieu. Les soins qu'elles se donnent ont peu d'éclat, mais ils regardent l'autel, le tabernacle, la matière du sacrifice, et si la reine Élisabeth de Hongrie s'estimait moins honorée de tous les hommages décernés à la majesté de son trône, que de préparer, avec la plus pure fleur du froment, les hosties destinées à être consacrées, on peut dire que la fabrique chargée du même soin, par cette fonction, s'élève à la dignité de chose sainte.

Répétez donc souvent, mes vénérés confrères, à vos fabriciens et marguilliers : « Vous êtes les continuateurs des Laurent et des Étienne, ces fidèles gardiens du trésor de l'Église. Vous suppléez l'évêque dans une fonction importante de sa charge. Vous assistez le pasteur en partageant avec lui des soins dont il ne pourrait porter seul le poids. Comme il est le dispensateur des mystères de Dieu, vous êtes les économes des biens de sa maison. Vous n'entrez pas avec le prêtre dans le Saint des Saints, mais vous occupez une place éminente dans l'enceinte du temple, pour veiller à sa parure et à sa beauté. C'est dans vos mains que sont déposées les offrandes de la piété ; c'est à votre fidélité que sont remis les titres des fondations ; c'est

sur votre religion que se repose la dernière pensée des mourants qui ont compté leur âme au nombre des légataires nommés dans leurs dispositions suprêmes. Vous êtes les élus de deux autorités, ecclésiastique et civile, puisque l'Église et l'État concourent parallèlement à la formation de vos conseils; donc, premiers paroissiens de vos églises respectives, et nobles délégués de toute la congrégation chrétienne, tenez votre cœur à la hauteur de vos fonctions [1].

En même temps que la dignité de leurs fonctions, enseignez aux fabriciens le zèle qu'elles exigent. Le zèle n'est point cette inquiétude tracassière qui se mêle de tout pour tout brouiller, qui porte la passion politique dans des délibérations de presbytère ou de sacristie, qui crée des difficultés systématiques à toutes les motions faites par le curé, et qui sert des intérêts privés plutôt que ceux de la fabrique; c'est cette attention vigilante et soutenue qui caractérise un père de famille sage et prévoyant dans le maniement de ses propres affaires. Par conséquent, réclamez le zèle de l'assiduité aux assemblées et de la stricte observation des règlements: le zèle des bons conseils, qui s'industrie à créer de nouvelles ressources quand la balance n'est plus égale; le zèle de la générosité, qui s'inscrit en première ligne sur les listes de souscription, quand des besoins extraordinaires nécessitent un appel à la

1. Cardinal Giraud, *passim*.

charité publique; enfin, le zèle du dévouement actif, qui se dépense sans marchander pour débattre les conditions d'une entreprise, surveiller des réparations, assurer la bonne exécution de certains travaux.

On a fait souvent cette observation, en ce qui concerne les administrations gratuites, que si tous se montrent jaloux d'en faire partie, bien peu se mettent en peine d'en remplir les obligations. Il en est ainsi toutes les fois qu'il s'agit d'obligations obscures, dans lesquelles on n'est soutenu, ni par les encouragements de la publicité, ni par le mobile d'un agrément personnel.

Aussi, que voit-on souvent dans les assemblées de fabrique? Un fauteuil de président inoccupé, un secrétaire et un trésorier à titre purement nominal et honorifique, des conseillers n'acceptant que les prérogatives et répudiant les charges de leurs fonctions, des procès-verbaux signés de confiance, enfin des administrateurs infidèles par incurie, qui laissent des arrérages s'accumuler, des rentes prescrire, des redevances s'éteindre, et leur église souffrir toute sorte de dommages, parce qu'ils craignent, ou de se faire des ennemis, ou de se déranger en se donnant la peine d'une gestion plus correcte. Autant d'abus qu'un curé ne doit pas supporter, sans rappeler aux intéressés que leur investiture n'est pas purement honoraire, et qu'il faudrait avoir le courage de se démettre quand on n'a pas celui de faire son devoir.

Il ne vous suffit pas d'inspirer à vos fabriciens l'estime et le zèle de leurs fonctions, choisissez-les de bon exemple. Il y aurait dans leur vie une contradiction trop choquante entre un service qui les rapproche des choses saintes et une foi ou des mœurs qui seraient suspectes. La loi veut, il est vrai, qu'ils soient pris parmi les notables de la paroisse; mais, s'il y a la notabilité du rang, celle de la fortune, celle de la capacité, celle de l'éducation, il en est une qui, en ceci, peut suppléer à toutes les autres, et qu'aucune autre ne peut suppléer, la notabilité d'une vie sincèrement et pratiquement chrétienne. A quelque degré de la hiérarchie sociale qu'il appartienne, celui-là sera suffisamment notable, qui se montrera digne de servir de modèle aux plus lettrés de la paroisse : si vous faites jamais quelque exception à cette règle, en introduisant des chrétiens indifférents dans la fabrique pour lui rallier des influences utiles, que ce soit avec assez de discernement pour ne pas faire dire que vous sacrifiez l'édification aux intérêts.

Choisissez-les de bon exemple, choisissez-les de bon esprit. Vous y êtes particulièrement intéressé; vous êtes aussi fabricien, non par le choix des hommes, mais par un privilége de votre état : votre présence est de droit dans le conseil qui délibère, comme dans le bureau qui exécute : administrateur immuable, perpétuel, seul vous restez à votre poste quand tout change et se renouvelle dans la fabrique; il importe donc que

vous conserviez une part très-prépondérante dans ce gouvernement et que vous restiez, sinon l'arbitre, du moins le modérateur né des délibérations. Vous n'êtes pas seulement fabricien, vous êtes encore pasteur et père, ayant droit aux égards de tous vos paroissiens, et assez éprouvé par les autres amertumes de votre charge, pour être autorisé à vous ménager des assurances de paix dans vos assemblées de fabrique.

Éliminez donc peu à peu et, surtout, ne présentez pas les candidats capables de se changer pour vous en ennemis ou détracteurs. Rien de plus affligeant que de voir des fabriciens, mariés, admis à la première communion, baptisés par le curé, le poursuivre de préventions aveugles, de cabales malhonnêtes, de délations calomnieuses, de prétentions insolentes. Qui n'a entendu raconter l'histoire de quelque persécution de ce genre? Guerre à la fois niaise et méchante, par laquelle on refuse tyranniquement au pasteur d'ouvrir les crédits les plus nécessaires à l'exercice du culte; lésinerie insultante et vétilleuse, qui lui marchande la cire, épilogue sur le linge, chicane sur l'encens, spécule sur l'huile de la lampe et rappelle ce cri accusateur, porté jadis au tribunal du Siége apostolique par les religieux d'un monastère contre la sacrilége avarice de leur abbé : *Saint-Père, il nous mesure jusqu'au sang de Jésus-Christ* [1].

1. Voyez encore le cardinal Giraud.

Après la fabrique, l'école réclame votre sollicitude d'administrateur, c'est-à-dire après le marguillier, l'instituteur : *Maxima debetur puero reverentia*[1], écrit Sénèque; et l'Évangile avait dit avant le philosophe : *Ne contemnatis unum ex his pusillis, quia angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei*[2]. Le sentiment naturel est d'accord avec cette doctrine, car l'enfance n'est-elle pas à l'Église, à l'État, à la société, ce qu'est le printemps à l'année, ce que sont les fleurs à la nature, ce qu'est l'espérance aux tristesses du cœur? Or, par intérêt pour l'enfant, le prêtre a de grands devoirs à pratiquer envers l'instituteur. Autrefois, l'un des premiers dignitaires de chaque église s'honorait du titre d'écolâtre. Aujourd'hui, les responsabilités de cette charge sont partagées entre l'instituteur et le curé : l'instituteur qui donne l'enseignement pédagogique, le curé qui doit surveiller l'instituteur et l'école.

Sans doute, il est important que l'instituteur ne démolisse pas l'édifice spirituel élevé par le pasteur; mais en dehors des cas de dissidence nécessaires et reconnus tels par l'autorité ecclésiastique, il est expédient qu'il y ait entre eux des relations bienveillantes et amicales. De cette harmonie peut résulter un frein

1. *Pensées.*
2. Matt. 18, 10.

pour l'instituteur et une force pour le curé. Au contraire, si celui-ci, au premier motif de mécontentement, part en guerre ouverte contre l'instituteur, le harcèle par ses dénonciations, établit une barrière de défiance entre l'école et le presbytère, l'instituteur déjà mauvais deviendra pire, il cherchera à rendre impossible le curé qui a voulu le rendre suspect, la paroisse se divisera en deux camps, et, difficilement, le curé pourra reconquérir auprès des enfants, en deux heures de catéchisme par semaine, la prépondérance que son adversaire lui disputera, pendant tout ce temps, par des manœuvres et des insinuations hostiles.

Commençons donc toujours, envers l'instituteur, par les bons procédés. Savons-nous, en arrivant dans la paroisse, que ses principes et la tenue de son école laissent à désirer, feignons d'abord de l'ignorer. Faisons-lui une visite; essayons à son égard quelque prévenance gracieuse; parlons à son avantage dans l'occasion, relevons ses qualités, dissimulons ses torts : qui sait si nous ne parviendrons ainsi à nous l'attacher? et tel conseil de notre part, qui, donné plutôt, eût provoqué l'irritation, sera très-bien accueilli après ces préliminaires de conciliation.

Vous qui êtes chargé de faire du bien à tous vos paroissiens, pourquoi renonceriez-vous à convertir votre instituteur? Il y a des pasteurs qui y réussissent, et, alors, quelle paix solide on cimente avec lui! quels fruits on recueille! Mais certain pessimisme pastoral

se plaît à regarder ses adversaires comme étant, *à priori*, inconvertissables, décrète, par avance, que leur contrition ne sera que jonglerie, met au défi la grâce de Dieu de faire des miracles qu'il a déclarés impossibles, et accuse même d'indulgence coupable les prêtres qui osent absoudre ceux qu'il trouve bon de condamner à l'impénitence finale : et, cependant, comme bien souvent une affection vraiment évangélique opérerait de ces changements que nos ressentiments ne tentent même pas! *Charitas omnia sperat*[1]. Dieu veuille qu'aucun de vous, à cette peinture, ne reconnaisse celle de ses sentiments envers son instituteur.

L'instituteur connaît, d'ailleurs, mieux que personne, l'opinion de la paroisse sur l'administration du curé; d'autre part, nul ne sait mieux que le curé ce que l'on pense de l'instituteur; si ces hommes sont unis par un lien vraiment religieux, se donnent de mutuelles informations, contractent pour le bien une de ces alliances que les Romains appelaient : *Do ut des;* et si, de plus, pendant leurs entrevues, ils échangent leurs idées sur les aptitudes, sur le caractère des enfants et sur la manière de les prendre, nul doute que ces deux influences ainsi unies, coalisées, ne constituent une puissance plus utile encore à la religion qu'à l'ordre paroissial.

« J'ai pratiqué tout ce que vous conseillez, me dira

1. Cor. 13, 7.

« peut-être un pasteur dont la patience est réduite aux « abois, mais je n'ai rien obtenu, et je suis obligé de « combattre comme un ennemi celui dont je n'ai pu « faire mon auxiliaire. »

Si, la main sur la conscience, vous pouvez attester le fait, mon cher confrère, la conclusion n'est pas douteuse, il faut ouvrir les hostilités; mais sous quelle forme? Gardez-vous de vous faire justice vous-même, soit du haut de la chaire, soit dans des épanchements privés, soit par des plaintes orales ou écrites à l'administration universitaire, qui ne gardera pas toujours vos secrets : exposez la situation à vos supérieurs, demandez-leur de quelle manière et dans quelle mesure vous devez réagir contre le mal; priez-les de prendre la responsabilité des démarches nécessaires pour le corriger ou pour le supprimer, enfin couvrez-vous de leur égide et gardez le silence pendant tout le temps des négociations : de cette manière vous évitez les scandales de la lutte sur place, vous vous assurez toutes les chances de la victoire, et vous ne vous exposez pas à créer un plus grand désordre pour en guérir un moindre.

S'il y a plusieurs écoles dans votre paroisse, et s'il existe la rivalité ordinaire entre ces écoles, ne vous déclarez jamais ouvertement contre l'une d'elles, à moins que de hautes raisons de justice, de discipline scolaire ou d'ordre moral ne vous y obligent. Observez une stricte neutralité entre les prétentions et les conflits

de ces établissements, faites-leur le même nombre de visites, honorez-les des mêmes attentions, assistez avec le même zèle à leurs distributions de prix.

Cependant, y aurait-il quelque inconvénient à vous démontrer un peu en faveur des écoles congréganistes, dans un temps où elles sont si injustement persécutées? Ces instituteurs consacrés à Dieu, à qui on confisque le pain, la liberté et les sympathies publiques, n'ont-ils pas droit à quelque compensation de votre part? Ils ont abandonné pour vos petits catéchisés leur famille naturelle, leur famille de disciples leur est ravie, ne devez-vous pas leur tenir lieu de ce qu'ils ont perdu? Mon cœur a répondu : Oui. Ma raison vous répond : Consultez moins, en ceci, votre cœur que le plus grand bien du troupeau, suivant les indications du temps et des lieux.

S'il importe que le pasteur vive en bons termes avec son instituteur, qu'il évite toute apparence d'intimité avec l'institutrice. Ne refusons pas à celle-ci les encouragements paternels requis par notre ministère, accordons-lui les égards prescrits par la politesse; mais ne franchissons pas cette limite posée par les saints : *Sermo rarus, brebis et austerus*. Ou bien l'institutrice est jeune, et, alors, elle peut vous compromettre par son âge; ou bien elle a beaucoup d'années, et, dans ce cas, elle peut nous compromettre par ses indiscrétions. Souvent, en effet, ces dernières rassemblent à certaines veuves dont saint Paul conseillait à Timothée de fuir

la société : *Simul autem et otiosæ, discunt circuire domos; non solum otiosæ, sed et verbosæ, loquentes quæ non oportet*[1]. N'ouvrons pas notre presbytère à ces visiteuses qui écument les bruits de la paroisse pour nous les porter, et qui, après nous avoir livré les secrets de tout le monde, nous livrent à tout le monde pour un plaisir de commérage ou un intérêt de vanité.

En résumé, usez de tous les droits que l'Église et la loi civile vous reconnaissent, pour élever le niveau moral et intellectuel des écoles. Examinez, au point de vue de la doctrine et de la décence, les livres dont on s'y sert; faites cesser, partout où cet abus existe, le mélange des garçons et des filles sur les mêmes bancs. Enfin, soyez heureux de contribuer perpétuellement à ce miracle du Très-Haut : *Linguas infantium fecit disertas*[2]. *Citavit illum pane vitæ et intellectus*[3]; et que si, par hasard, vous étiez détourné de ce grand devoir par de frivoles prétextes d'amour-propre blessé, mettez votre dignité sous la sauvegarde de l'humilité, de la charité, de la piété, de l'abnégation et du zèle : vous serez puissant par vos condescendances même. Ah! si nous étions saints, comme nous serions parfaits administrateurs!

Après les fabriciens, après l'instituteur, il est une

1. I Tim. 5, 13.
2. Sap. 10, 21.
3. Eccl. 15, 3.

autre personne de la paroisse avec qui nous sommes en rapports administratifs, le maire.

Puisque, d'après le précepte de l'Apôtre, nous sommes tenus d'honorer les magistrats séculiers en général, à plus forte raison celui de notre commune. Donc, tout en réservant les droits de la conscience et de la dignité, témoignons des égards au maire, même quand nous sommes assurés, de science privée, qu'il ne les mérite pas. Au lieu de miner son autorité par des propos légers ou par des ingérences intempestives, tant qu'elle reste sur son terrain, respectons-la et faisons-la respecter. Le maire représente un pouvoir, dans ce moment où tous les pouvoirs sont à terre, c'est un acte de piété chrétienne de contribuer à leur réhabilitation, en les honorant tous dans un seul.

Ne vous commettez jamais, ni en démarches, ni en prétentions illégales à son préjudice; ainsi attaqué par vous, il se défendra; cette lutte passionnera la paroisse, divisera les esprits, et vous serez responsable devant les tribunaux de vos empiétements illégitimes, devant l'opinion, de la déconsidération que vous attirerez à votre sacerdoce, et devant Dieu du préjudice que vous aurez porté aux âmes.

Ne rompons en visière avec notre maire que dans les cas d'urgence absolue. Épuisons donc tous les moyens de conciliation avant d'entrer en lice. N'ouvrons le feu qu'après avoir essayé toutes les sommations; non celles de l'orgueil, de la violence ou de

l'intérêt, mais celles de la patience et de la charité. Rien de plus funeste à l'édification en général que ces conflits entre l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle, où l'étole et l'écharpe municipale, engagées l'une contre l'autre, se déchirent par leurs mutuels froissements, et perdent un prestige mille fois plus utile que ce qu'elles prétendent gagner en pouvoir ou en préséance.

Sans doute, le curé doit rester maître dans son église et y maintenir l'autorité civile à son banc, si elle était tentée d'en sortir; mais, toute revendication des droits du sacerdoce est une noble et grande guerre, n'en faisons pas une petite. Combattons en défenseurs du temple, qui souffrent même des coups qu'ils sont obligés de donner, non en spadassins querelleurs et avantageux, qui se délectent au cliquetis des armes, et qui se vantent, même quand ils sont renversés. Honneur donc au pasteur qui souffre persécution, parce qu'il arrêta le maire franchissant les degrés du sanctuaire, fixant, de son chef, l'heure des offices, prétendant nommer ou destituer les sonneurs ou bedeaux, s'ingérant dans la police du culte, refusant systématiquement aux fabriques les secours que leur doit la commune en cas d'insuffisance de revenus!

Honneur, dis-je, à ces martyrs de l'attaque ou de la résistance, surtout quand ils ne compromettent point, par des torts dans la forme, la sainteté de leur cause et de leur personnalité ; mais quand l'opposition du

curé au maire n'est qu'une monomanie, une obsession d'animosité privée; quand le curé passe sa vie à aiguiser ses traits et à pointer ses épigrammes contre le maire; quand il fait de celui-ci l'objet de ses allusions en chaire, le héros de ses scènes comiques en conversation, suivant une expression vulgaire, la tête de Turc de ses coups les plus cruels en toute rencontre, alors quelle affliction pour la charité et pour les droits même du sacerdoce, défendus d'une manière si peu sacerdotale! Mes vénérés confrères, la loi canonique interdit aux clercs de porter des armes : les armes les moins honorables, dans nos mains, ne sont pas celles qui frappent par devant, ce sont celles qui transpercent par derrière; ce ne sont pas celles qui tirent des veines de nos adversaires quelques gouttes de sang, ce sont celles qui font au cœur ou à l'honneur des blessures empoisonnées.

N'allons donc pas abandonner notre Église à de profanes immixtions, mais ne la déshonorons pas davantage par de profanes représailles. Si nous avons à prendre l'offensive contre le maire, soit auprès du préfet, soit auprès de l'autorité judiciaire, soit auprès du ministre, faisons toujours passer nos doléances par les bureaux de l'évêché, afin qu'elles soient rédigées avec contrôle, et envoyées avec plus d'autorité. N'oubliez pas que certaines qualifications ou injures adressées par vous à un maire, même dans une correspondance sans publicité, sont passibles d'une répression légale.

Étudiez, dans le Code Pénal (art. 201 et suivants), les délits qui peuvent être commis par des ecclésiastiques dans l'exercice de leurs fonctions, et quelles sont les condamnations qui les frappent; enfin, mesurez vos paroles et vos actes de manière à ne jamais donner prise, ni aux procès-verbaux accusateurs, ni aux poursuites, ni même aux récriminations de votre magistrat municipal, et vous serez bien autrement grand dans cette attitude que dans ces pugilats de chaire sacrée, où la politique communale tient plus de place que l'Évangile, et où vous pouvez courir les chances de la prison, pour soutenir des passions de coterie.

Vous vous étonnerez peut-être, mon cher confrère, que, dans l'ensemble de mes conseils administratifs, je vous exhorte à la modération plus qu'à la vaillance, au support plus qu'à la guerre, à l'humilité plus qu'aux revendications : c'est que l'humilité est une puissance qui désarme nos adversaires, parce qu'elle ne les humilie point, ce qui est la manière la plus efficace de les vaincre. C'est que, pénétré de cette vérité connue : « Moins on a de tête, plus on a d'entêtement », je suis trop jaloux de vos avantages réels pour vous souhaiter celui-là. C'est que l'on peut se montrer très-humble d'esprit, et se réfugier dans une certaine fierté d'âme, qui consiste à dominer moralement ses adversaires, et à leur prouver qu'on pratique la perfection dont on est le prédicateur. C'est que, tout comme l'obéissance digne se place au-dessus du commandement qui ne l'est pas,

l'humilité par amour et par élévation d'âme, est bien supérieure aux triomphes de l'orgueil satisfait.

Mais il y a un motif encore plus décisif de ma tendance à vous rappeler vos devoirs, plutôt que vos droits, le voici : la nature vous prêche assez votre droit, je dois être ici l'organe du devoir; toutes vos passions vous inclinant d'un côté, ma mission est de vous faire pencher vers l'autre. Est-ce à dire que je ne me sente pas à votre unisson, ô vénérés et chers amis! dont je pressai si souvent le cœur contre le mien, soit comme prédicateur de retraites pastorales, soit comme administrateur diocésain? Serait-il vrai que, dans ce débat, je vous abandonne pour déserter à certains brouillons de village, sans tête, sans bienveillance, sans Dieu, et cela parce qu'ils sont ornés d'une écharpe par les mains d'un gouvernement impie? à Dieu ne plaise; seulement ne pouvant vous arracher à votre croix, je ne veux pas que vous en perdiez le fruit... *Ut non evacuetur crux Christi*[1].

IV

Les œuvres, dans une paroisse, sont encore une charge qui s'impose au prêtre administrateur. Cette charge suppose deux aptitudes, celle qui organise les

1. I Cor. 1, 17.

œuvres à faire, et celle qui conserve les œuvres faites. Beaucoup d'hommes ont des idées en ce genre, bien peu ont la suite nécessaire pour les faire germer et fructifier. Ici, je trouve devant moi un vaste champ d'exploration, le sujet d'un livre plutôt que d'un point de conférence. Je pose donc des limites pour m'imposer l'arrêt, et des jalons pour me préserver des digressions. Un mot, au point de vue administratif, de vos principales œuvres paroissiales : celle du Dimanche, celle du Denier de Saint-Pierre, celle de la Propagation de la Foi, celle des Bibliothèques paroissiales, celle des Cercles et diverses Confréries.

On imagine, aujourd'hui, tant d'œuvres d'utilité douteuse et de titre quintessencié, que des catholiques sensés disent souvent : « Qui nous donnera une bonne confrérie des commandements de Dieu et de l'Église! » L'œuvre du Dimanche répond à ce désir, car elle a pour but de procurer, par l'observation d'un seul commandement, celle de tous les autres. Ce n'est pas ici le cas de vous prouver ce que vous savez et enseignez très-bien, que le dimanche est la fête de l'univers, que, de sa sanctification, dépend la santé des âmes et des corps dans la société comme dans la paroisse; que l'hérésie le chôme encore mieux que nous, et que le silence du port de Londres, ce jour-là, ainsi que des villages de la Suisse protestante, est un sanglant reproche à l'adresse de nos populations ouvrières; enfin,

qu'à l'heure où les pieuses réjouissances du dimanche seraient remplacées par les orgies du lundi, celles-ci, dérobant à l'homme sa santé, sa raison, son honneur, sa fortune, ses bonheurs domestiques, ses sympathies, le peuple tomberait dans l'abrutissement, au même instant où Dieu tomberait dans l'oubli. Encore une fois, pas de dissertations ni de lamentations sur le mal; quel moyen d'y remédier?

Ici, reparaît l'avantage de la concorde entre le curé et le maire. Leur concert peut constituer une force souveraine contre la profanation dominicale. Des règlements de police sagement, mais énergiquement exécutés, quelques poursuites en contravention au besoin; la fermeture des cabarets pendant l'office ou à certaines heures de la nuit, en un mot, l'appui du bras séculier venant en aide à la religion pour protéger le repos du saint jour, tout cela, par simple mesure disciplinaire, sans contrainte, peut changer dans peu de temps la moralité d'une paroisse. Heureux le curé qui a un maire capable de comprendre un tel dessein et d'y collaborer! Sans doute, le résultat est difficile à atteindre; n'en désespérons pas sans avoir rien essayé.

Le concours des familles chrétiennes vous servira plus encore que celui de l'autorité locale. Groupez-les en pieuse confédération, en ligue sainte contre l'inobservance du dimanche. Qu'elles s'engagent à ne point travailler et à ne point faire travailler ce jour-là, à

ne pas acheter d'autres marchandises que celles nécessaires à la vie, et à choisir, pour leur usage personnel, des fournisseurs et des ouvriers faisant profession de respecter le chômage prescrit par la loi de Dieu. Ensuite, la parole d'honneur de ces chrétiens fidèles étant donnée, réunissez-les quelquefois, pour la leur rappeler ; convoquez-les à certains jours, au pied des autels, pour faire amende honorable à Dieu de la profanation de son saint jour; obtenez-leur des indulgences d'encouragement de la part du Saint-Siége; rayez du cadre de l'association ceux qui en violent scandaleusement les statuts; en un mot, tenez la main et une main ferme à ce que les promesses faites soient loyalement exécutées, les fruits vous récompenseront du soin qu'ils vous auront coûté.

Si, parmi vos propriétaires d'usines et de manufactures, il s'en trouve qui soient chrétiens, tâchez de vous insinuer auprès de ces honorables industriels pour en faire vos coopérateurs. Quand leurs feux ne peuvent être éteints sans grave dommage, le dimanche, obtenez, au moins, qu'ils laissent à leurs ouvriers le loisir et la liberté d'accomplir leurs devoirs religieux. A l'occasion, faites rougir nos patrons catholiques, en leur rappelant ceux d'Angleterre et d'Allemagne qui, ayant les mêmes raisons économiques pour excuser la violation de la loi chez eux, se l'interdisent. Louez surtout et souvent ces manufacturiers hollandais, qui payent la semaine aux ouvriers le mercredi, afin que

son produit soit assuré à la famille et ne serve pas à la profanation du jour du Seigneur.

Et si l'usine s'obstine dans une concurrence impie contre la paroisse, alors, sans colère, mais sans faiblesse comme sans imprudence, protestez contre cette promiscuité des sexes, cette traite des enfants, ces antres du blasphème et de la corruption, et ramenez les affections de vos paroissiens vers l'agriculture : la terre n'est pas seulement la mère nourricière, elle est la mère institutrice des hommes. L'exploitation de la houille, au moral comme au physique, les dégrade, celle de la terre les relève ; l'industrie les ravit à Dieu, la terre les lui rendra. Heureusement, les mines de houille s'épuisent, tandis que la fécondité du sol est inépuisable.

Enfin, organisez le dimanche religieux de telle manière qu'il intéresse plus encore que celui qui ne l'est pas. Échelonnez, dans la journée, des réunions, des loteries, des séances de jeux ou de cercle qui empêchent de la trouver longue. Mêlez-vous aux récréations des jeunes gens quelquefois, entendez-vous avec les institutrices ou avec les directrices de congrégation pour régler les distractions des jeunes filles. Surtout rehaussez votre culte extérieur de telle manière que l'église soit le grand centre d'attraction de la paroisse. Par la richesse des décorations, par la splendeur du luminaire, par la pompe liturgique, par la beauté des chants, faites la concurrence

aux bals et autres réunions profanes. Les chants, quand ils sont bien choisis et bien exécutés, exercent un grand empire sur l'âme du peuple. Les hymnes de l'Église de Milan avaient ému Augustin jusqu'aux larmes, bien avant la prédication de saint Ambroise. Diderot disait, en parlant des chœurs de nos églises : « Je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique sans que mes entrailles n'en aient tressailli. » Le roi de Prusse fut tellement frappé des cérémonies de Saint-Sulpice, en 1814, qu'en arrivant à Berlin, il ordonna aux ministres d'inventer une liturgie pour les fêtes protestantes. Rousseau, Bolingbroke, Voltaire, se déclaraient vaincus par cette irrésistible séduction.

O mon cher confrère, je n'oserai pas vous conseiller de tenir l'harmonium, sous la chasuble, pendant *le Kyrie, le Gloria* et *le Credo;* mais occupez-vous de vos chants liturgiques; confiez-en la direction à des maîtres très-capables, si vous ne pouvez la prendre vous-même, et tâchez de faire revivre ces heureux temps où saint Cyprien nous apprend qu'on se délectait, même aux festins, par les sons de la psalmodie sacrée; où saint Chrysostôme disait aux pères de famille : *Filios et uxores edoceatis cantica decantare*[1]; où les villageois contemporains de saint Basile réjouissaient leurs occupations et leurs campagnes par ce refrain sublime : *Gloria Patri,* etc.;

1. S. Chrys. hom. 10.

enfin, où saint Jérôme, parlant des travaux champêtres de la Palestine, disait : *Quocumque te verteris, arator stivam tenens alleluia decantat; sudans messor psalmis se avocat; et curva attondens falce vinitor, aliquod Davidicum canit. Hæc sunt carmina, hæ amatoriæ cantiones*[1] ! Que notre dimanche soit une répétition générale, un chœur paroissial de ces mêmes accents, le dimanche les fera connaître et ils le feront aimer; le dimanche fera supporter la semaine, et la semaine le fera désirer.

L'œuvre du Pape, ou du Denier de Saint-Pierre, est la première après celle de Dieu. Elle a pour but de pourvoir à la source même du sacerdoce : sous ce rapport, elle prime la Propagation de la Foi; car que deviendrait cette propagation si elle n'avait point de propagateurs? Cependant, combien de paroisses où ce tribut est inconnu ! Vous n'osez pas le percevoir, dites-vous, de peur de scandaliser les ignorants du troupeau et les pharisiens de la libre-pensée? Laissez les pharisiens, qui se scandaliseraient bien davantage et bien plus justement, si les catholiques n'avaient, ni assez de foi, ni assez de cœur pour subvenir à la détresse de leur Père; quant aux ignorants, donnez-leur l'instruction; bientôt vous pourrez leur demander la souscription.

Oui, préparez-les de longue main à cette charité.

1. S. Hier.

Parlez souvent, dans vos prônes et catéchismes, du Pape, de ses prérogatives, de son gouvernement à la fois spirituel et matériel, de la nécessité du second pour servir d'instrument au premier, de la raison d'être de la chancellerie, de la cour, des dépenses pontificales, et, en revenant sur ce sujet avec opportunité, clarté et piété, vous vous assurerez à la fois, et le droit de faire la quête pour le Denier de Saint-Pierre, et le bonheur de la faire fructifier. Il n'est guère possible qu'une paroisse soit inexorablement réfractaire à une telle éducation.

Que si, par impossible, votre peuple fermait obstinément l'oreille à ce bon sens, et les yeux à cette évidence, organisez, par cotisations versées à domicile, la souscription que vous ne pouvez rendre générale ; obtenez des personnes pieuses l'offrande que vous n'osez pas solliciter de la multitude ; pénétrez-vous de cette nécessité, que votre église paroissiale doit être tributaire de l'Église universelle ; ne regardez pas avec envie l'argent qui passe de vos mains à celles de la papauté ; nommez des collecteurs accrédités pour le recueillir, un pieux trésorier pour le garder, des expéditionnaires sûrs pour l'envoyer exactement ; et, si peu que cette branche de votre administration prospère, regardez-la comme une grande bénédiction répandue, du haut du Vatican, sur votre bercail.

Après le Denier de Saint-Pierre, la Propagation de

la Foi est votre première œuvre à organiser et à gérer. La privation du christianisme est, de toutes les infortunes, la plus grande; aussi, le don de la foi est, de toutes les aumônes, la plus méritoire. Cette aumône ne date point d'aujourd'hui : « Mettez, disait saint Paul, chaque dimanche, quelque chose en réserve, afin que, lorsque je passerai chez vous, je me charge de votre offrande et l'envoie aux saints qui sont à Jérusalem[1]. » Ainsi, cette association est à la fois une institution du siècle des apôtres et une nouveauté du nôtre, car elle pourrait être définie : l'avénement des classes populaires à la puissance morale de l'aumône universelle, c'est-à-dire au soulagement de l'humanité dans les deux mondes.

Trêve de considérations, qui sont partout et qui ne doivent point se trouver ici, parce qu'il ne s'agit pas de plaider la cause de la Propagation de la Foi, mais de vérifier votre état d'administration à cet égard, Or, qu'envoyez-vous aux Églises lointaines tous les ans? Leur sou de chaque semaine est-il prélevé régulièrement? Les petits enfants, les serviteurs et tout le peuple croyant sont-ils enrôlés dans cette association? N'y a-t-il point des dizaines de souscripteurs qui sont incomplètes, et des dizeniers qui négligent de recueillir cette souscription? Votre paroisse occupe-t-elle un rang d'honneur dans le ta-

1. I Cor. 16, 2.

bleau annuel des recettes de l'œuvre, et, en répartissant par tête le total de vos générosités, cette capitation de vos dons ferait-elle honneur au zèle qui les provoque, à la vigilance qui les fait rentrer, et à la sagesse qui les distribue? Nous aimons quelquefois à faire pulluler nos revenus, et nous les couvons des yeux du cœur; ayons plus d'ambition encore à propos des revenus apostoliques. Nous brûlons de convertir nos paroissiens; convertissons donc des infidèles, dont la prière les convertira mieux que nos sermons.

Les bibliothèques paroissiales sont une création très-utile dans les endroits où il y a une certaine culture d'esprit. Le plus grand fléau du jour, c'est la liberté de la presse. Il est impossible que le tempérament moral de la France résiste à ce lent empoisonnement qui lui est infusé. Napoléon Ier disait qu'il ne se chargeait pas de gouverner un peuple qui lirait Voltaire et Rousseau, et il n'y eut pas, sous son règne, une seule réédition de ces génies destructeurs. Depuis, dans les premières années de la Restauration seulement, il a paru, en divers exemplaires, 500,000 volumes de ces deux auteurs : ajoutez-y tout ce qui a été imprimé, durant notre demi-siècle, de blasphématoire et d'ordurier; les licences effrénées du journalisme dépassant celle des livres; le bon marché de ces productions, leur corruption coulant à pleins bords avec le vin de l'ivresse dans

les cabarets, les campagnes et les foyers infectés par cette inondation immonde, et dites-moi s'il n'y a pas de quoi désespérer à jamais de la salubrité de notre atmosphère intellectuelle et de la moralité de notre esprit public.

Il existe des utopistes aux yeux fermés qui voient dans les avantages de cette liberté, le correctif de ses inconvénients. En principe, c'est là une négation du péché originel, car elle suppose le contraire de la vérité, à savoir que l'humanité a plus d'inclination pour le bien que pour le mal ; en fait, c'est là une aberration de statistique, car exposez, sur le boulevard, deux livres ou deux journaux écrits avec le même talent, l'un en faveur de la vérité chrétienne, l'autre contre : le premier n'aura pas dix acheteurs quand l'autre en aura cent. Il faut donc que la France limite un jour la liberté de ce mal, ou qu'elle en périsse.

Mais, en attendant, qu'avons-nous à faire pour le combattre? Vous qui gouvernez une paroisse où l'instruction primaire a développé le goût de la lecture et certaines curiosités de l'esprit, fondez une bibliothèque de résistance. En opposition au café qui reçoit les mauvais journaux, et qui est devenu le cabinet de lecture des oisifs, louez un modeste salon, où l'on puisse lire, gratuitement, les bons journaux et les bons ouvrages. Mettez-vous en rapport avec l'Œuvre de Saint-Michel pour obtenir un dépôt de ses livres de propagande. Demandez la même faveur au directeur

de la bibliothèque diocésaine. Ayez particulièrement quelques nouveautés, le dimanche, pour intéresser et retenir les ouvriers intelligents. Que la composition de votre bibliothèque, toujours pure sous le rapport de l'orthodoxie dogmatique et morale, ne soit pas trop exclusivement mystique, pour ne pas effrayer les esprits qui ne le sont pas.

Occupez par ces lectures bien choisies les soirées des familles avides de s'instruire. Quand il y a un esprit difficile ou hostile dans une maison, tâchez d'y introduire, sous forme de prêt ou d'abonnement, un livre remarquable qui vous servira, peut-être, de précurseur. En un mot, agissez par cette prédication écrite partout où la vôtre ne peut atteindre; faites du bon livre un missionnaire paroissial toujours à résidence; renouvelez-le souvent pour qu'il ne s'use pas, annoncez son arrivée et relevez ses mérites du haut de la chaire quand il sera ignoré ou négligé, et bientôt votre bibliothèque deviendra un puissant auxiliaire de votre apostolat; car, tandis qu'il ne prêche que rarement et brièvement, elle parlera toujours.

Sans doute, les anciens avaient un peu idéalisé l'action des livres quand ils les appelaient : Remèdes de l'âme; les sacrements méritent bien autrement ce nom; mais les livres ont encore la vertu antique, puisqu'ils peuvent disposer et conduire aux sacrements.

Le cercle renferme pour l'ouvrier, non-seulement son

cabinet de lecture, mais encore son café, ses salles de jeu, son gymnase, son athénée, son théâtre, son casino complet, le tout à prix réduits, sans dommages pour la famille et sans danger pour son âme. Certes, je n'oserais blâmer l'ouvrier qui préférerait aux joies du cercle catholique celles de son foyer ; mais en fait, et par un courant presque irrésistible du jour, l'ouvrier cherchant sa distraction en dehors du foyer, il est avantageux de lui offrir la distraction honnête pour le préserver de celle qui ne l'est pas. Sans doute, les avantages du cercle pourraient être mis en doute si, déplaçant la population masculine de nos églises sans l'améliorer, il tendait à devenir la paroisse des hommes, pour faire de la paroisse le cercle des femmes; mais une sage réglementation a prévenu ces conséquences, et ces conséquences ne sauraient se produire quand le directeur du cercle n'est autre que le curé ou son vicaire; c'est l'hypothèse dans laquelle je me place.

Prêtez-vous donc à cette organisation, si elle est possible et désirée dans votre paroisse, et ne reculez, ni devant vos répugnances, ni devant les difficultés. Ne reculez pas à cause du temps à sacrifier; le temps que vous passez avec les hommes vous met en demeure de les dominer par la supériorité intellectuelle et morale, et vous profite au lieu de vous appauvrir. Ne reculez pas à cause des violences à vous imposer ; ce ministère qui vous oblige d'être aimable, quand vous préféreriez

n'être qu'autoritaire; à faire des frais de cœur en conversation, quand vous aimeriez mieux tonner du haut de la chaire; à vous mêler au peuple, quand votre goût vous porterait à vous séquestrer; enfin, à moraliser par des charmes de sociabilité, tandis que vous avez l'habitude de ne pratiquer la charité apostolique qu'à l'église : tout cela peut vous faire beaucoup de bien, et décupler le bien que vous faites aux autres.

Enfin, ne reculez pas à cause de l'inutilité de tels efforts. L'expérience prouve que le sacerdoce a toujours, sur les hommes réunis à part, une influence qu'ils ne subissent pas au même degré dans les assemblées mixtes. D'ailleurs, fût-il vrai que le cercle est inutile à la classe dirigée, il ne l'est point à la classe dirigeante. Combien de vos notables qui ne fréquentaient pas les sacrements avant d'être mis à la tête de ces associations, sont des chrétiens modèles, depuis qu'ils ont une responsabilité qui les engage, et donnent le bon exemple, parce qu'ils sont obligés de le recommander! Combien qui étaient courbés sous le joug du respect humain, et qui ont relevé leur noble front depuis qu'ils ont été élevés à la dignité d'exemplaires publics; prêchant comme des missionnaires, combattant comme des croisés, et allant au bien comme les Français vont au feu, c'est-à-dire la tête fière, la poitrine bien découverte, sans regarder autour d'eux s'ils sont regardés; si bien que, grâce à ces pionniers de l'apostolat laïque, on peut dire que,

par un singulier contraste, depuis cinquante ans, la démoralisation monte et le respect humain descend.

Une dame priant son curé de se mettre à la tête d'une œuvre charitable en ces termes : « Ayez pitié de vos pauvres, » et celui-ci répondant : « Mes pauvres ne manquent de rien. — Eh bien! repartit la dame, ayez pitié de vos riches. » Pareillement, si vous avez les éléments d'un cercle dans la paroisse, pour vous engager à l'ouvrir, je ne vous dirai pas : « Ayez pitié de vos travailleurs », mais : « Ayez pitié de vos bourgeois! »

Voilà nos principales œuvres à organiser ou à gouverner. Bien d'autres pourraient vous être signalées, mais leur place est au chapitre du zèle plutôt qu'à celui de l'administration ; n'en repoussons aucune *à priori*, et jetons-nous, sans esprit de routine, dans le mouvement catholique, cherchant à le diriger, non à le refouler par des efforts systématiques en arrière. L'Église est cette reine entourée de variété, *Circumdata varietate*[1], dont parle l'Écriture : toujours la même en soi, multiforme dans les inspirations de sa charité et de son prosélytisme; aussi, le prêtre qui affecte avec obstination les vieux errements en matière de zèle, peut être coupable, et parce qu'il n'est pas de son temps, et parce qu'il méconnaît la fécondité immortelle de sa Mère. N'oublions pas, surtout, que l'association est la

1. Ps. 44, 10.

grande force du moment, dans les œuvres catholiques comme dans les entreprises industrielles, et qu'un pasteur qui a la prétention de suffire seul aux besoins de sa paroisse, sans grouper autour de lui des renforts laïques dont il pourrait disposer, sans s'aider des concours volontaires qui se présentent, sans utiliser une surabondance de sève paroissiale qui fermentera et se retournera peut-être contre lui, s'il ne l'emploie pas, ce pasteur fait preuve de présomption, d'imprévoyance et d'incapacité.

Ayons donc l'amour des œuvres en général, non celui des innovations ; seulement, n'oublions pas qu'il ne suffit point de créer ; il faut conserver et soutenir ce que nous avons planté : et le curé le plus accompli n'est pas celui qui est le mieux doté dans son mobilier, dans ses biens de fabrique, dans ses auxiliaires civils, dans ses œuvres', mais celui qui les administre le mieux. Pour y réussir, demandons à la grâce d'état le goût et l'inspiration que la nature nous refuse souvent, et méritons, à l'heure de notre mort, cette récompense promise à l'administrateur consciencieux : *Euge serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam* [1].

1. Matt. 25, 21.

DEUXIÈME DISCOURS

Le Prêtre au tombeau.

Consepulti estis cum Christo [1].

En descendant de la croix, Jésus est mis dans un sépulcre. La scène nous est racontée par la tradition chrétienne. Joseph d'Arimathie porte le corps divin avec Nicodème et quelques obscurs disciples. Ensuite viennent les saintes femmes. Plus loin, s'avance la mère défaillante du Sauveur, soutenue par le bras filial de saint Jean. On quitte la place où la croix fut plantée et où était la tombe du premier Adam, pour aller ensevelir le Second dans un jardin voisin; et au moment où la première Ève reçoit la visite de Jésus dans les limbes, la seconde traîne dans ce lieu, qui est le cimetière des malfaiteurs, une désolation telle que

1. Rom. 6, 2.

la vaste science des anges, elle-même, ne saurait la comprendre.

Également, le prêtre sera un jour détaché de sa croix; — Dieu seul peut savoir dans quel état, car il ne suffit pas d'avoir stationné sur le calvaire pour être sauvé, le mauvais larron est la preuve que nous pouvons abuser de tout, même de la croix qui a racheté le monde! — Des bras de votre croix, vous passerez entre les bras de la mort; et, alors, assistez aux apprêts et à la cérémonie de vos funérailles. Contemplez-vous, par la pensée, livide et décomposé, sur la couche de votre chapelle ardente. Voyez défiler devant cette dépouille vos paroissiens, les uns émus de vos bienfaits et de votre souvenir, les autres insensibles, plus occupés de votre successeur que de vous-même. Écoutez les mouvements réguliers de cette pendule, mesurant les dernières minutes qui vous restent à passer au presbytère. Entendez le son plaintif de ces cloches qui vous pleurent. Voilà vos confrères voisins et vos chantres qui viennent vous enlever. On vous porte devant cet autel et ce tabernacle, auxquels vous avez tant de comptes à rendre. Pour la dernière fois, vous êtes paré de ces vêtements sacerdotaux, qui vont vous être ôtés, tandis que vos mains, votre front, votre âme resteront marqués d'un caractère qu'on ne vous ôtera jamais. On vous accompagne en grande pompe au cimetière; à voir les larmes, le deuil, la foule de votre cortège, on dirait un dernier jour ajouté à votre vie...

Mais j'entends des coups de marteau retentir sur les planches d'une bière, un cadavre a disparu dans le sol, « on jette de la terre sur votre tête, et en voilà, à jamais [1]. »

Non, ce n'est point à jamais, car, tandis que l'ombre finit, voici la réalité qui commence. Le prêtre est comme le soleil, achevant sa carrière sur un horizon, pour la reprendre sur un autre; et, citoyen de deux mondes, il doit passer en exilé dans le premier, afin de mériter plus sûrement la gloire du second. Voilà pourquoi Jésus dit à ceux d'entre nous qui ont des ambitions : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur* [2] ? et il répond à ceux qui le consultent sur les conditions de la perfection : *Vende omnia quæ habes et da pauperibus* [3]. Voilà pourquoi nos pères ajoutaient : *Sic transeamus per bona temporalia, ut non amittamus æterna* [4], regardaient ce monde comme un chemin non comme une patrie, appelaient la vie un pèlerinage, leurs maisons des hôtelleries, la mort une émigration, et, arrivés au terme de leur course, faisaient inscrire sur la poussière de leur tombe : C'est ici que l'on se repose. *Peregrini et hospites super terram* [5].

Eh bien! au moment où le prêtre franchit le pas qui

1. Pascal, *Pensées*.
2. Luc, 9, 25.
3. Matt. 19, 21.
4. S. Chrys.
5. I Par. 29, 15.

sépare ces deux séjours, une question formidable se présente : Que laisse-t-il dans l'un ? que va-t-il trouver dans l'autre ? La mort est un passage pour notre âme, du temps à l'éternité ; elle renferme l'idée d'un départ et celle d'une arrivée : départ de la vie, où tout est éphémère ; arrivée aux siècles éternels, où tout demeurera. Cela posé, vous voilà enseveli et gisant sous le cimetière de votre paroisse, que vous reste-t-il de ce monde où vous n'êtes plus ? Quel sera votre partage dans l'autre, auquel vous appartenez ? La réponse à ces deux questions renferme la moralité d'un sujet bien plus utile qu'affligeant, et qui marque cette dernière étape de l'oint du Seigneur parmi les hommes : le prêtre au tombeau.

I

Que vous restera-t-il de ce monde où vous ne serez plus ? une spoliation complète de toute propriété autre que celle de vos œuvres. Deux péchés primitifs ont été la cause et le type des sentiments désordonnés qui affligent l'univers : l'un eut pour principe un vertige d'orgueil, ce fut le péché de l'ange : *Ascendam et similis ero altissimo*[1] ; l'autre eut pour principe une faiblesse d'affection, ce fut le péché de l'homme : *Fœ-*

1. Is. 14, 14.

mina, quam dedisti mihi sociam, dedit et comedi[1]. Depuis ce temps, les excès de l'orgueil et ceux de l'affection sont devenus les principales sources de nos convoitises désordonnées; aussi, je crois vous proposer le motif le plus souverain de détachement, en vous montrant vous-même à vous-même, dans votre tombeau, en preuve du néant des illusions de l'ange et des illusions de l'homme, c'est-à-dire de la vanité des biens de l'amour-propre et des biens du cœur.

D'abord, vanité des biens de l'amour-propre. L'amour-propre, dit saint Thomas, est un désir immodéré de s'accroître en excellence et en supériorité. L'homme peut s'accroître dans le sens de l'étendue, et, en ce cas, sa supériorité est la fortune; que sera devenue alors la vôtre? Pardonnez-moi ce grand mot pour exprimer le peu que vous avez possédé et durant si peu de jours. Pardonnez-moi aussi ce retour à des idées déjà rebattues; mais ce sont les courants du temps qui m'inspirent; aujourd'hui, la soif de l'or est devenue une fièvre populaire, l'Éden des espérances privées et publiques est une terre arrosée par le Pactole; tandis que nos aïeux partaient pour la croisade, les contemporains partent pour la Californie, et le prêtre les y accompagne du cœur trop souvent.

Cependant, entendez cette sévère parole de saint

1. Gen. 2, 6.

Jérôme : *Ignominia est sacerdotis studere divitiis*[1]. Cependant, entendez saint Philippe de Néri répéter souvent : « Nous devons désirer d'être dans le cas d'avoir besoin de dix sous, et de ne pouvoir les obtenir. » Cependant, entendez saint Thomas de Villeneuve s'écrier qu'il aimerait mieux mourir à côté d'une concubine qu'à côté d'un trésor, et ajouter : « Que l'on me refuse la sépulture ecclésiastique, si l'on me trouve un seul écu après ma mort. » Cependant, rappelez-vous que saint Grégoire se condamne au pain et à l'eau pendant six mois, parce qu'un pauvre est mort de faim dans ses États, et que nous, dont la paroisse est un amas de chaumières, nous sommes bien autrement responsables si nous prélevons du superflu sur le lait et sur la laine de notre troupeau.

Voilà le point de vue de la perfection; mais votre tombeau vous prêche, surtout, une sagesse naturelle plus facile à comprendre; car, que vous laissera-t-il de vos attaches actuelles? Mourir, c'est quitter votre épargne, votre bibliothèque, votre vestiaire, votre mobilier, une foule de riens que vous aimez d'une manière désordonnée, pour aller attendre le jour du jugement sous une pierre tombale, à six pieds dans la terre, sans autre vêtement qu'un linceul. A ce point de leurs destinées mutuelles, comparez le curé pauvre au curé riche, et dites-moi les différences.

1. *Ad Nepotipnum.*

Donc, bien insensés ceux qui comptent les revenus de leur poste plus que ses obligations, car leur seule propriété véritable, c'est le bien qu'ils ont fait, parce qu'il les accompagne, le reste est une provisoire tutelle dont les comptes leur seront demandés. La vie, en effet, fut justement comparée à un théâtre, où, suivant le rôle à jouer, chacun reçoit sur ses épaules de la pourpre ou des haillons; mais où pourpre ou haillons sont déposés par les figurants en quittant la scène, et laissés à d'autres pour la représentation du lendemain. *Dives cum dormierit non auferet secum*[1].

O fils de noble origine! n'embrassez plus la fange, *Filii inclyti amplexati sunt stercora*[2]; des plus somptueux prélats comme du dernier vicaire de village que garde le sein de la terre? Écoutez leur réponse d'outre-tombe : *Et solum mihi superest sepulcrum*[3]. *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc*[4]. Avançons-nous donc vers la maison de notre éternité en disant avec un saint : « Mon Dieu! je ne désire que peu de chose, et ce que je désire, je le désire faiblement! »

Quand le prêtre s'est accru dans le sens de l'étendue, sur cette base il pose un édifice, et il s'accroît dans le sens de l'élévation; c'est ce que le monde appelle la position. Nouvelle vanité bien peu adhérente à notre

1. Eccli. 5, 14.
2. Thren. 4, 2.
3. Job. 17, 1.
4. Job. 1, 21.

personne, car si la fortune tient à nous comme le vêtement au corps, la position n'y tient guère que comme le piédestal à la statue. Et voilà néanmoins le mirage qui égare bon nombre d'entre nous ; or, après le prêtre avare, le plus confondu par le spectacle de sa propre dissolution, n'est-ce pas le prêtre ambitieux ?

Vanitas vanitatum et omnia vanitas[1] ; demandons à nos grands dignitaires ecclésiastiques s'ils contredisent à cette sagesse de Salomon. A Dieu ne plaise que je regarde avec arrogance vers les hauteurs où la Providence les plaça. Non, dans l'Église comme dans la nature, c'est Dieu qui forma les montagnes tout aussi bien que les vallées ; mais malgré tous mes respects, il faut que je le dise : si les montagnes sont vues de plus loin et frappées par des rayons plus vifs, il y a plus de sérénité au fond des vallées. A mesure que l'homme monte, sa tête s'incline sous un poids mystérieux. Plus il s'élève, moins il a de joies véritables et d'amis certains, et les cimes de la grandeur sont comme ces pics des hautes montagnes, où l'on plane dans la solitude entourée d'un solennel ennui.

Vanitas vanitatum et omnia vanitas : demandons aux profanes, qui furent tout, si le charme de n'être rien est une champêtre imagination de l'esprit humain. Il est un puissant aimant qui attira souvent vers le bas des ambitieux désenchantés du faîte. Les touristes

1. Eccli. 1, 2.

blasés des grandes capitales ont été vus pleurant d'envie devant les chalets de nos montagnes ; Dioclétien se déprend de l'empire du monde pour aller cultiver des jardins à Salone; depuis Salomon jusqu'à Charles-Quint, la vanité des biens qui passent fut la mélancolie particulière et ce que l'on pourrait appeler le *spleen* des rois; enfin, on voit, à Versailles, que la grandeur de nos monarques se bâtissait, auprès de son splendide palais, des Trianons de moins en moins spacieux pour se mieux fuir, et que jamais assez descendue pour être heureuse, elle recula jusqu'au chaume d'une cabane suisse, où la royauté de France venait parfois boire du lait et se faire bergère pour se désennuyer. Or, auprès de cette cabane, mes vénérés confrères, il y a un presbytère où l'imagination des cours plaça l'idéal du bonheur pastoral; et, bien plus qu'à celui que vous rêvez, ce presbytère ressemble à celui que vous avez.

Enfin, *vanitas vanitatum et omnia vanitas;* et qu'est-ce que la fatigue des grandeurs, comparée à leur instabilité? Un jour vient, en effet, de dire adieu à la place que vous occupez. Le premier soin de votre successeur sera de vous faire oublier, et celui de vos paroissiens de lui dire qu'il y a réussi. Sans doute, la flatterie gravera le mensonge sur vos cendres, pour faire croire le contraire ; mais la mort s'acharnera contre votre sépulcre lui-même, car une heure viendra où vos ruines tumulaires à leur tour seront disper-

sées : *Etiam periere ruinæ* [1]. Vainement, on écrivit sur ce marbre de parade : *Concession à perpétuité.* Étrange orgueil qui se vanta de prendre, à tout jamais, possession du néant! Aussi, un jour, cette poussière qui fut votre mausolée et celle qui fut vous-même, comme toutes les poussières, sera jetée aux vents du ciel, et alors, éparpillé partout, présent nulle part, il ne vous restera rien ici-bas, pas même une place où l'on puisse dire : Il est là! Pas même la propriété d'une épitaphe, pas même celle d'un souvenir. *Periit memoria eorum* [2]. *Vapor est ad modicum parens* [3].

Quand l'homme s'est accru dans le sens de l'étendue et de l'élévation, il cherche à se développer dans le sens de la force, et alors sa supériorité, c'est le pouvoir; qu'en emporte-t-il au tombeau?

Le pouvoir, a-t-on dit, est l'ambition des hommes mûrs; c'est celle de beaucoup de prêtres qui ont besoin de mûrir. Les passions étant comprimées en eux du côté des sens, font irruption vers les régions supérieures, et les convoitises de la chair sont remplacées, dans leur vie, par celles de la volonté. On demandait à Thalès de Milet quelle était la chose la plus forte? il répondait la nécessité; la chose la plus prompte? il répondait l'esprit; la chose la plus sage? il répondait

1. Lucain,
1. Ps. 9, 8.
3. Jac. 4, 14.

le temps; la chose la plus douce ? il répondait de faire sa volonté. Ce plaisir de faire sa volonté et de la faire régner n'est pas seulement l'ambition des hommes politiques, il est souvent une passion de presbytère. Combien de paroisses troublées par la discorde, parce qu'il y a deux prêtres qui se disputent la suprématie des influences? Menons-les au bord de cette fosse où ils vont tomber du haut de leur piédestal dans la pourriture et où, *sous trois pas, un enfant les mesure;* demandons-leur de quoi leur piédestal leur a servi : *Quid profuit?*

Je vous ai dit les désenchantements des grands; voici ceux des potentats. L'histoire est la preuve la moins fastidieuse de ces lieux communs. « Ne me parlez pas de mon pouvoir, disait un roi de France expirant, aux courtisans de son agonie, car j'en ai assez pour faire trembler des millions d'hommes, j'en ai trop peu pour faire reculer d'un pas la mort qui approche de mon chevet. » Prêtre avide de parvenir, voilà le pouvoir dans ses bornes et sa durée.

Le grand Macédonien, dit l'Écriture, avait touché, du bruit de son nom, aux extrémités de l'univers, la terre avait fait silence devant lui, et après cela ?... *Post hæc,* ajoute le texte sacré avec une concision sublime, *post hæc cecidit in lectum et cognovit quia moreretur*[1]. Prêtre attaché à votre crédit, voilà le pouvoir dans ses vicissitudes.

1. Mac. 1, 5.

Philippe II, sentant approcher sa dernière heure, appela son héritier, ouvrit devant lui sa poitrine rongée par une plaie hideuse, et lui dit : « Mon fils! soyez témoin que les rois meurent comme le reste des hommes, et que toute la cour d'Espagne soit témoin avec vous que ma plus grande frayeur est d'avoir porté une couronne, et mon plus grand regret de ne pas finir dans un monastère, sur un lit de sarments. » Prêtre plus occupé de votre relief que des comptes à rendre, voilà le pouvoir dans ses responsabilités.

Ah! si les rois qui ne gouvernent que des corps meurent avec tant de frayeur, quelle ne doit pas être la vôtre, ô princes du royaume des âmes! et si, à cette vue, des monarques sont descendus du trône par centaines pour se préparer à la mort, comment vous, qui portez les autres au cimetière et qui recueillez si souvent les leçons de leurs tombes, ne savez-vous pas déduire les moralités de la vôtre! Sans doute, vous moralisez parfois à la manière des philosophes, et vous dites volontiers : Vanité que l'avancement! vanité que les influences! vanité que le pouvoir! Mais où sont les prêtres qui ressemblent, sous ce rapport, à leurs principes, et qui aient l'intelligence pratique de ces rudiments chrétiens : *Ama nesciri et pro nihilo reputari*[1].

La fortune c'est notre avoir, la position c'est notre

1. *De Imit. Christ.*

rang, le pouvoir c'est notre importance, mais rien de tout cela n'est encore notre personne; aussi l'homme cherche à s'accroître dans le sens de ses avantages physiques, et, alors, sa supériorité est la santé ou la beauté : qu'en fait le travail du tombeau?

Y a-t-il rien de plus éphémère que la splendeur physique considérée dans la santé? Vous naissez, et votre première sensation est une douleur : *Primam vocem emisi plorans*[1]. Vous avancez, et il suffit d'un souffle de l'air pour vous coucher dans une fosse; vous passez, et votre fin ressemble si bien à ce laborieux commencement, que votre dernier souffle est nommé votre dernier soupir. Avant ce tragique dénoûment, regardez vos traits déformés par les années, vos membres raidis par la paralysie, votre visage creusé et amaigri par la fièvre. Après la mort, contemplez-vous dans cette noire solitude du sépulcre, où vous ne voyez rien, pas même votre propre destruction, où vous n'entendez rien, pas même le travail de dissolution par lequel vous êtes rongé, où vous tombez en lambeaux, et où tout votre corps effondré, *dira à la pourriture, vous êtes ma mère; aux vers, vous êtes mes frères et mes sœurs*[2] : enfin, ajoutez qu'il meurt ordinairement en ce monde soixante personnes par minute; qu'à la retraite prochaine, bon nombre d'entre nous auront fait leurs adieux à cette terre, et où ils se

1. Sap. 7, 3.
2. Job. 17, 14.

croient immortels, et dites-moi s'il n'y a pas de quoi se dire à tout instant à soi-même : *Memento homo quia pulvis et in pulverem reverteris*[1].

Quant à la splendeur physique considérée dans la beauté, n'essayons pas d'en désenchanter le prêtre ; ce serait injurier le sérieux qu'il garde, même dans ses passions d'amour-propre, de lui supposer celui-ci. Toutefois, vous qui n'êtes pas capable d'être idolâtre de votre chair, ne le seriez-vous pas de celle des autres ? Alors, regardez Marguerite de Cortone s'enfuyant de désespoir dans un cloître, après avoir vu l'empreinte laissée par la mort sur des traits qu'elle avait adorés ; entendez François de Borgia, effrayé des ravages de la décomposition sur le visage d'Isabelle, et déclarant qu'il ne veut plus servir des maîtres qui pourrissent comme le reste des hommes. Eh ! qu'est-ce que notre corps, sinon une fange rebutante quand l'âme a cessé de l'habiter ? une plante qui tourne à l'immondice quand son céleste arome s'est évaporé ?

O chair du prêtre ! si élevée par l'onction sacerdotale, si abaissée par la profanation du péché, il me semble que Dieu me dit, comme au prophète : *Clama, ne cesses.* Eh ! qu'est-ce que je leur dirai, ô mon Dieu ? Le voici : *Omnis caro fœnum, et omnis gloria ejus quasi flos agri*[2]. Heureusement, ces gé-

1. Gen. 3, 19.
2. Is. 40, 6.

monies de la matière n'atteignent pas l'homme tout entier, et le prêtre, plus que tout autre, peut jeter le défi à la décomposition, en vertu des promesses qu'il fit et reçut au jour de ses engagements sacrés : *Conserva me, Domine..., non dabis sanctum tuum videre corruptionem*[1].

Enfin ! le talent nous est encore plus personnel que la beauté et la santé, car elles tiennent à notre corps, tandis qu'il est une inspiration de l'âme ; que devient-il au tombeau? Sans doute, c'est une grande humiliation pour le talent d'être, plus que le vulgaire, en butte au malheur : Homère et Milton sont aveugles ; le Tasse succombe à sa mélancolie la veille de monter au Capitole ; le Dante l'avait devancé dans l'infortune comme dans la gloire ; le Camoëns meurt sans renommée sur un lit d'hôpital, et sa maison reste inhabitée par crainte de la contagion qu'on croyait attachée à ses revers : désolante économie qui n'a rien d'étonnant, car le génie a cela de commun avec l'homme, qu'il doit être enfanté dans la douleur.

Sans doute, c'est encore une grande humiliation pour le talent d'être longtemps contesté ; qui a du talent pour ses rivaux, qui en a pour ses ennemis ? Toutefois, il y a un certain ordre jusque dans ce désordre, car Dieu lui-même ayant ses blasphémateurs, il ne convenait point qu'une supériorité humaine n'en eût pas.

1. Ps. 15, 35.

Mais le plus grand abaissement de l'intelligence, c'est d'être condamnée à finir ici-bas. Prédicateurs aujourd'hui courus, un jour viendra où des sourires moqueurs accueilleront cette parole, jadis entourée de nombreux enthousiasmes; aux extrémités de notre vie, Dieu a placé deux enfances, et l'homme finit souvent comme il a commencé, par des bégayements. Pasteurs, catéchistes, docteurs aujourd'hui écoutés comme des oracles, un jour viendra où vous dormirez d'un silence éternel ici-bas, et si votre tombe est plus éloquente que celle des autres, ce ne sera point parce qu'elle retentira de votre gloire, mais parce qu'elle sera un plus grand témoignage de notre néant.

Toutefois, si la flamme de notre esprit s'éteint, notre âme est un flambeau inextinguible; si les œuvres de notre intelligence sont éphémères, celles de notre conscience sont immortelles; en un mot, si tout passe ici-bas, le mérite surnaturel ne passera pas, même dans l'éternité, et pendant que les désenchantés du monde disent, à l'aspect de la mort : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas,* le bon prêtre, plus fort que la mort par son espérance comme par ses œuvres, peut répondre : *Prœter amare Deum et illi soli servire.*

Que les biens du cœur soient vanité, tout comme ceux de l'amour-propre, personne n'y saurait contre-

dire et, sans nous jeter dans les déclamations générales à l'appui de cette vérité, faisons-en une application exclusive à votre profit. Que pouvez-vous attendre des sentiments de la paroisse? Sans doute, entre vous et cette épouse changeante, il y a une lune de miel pendant laquelle elle semble vous donner son cœur. Mais après quelques heures de fidélité, elle a de longues années de caprice, et quand vous feriez des miracles, elle porte dans son sein des antagonismes contre vous que vous ne vaincrez jamais. Il y a, çà et là, je le sais, des exceptions sur lesquelles vous aimez à vous reposer; mais demandez à ces cœurs si dévoués combien de prêtres ils ont aimés avant vous, réfléchissez combien ils en aimeront après vous, et tirez vos conclusions.

Un curé de ma connaissance fut inconsolable à la réception d'un titre nouveau. Il fit et il reçut les adieux les plus déchirants. Une famille se distingua entre toutes par sa désolation dans ce concert de larmes. Quand ce pasteur crédule eut respiré pendant quelques semaines la froide atmosphère de sa nouvelle paroisse, il visita la précédente, croyant y apporter d'agréables surprises, et recueillir quelques soupirs qui seraient l'écho des siens. Mais quelle déception! Il était déjà étranger pour ce troupeau qui naguère était à lui. Il va frapper à la porte de sa famille chérie; il entend un grand bruit de conversations et de rires à l'intérieur; il s'informe, on lui répond que les maîtres du lieu, naguère tout éplorés de son départ, s'en consolent en

donnant une magnifique fête au nouveau pasteur. A ces mots, le naïf visiteur comprit qu'il n'y avait personne à consoler que lui-même, et il tâcha de rendre profitable à son âme la rude leçon donnée à son cœur.

Telle est notre destinée sous le rapport des sentiments que nous excitons ; ils meurent avant même que nous mourions. Pendant la première moitié de notre vie, nous sommes plus aimés qu'aimants, et nous en jouissons peu ; pendant la seconde, nous aimons plus qu'on ne nous aime, et nous en sommes inconsolables : aussi usez vos forces et votre vie au service de la paroisse, sa reconnaissance est douteuse, et, quand viendra pour vous l'âge des infirmités, combien de ceux que vous avez baptisés et catéchisés vous souhaiteront un successeur, avant même que vous ayiez songé à vous le donner ! *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me*[1] ! Depuis qu'un Dieu a poussé ce cri de douleur paternelle, qui d'entre nous oserait se plaindre d'avoir fait des ingrats? Voilà la récompense du cœur en-deçà du tombeau ; quelle sera-t-elle au delà ?

Si imparfaite que soit l'affection qu'on vous accordera, elle réchaufferait votre tombe, si elle pouvait la garder longtemps ; mais, à la porte de l'autre monde, Dieu a placé l'oubli pour vous isoler même de la pensée de celui-ci, et vous ravir jusqu'à ce regard

1. Is. 1, 2.

posthume, ce dernier adieu de l'affection, le souvenir. Sans doute, il vous serait doux de conserver un refuge, un abri impérissable dans la mémoire de ceux dont vous fûtes le père; mais c'est là un vœu de la nature en opposition à ses lois; le cœur humain est une terre trop mouvementée pour servir de catacombe à des souvenirs impérissables; trop souvent travaillée pour que les sillons ne s'y détruisent pas en se croisant; et nous sommes si malheureux dans l'ordre du sentiment, a-t-on dit, que nous n'avons pas même le pouvoir de l'être longtemps.

Mourez aujourd'hui; demain la paroisse pleurera, après-demain elle essuiera ses larmes, et le jour suivant elle s'informera du nom de votre successeur.

Mourez; quand votre cercueil passera, on s'écartera pour lui faire place, ou on s'alignera pour le suivre; une belle oraison funèbre accompagnera votre convoi; ce jour-là, peut-être, vos ennemis vous loueront pour la première fois! ensuite le mouvement ordinaire des passions et des intérêts reprendra sa marche sur vos pas, et la trace de votre course aura duré dans les cœurs, comme le sillage de ce vaisseau qui fend un instant les ondes et sur lequel les ondes se referment à jamais.

Mourez; ce qui vous rappellerait encore, ce serait le vide de la place où vous étiez; mais qu'un autre vienne occuper votre chaire, votre autel, votre confessionnal, votre presbytère, quand les yeux ne s'apercevront plus

de votre absence, les cœurs perdront bientôt la mémoire. Le sentiment que vous inspiriez n'était que l'empire d'une habitude; une autre habitude l'effacera.

Mourez; un instant, cet événement sera appelé un malheur; mais bientôt les héritiers de vos biens, de vos ornements, de votre charge pastorale, s'accoutumeront à cette démission de tous vos droits dont ils auront bénéficié, et, dans un an, quels sont ceux qui, pour le bonheur de vous voir revivre, voudraient sacrifier les avantages qu'ils tiendront de vous?

Mourez, enfin; avez-vous visité, quelquefois, la tombe d'un pasteur regretté? J'ai fait par affection ce pèlerinage instructif, et je me suis aperçu qu'après huit jours les fleurs étaient encore arrosées sur cette dépouille chérie; après un mois, elles étaient fanées; après un an, la terre, complice de l'indifférence des cœurs, avait recouvert d'une épaisse couche de gazon le dépôt qui lui fut remis avec tant de protestations et de larmes. C'est ainsi que passent les pasteurs, c'est ainsi que passe leur souvenir. *Præterit figura hujus mundi*[1]. *Præterierunt dies mei sicut naves portantes poma*[2]. Que le cœur humain me pardonne ces blasphèmes apparents de sentiment par lesquels je semble le nier! Mais non, je ne le nie pas, je le regarde, je le plains; et c'est bien parce que je crois

1. Cor. 7, 31.
2. Job. 9, 26.

en lui que je ne peux retenir ce soupir profond sur les déceptions qu'il est condamné à se donner.

A la vue de cette destruction universelle de vous-même, dites-moi si vous ne sentez pas le besoin de serrer votre Christ éternel, en lui disant : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient*[1]. Puisque les biens du cœur sont une vanité parce qu'ils passent, mon Dieu ! faites-moi la grâce d'aimer et d'être aimé par charité, car la charité ne passe pas : *Charitas nunquam excidit*[2].

Et dans ce cas, ô mort ! où est ta victoire? ô mort ! où est ton aiguillon? Ne sont-ils pas plus forts que la mort, en effet, ceux qui peuvent s'aimer au delà? Les trois vertus théologales qui habitent ensemble dans le temps, se séparent sur le seuil de l'éternité ; l'espérance reste à la terre ; la foi n'existera plus, car les démons et les damnés seuls *croiront et tremble-ront*[3] ; la charité monte en triomphe dans le ciel. Là, elle unit dans les extases de la patrie les mêmes qu'elle rapprochait dans les douleurs de l'exil ; et tandis que sur cette terre on chante : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas,* la charité répond devant le trône de l'Agneau : *Prœter amare Deum et illi soli servire.*

1. Ps. 101, 28.
2. I Cor. 13, 8.
3. Epist. Jacob, 11, 19.

II

Si vous vous couchez, par la pensée, dans votre tombeau, vous avez vu ce qu'il vous ravit en ce monde; que vous donnera-t-il dans l'autre? Vos œuvres vous y suivront, mais vos crimes vous y accompagneront de même : *Uniuscujusque opus manifestum erit*[1] : *Portabunt iniquitatem suam*[2], et, à votre arrivée en présence de la justice éternelle, vous aurez une responsabilité terrible à votre charge. Sera-ce celle des orgueilleux? *Onus Babylonis;* ou celle des voluptueux? *Onus Damasci;* ou celle des avares? *Onus Tyri?* Vous devez le savoir mieux que moi; mais ce que je sais, c'est que pour le prêtre impénitent, la douleur de se voir, par avance, anéanti sur la terre, n'est rien au regard de celle qu'il aura de ne pouvoir s'anéantir dans l'éternité.

Donc, pendant que les herbes croîtront sur votre dépouille au cimetière, et que le peuple lira au-dessus : C'est ici qu'il repose : *Hic jacet,* où serez-vous? que ferez-vous? Trois chances d'outre-tombe vous sont ouvertes : Vous serez certainement jugé, et peut-être perdu, peut-être sauvé. Réservons la dernière de ces perspectives pour demain.

1. I Cor. 3, 13.
2. Ezech. 24, 10.

Vous serez jugé dans vos jugements, nous l'avons déjà vu; vous serez jugé dans toute votre vie, nous allons le voir.

Quid faciemus, s'écrie saint Augustin, *sub tanti judicis majestate?* C'est qu'en effet, s'il y a de la douleur en trépassant : *Dolor in exitu,* s'il y a des horreurs dans le passage de la vie à la mort : *Horror in transitu,* quelle sueur d'épouvante nous saisira devant la majesté de Dieu? *Sudor in conspectu Dei*[1]. Réveil et terreur incomparables pour vous, qui aviez mission de prêcher les choses éternelles, et qui, après les avoir oubliées, êtes désormais plongé dans leur immensité redoutable. Pour vous, dont l'esprit inappliqué ne savait ni prier, ni méditer, ni même penser à Dieu, et qui, maintenant, ne pouvez plus vous en distraire, parce qu'il n'y a plus que Dieu à jamais devant vous : *Videte quod ego sim solus*[2].

Oui, c'est moi, vous dira-t-il, qui vous demande compte de mon sang, de mes grâces et de mon amour méprisé : *Ego sum Joseph, frater vester quem vendidistis*[3]. Baissez la tête, prêtres mercenaires qui avez vendu votre céleste frère, descendu du sein paternel pour vous visiter, et qui n'avez pas une parole à répondre pour votre excuse : *Non poterant respondere fratres, nimio terrore perterriti*[4].

1. S. Bern.
2. Deut. 32, 39.
3. Gen. 45, 4.
4. Gen. 45, 3.

Videte quod ego sim solus : Oui, c'est moi, ce Jésus aux bras étendus sur une croix et au côté ouvert ; ce Jésus de vos sacrifices et de vos adorations eucharistiques ; ce Jésus dont vous portiez le sacerdoce, et dont vous exerciez les fonctions ; ce Jésus dont vous annonciez la parole, et dont vous administriez la toute-puissance ; ce Jésus, néanmoins, que vous avez profané, outragé, trahi, par vos infidélités, et qui vous en demande compte aujourd'hui : *Ego sum Jesus quem tu perqueris*[1].

Rendez-moi compte de cette longue administration, pendant laquelle vous avez agi en souverain maître dans ma maison, disposé de ma miséricorde et de moi-même. Rendez-moi compte de tous les prodiges que j'ai opérés à votre voix et par votre ministère. Rendez-moi compte de tant d'instants que j'ai passés sous vos yeux, entre vos mains, au-devant de vous. Rendez-moi compte de ma rédemption, dont je vous avais confié les mérites, de mon autel, de ma chaire, de mon tribunal, où je vous avais cédé ma place. Seulement, aujourd'hui ce n'est plus vous qui ferez votre examen de conscience, c'est moi, la Science infinie, qui me charge de vous scruter jusque dans vos replis les plus obscurs : *Scrutabor in lucernis*[2]. Ensuite, plus d'acte de contrition à m'adresser, car le temps de la clémence est passé ; ne me nommez plus

1. Act. 9, 5.
2. Soph. 1, 12.

votre Père, je m'appelle, sans miséricorde : *Nomen ejus absque misericordiâ*[1].

A la pensée de cette interpellation formidable, saint Bernard s'écrie : *Totus tremo atque horreo, ad memoriam istius sententiæ*[2], et vous qui n'avez pas encore tiré une conclusion généreuse de cette retraite, vous qui en êtes peut-être, sinon à l'endurcissement du péché, au moins à celui de la tiédeur qui y mène, vous passeriez sur cette page sans rien conclure et sans rien sentir! Mon Dieu! *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui*[3]. *Juste judex ultionis, donum fac remissionis, ante diem rationis*[4].

Et cette scène, où notre âme ressentira des terreurs que jamais langue humaine ne saurait exprimer, aura son renouvellement à la publicité indescriptible du dernier jour. Pour le bon prêtre, la résurrection de la chair sera une béatitude qui achèvera son paradis, car ce revoir de l'âme et du corps, après une si longue séparation, sera à la fois la transfiguration du corps, le ravissement de l'âme, la glorification des tombeaux et l'apothéose éternelle de la matière au plus haut des cieux. Aussi, pendant que les mondes tomberont en ruines : *Stabunt justi in magna constantia*[5]. *Rapiemur obviam Christo in aera*[6],

1. Osée 1, 6.
2. S. Bern.
3. Ps. 118, 120.
4. Prose *Dies iræ*.
5. Sap. 5, 1.
6. I Thes. 4, 16.

et si le jour du jugement dernier est le grand jour du Seigneur : *Dies Domini magnus*[1], il sera aussi celui des saints prêtres, car, au milieu des bouleversements de la nature, ils se tiendront debout, et ils tressailleront d'une jubilation qui sera le commencement de leur félicité éternelle : *Exultabunt sancti in gloria*[2].

Pour les prêtres infidèles, au contraire, *Videntes turbabuntur timore horribili, dicentes intra se : Nos insensati*[3]. Voilà le Fils de l'homme qui apparaît comme un éclair éblouissant : *Sicut fulgur*. Il est appuyé sur sa croix, et ce signe de rédemption qui, jadis, consolait notre sacerdoce lui arrache une lamentation immense et désespérée : *Tunc parebit signum, et plangent omnes tribus terræ*[4]. Depuis Adam jusqu'au dernier né de l'univers toutes les tribus qui composent les trois Églises sont là ; mais, comme elle pleurera des larmes exceptionnellement amères la tribu des mauvais prêtres qui péchèrent avec plus de lumières et de perversité, et qui foulèrent aux pieds le sang de cet Agneau de Dieu, lequel n'efface plus les péchés du monde, mais vient punir les péchés, et sonner la dernière heure du monde ! O chers confrères ! qui aviez passé votre vie à lui dire : *Ostende faciem tuam et salvi erimus*[5], quelle calamité le jour où vous ver-

1. Malach. 4, 5.
2. Ps. 149, 5.
3. Sap. 5, 2, 3.
4. Matt. 24, 30.
5. Ps. 79, 8.

rez Jésus un instant, mais pour ne le revoir jamais : *Quam amarum est Christum videre et perdere*[1] !

Certes, Dieu triomphera par ces manifestations du dernier jour; mais vous, quelle confusion n'en devez-vous pas redouter? *Cognoscetur Dominus judicia faciens*[2]. Ici-bas, la compagnie des bons prêtres couvre souvent les autres, et, justes et pécheurs, dit saint Augustin, ne sont pas plus faciles à discerner que les arbres morts des arbres vivants pendant la saison de l'hiver. Mais une parole de Dieu prononcée sur ce chaos va tout éclaircir. Tourné vers les prêtres selon son cœur, il leur dira : *Venez à moi;* tourné vers ses ministres prévaricateurs, il leur dira : *Retirez-vous de moi*[3], et, pour l'éternité, le discernement sera fait. Alors l'immense assemblée des réprouvés se tournera vers les pasteurs séparés de leurs brebis et confondus avec les boucs et s'écriant : *Et tu vulneratus es sicut et nos*[4] ! Vainement les profanateurs du sanctuaire, les trafiquants du corps et du sang de Jésus-Christ, tous les pharisiens du sacerdoce demanderont aux montagnes de les couvrir : une confusion condamnée à rougir pendant toute l'éternité au fond des enfers est le seul manteau qui leur restera : *Induantur sicut diploide confusione sua*[5].

1. S. Aug. *De civ. Dei.*
2. Ps. 9, 17.
3. Matt. 25, 41.
4. Is. 14, 10.
5. Ps. 108, 29.

Mes vénérés confrères, saint Paul faisait trembler l'aréopage en rappelant ces choses, saint Éphrem s'évanouissait de terreur en les prêchant, saint Jérôme avait depuis longtemps quitté Rome pour le désert, et, cependant, dans ses repas, dans son sommeil, dans sa prière, ce vieillard exténué, ce spectre vénérable de la solitude croyait entendre la trompette du dernier jour; enfin, saint Chrysostôme nous assure que c'est surtout par la prédication du jugement dernier que les apôtres ont converti le monde. Et nous, pourquoi n'y pensons-nous jamais? Hélas! c'est parce que nous pensons à tout, excepté à nous-même. Ce n'est pas la raison, en effet, ce ne sont pas les preuves qui manquent aux dogmes pour nous impressionner, c'est notre attention: O prodige d'insensibilité, de finir par ne plus croire vivement ce que nous enseignons aux autres, parce que nous ne le méditons pas pour notre propre utilité. *Judex crederis esse venturus! te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni quos pretioso sanguine redemisti.*

Donc, au-delà du tombeau le prêtre sera jugé. Que deviendra-t-il s'il est condamné?

Qu'il y ait beaucoup de prêtres condamnés aux assises du dernier jour, comment en douter, même sans prendre à la lettre cette assertion de saint Chrysostome, à savoir que le plus grand nombre d'entre nous ne sera pas sauvé, et cela, *Non tam propriis peccatis,*

ajoute le docteur, par mode de justification, *quam alienis quæ non curaverunt*[1] ? Comment en douter quand on pèse ces circonstances aggravantes qui, d'après l'Esprit-Saint, seront relevées contre nous : *Omni cui multum datum est, multum quæretur ab eo*[2] ; *Judicium durissimum his qui præsunt fiet*[3] ; *Exiguo conceditur misericordia, potentes autem potenter cruciabuntur*[4]. Mais quels seront les effets de cette condamnation ?

D'abord un anathème renfermant cette excommunication éternelle : *Discedite maledicti*. Si un courtisan de Philippe II meurt de chagrin pour un reproche de son maître, que se passera-t-il au cœur du damné recevant ce congé perpétuel de la divine miséricorde ! Retirez-vous ! c'est-à-dire que désormais les mélanges trompeurs sont finis, et que chacun sera discerné par la place qu'il va occuper. Retirez-vous ! c'est-à-dire que pour toujours le prêtre réprouvé est séparé de l'Église des saints, et frappé d'incapacité pour la participation à ses biens. Entendez les adieux de cet excommunié sans espérance à la société des élus :

« O confrères qui étiez fidèles quand je ne l'étais « pas, et qui êtes les bénis du Père céleste aujourd'hui, « en montant vers les cieux jetez un regard de pitié à

1. *Hom.* 3. *in. act. apost.*
2. Luc, 12, 47.
3. Sap. 6, 6.
4. Sap. 6, 6.

« ce pauvre maudit qui vous salue pour la dernière « fois. Adieu, chers compagnons de la même ordina- « tion, du même autel et des mêmes fonctions, que je « n'édifiais pas ou que je trompais, jadis, par mes « exemples, et que je vais maintenant pleurer à « jamais. Il y en aura deux dans le même presbytère « et dans la même église : l'un sera pris, l'autre sera « laissé.

« Adieu ! brebis de mes pâturages, dont la demeure « éternelle ne sera point la mienne, troupeau chéri « auquel j'avais donné au ciel un rendez-vous où je « manquerai, amis du séminaire et de la paroisse que « je ne pourrai point oublier, et dans le cœur desquels « je vais mourir sans retour.

« Adieu ! paradis de délices que je montrais au peu- « ple, et où j'ai perdu ma place ; Jésus dont j'adminis- « trais le sang, et dont le sang est sur ma tête à « jamais ; Mère clémente des pécheurs dont j'implorais « la miséricorde, et qui n'en avez plus pour moi. Adieu ! « clartés célestes si désirées dans les contemplations « de l'étude et de la prière, et que je ne verrai pas ; « phalanges séraphiques qui me regardiez avec envie « jadis, et qui me repoussez maintenant ; cité des saints « que j'ouvrais aux autres, et dont les portes se fer- « ment sur moi à jamais.

« Mon Dieu ! encore une messe et une absolution, et « je ferai violence à votre justice ! accordez-moi une « année de plus dans votre sanctuaire, et, en voyant

« les pleurs de ma pénitence, le monde comprendra le « malheur de vous avoir offensé. »

Mais non, point de recours en grâce ce jour-là. Jésus-Christ scelle, sous le poids de sa croix, la tombe des siècles du temps. La même voix qui annonça la consommation de la miséricorde au sommet du Calvaire, proclame la consommation de la justice, et, quand ce dernier *consummatum est* a retenti, voici le sort du prêtre condamné sous le rapport de sa peine physique.

Que signifient ces peintures effrayantes de son séjour? *Congregabo super eos mala*[1]. *Omni dolor irruet super eum*[2]? Prêtres esclaves d'un sybaritisme sensuel, écoutez : cela veut dire, à ces yeux souillés par des lectures ou des contemplations impures, pour spectacle : *Terram tenebrosam, ubi sempiternus horror inhabitat*[3]. A ces mains consacrées qui se trempèrent dans la fange, pour délectation le contact des monstres et des flammes dévorantes : *Monstrorum exagitabuntur timore*[4]. A ce goût stimulé par tant d'artifices, pour pâture une faim enragée : *Famem patientur ut canes*[5]; *Unusquisque carnem bracchii sui manducabit*[6], et pour boisson le fiels des dragons : *Fel draconum vinum eorum*[7].

1. Deut. 32, 23.
2. Job. 20, 22.
3. Job. 10, 21.
4. Sap. 17, 14.
5. Ps. 58, 7.
6. Is. 9, 20.
7. Deut. 32, 34.

A cette langue qui se souilla par tant d'excès, le supplice de se sentir rongée par la douleur : *Commanducaverunt linguas suas prædolore*[1]. A cet odorat enivré de parfums voluptueux, l'infection des cadavres : *De cadaveribus eorum ascendet fœtor*[2]; et du soufre qui s'exhale de l'étangde feu : *Pars illorum erit in stagno ardenti et sulphure*[3]. A chaque sens de ce coupable qui pécha, un supplice intelligent et approprié, et à toute sa chair un feu qui, comme le sel, conserve sa victime en la dévorant, si bien qu'elle brûle toujours et ne se consume jamais : *Luet... nec tamen consumetur*[4]. O prêtre! qui bravez ces châtiments comme si vous n'y croyiez pas, arrêtez-vous donc plus souvent et longtemps devant ce lac de la colère de Dieu : *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante*[5].

Est-ce assez dire pour exprimer l'immensité de ce châtiment,.... l'enfer? Non, jamais assez puisqu'il a été défini : une puissance infinie, mise à la disposition d'une colère infinie pour s'exercer contre des coupables qui ne doivent pas finir. Tremblons devant cet océan de douleurs, n'ayons pas la prétention de le mesurer : *Quis novit potestatem iræ tuæ*[6]?

1. Apoc. 16. 10.
2. Is. 34. 3.
3. Apoc. 21, 8.
4. Job. 20. 18.
5. Is. 33, 14.
6. Ps. 89. 11.

Voilà quelle sera la peine corporelle du prêtre damné. Quelle sera sa peine morale? Sa peine morale, est le regret d'avoir perdu Dieu et de s'être perdu : sondez ces désespoirs. Il faudrait avoir senti la mélancolie des rois détrônés pour concevoir la désolation de ce prêtre tombé des hauteurs de son autel dans un coin des enfers, où il pleure éternellement sur lui-même en s'écriant comme Jérémie : *Periit finis meus et spes mea*[1].

Des cimes de l'Horeb, Moïse voit la terre promise sans y pouvoir entrer; mais, au moins, il s'endort dans le Seigneur, et des espérances l'attendent au réveil. Le prêtre infortuné a vu Dieu en passant; à l'heure du jugement, toujours il s'en souviendra, jamais il ne le retrouvera, et il a le malheur d'être immortel!

Et là, couché dans des flammes vengeresses, il regarde sur cette terre où son tabernacle, sa pierre sacrée, son tribunal lui rendaient l'expiation si facile, et il dit : Ils sont passés ces heureux jours! *transierunt*. Et là, bondissant de toute la force d'un désir immense, il demande à voir par-dessus les murailles de sa prison un rayon de la divine face; mais, plus malheureux que ces juifs à qui les Romains ne permettaient pas de gravir les montagnes d'où l'on découvrait la patrie, il lui sera répondu : *Plangite super regione desiderabili*[2]. Et là, enfin, il fait le tour de

1. Thren. 3, 18.
2. Is. 32, 12.

son habitation enflammée, demandant un prêtre à qui parler, un ange gardien à prier, la Mère de Dieu à intéresser, une croix teinte de sang à embrasser, mais les prêtres, les anges, Marie et la croix lui feront éternellement défaut, et le désir des pécheurs périra : *Desiderium peccatorum peribit*[1].

Après la peine du feu et la peine du dam, le prêtre réprouvé souffrira celle du temps, et, pour vous la représenter, rien de plus saisissant que cette classique horloge de l'éternité imaginée par Bridaine dont l'aiguille marquera aux siècles des siècles : Toujours! tandis que le balancier dira : Jamais!

Toujours! O mon Dieu! quoique je ne sois que cendre et que poussière, comme votre serviteur Abraham, je demande la permission de vous interroger; mais quand vous aurez fait passer sur ma tête autant d'années douloureuses qu'il y a d'étoiles à votre firmament, alors, du moins, m'enverrez-vous un de vos anges pour me retourner sur ma couche? Non, jamais de pitié : *Non miserebor*[2].

Jamais! O mon Seigneur! malgré mon indignité, comme le patriarche, j'ai besoin de vous parler encore; mais quand j'aurai souffert autant de siècles qu'il y a de gouttes d'eau dans les mers, de feuilles sur les arbres au printemps, et qu'il y aurait d'atomes de poussière dans tous les globes de l'univers criblés aux

1. Ps. 111, 12.
2. Ezech. 9, 10.

vents du ciel, alors, au moins, existera-t-il encore un prêtre pour m'absoudre? me permettrez-vous de remonter à l'autel pour vous demander grâce? restera-t-il une goutte de votre sang sur le Calvaire pour me purifier? Non, au-dessus des portes de l'éternité malheureuse, un mot épouvantable est écrit : Point de miséricorde : *Non parcet oculus meus*[1].

O croix de mon Sauveur ! pendant que vous sauvez encore, laissez-moi vous embrasser. O Jésus ! ô mon Dieu ! pendant que vos bras sont encore ouverts, laissez-moi me cacher dans votre sein : *Recordare Jesu pie quod sum causa tuæ viæ, ne me perdas illa die. Quærens me sedisti lassus, redemisti crucem passus, tantus labor non sit cassus.*

Couchons-nous dans notre tombeau par la pensée; et, en nous rappelant le peu qui nous restera, alors, en ce monde, tirons une conclusion de détachement.

Un jour, saint Philippe de Néri fut visité par un jeune homme de qualité qui lui communiquait un grand succès. « Vous êtes bien heureux, lui répondit le saint, et je vous félicite de tout mon cœur. — Mon père, je vous annoncerai encore, dit le léger visiteur, que j'attends bientôt, de la générosité d'un ami, un très-riche héritage. — Vous êtes bien heureux, répond de nouveau le patriarche, et je vous

1. Ezech. 9, 10.

félicite de tout mon cœur. — Enfin, continuant avec une ivresse croissante, ce n'est pas tout, grâce à cette belle fortune, dit le jeune homme, je me suis assuré pour une époque prochaine le mariage le plus brillant. — Oh! que vous êtes heureux, répondait sans cesse le vénérable fondateur, et je ne sais assez vous féliciter. » Mais, ici, il se lève avec une douce gravité, il saisit les mains de son naïf interlocuteur, il le ramène sur sa poitrine, et le regardant dans les yeux, et avec une ineffable tendresse il lui dit : « Et après cela? » A cette parole profonde, le jeune homme penche la tête, le voile tombe qui couvrait ses yeux, et il se met aux genoux de saint Philippe pour lui demander l'habit de son Institut.

Comme nous ressemblons à ce jeune inconsidéré, et comme nous lui ressemblons peu! Allez, étendez vos influences, préparez-vous de l'avancement, ralliez-vous des sympathies puissantes, je le veux bien, et après cela? Soyez aimé, applaudi, entouré, honoré, je le veux bien, et après cela? Après cela? c'est le vide de la vie et le dépouillement de la mort, c'est la nudité de la tombe et la honte de la dissolution; c'est l'oubli de toute la terre et le jugement de Dieu!

Ce n'est pas là toute la moralité de notre sujet, et en nous rappelant, non-seulement à quel dépouillement, mais à quelles catastrophes nous pouvons aboutir au-delà du tombeau, disons avec saint Augustin tremblant : *Væ mihi misero, cum venerit dies judicii,*

et aperti fuerint libri conscientiarum; cùm dicetur de me : ecce homo et opera ejus! Quid faciam tunc, Domine Deus meus, cùm cœli revelabunt iniquitatem meam, et adversum me terra consurget. Ecce nihil respondere potero [1].

O Maria! tu mater Dei! tu mater rei! tu mater judicis, tu mater exulis! cum sis mater utriusque filii, ne sinas filium reum damnari, per filium Deum.

1. S. Aug. *Serm.*, 20.

HUITIÈME JOUR

Le Prêtre en Paradis.

Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus [1].

Mes vénérés Confrères,

Voici une perspective plus consolante qui s'ouvre aux yeux du prêtre fidèle. Semblable au divin Maître dans son ministère et dans ses labeurs, il lui ressemblera dans sa résurrection. Aussi, maintenant que vous allez mettre en pratique ce que vous avez écouté, maintenant que vous avez rompu toutes vos attaches au péché pour suivre Jésus-Christ, si vous lui dites :

1. Rom. 6, 5.

Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te, quid ergo erit nobis[1] ? voici sa réponse : Il vous donnera un bonheur qui est la réunion des deux Paradis, celui de la grâce primitive, et celui de la gloire éternelle : *Gratiam et gloriam dabit Dominus*[2].

L'enfer a besoin d'être prouvé, parce que l'homme est enclin à nier les dogmes qu'il n'aime pas ; mais quand il s'agit du Paradis, son cœur se met aisément d'accord avec son symbole, et la foi au ciel lui devient naturelle comme le désir du bonheur, comme le sentiment de l'espérance, comme l'amour de la patrie ; comme au laboureur qui jette le grain, l'espoir de la moisson prochaine ; comme au nautonnier ballotté par les vagues, l'attente du port où il se reposera.

Plus que le simple fidèle, le prêtre a besoin d'embrasser cette espérance, car déshérité de la fortune, des influences publiques et des bonheurs privés, pendant son douloureux passage ici-bas, que lui resterait-il s'il ne pouvait chanter avec une bien ferme espérance cet article de sa divine croyance : « J'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir » : *Expecto resurrectionem mortuorum et vitam venturi sæculi.*

Notre siècle a, moins que tout autre, le droit de répudier ces conclusions ; car le ciel qu'il a nié dans une

1. Matt. 19, 27.
2. Ps. 83, 2.

meilleure vie, il l'attend dans celle-ci; et la béatitude qu'il n'a pas voulu recevoir de la toute-puissante main de Dieu, il la demande aux forces de la nature perfectionnée. Ainsi l'humanité, voyageuse ici-bas entre deux paradis, dont l'un commença sa carrière, dont l'autre doit la couronner, ne peut abjurer cette idée. Vainement elle l'efface de son symbole, elle la met dans ses systèmes; vainement elle s'en sépare par un sophisme, elle y revient par un autre ; car la même raison qui sort en révoltée de l'Éden des chrétiens, tombe dans l'Éden méprisable du phalanstère, et ce dogme a de si profondes racines dans notre nature que le plus grand crime de l'impiété contemporaine n'est pas la négation de l'enfer, c'est la superstition du Paradis.

Que je vous parle donc de cette félicité pour laquelle vous avez sacrifié toutes celles de la vie présente, et notre siècle a fait des hérésies et des révolutions qui sont un acte de foi implicite à une telle espérance. Que je vous en parle, mais à la condition que vous n'accuserez pas l'imperfection de ma peinture! Tous les génies épiques se sont essayés à la description du Paradis sans y réussir. Virgile n'a placé dans son séjour des heureux que des ombres mélancoliques. Mahomet a confondu la béatitude avec une orgie de harem. Saint Paul lui-même, revenu du troisième ciel, en garde des vertiges incompréhensibles, et l'aigle de Pathmos est obligé de traduire ses visions par une splendide allégorie. C'est

que l'homme exprime en assez bons termes la douleur, parce qu'il la connaît par ses expériences ; mais comment pourrait-il parler de la béatitude, lui, ombre fugitive qui ne fait que pleurer ici-bas ?

Grâce donc, par avance, pour les désirs que je vais éveiller sans les satisfaire ! Comment reproduire les ivresses de cette journée, où la paroisse embaumée des parfums de vos vertus et de votre mémoire vous accompagnera de son regard dans les béatitudes de ce triomphe final : *Ascendit in cœlum, sedet ad dexteram Patris,* et où Dieu, content de votre attitude sur la croix, vous ouvrira ses bras en disant : *Hodie mecum eris in paradiso* [1].

Quoique les yeux du prêtre soient accoutumés à la contemplation de Dieu, pour ménager votre regard, à l'approche des splendeurs célestes, je vais vous y introduire par une ascension graduée, et vous dire les douleurs qu'il n'y a pas, avant d'exposer le bonheur qu'il y a. Pour nous bien comprendre, rappelez-vous qu'avant le péché originel, Dieu avait composé votre destinée de deux félicités successives : l'une qui était sans mélange, dans la grâce du paradis de la terre ; l'autre qui devait être encore plus ample, dans la gloire du paradis des cieux : *Gratiam et gloriam dabit Dominus.* Eh bien ! l'éternité heureuse peut être considérée comme la réunion magnifique de ces deux para-

1. Luc. 23, 8.

dis, et c'est à l'aide de ce double échelon que nous allons tâcher de la mesurer.

I

En quoi consistera notre réintégration dans les priviléges du paradis terrestre? Voici ce que nous en enseigne la théologie.

Quand, à l'origine, la grâce sanctifiante affectait une nature neuve et sans avarie, elle y produisait quatre effets prodigieux : l'exemption de la mort, de l'ignorance, de la concupiscence et des chagrins. Depuis, la Rédemption vous a rendu la même grâce, mais dépourvue de ces quatre vertus miraculeuses, de telle manière que vous avez été restaurés, sans cesser d'être punis, et que la chute est comme un naufrage auquel vous avez échappé, en perdant des biens non encore retrouvés. Or, voici comment se fera la restitution des béatitudes originelles au genre humain consolé.

Au ciel, plus de mortalité.

Qui ne connaît les détériorations de la santé universelle depuis que nous respirons, ici-bas, une atmosphère viciée par le péché? Vous qui n'avez pas eu l'expérience de la maladie, et qui ne vous êtes pas vus près de la tombe, prêtres jeunes encore, vous ne savez

pas la fragilité du fil qui vous attache à ce bord, et combien vous touchez de près à l'éternité. Ensuite, le lendemain de votre mort, qui pourrait dire les humiliations de ce corps, obligé de passer par la pourriture pour refleurir? Qui reconnaîtrait le plus beau temple sorti des mains de Dieu dans ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans les langues humaines, qui engraisse des reptiles, qui infecte des sépulcres, qui encombre le sein de la terre de tronçons rebutants, et qui faisait crier à la plus grande voix des temps modernes : « Mon Dieu! comme nous ne sommes rien! »

Vous le voyez donc, malheureux habitants de Cédar, vous languissez ici-bas sur une terre changée en vaste cimetière, et vous traînez des infirmités sans nombre dans un exil qui, après avoir tourmenté votre vie, insulte à vos ossements. Mais, encore un peu de temps, et les souffles de la résurrection feront germer les sépulcres, et ils rendront des tressaillements à vos ossements humiliés : *Exultabunt ossa humiliata*[1]. Oui, encore un peu de temps, et vos membres déshonorés se revêtiront d'immortalité! *Oportet mortale hoc induere immortalitatem*[2]. Gloire, alors, à la chair de ces prêtres pénitents ou martyrs de la continence, qui tantôt se couvrit de cicatrices, tantôt se parfuma de lis, par amour pour son Dieu crucifié! Gloire à tous ces stigmatisés de la mortification cor-

1. Ps. 50. 10.
2. I Cor., 15. 54.

porelle qui conservèrent leur trésor surnaturel dans les combats et dans les gémissements de la nature. Le temps des gémissements et des ruines n'est plus : *Neque clamor, neque mors erit ultra*[1]. Le monde s'est levé en triomphe de la tombe de cendres où le jugement l'avait englouti. L'humanité est sortie, comme une fleur vivante, des fangeux sillons où la mort l'avait renversée. La chair des ministres de l'Eucharistie, embaumée dans l'essence divine, est devenue plus incorruptible que les soleils; et ma frêle nature, suspendue au regard caressant du Seigneur, ne pourra plus se laisser tomber de l'extase, ni pour souffrir, ni pour mourir! O divin Rédempteur, qui avez détruit en vous le temple de Dieu et l'avez réédifié dans trois jours, quand ferez-vous sortir de l'opprobre mes ruines maudites et souillées? *Oportet mortale hoc induere immortalitatem.*

La voilà, cette vraie réhabilitation de notre corps, si honteusement défigurée par l'épicurisme de tous les temps! La voilà, cette véritable apothéose de la matière, si prématurément essayée par le cynisme des philosophies! La chair humaine élevée jusqu'aux épousailles d'un Dieu dans l'Incarnation, jusqu'aux fonctions de Dieu par le sacerdoce, jusqu'aux adorations de l'univers dans la transsubstantiation, monte aujourd'hui des hauteurs de notre autel aux trônes de

1. Apoc. 21. 4.

la gloire éternelle! Oh! ne regardons plus désormais cette terre que comme un vaste champ de gloire, où la mort sème une poignée de corruption, mais où Dieu récolte des corps transfigurés! Mon Dieu! j'attends avec impatience que vienne l'heure de ma dissolution : *Expecto donec veniat immutatio mea*[1].

Au ciel, plus d'ignorance.

La tentation du savoir est la plus séduisante de toutes, car elle est la première que l'enfer nous ait suscitée; c'est elle qui causa la ruine du genre humain : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum*[2]. A la vérité, il n'est pas aisé de comprendre l'ambition intellectuelle d'Adam; car, à titre de précepteur de sa race et d'instituteur de l'avenir, il possédait la plénitude des sciences. Tous les secrets dont nous sommes si fiers, et ceux dont nous serions dotés sans le péché, étaient amassés sous le front calme et puissant de ce premier maître : la sagesse de Salomon, la poésie d'Homère, l'éloquence de Démosthènes, la science nautique de Christophe Colomb, les connaissances géologiques de Cuvier, la direction de la foudre, l'itinéraire des astres, le gouvernement des forces de la nature lui étaient familiers. Quel oracle que ce premier révélateur, ouvrant la bouche pour livrer les confidences de Dieu aux générations de neuf siècles rangées en

1. Job. 14, 14.
2. Gen. 3, 5.

cercle autour de sa parole! Quelle autorité que ce premier professeur de la race humaine, si la chute n'était venue le précipiter des hauteurs! Mais Adam voulut en savoir autant que Dieu, et, à l'instant, son regard s'obscurcit. Son esprit, qui n'avait que des bornes, eut des nuages; et, depuis, sa chancelante postérité s'en va, triste comme un aveugle qui vit le soleil en bas âge, et qui conserve mélancoliquement le souvenir de la lumière perdue.

Voilà le douloureux contraste entre notre passé et notre présent. Voulez-vous que je soulève les voiles de votre avenir? O vous qui l'avez expérimenté ce tourment d'ignorer, théologiens si souvent arrêtés par les ombres, impatients investigateurs que la vérité retenait, un bandeau sur les yeux, à sa porte, maîtres si souvent insultés, parce que vous enseigniez les ténèbres au lieu de les expliquer, alors vous passerez du ciel nuageux de l'Égypte aux clartés permanentes de la terre de Gessen, et se lèveront pour vous des astres sans ombres ni déclin : *Non occidet ultra sol tuus*[1]. Quelle surprise quand tombera le voile qui vous faisait de ce monde une splendide énigme! Comme elle sera douce cette aurore recouvrée des jours de l'Éden, où toute la Création vous paraîtra transparente, ainsi qu'elle l'était pour son premier hôte et son roi, et quand vous passerez d'un extrême à l'autre de cet

1. Is. 60, 10.

empire, en vous promenant de clartés en clartés : *Ascendam de claritate in claritatem*[1].

Saint Grégoire a dit, en parlant de la vision des élus : *Scientem omnia scient*[2]. Pour un prêtre qui s'est heurté à la borne du savoir, et a souffert des barrières mises à sa pénétration intellectuelle, quelle ineffable révélation! L'humanité n'a pas trouvé d'expression aux transports d'un mortel venant, comme Archimède, de résoudre un problème, et criant sur les places publiques : « Je l'ai trouvé! » à ceux de Colomb touchant de ses proues victorieuses des rivages qui découvraient leurs beautés vierges pour la première fois; à ceux d'un prophète à qui Dieu verse la prescience, et qui voit l'avenir ramassé sous un seul de ses regards; enfin, à ceux de l'aveugle-né ouvrant en même temps les yeux sur la splendeur du soleil et sur la divinité de Jésus; non, non, les hymnes, les dithyrambes de l'esprit humain ne peuvent traduire ces bonheurs incompréhensibles : comment exprimeraient-ils l'extase de votre œil entrant dans la lumière d'Adam, et s'éveillant dans les éblouissantes visions du jour de la Création?

O radieuse Jérusalem! qu'il fait bon vous contempler du fond de cette vallée obscure où les ombres sont si épaisses et les soleils si changeants! *O quando lucescet tuus qui nescit occasum dies!*

1. II Cor. 3, 18.
2. S. Greg. *Past.*

Au ciel, plus de concupiscence.

La concupiscence est une inclination au mal qui fut insinuée dans les membres de l'humanité par les saveurs corruptrices du fruit défendu. C'est depuis, en effet, que la chair s'est mise en insurrection contre l'esprit, que la matière affecte une audacieuse suprématie sur l'âme, et que la vie humaine est devenue une suite non interrompue de chances décisives, où chaque battement de cœur est un combat, et où chaque combat balance une éternité.

Prêtre, rappelez-vous et comptez, si vous le pouvez, les blessures à mort que vous avez reçues dans ce dualisme intérieur où l'humanité, comme Rebecca, sent en soi la lutte de deux nations irréconciliables, et où l'ange est souvent opprimé par la bête? Tristes jours ceux où notre âme humiliée pousse le cri de détresse de saint Paul : *Qui me délivrera de ce corps de mort*[1]? et regrette l'âge fortuné durant lequel la nature et la grâce, par un accord inaltéré, formaient en nous un ineffable paradis! Quand renaîtront-elles ces harmonies si délectables de l'Éden?

Je ne sais ni la manière ni l'heure choisies de Dieu; mais ce que je sais, c'est que, sur le seuil du monde futur, la nature et la grâce se donneront un irrévocable baiser de paix; et, dès ce moment, bien-aimés de mon Dieu, hôtes chéris de sa maison, qui appar-

1. Rom. 7, 24.

tenez au Seigneur, sur la terre, vous n'aurez plus à trembler, car il vous appartiendra sans fin : *Dilectus meus mihi et ego illi*[1]. Ici, vos vertus sont un effort douloureux, là elles seront une récompense. Ici, votre innocence est une conquête défendue à main armée, là elle sera un héritage paisible et pour toujours inaliénable : *Et ego illi.* Certes, si la béatitude d'Adam n'avait rien à craindre des dangers de la concupiscence, elle avait tout à redouter de la tentation. Vous serez mieux partagés que lui.

Les souverains qui règnent dans la gloire ne tremblent point pour la stabilité de leurs trônes ; l'enfer est scellé sous leurs pieds, et Satan n'en sortira pas pour tendre des embûches à leur innocence. Les joies de l'Éden leur sont rendues, et, dans ce paradis nouveau, il n'est pas un arbre de la science du mal, pour remettre en question la félicité de leur avenir. La liberté humaine et le péché ont fait leur temps, Dieu est tombé comme un fleuve de paix dans leur âme, et, pour la première fois, ils peuvent dire : « Le Seigneur est ma part à jamais : *Pars mea Deus in æternum*[2]. » Mon Dieu ! soyez béni pour avoir délivré mon existence de la mort : *Eripuit animam meam a morte.* Mon Dieu! soyez béni pour avoir délivré mes yeux des ténèbres de l'exil : *Eripuit oculos meos a lacrymis;* mais, par-dessus tout, soyez béni, ô mon

1. Cant. 2. 16.
2. Ps. 72, 26.

Dieu! pour avoir fini mes infidélités avec mes jours, et enlevé à mon âme le triste pouvoir de vous offenser: *Eripuit pedes meos à lapsu* [1].

Au ciel, plus de chagrins.

Après le corps, après l'intelligence et la volonté, ce que les théologiens appellent en nous l'appétit irascible, retrouvera son paradis perdu. Notre sensibilité fut bouleversée par la chute comme tout le reste de notre être. Dès ce moment, une disproportion immense se déclara entre nos désirs et nos joies; pour avoir ambitionné le bonheur de Dieu, l'homme perdit le sien, et devint cette contradiction pensante et souffrante, si éloquemment apostrophée par la foi étonnée de Pascal. Regardez-le passer, ce pauvre maudit, en cherche de félicités, qui ne heurte qu'à des ruines. La fortune est pour lui infidèle comme l'amitié, la gloire a ses angoisses comme le génie; la terre est une région peuplée de fantômes où chaque bonheur est un rêve qui passe, chaque réalité une affliction qui ne passe pas, et où le cœur, torturé déjà par l'impuissance des consolations, dans les consolations mêmes trouve souvent les douleurs.

Comptez toutes les croix du calvaire sacerdotal, si vous le pouvez. Qu'est-ce que votre famille naturelle? Un faisceau de faiblesses qui se soutiennent

1. Ps. 114, 8.

en s'embrassant, mais où, depuis la mort de votre mère, vous donnez toujours, vous recevez très-peu, et soutenez tout le monde, sans être soutenu. Qu'est-ce que votre paternité spirituelle? C'est une existence multiple qui réfléchit dans votre cœur seul les douleurs d'une paroisse entière, et qui vous fait partager toutes ses larmes en vous isolant de tous ses plaisirs. Qu'est-ce que l'affection dont vous êtes l'objet? Quelquefois un mirage passager de votre chemin; vous vous retournez, le charme a disparu. Quelquefois une joie convertie en deuil par la mort; un cœur a cessé de battre, et vous trouvez le monde vide comme un désert.

Qu'est-ce que le succès? un amusement de quelques heures quand il vient, un tourment de toute la vie quand il ne vient pas. Qu'est-ce que l'avancement? un surcroît très-douteux de jouissances et très-certain de responsabilités. Qu'est-ce que l'existence tout entière? une expectative tremblante et attristée, dans laquelle le bonheur est si impossible que le rire y ressemble à un état contre nature, et la joie à de la folie. Et vous, prédicateurs du monde futur, qui avez une patrie heureuse en perspective, pèlerins en exil que le Saint-Esprit nomme des hôtes sous la tente, vous ne lèveriez pas, quelquefois, les yeux, en disant aux illusions et aux attaches de cette vie : « Laissez-moi m'en aller plus haut que vous? » *Dimitte me ut vadam*[1].

1. Gen. 24, 54.

Le ciel, en effet, voilà l'unique solution offerte au martyre de votre sensibilité. Abstraction faite de cette espérance, ô prêtre ! de quelle façon déjoueriez-vous la loi fatale qui fait de votre vie un chemin de douleur ? Serait-ce par la savante distribution de vos sympathies ? Prenez garde ! Si vous aimez peu, quand le vide sera fait autour de vous, la terre va vous paraître dépeuplée. Si vous aimez beaucoup, avec le domaine de vos affections va se dilater et se féconder la source de vos larmes. Et puis, que voulez-vous encore pour endormir vos douleurs ? Seraient-ce des honneurs ? Prenez garde ! Vous aurez plus de renommée, vous aurez moins de sommeil ; votre piédestal s'élèvera, votre tête se penchera. Seraient-ce des plaisirs ? Prenez-y garde ! Si vous êtes à Dieu, vous aurez des remords ; et si vous êtes vendu au péché, vous aurez des déceptions. Enfin, seraient-ce des richesses ? Plus que jamais, prenez-y garde ! Salomon, maître de toutes celles de l'Orient, les rejette loin de son âme comme une vanité et une affliction. A d'autres donc ces trompeuses décorations de théâtre qui vont être emportées par la mort ! Pour vous qui êtes un ange en exil ici-bas, il faut des joies profondes où l'on puisse essayer à l'aise des ambitions immenses. Or, la seule félicité vraiment digne d'un ange, c'est un paradis ; *Satiabor cum apparuerit gloria tua* [1].

1. Ps. 16, 15.

Et vous qui souffrez tant des douleurs de ce monde, oints du Seigneur! Moïse nouveau qui dirigez les peuples vers leur terre promise du paradis, vous ne voudriez pas faire vos apprêts de voyage pour atteindre ce délicieux repos : *Festinemus ingredi in illam requiem* [1]. Je viens de vous montrer une félicité d'où vous avez été chassés autrefois : la terre natale du genre humain; et, comme tout exilé, vous n'éprouveriez pas ce mal du pays qui ramène les âmes bien faites vers la patrie? Dites donc à ces affaires qui vous absorbent, à ces études qui vous passionnent, et à ces faiblesses qui vous entravent, dites-leur : Laissez-moi, il faut que je m'en retourne dans la patrie : *Dimitte me ut revertar in patriam* [2]. Heureux terme où les chagrins n'arriveront pas, et seront même changés en béatitude par le souvenir!

Un poëte a vanté le plaisir égoïste de voir, des hauteurs du port, des naufragés luttant contre les vagues; quel bien autre bonheur de se voir soi-même, alors, dans des luttes finies, du haut des éternels rivages, et d'assister en spectateur aux tempêtes où l'on triompha. Ainsi seront vérifiées ces divines promesses : *Æstimata est afflictio exitus illorum, illi autem sunt in pace* [3]. *Justi autem in perpetuum vivent* [4]. *Tristitia*

1. Hebr. 4, 11.
2. Gen. 30, 25.
3. Sap. 3, 2.
4. Sap. 5, 16.

vestra vertetur in gaudium[1]. O mon cher confrère ! qui succombez à la fatigue du chemin, parce que vous ne savez pas regarder au dela, secouez quelquefois vos prostrations et vos découragements par ce cri de l'espérance sans défaillance : *O dies æternitatis clarissima ! quam summa veritas semper irradiat. O utinam Dies illa illuxisset*[2] !

Et cependant ce n'est là, pour nous, que la cessation des maux ; voici le comble des biens qui nous sont réservés en passant du paradis de la grâce à celui de la gloire : *Gratiam et gloriam dabit Dominus.*

II

Dieu est magnifique dans notre prédestination, car elle suppose, dit saint Augustin, une longue préparation de bienfaits. Il est magnifique dans notre vocation, car il est descendu des cieux pour nous la manifester ; magnifique dans notre justification, car il a donné son sang pour nous la communiquer ; mais il est magnifique surtout dans notre glorification, car elle est la consommation de toutes ses autres faveurs, plus la donation éternelle de lui-même. Voilà pourquoi Isaïe a déclaré que le seul théâtre des magnificences du Sei-

1. Joan. 16, 20.
2. *De Imit. Christ.* lib. 3, cap. 48.

gneur est le paradis : *Solummodo ibi magnificus est Dominus* [1]. Cette œuvre ne sera complète qu'après le jugement dernier, lorsque l'âme et le corps se seront réunis ; ces deux portions de notre être ayant mérité dans les mêmes combats, il est juste qu'elles participent au même couronnement. Et voici, au rapport de saint Thomas, les félicités respectives qui leur sont réservées.

Que vous dirai-je des félicités du corps?

Sans doute, l'organisme humain jouissait d'un noble bien-être sous les ombrages de l'Éden; mais une fois mis en face de l'essence divine, il en sera pénétré, bien plus encore que le cristal de la lumière, et la matière, transformée dans ce creuset puissant, y perdra tous ses alliages incompatibles avec de suprêmes félicités. N'est-ce pas que votre ciel serait incomplet si vous y portiez des organes sensibles à la douleur? Aussi, vous serez revêtus de l'impassibilité comme d'une cuirasse; ce qui s'était couché dans l'infirmité, dit saint Paul, se relèvera dans la force, et ce corps de fange, que ses chastes combats et sa virginale intégrité n'empêchèrent pas de vieillir ici-bas, trônera dans des hauteurs inviolables où l'éternité entière passera sur votre front sans y laisser une ride : *Seminatur in infirmitate, surget in virtute* [2]. Eh ! que serait le paradis avec

1. Is. 33, 21.
1. I Cor. 15, 42, 43.

des organismes opaques, qui auraient la couleur de la poussière, et qui arrêteraient la lumière au lieu de la faire rayonner? Non, non, il ne convient point que le corps humain, la plus belle portion de la matière, soit moins éclatant que la face des astres. Voilà pourquoi les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père; et la transfiguration du Christ, qui ne fut qu'une annonce de la vôtre, vous promet une auréole capable d'éclipser les splendeurs du firmament : *Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris eorum* [1]. Et puis, concevez-vous le bonheur absolu avec un corps pesant, et dont l'agilité serait disproportionnée à la vie? C'est pourquoi, au ciel, la matière sera rapide comme la pensée pour lui servir de messagère, le mouvement instantané comme la volonté pour ne pas faire languir les désirs; les élus courront comme des étincelles dans un feu de roseaux, et ils s'élanceront sans fatigue, comme des séraphins en message, à travers les nouvelles terres et les nouveaux cieux qui apparaîtront : *Tanquam scintillæ in arundineto discurrent* [2].

Enfin, le corps ne serait-il pas l'opprobre et la prison de l'âme, s'il était doué de volume? Car le volume obscurcit la transparence, le volume pose des limites dans les plaines de l'immensité. Aussi l'humanité des bienheureux sera un organisme diaphane que tout regard pénétrera, et une beauté subtile qui pénétrera

1. Matt. 13, 43.
2. Sap. 3, 7.

tout : *Seminatur corpus animale, surget corpus spirituale* [1].

O prêtres qui traînez avec peine le fardeau de vos maladies, de vos années et de la domination corporelle, levez donc la tête ! Voilà une béatitude dans laquelle ce temple d'iniquité, ce réceptacle de convoitises que vous habitez, nourri de l'essence divine, deviendra le réflecteur sublime d'une adorable majesté. Ah ! qu'elle triomphe, alors, la chair de ces hommes consacrés en qui reposèrent des âmes angéliques, comme dans un tabernacle immaculé. Qu'elle s'efface, devant le front de nos pures phalanges, la clarté de ces mondes inertes qui ne méritèrent point leur auréole, comme nous, dans la douleur et dans la liberté. Je ne chante point une apothéose païenne : c'est dans ma chair que je les entendrai, ces cantiques des cieux dont je ne pourrais recevoir ici-bas les plus lointaines harmonies sans mourir de mon ivresse : *In carne mea videbo* [2]. C'est dans ma chair que je les reverrai, ces parents et ces amis, quittés dans la désolation sur la terre, et retrouvés dans des embrassements que l'éternité ne brisera plus : *In carne mea videbo.* C'est dans ma chair que je le contemplerai, cet ange gardien qui m'avait donné la main dès le berceau et qui veillait sur mon sacerdoce, tendre compagnon de mon exil dont je connaissais la tendresse, dont je

1. I Cor. 15, 43.
2. Job. 19, 25.

ne connaissais point le sourire, et pour qui mon premier regard renfermera tant de remercîments : *In carne mea videbo.* Enfin, c'est dans ma chair que je l'admirerai, cette ineffable mère de Dieu et du prêtre, dont je cherchais ici-bas, à genoux, la ressemblance dans les révélations du génie et de la sainteté, mais en qui mes yeux accablés découvriront plus de charmes que n'en pressentirent et n'en peignirent jamais mes plus extatiques amours : *In carne mea videbo.* Oui, je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je me lèverai de la terre, et que c'est dans ma chair que je le verrai lui-même : *Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum, et in carne mea videbo Deum meum.*

En vous disant que je verrai Dieu, je passe aux félicités de l'âme; voici, sur ce sujet, une admirable analogie aperçue par saint Thomas. C'est par les trois vertus théologales que l'homme saisit Dieu dans cette patrie des douleurs, c'est par trois avantages correspondants qu'il l'embrassera au ciel. Et, d'abord, la vue en énigmes qui s'appelle la Foi, sera récompensée par cette inondation de clartés qui s'appelle la vision intuitive de Dieu. Cette attente pleine d'épreuves qui est l'Espérance, sera récompensée par la possession de Dieu. Enfin, cet amour laborieux et fort qui est la Charité, sera récompensé par la jouissance de Dieu.

Rien n'est plus facile à comprendre que la béatitude

par les ravissements de la vision. Quand on gravit un des sommets géants de la terre, le cœur peut recevoir, de la magie des perspectives, un ébranlement si fort qu'un naturaliste fameux est mort de son enthousiasme sur une cime pyrénéenne, en s'écriant : « O nature, que tu es belle ! ô nature, que tu es belle ! » Transportez-vous là au lever du jour : à la vue de cette mer qui bondit, d'un côté, comme une immensité en colère ; de ces plaines qui s'étendent, de l'autre, comme une immensité immobile ; de ces montagnes qui ont des moutonnements et des abîmes pareils à des vagues tourmentées ; de ces ténèbres qui fuient, à l'occident, dans les cieux ; de cette aurore qui les chasse devant elle, de ce soleil qui s'avance comme un roi précédé de splendeurs et de concerts ; enfin, de cette vie qui renaît, et de cette création qui semble sortir du chaos pour la seconde fois, l'homme sent une admiration dont le poids lui fait plier les genoux et crier avec admiration : « *Mon Dieu, comme vous êtes admirable sur ces hauteurs !* » *Mirabilis Deus in altis*[1]. Et, cependant, ce n'est là qu'un horizon borné. Imaginez l'extase d'un mortel qui planera sur l'ensemble, qui plongera sur Dieu lui-même, et dont la timide paupière sera fortifiée pour que tant de gloire ne l'accable pas, et dont la frêle mortalité sera étayée pour que tant de majesté ne l'écrase pas : *Opprimetur a gloria*[2].

1. Ps. 92, 14.
2. Ps. 92, 14.

Ah ! mes vénérés confrères, l'œil de l'homme profane est si sensible à la beauté qu'il appelle une adoration les éblouissements fugitifs qu'il en reçoit. Je connais une ville où il fut décrété par le Parlement qu'une beauté célèbre montrerait au peuple son visage découvert un jour de l'année, pour éviter le tumulte que la curiosité impatiente de ses admirateurs pouvait causer. Si un peu de matière bien modelée excita de pareils vertiges, que se passera-t-il au cœur des bienheureux quand Dieu lui-même repliera son voile devant leurs yeux absorbés et ravis ? Saint Pierre n'en avait pas autant vu, au sommet du Thabor, et, cependant, sa raison s'est troublée un instant. Saint Paul, qui a percé tant d'autres mystères, se prend à bégayer sur celui-ci comme un petit enfant; et, toutes les fois qu'un mortel entrevoit, à travers les pâles lueurs de l'extase, comme à travers les fentes d'un parvis, quelque reflet de la beauté suprême, un désordre sublime éclate dans ses sens éperdus.

Alors, Xavier, jeté par l'Océan à quatre mille lieues de son pays, ne peut soutenir les délires de sa félicité, et dit à Dieu : « C'est assez. » Alors, Antoine du désert, après une nuit de ravissement, haletant et consumé de désirs inépuisés, dit à l'astre du jour : « O soleil ! qu'avais-je à faire de ta lumière ? » Alors, saint Nicolas de Tolentin, après avoir entendu le chœur des anges durant son sommeil, se réveille, en pleurant, de se trouver encore sur la terre. Alors, enfin, Thérèse

s'écrie : « Seigneur, ordonnez que je meure, ou je me meurs de ne pouvoir mourir!... » Et, cependant, ce n'était là qu'une échappée de vue vers vos collines, une station sous votre portique, ô bienheureuse Jérusalem! *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem*[1]!

De ce que nous verrons Dieu face à face, suit-il que nous verrons tout ce que Dieu voit? Non, car nous ne le pourrions pas sans devenir infinis, comme Dieu lui-même. Mais voici ce que je puis garantir au nom de la justice et de la raison : c'est que l'œil de l'homme sera récompensé par où il aura mérité, partant que le mystère, objet de sa foi ici-bas, sera au ciel l'objet de sa contemplation intelligente, sinon de son entière compréhension. Eh! ne faudrait-il pas les accents du ciel lui-même pour exprimer la joie de ces penseurs sublimes tels que saint Augustin et saint Thomas quand ils verront, à l'œil nu, ces vérités que leurs fières intelligences adorèrent sur la terre à travers les ombres de la foi? Quelle surprise, par exemple, pour l'humble chrétien, quand, franchissant le seuil des grandeurs divines, il s'élèvera jusqu'à ce mystère de l'Incarnation par lequel il fut sauvé! Pour une vierge timide, quand elle montera jusqu'à ce mystère de la maternité immaculée de Marie par lequel elle fut inspirée! Pour un prêtre du Seigneur, quand

1. Ps. 121, 2.

il contemplera dans le plein midi de sa gloire cette divinité cachée qu'il enfanta et qu'il aima jadis sous les langes de la sainte Eucharistie! Enfin, pour les maîtres de la doctrine, quand, Dieu les saisissant pour les faire entrer dans son sein, ils habiteront au centre de ces secrets adorables dont le regard ne sera jamais rassasié!

Comme de ces sommets splendides de l'être, ils seront beaux les deux Testaments avec leurs enchaînements expliqués, et les attributs divins avec leurs concordances mieux aperçues, et les chemins de la Providence avec leurs détours si savants et si miséricordieux, et le plan de la Rédemption, depuis sa préparation dans les desseins de la prescience éternelle jusqu'aux scandales sublimes de Bethléem et du Calvaire, et tous les échelons de la Création, depuis les plus lumineux archanges jusqu'aux plus humbles cirons de nos vallées! Mon Dieu! une surprise aux bords de l'Océan nous arrache des hymnes d'admiration, la découverte d'un monde, dans les profondeurs illimitées de l'espace, nous inspire des joies qui touchent à la folie, la vue d'un astre rapproché par le télescope nous cause des ravissements inexprimables; que nous réservez-vous le jour où, mis en face de vous-même, nous pourrons, sans distance et sans voile, sonder vos abîmes et compter vos magnificences : *Videbimus eum sicuti est*[1]?

1. Joan. 3, 2.

Et non-seulement nous verrons Dieu, mais nous verrons tout en Dieu, de telle façon qu'il sera à la fois notre spectacle et notre soleil. Au centre de la cité des saints, Jésus déploie, comme un vivant étendard, cette humanité dont les rayons frappèrent, jadis, les cimes étonnées du Thabor; et, sous les clartés de cet astre sans déclin, les choses éternelles se colorent d'un ineffable jour, et les élus passent des siècles rapides comme des songes à s'écrier : *Seigneur, il fait bon ici*[1]. On dit que si l'œil de l'homme s'est accoutumé à la lumière sous le ciel de la Grèce ou de l'Italie, il s'ouvre avec regret aux teintes plus sévères de nos horizons. Quelles seront donc les nuances de cette lumière dont Dieu sera la source? quels seront les reflets de ce jour dont Jésus-Christ sera le soleil? Ajoutez qu'ici-bas, le disque du soleil aveugle au lieu d'éclairer, parce que ses rayons tombent comme un dard sur une paupière qui tremble de faiblesse, tandis qu'au ciel, le soleil fixera le regard sans l'opprimer et deviendra un foyer caressant, dans lequel nous embrasserons toutes les béatitudes de notre Paradis.

Il est rapporté que le grand Condé, sur le point de mourir, se donnait, par anticipation, les extases de l'autre vie en disant à son âme : *Nous allons voir Dieu tel qu'il est!* Un disciple de Platon, après avoir entendu un dialogue sur l'immortalité de l'âme, se

3. Matt. 17, 4.

laissa tomber des hauteurs du cap Sunium pour aller contempler les merveilles de ce monde qu'on lui annonçait : et nous qui sommes prêtres, nous ne dirions pas quelquefois, dans la nostalgie de notre terrestre exil : « Seigneur, montrez-nous votre face ! » *Ostende faciem tuam*[1] ! Non, cette prière serait un crime contre nous-même, si elle n'était pas une pieuse folie de l'amour. Dieu se cache, et il fait bien ; car sa gloire un instant entrevue, au jugement dernier, et perdue à jamais, c'est là le tourment des damnés ; de même ses perfections un instant manifestées et puis dérobées à notre regard, mettraient dans notre attente inconsolable quelque chose des langueurs de l'enfer.

Tandis que la foi qui s'incline sans comprendre sera récompensée par la vision de Dieu, l'espérance qui compta sur Dieu sans le tenir, trouvera son paradis dans la possession de Dieu. Posséder un être, c'est en disposer avec droit de propriété. Par conséquent, quand Dieu consent à devenir notre propriété éternelle, c'est la perfection absolue recueillant en quelque sorte ses magnificences et se laissant tomber aux bras de sa créature éperdue pour lui dire : « Je t'appartiens à jamais » : *Sponsabo te mihi in sempiternum*[2].

Comprenez, si vous le pouvez, la béatitude d'un cœur à qui Dieu lui-même fait de pareils serments.

1. Ps. 79, 14.
2. Osée, 2, 19.

Quelle possession inénarrable! Dieu, avec cette puissance qui fait marcher les siècles devant sa face, avec cette justice qui efface les empires coupables d'un seul regard, avec cette grandeur qui renferme les océans dans le creux de sa main, tout cela sera à moi : *Dilectus meus mihi et ego illi*[1]. Dieu, avec cette splendeur qui sema les soleils au firmament comme une brillante poussière, avec cette beauté qui faisait tomber en défaillance le prophète, balbutier saint Paul et pousser des cris à saint François : tout cela sera à moi : *Dilectus meus mihi et ego illi.* Dieu, avec cette bonté qui sans cesse sourit et sans cesse pardonne, avec cette miséricorde qui oublie tous les maux de la Création devant une goutte du sang de Jésus-Christ, avec cette tendre providence qui veille sur le monde naviguant à ses pieds, comme la mère de Moïse, près du Nil, suivait des yeux son berceau flottant : tout cela sera à moi! *Dilectus meus,* etc. « Un Dieu est à moi! » s'écriait une sainte après la communion eucharistique; et ne pouvant porter le poids de cette félicité, elle allait en jeter les transports sur les grands chemins ouverts devant elle : bien mieux encore, les élus peuvent dire : Un Dieu est à moi, et ils ont les siècles des siècles pour savourer ce bonheur!

Oui, les siècles des siècles. Ici-bas, la joie de certaines possessions n'est pas même viagère, traversée

1. Cant. 1, 16.

qu'elle est par bien des vicissitudes et bien des dégoûts. Mais point de vicissitudes dans ces sphères de l'infini où rien ne se termine et rien ne commence. Point de dégoûts en présence de cette beauté toujours nouvelle, qui donne au front des soleils la perpétuité de leur jeunesse et à la face des astres l'immutabilité de leur éclat. Les hommes, avec le souvenir de leurs éphémères amours, ne savent pas imaginer une incessante satiété qui ne produira point de lassitude. Ceux qui changent d'idole chaque jour ne comprennent rien à cette immortelle vie, où chaque heure portera avec elle le bonheur de toute une éternité, et passera si rapide qu'Adam se trouve encore à son premier instant de paradis. Mais c'est là le plus beau trait de nos futures béatitudes d'être incompréhensibles à force d'être incommensurables!

Consolez-vous donc, vous qui vous fatiguez si aisément de la monotonie du devoir, depuis bien longtemps le monde aura cessé d'être à ses stupides adorateurs, et votre Dieu n'aura pas cessé d'être à vous : *Dilectus meus mihi*[1]. Depuis bien longtemps, les rêves impies que vous combattez seront rentrés au néant, les siècles du temps dont vous fîtes le sacrifice se seront écoulés comme des ondes, tandis que vous, toujours en possession du Seigneur, vous le tiendrez, vous l'embrasserez encore : *Tenui eum!* O cité ravissante de mon Dieu!

quelles admirables choses j'entends raconter de vous : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei*[1] !

Enfin, la charité sera récompensée par la jouissance de Dieu. La charité est, entre Dieu et l'âme, une sorte de nœud conjugal dont les fiançailles se célèbrent sur la terre, et dont la consommation n'aura lieu qu'au ciel : « C'est alors que je vous épouserai à jamais », dit le Seigneur : *Sponsabo te in sempiternum.* Et le fait de ces prodigieuses épousailles est si peu contestable que les théologiens appellent les dots de l'âme les principales félicités que Dieu lui constitue ; de telle sorte que si la foi a pour dot la vision, l'espérance, la possession, l'amour est doté de la délectation en Dieu.

Ici, chassons les terrestres images et purifions nos lèvres pour raconter, avec la langue des anges, les chastes voluptés du sein de Dieu. On dit que lorsque deux êtres se sont cherchés sur la terre et ont langui d'un amour malheureux et contrarié, le jour où ils s'atteignent, par-dessus les abîmes qui les séparaient, il faudrait des voix inspirées pour chanter leurs épithalames délirants ! Eh ! quelle voix humaine pourrait célébrer ces noces éternelles où l'Agneau tend les bras à une obscure épouse de la terre, en lui disant : *Venez*[2], et où une pauvre âme de voyageur répondra au Monarque des cieux : « Je viens, Seigneur Jésus » : *Venio cito.*

1. Ps. 83, 3.
2. Cant. 2, 8.

D'où tirer les mots et les images pour exprimer l'épanchement d'un Dieu, se versant à torrents dans un cœur de mortel : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos*[1] ? Cette béatitude sera-t-elle un étonnement sublime, comme celui d'Adam ouvrant les yeux, pour la première fois, sur les merveilles de la création ? Non, l'œil de l'homme n'a jamais rien vu de pareil : *Non oculus vidit*[2]. Sera-t-elle une émotion profonde, comme celle de Moïse et des grands contemplatifs recevant des confidences si douces qu'ils avaient peur d'en mourir ? Non, l'oreille de l'homme n'a rien entendu de comparable : *Nec auris audivit.* Enfin, sera-t-elle un grand tressaillement de cœur, comme celui d'un ambitieux qui va ceindre le diadème, comme celui de Jacob retrouvant un enfant perdu, comme celui de la veuve de Naïm embrassant un enfant ressuscité ? Non, le cœur de l'homme n'a jamais rien senti de si profond : *Nec in cor hominis ascendit.* Eh ! que m'importe, à moi, que la céleste Sion ait des murailles d'or, des parvis de jaspe et des portes de saphir ? J'oublie toutes ces magnificences quand je me rappelle que le Seigneur sera son temple : *Ejus est templum Deus.* Mais quand l'Esprit-Saint ajoute que moi-même je serai le temple du Seigneur : *Et habitabit in eis*[3], je me perds dans un ravissement sans

1. Ps. 35, 9.
2. I Cor. 2, 9.
3. Ps. 5, 12.

bornes. Oui, Dieu sera mon temple, et je serai le sien; j'habiterai en lui, et il habitera en moi : voilà l'union de nos éternelles épousailles. Oh ! que l'on me soutienne avec des fleurs, que l'on me fortifie avec des fruits, car je languis des impatiences de mon amour : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo* [1].

Héritiers fortunés de la grâce et de la gloire, voilà la couronne que votre front doit porter. Poussez donc, désormais, avec un cœur bien désabusé, ce cri de l'espérance chrétienne : « Que votre royaume nous arrive » : *Adveniat regnum tuum.*

Pour nous, en effet, comme pour le premier prêtre de la nouvelle loi, après les jours de calvaire, vient celui de notre ascension et du repos éternel, et quand nous sommes désenchantés de toutes les espérances, sceptiques à l'endroit de tous les bonheurs terrestres, rien de plus doux que de soupirer vers la paix de la sainte Jérusalem : *Rogate quæ ad pacem sunt Jérusalem* [2]. Ici, toutes nos joies sont instables, là elles participent de l'immutabilité de Dieu : *Ego Dominus et non mutor* [3]. Ici, le bon prêtre est souvent victime, et souvent persécuté pour le bien, plus encore que pour le mal qu'il fait, là Dieu donne ce mandat

1. Cant. 2. 5.
2. Ps. 121, 6.
3. Malach. 3, 6.

consolateur à ses anges : « Allez dire à ce juste qu'il sera bien, toujours bien » : *Dicite justo quoniam bene*[1], et qu'assis à ma table il mangera éternellement le fruit de ses œuvres : *Fructum adinventionum suarum comedet*[2].

O cité du bonheur ! véritable vision de paix ! en descendant de vos clartés sereines dans les tribulations et les frivoles enchantements de ma vie sacerdotale, je regarde la terre, et je la trouve méprisable : *Aspexi terram et ecce vacua erat*[3]. Je ne laisserai plus tomber mon âme, désormais, sous le poids des épreuves, puisqu'elle souffre au seuil de telles compensations. Semblable à ce conquérant de l'antiquité qui donnait tous ses royaumes en se réservant l'espérance, je me dépouillerai volontiers, ici-bas, de tout le reste, pourvu que vous me restiez, et je souscris à toutes les larmes de ma vocation, à toutes les mélancolies de l'exil, à toutes les lassitudes du voyage, en un mot, à toutes les douleurs de ce monde, pourvu que j'aie l'éternité heureuse pour redire dans l'autre :

Gustate et videte quoniam suavis est Dominus[4].

Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde[5].

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum[6] !

1. Is. 3, 10.
2. Is. 3, 10.
3. Jerem. 4, 23.
4. Ps. 33, 9.
5. Ps. 72, 1.
6. Ps. 83, 1.

Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum[1].

Beati qui habitant in Domo tuâ, Domine; in secula seculornm laudabunt te[2].

1. Ps. 83, 1.
2. Ps. 83. 5.

NOTE. — Si nous avons utilisé, au profit des prêtres, quelques discours déjà publiés par nous, c'est en leur faisant subir les remaniements nécessaires pour les approprier au sujet.

CONFÉRENCE

La Persévérance du Prêtre.

Il y a un sens profond dans cette parole trop répétée pour être bien méditée : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit*[1]. Si le salut dépendait de certains mouvements vertueux, qui n'en a pas? S'il était le fruit de quelques saintes résolutions formées une fois pour toutes, qui n'en fait pas? S'il suffisait d'une retraite bien suivie, pour se l'assurer, qui ne se sauverait? Mais le salut est le prix d'un long et vaillant effort qui s'appelle : la persévérance finale. *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.*

Cette persévérance est compatible avec certaines défaillances plus ou moins graves, plus ou moins fréquentes dans la pratique de la perfection sacer-

1. Matt. 24, 13.

dotale. Les saints eux-mêmes ont subi ces déchéances intermittentes, quoique moins souvent et plus victorieusement que nous. Peut-être est-il regrettable que cette partie de leur histoire n'ait pu être écrite, car, sans paraître moins grands, ils seraient quelquefois plus encourageants, et leurs vertus restant tout aussi admirables, nous sembleraient plus imitables. En prévision de ces prostrations de la volonté humaine échelonnées sur le chemin qui mène à Dieu, Notre-Seigneur lui-même a voulu tomber trois fois dans sa voie douloureuse, pour nous apprendre que la sainteté est une montagne qu'on ne gravit point sans trébucher, et qu'on y arrive malgré les chutes, pourvu que l'on s'en relève.

Cependant, la vertu solide, celle des prêtres d'élite, celle que nous devons emporter de ces exercices, est une ferme consistance dans le bien ; elle pourrait être définie : le surnaturel entré dans l'âme jusqu'à un certain degré de naturalisation, et elle comporte en nous l'oscillation du mieux au bien, mais non celle du bien au mal. Or, quelle méthode employer pour arriver à cette stabilité, à ce beau fixe de l'état moral ? On serait fondé à dire, si ce n'était pas un cercle vicieux, qu'il faut avoir persévéré quelque temps pour persévérer toujours, car, suivant une observation profonde, « le courage que l'on a eu, fait une bonne partie de celui que l'on a » ; mais, je sors de cette région spéculative pour me jeter au plus vif des réalités et des

difficultés pratiques, et je viens vous proposer, comme moyen de persévérance, ces quatre sources de sanctification indiquées par saint Bernard : *Considerate, vigilate, orate, sacrificate,* c'est-à-dire la considération, la vigilance, certaines dévotions, le sacrifice.

I

Considerate. Je ne prends pas le mot de considération au sens élastique où l'entend saint Bernard, qui a rangé sous ce titre toute une synthèse morale à l'adresse du pape Eugène; je le prends dans ce sens plus restreint, l'habitude de la vie au dedans, la présence ordinaire de l'âme en elle-même, qui s'appelle le recueillement. Nous devons former en nous l'homme spirituel à la manière de Dieu, non d'un sculpteur. Celui-ci taille un bloc par le dehors ; il fait respirer le marbre et parler un visage à la surface ; mais il a beau jeter l'image de la vie sur les contours de la matière; ce n'est là qu'un homme extérieur, et si on brise cette masse, on n'y trouve rien de la structure organique dans laquelle Gallien voyait un hymne au Créateur.

Au contraire, Dieu, au dire des naturalistes, quand il forme l'homme commence par le cœur et par le cerveau; il compose tout un chef-d'œuvre intérieur, avant de dresser autour l'enveloppe des os et des

muscles; puis vient enfin ce front et tout ce revêtement admirables auxquels le Créateur a imprimé quelque chose des splendeurs de sa face : *Signatum est super nos lumen vultus tui*[1]. Eh bien! nous devons procéder, dans notre développement spirituel, à la façon de Dieu; en telle sorte que l'on puisse dire de nous : *Omnis gloria ejus ab intus*[2].

Le recueillement est une attention soutenue à Dieu et à nous-mêmes. Quoi de plus beau que l'attention à Dieu? Cette pensée consacre notre intelligence quand elle l'habite. Porter Dieu dans notre âme par la grâce, le porter dans nos mains par l'Eucharistie, le porter dans notre esprit par le recueillement, c'est être, en quelque sorte, christophore dans toutes les puissances de notre être. Cette attention à Dieu n'est pas seulement notre grandeur, elle est notre préservation; car quelle est la principale cause de nos péchés? la voici : *Non est Deus in conspectu ejus, inquinatæ sunt viæ illius*[3]. Au contraire, quel est le moyen ordinaire de nos restaurations intérieures? c'est le retour à notre propre cœur, c'est la rentrée en nous-mêmes : *In se reversus*[4]. *Redite prævaricatores ad cor*[5].

Ceux qui persévèrent sont donc ceux qui ne troublent pas une si noble cohabitation de Dieu avec eux-

1. Ps. 4, 7.
2. Ps. 44, 14.
3. Ps. 10, 5.
4. Luc, 15, 17
5. Is. 46, 8.

mêmes, et qui ne font jamais de leur esprit une sorte de tabernacle désert d'où la présence divine s'est évanouie. Malheureusement, nous perdons Dieu en le donnant aux autres, et il est absent de nos pensées à l'heure même où il est produit par notre parole; cause trop ordinaire, non-seulement de nos délabrements intérieurs, mais encore de l'infécondité de nos efforts, car notre apostolat ne fructifie qu'à cette condition : *Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum*[1].

Où en sommes-nous de la seconde condition du recueillement, l'attention à nous-mêmes? Elle est la conséquence de la première, car la considération de Dieu et celle de soi sont comme les deux yeux de l'âme, dont les rayons ne peuvent être divergents. Mais pourquoi recommander à l'homme d'être attentif à soi, puisqu'il lui est si difficile de se perdre de vue? C'est que, l'expérience le prouve, le *Nosce te ipsum* est un des préceptes les moins compris, même des parfaits. On se regarde beaucoup, on s'examine peu; ce qui veut dire qu'on s'envisage par le côté de ses qualités, non par celui de ses défauts; par le côté de ses droits, non par celui de ses devoirs, et qu'on est absorbé dans le moi sans le connaître. En preuve, d'où résultent ces vues habituellement naturelles qui nous font si souvent glisser de l'imperfection volontaire

1. Joan. 15, 5.

dans le péché? De ce que, tout en nous aimant beaucoup, nous restons très-peu avec nous-mêmes. Nous sommes, en effet, dans les relations qui nous captivent, dans les succès qui nous enivrent, dans les études et les chroniques qui nous passionnent, mais non dans notre cœur. C'est là une sorte d'appartement de luxe, où nous logeons très-peu en temps ordinaire, où nous mettons à peine le pied en retraite, mais d'où nous avons hâte de sortir, parce que l'ennui nous y prend, et que le dehors nous sollicite par de puissants attraits.

Ah! qui nous donnera de comprendre ce beau passage d'Isaïe, appliqué par saint Grégoire au prêtre recueilli, et résumant les sécurités sublimes qu'un tel état nous offre : *Qui obturat aures suas ne audiat sanguinem, et claudit oculos suos ne videat malum, iste in excelsis habitabit; munimenta saxorum sublimitas ejus; panis ei datus est; regem in decore suo videbunt oculi ejus; cernent terram de longe*[1]. Saint Paul confirme tout cet enseignement par des promesses formelles de salut en faveur de notre application à Dieu et à nous-mêmes : *Attende tibi et doctrinæ, hoc enim faciens, te ipsum salvum facies et eos qui te audiunt*[2].

Recueillez donc, ramassez pour ainsi dire votre âme dispersée en mille soins inutiles et directions dange-

1. Is. 33, 15 et seq.
2. I Tim. 4, 16.

reuses, et lui dites avec Thomas à Kempis : *Noli evagari, anima mea, post vanitates et insanias falsas. Convertere ad dominum Deum tuum, quia ipse est fons totius consolationis. Revertere columba mea ad Noe in arcam, ad Christum in cordis secretum, quia diu foris manere non est securum; multæ sunt insidiæ extrà vagantis animæ, et magnæ tutelæ cito revertentis columbæ*[1].

Pour nous être d'une pleine utilité, la considération doit nous rappeler souvent les grandes vérités de la religion dont nous avons parlé, surtout le péril de l'abus des grâces dont nous n'avons rien dit encore.

Motif puissant de persévérance, méditez sur la soustraction des secours divins, punition ordinaire de l'abus qu'on en fait. Rien n'est plus nettement annoncé, ni plus souvent répété dans nos saints livres, que ce parallélisme effrayant : *Parturiit injustitiam, concepit dolorem*[2]. Écoutez et n'oubliez pas.

Non audivit populus vocem meam, et Israel non intendit mihi[3] : voilà la grâce méprisée. *Et dimisi eos secundum desideria cordis eorum*[4] : voilà la grâce vengée.

Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant[5] : voilà la grâce annoncée. Qu'ar-

1. *Solil. anim.* c. 10.
2. Ps. 7, 15.
3. Ps. 80, 12.
4. Ps. 80, 13.
5. Joan. 12, 35.

rivera-t-il si elle est stérilisée? *Excœcavit oculos eorum, et induravit cor eorum*[1].

Vobis oportebat primum loqui verbum Dei[2] : voilà la raison de la grâce. Quelle sera la conséquence de sa profanation? *Quoniam repellitis illud, ecce convertimur ad gentes*[3].

Vous qui venez de mettre la main à la charrue, pensez-y donc avant de regarder en arrière. Rappelez-vous Héli, un pontife qui ne paraît coupable que de faiblesse envers ses fils, et qui est frappé si sévèrement par la main de Dieu; Saül, élu roi par le Seigneur, et qui, pour des péchés moindres que les vôtres, est privé de la vie et du trône; Judas qui, lui, n'avait commis qu'un sacrilége, et à qui, pour ce seul fait, est ôté le royaume éternel : *Dico vobis quia auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti faciendi fructus ejus*[4].

Telles sont les punitions de l'abus de la grâce en ce monde. Que seront-elles dans l'autre? *Si non venissem et locutus fuissem eis, peccatum non haberent*[5]. C'est donc la multitude et l'excellence des grâces foulées aux pieds par les prêtres qui feront d'eux, dans l'éternité, des pécheurs sans excuse, et de Dieu un juge sans pitié à leur égard. Ce ne sont pas, en effet, les

1. Joan. 12, 40.
2. Act. 13, 46.
3. Act. 13, 46.
4. Matt. 21, 43.
5. Joan. 15, 22.

villes païennes, comme Tyr et Sidon, qui seront les plus maltraitées au jour du jugement; c'est Corozaïm et Bethsaïde témoins et objets des miracles du Seigneur : *Væ tibi, Corozaïm! væ tibi, Bethsaïda! Tyro et Sidoni remissius erit in die judicii quam vobis*[1].

O mon cher confrère! avant d'oublier vos résolutions de retraite, considérez donc les conséquences que pourrait avoir cette violation, ajoutée à tant d'autres. Voilà bien longtemps que Dieu accepte vos actes de contrition, quoiqu'il sache le peu de confiance qu'ils méritent : si une créature vous avait dit si souvent : Je vous aime, en vous le prouvant aussi mal, prendriez-vous ses protestations au sérieux? Le Seigneur vous écoute, cependant, comme s'il n'avait pas expérimenté l'inconstance de votre cœur et de votre parole. Mais vient une heure où sa longanimité se lasse; une grâce suprême après laquelle la part de grâces qu'il vous prédestina est épuisée; enfin, un dernier péché, à suite duquel il se retire en vous disant : *In peccato vestro moriemini*[2]. Moment terrible dans l'histoire des âmes! Or, qui sait si vous ne touchez pas à cette expiration des délais divins en votre faveur? Qui sait si, passé cette rechute, vous ne serez point, par anticipation, un condamné à mort de la justice éternelle?

Faisons de ces perspectives effrayantes l'objet de notre considération, car, malheur à celui qui court

1. Matt. 11, 22.
2. Joan. 8, 24.

risque de ne plus se relever s'il tombe, et qui n'entend pas avec terreur cette parole menaçante : *Qui stat, videat ne cadat*[1]. O dernier sourire de la miséricorde de mon Dieu, que je ne vous connaisse jamais ! O dernier baiser de son amour, dernière prévenance de sa grâce, préservez-moi des désespoirs de votre lendemain !

II

Vigilate. C'est la seconde condition de notre persévérance ; et cette vigilance doit s'exercer sur quatre périls qui menacent nos fruits de retraite : péril de l'occasion prochaine, péril de l'inconstance, péril du découragement, péril de la tiédeur.

Nous refusons l'absolution à ceux qui vivent dans l'occasion prochaine, et nous nous y exposons, pour notre propre compte, sans nous le reprocher. Or, quelle que soit votre ferveur de ce jour, si vous posez, sans excuse théologique, une telle cause de péché, le péché s'ensuivra et, sous peu, tout votre édifice de retraite aura croulé. Sans doute, il est difficile de s'imposer l'éloignement de l'occasion prochaine ; mais les difficultés de la résistance sur place sont mille fois plus

1. Cor. 10, 12.

grandes que celles de l'abstention à distance. Et vainement vous travailleriez à rendre éloignée, par un effort de volonté, une occasion qui serait devenue prochaine ; c'est par la fuite, non par la lutte en face, c'est de loin, et non de près, que de telles victoires sont remportées. Rétablissez donc, non-seulement les barrières, mais encore les distances, et dites aujourd'hui avec le Psalmiste : *Ecce elongavi fugiens, mansi in solitudine*[1], vous serez en sûreté demain. Au cas contraire, vous n'en avez pas fini avec vos honteuses expériences ; tout en promettant le bien, vous ferez le mal, jusqu'à ce que vous en arriviez à n'avoir plus même la force de promettre, car le soleil chauffant la boue la durcit, dit un saint : *Sol calefaciens lutum indurat;* de même la grâce du soleil eucharistique endurcit le cœur sacrilége qui ne la respecte pas, et notre fange tourne à la pierre, sous l'action des profanations qu'entraîne la fatalité de l'occasion prochaine non évitée. Particularité remarquable, le péché suppose, de notre part, l'advertance de l'esprit et la liberté de la volonté ; d'après ce principe, on peut dire que le *maximum* de notre culpabilité n'a pas lieu au moment de la chute, où la liberté est diminuée par la passion, mais quand nous affrontons l'occasion qui est la cause réfléchie de ces conséquences. L'homme intempérant n'est pas coupable

1. Jér. 31, 3.

dans son ivresse, mais quand il boit la liqueur qui la donne.

Le péril de l'inconstance menace encore vos bonnes résolutions. Une maladie des hommes de ce temps, c'est l'horreur des jours qui se suivent et qui se ressemblent. Certes, si nous étions obligés de confesser notre foi durant la persécution, nous ferions noblement notre devoir ; mais s'agit-il d'exécuter fidèlement un règlement de vie, d'une retraite à l'autre, nous sommes incapables de cet effort. La répétition des mêmes exercices, voilà notre difficulté ; c'est la goutte d'eau qui creuse la pierre contre laquelle le tranchant du glaive s'ébrécherait. Aussi, regardez les femmes chrétiennes de nos jours ; pour une dévotion nouvelle, elles donneraient volontiers les commandements de Dieu et de l'Église, qui leur semblent démodés. Regardez parmi les prêtres ; combien y en a-t-il dont les bonnes résolutions durent quarante-huit heures après chacune de leurs confessions ?

Mais pourquoi ces répugnances insensées contre la répétition ? Est-ce qu'elle ne constitue que le fond de la vie humaine ? Tous les jours, du travail et du repos, de la nourriture et du sommeil, commencer et finir, finir et recommencer encore ; voilà notre existence : qui reprocha au Créateur de n'avoir pas assez varié notre programme ici-bas ?

La répétition ! mais c'est le fond de votre vie de société. Tous les jours, vous vous abordez avec les

mêmes formules, vous vous complimentez avec les mêmes amabilités, vous vous piquez avec les mêmes traits, votre esprit et votre cœur, dans les relations du monde, ne sont guère qu'un vieux répertoire appris par cœur ; pourquoi votre dégoût quand il faut répéter les mêmes prières et les mêmes actes surnaturels?

La répétition ! mais elle est si bien l'expression propre des grands sentiments que Dieu semble n'avoir pas trouvé mieux pour nous manifester les siens : tous les jours, c'est le même soleil au firmament ; tous les jours, c'est le même sacrifice sur l'autel ; tous les jours, ce sont les mêmes sacrements aux mains de l'Église ; tous les jours, c'est la même grâce au fond des cœurs, et la dernière de ces répétitions est la plus belle parce que, touchante preuve de la persévérance du même amour, elle résume la valeur des précédentes accrue de la sienne propre.

La répétition, enfin ! mais c'est l'essence de la vie du cœur. Il en est d'elle comme du mot : Je vous aime, *que l'on redit sans cesse et que l'on ne répète jamais;* tous les jours, on accorde aux mêmes infirmités les mêmes soins, aux mêmes défauts le même support, aux mêmes exigences le même dévouement, et quand cette répétition de sacrifices est interrompue par la mort de ceux que l'on aima, on souffre, autant que de les avoir perdus, de n'avoir plus à se sacrifier pour eux. Oh! attachons-nous donc à la répétition périodique de notre bréviaire, de nos oraisons,

de nos confessions et de tous nos devoirs spirituels. D'ailleurs, voilà une éternité que Dieu nous dit en nous regardant, du sein de sa prescience infinie : *In charitate perpetuâ dilexi te*[1]. Son amour a traversé des siècles sans nombre et n'a pas subi la moindre vicissitude; que doit-il penser du nôtre qui change comme les couleurs de l'horizon, comme les courants de l'atmosphère, comme les mouvements de notre humeur?

Autre péril sur lequel nous devons veiller, celui de nos découragements. Saint Philippe de Néri disait : « Un des meilleurs moyens pour obtenir la persévé-« rance, c'est la discrétion. Il ne faut pas vouloir tout « faire à la fois et devenir un saint dans quatre jours. « C'est d'un tel manque de discrétion que proviennent « nos découragements. » Ce mal, qui est le ver rongeur de tant d'âmes, a été justement défini un amour-propre souffrant; car l'humilité s'étonne moins des péchés qu'elle fait que de ceux qu'elle ne fait pas. Il est encore une faute contre l'espérance, et une faute plus grave que la présomption, car Dieu s'estime moins offensé de l'excès que du défaut de confiance en son amour : et, cependant, nous cultivons presque comme une quintessence de vertu ce qui est une lâcheté de la conscience.

Soyons forts contre les découragements de la rechute. Votre misère, si grande qu'elle soit, par un

1. Jer, 31, 3.

acte de contrition, se perdra comme une goutte d'eau dans l'océan de la miséricorde de Dieu, et le pardon vous ayant été promis, non pas une fois, mais soixante-dix-sept fois sept fois, un large crédit vous reste ouvert sur les fonds de la bonté divine. Malheur à ceux qui la précomptent avant le péché ! malheur aussi à ceux qui ne la comptent point après! O mon cher confrère ! levez-vous donc, allez vous montrer à un prêtre et au même prêtre le plus possible ; il y a dans cette humilité courageuse une vertu qui redresse les cèdres abattus ; Satan ne résiste pas à un si vigoureux traitement des blessures qu'il nous fait, et si vous demandez une absolution chaque fois que vous retombez, bientôt vous resterez perpétuellement et inébranlablement debout.

Soyons encore forts contre les découragements de l'insuccès. Nous sommes malheureux de notre position, et il nous semble être dispensés de la sanctifier ; nous nous plaignons d'être déshérités de la bienveillance de nos supérieurs, et nous nous en rendons indignes ; nous croyons être en défaveur, et nous nous vengeons en le méritant. Étrange logique de certains confrères, plus coupables encore que mécontents, lesquels attendent la Providence qui les attend ! Défions-nous de ces mauvais conseils de l'amour-propre déçu. Notre croix est une grâce ; n'en faisons pas notre pierre de scandale. Le prêtre vraiment surnaturel sait l'être sans récompense naturelle, et quand il n'y aurait d'autre

regard que celui de Dieu, il serait encore tout ce qu'il doit être. Pourquoi les saints sont-ils si rares parmi nous ? Parce que les hommes de forte trempe ont disparu. Pour arriver à la canonisation, il y a mieux que d'avoir le cœur pieux et la foi vive, c'est d'avoir de la volonté.

Enfin, veillez sur le péril de la tiédeur. Rien de plus dangereux que de tomber dans cet état, parce qu'il peut aboutir à celui-ci : *Cor ejus indurabitur tanquam lapis*[1], et rien de plus déplorable que de mériter alors cet appel du Seigneur : *Audite me duro corde*[2]. On a fait, on peut faire bien des théories sur un tel sujet; la plus simple définition de la tiédeur est celle-ci : l'habitude volontaire du péché véniel. Or, quoi de plus redoutable que cette disposition ? D'abord, parce qu'elle mène à de pires déchéances, en vertu de ces menaces prophétiques : *Mea est ultio ut labatur pes eorum*[3]. *Qui in modico iniquus est, et in majori*[4]. Ensuite parce que les péchés véniels eux-mêmes nous rendent vomissables pour le cœur de Dieu.

Prêtre qui, huit jours après chaque retraite, ne vous reprochez plus vos oraisons omises, ni tant de médisances, de sensualités, d'imprudences commises, voici quelle vengeance Dieu tire des infidélités que vous

1. Job. 41, 15.
2. Is. 46, 12.
3. Deut. 32, 35.
4. Luc. 16, 10.

vous pardonnez. Moïse et Aaron sont exclus de la terre promise pour un manque de confiance qui ressemble à un excès d'humilité. Un prophète qui avait fait des miracles est étranglé par un lion, parce qu'il a cru trop facilement à un autre prophète, contre la défense du Seigneur. Quarante-deux enfants sont mis en pièces par des ours, parce qu'ils ont manqué de respect à Élisée. Oza est frappé de mort, parce qu'il a porté la main à l'arche chancelante pour la soutenir. David perd soixante et dix mille de ses sujets en punition de la vaine complaisance qu'il a prise dans le dénombrement de son peuple. Est-ce assez pour vous faire connaître les oppositions terribles de Dieu au péché véniel ? Non ; descendez dans les prisons du purgatoire, et là instruisez-vous, vous qui négligez habituellement lectures spirituelles, visites au Saint-Sacrement, préparations et actions de grâces, et qui vous en confessez à peine : *Utinam frigidus esses aut calidus* .

O mon cher confrère ! qui vous êtes relevé de cette déchéance en retraite, je vous conjure par votre salut éternel de n'y plus retomber ; car la tiédeur chronique prédispose à l'endurcissement, et l'endurcissement n'est-il par une sorte de damnation encourue, avant même le jugement de Dieu : *Nolite obdurare corda vestra*[2].

1. Apoc. 3, 15.
2. Ps. 54, 8.

III

Orate. Nous ne l'entendons pas dans le sens restreint, soit de la prière vocale, soit de la prière mentale dont nous avons traité, mais en ce sens que nous devons nous attacher aux pratiques et dévotions préservatrices, capables de stabiliser nos dispositions de retraite. En tête de ces pratiques, je place la confession fréquente.

Oui, mon cher confrère, une revue, une exécution sans pitié de vous-même, tous les huit jours, tous les quinze au plus tard, voilà un souverain moyen de conservation pour vos fruits de retraite. Comment cette confession doit-elle être faite afin de servir à votre persévérance? Écoutez la réponse de saint Philippe de Néri, un des apôtres les plus expérimentés dans la conduite des âmes :

« Détruisez tous les voiles hypocrites capables de « vous faire paraître aux yeux de votre confesseur ce « que vous n'êtes pas. Avant de choisir votre confes- « seur vous devez prier Dieu de vous éclairer; mais, « après que vous l'avez choisi, vous devez toujours vous « adresser à lui, à moins de motifs très-urgents.

« C'est un excellent moyen pour nous conserver « purs que de découvrir, non-seulement nos péchés

« consentis, mais encore toutes nos pensées à notre « confesseur.

« Quand nous allons nous confesser, il faut, d'abord, « nous accuser de nos plus graves fautes ; par ce moyen « nous couvrirons de confusion le démon, et nous reti- « rerons de grands fruits de notre aveu. Un des meil- « leurs expédients pour acquérir l'humilité est la con- « fession fréquente. Quand on veut se corriger de ses « mauvaises habitudes, il est souverainement impor- « tant de se confesser après chaque chute et de garder « le même confesseur.

« Le langage humain ne peut exprimer la beauté « d'une âme qui se tient en état de grâce.

« Hors des cas exceptionnels, ne changeons pas de « confesseur. Le démon, qui est très-orgueilleux, n'est « jamais plus complétement vaincu que par l'humilité « d'une sincère manifestation de nos fautes.

« Nous ne devons jamais omettre de nous confesser « au jour fixé, quelque affaire que nous ayions. Com- « mençons donc par nous confesser, puis nous irons à « nos affaires. La première action nous aidera à bien « faire l'autre[1]. »

Tout prêtre qui se confesse dans cette mesure et selon ces principes, tombe peu, se relève toujours et persévère infailliblement.

Seconde dévotion qui est un ressort énergique de

1. *Pensées.*

persévérance, l'attachement au règlement de vie. Il y a une régularité purement naturelle que le prêtre est fort exposé à prendre pour sa vertu, tandis qu'elle n'est qu'un pli de son tempérament. Vous êtes un monomane de l'heure sonnante ; prenez garde ! cela peut être un goût particulier ou un amour-propre, c'est-à-dire une gageure soutenue, soit avec le public, soit avec vous-même, ou, enfin, un égoïsme de routine, et, dans tous ces cas, un simple mérite organique d'autant plus dangereux qu'il fait illusion à ceux qui le possèdent sur beaucoup de mérites plus réels qui leur font défaut. Ah ! comme il y en a, parmi nous, de ces prêtres-machines regardant comme leur sainteté une ténacité d'habitudes qui ne prouve souvent qu'une chose, qu'ils préfèrent leur commodité à celle de tout le monde !

Mais la régularité surnaturelle, c'est-à-dire celle qui procède de l'esprit de foi et qui ne se place pas avant la charité, celle-là est une condition indispensable de progrès spirituel et de persistance dans ce progrès. Elle est le nerf de la vie intérieure : *Qui regulæ vivit, Deo vivit.* Elle est la source de l'intention pure, car elle fait de toute notre vie un acte d'obéissance à la volonté de Dieu exprimée par la règle, non une improvisation de la volonté propre, selon son caprice de tous les instants. Elle est la perfection de nos actions parce qu'elle en constitue l'harmonie : *Omnia honeste et secundum ordinem fiant*[1].

1. Cor. 14, 40.

Elle est une extension de notre existence, car, de même que, pour les architectes, la bonne distribution vaut de l'espace, pour les hommes rangés, l'ordre vaut du temps. Elle est le signe et l'agent de la bonne discipline dans les âmes; enfin, elle est un principe de sérénité intime et d'expiation morale, car, d'après l'Esprit-Saint, elle nous donne droit à la paix du Seigneur et à sa miséricorde : *Quicumqua hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia*[1].

Ah! mon cher confrère, combien de motifs pour nous rattacher à l'exactitude dans notre régime spirituel! l'âme est comme une montre qui a besoin, non-seulement d'être montée pour marquer l'heure, mais d'être réglée de temps à autre pour ne point s'en écarter. Ordonnons donc nos actions selon cette uniformité sans contrainte, mais sans inconstance, qui rend notre vie semblable à celle de Dieu dans ses fonctions de conservateur de l'univers, et préservons-nous de la régularité naturelle qui est celle des automates et des maniaques, pour embrasser la régularité surnaturelle, qui est celle des saints et qui les fait.

Autre dévotion à la fois suave et conservatrice pour la piété du prêtre, le culte du Sacré-Cœur. Cette adoration fréquente complète notre sentiment eucharistique, attendrit notre foi et notre amour envers Jésus sauveur, et féconde le cœur du prêtre en le faisant

1. Galat. 6, 16.

communier à Celui qui est à la fois l'ami de tous les hommes et la source de toutes les vertus. Quel secours et quelle consolation, dans les détresses de l'âme, que cette invocation : *Cor Jesu sacratissimum! ora pro nobis.* Le Sacré-Cœur est la sauvegarde et l'abri du monde actuel en ses suprêmes indigences; donnons-lui nos bonnes résolutions à garder.

Un saint disait : Un Dieu nous aime ! il est temps de mourir. A notre tour, concluons que puisque le Sacré-Cœur nous aime, il serait bien temps de le lui rendre. Cependant, que voyons-nous parmi les prêtres ? où sont ceux qui portent un cœur battant à l'unisson de celui de Jésus ? Hélas! les jours présents sont si mauvais, l'avenir est si incertain, notre ministère est si peu compris, notre âme souffre de tant de vides, comment pouvons-nous vivre sans aller nous reposer souvent dans les profondeurs bienfaisantes du Sacré-Cœur? Mais, tandis qu'il palpite pour nous au tabernacle et jusque dans nos mains, une courte adoration en sa présence nous fatigue, une oraison jaculatoire à son adresse épuise notre dévotion.

Mon Dieu! comme nous avons vite fini avec vous, tandis que nos divagations sans vous ou loin de vous ne finissent pas ! Cœur mille fois plus adorable qu'adoré, qui n'avez pas cessé un instant de battre pour moi, comme je suis effrayé du petit nombre d'heures que je vous ai consacrées! je vous confie aujourd'hui ma retraite, ma paroisse, ma vie, mon éternité, et je

m'abîme dans l'océan de votre amour, où l'enfer ne viendra jamais me chercher, parce que la tiédeur ne saurait m'y atteindre.

Ici, mon cher confrère, je vous indiquerais encore, comme pratique de préservation, la dévotion à la très-sainte Vierge, si je n'en avais déjà fait l'objet d'une instruction spéciale; mais, puisque j'ai remis une de vos mains dans la main de Marie, laissez-moi remettre l'autre dans celle de saint Joseph. Entre ces deux protecteurs de sa faiblesse, comment le prêtre pourrait-il chanceler? Joseph, dont les prières sont au Ciel ce qu'elles furent sur la terre : des commandements pour Jésus. Joseph, époux de Marie, duquel on peut dire comme du fils de Jacob : *Constituit eum dominum domûs suæ et principem omnis possessionis suæ*[1]; Joseph, choisi de Dieu pour dominer une créature distinguée entre toutes les autres par une conception immaculée, un enfantement virginal, une mort d'amour, une résurrection anticipée, une triomphante ascension; Joseph, associé à la gloire de la divine paternité, puisqu'il tient, par délégation du Père éternel, ses droits sur le Verbe incarné conversant avec les hommes; Joseph, comptant vingt-trois rois parmi ses ancêtres, et mille fois plus d'illustration encore dans le ciel que sur la terre; Joseph, qui fut, comme le prêtre, gardien de Jésus, maître de Jésus,

1. Ps. 104, 21.

confident de Jésus! O quel sublime patron et quel puissant patronage! heureux celui qui donne Joseph pour père à ses ouailles, et qui lui dédie des hommages particuliers chaque année, chaque semaine, chaque jour! Il ne défaillira pas dans la chasteté, puisqu'il a pour modèle et pour appui un patriarche angélique; ni dans la persévérance, puisqu'il s'abrite dans le sein du patron de la bonne mort. *Memento igitur nostrî, beate Joseph! et tuæ orationis suffragio apud tuum putativum Filium intercede.*

IV

Sacrificate. C'est le quatrième effort requis de notre volonté, pour nous préserver des coupables palinodies. Et ces efforts doivent être dirigés dans les deux directions suivantes de la lutte spirituelle : l'humilité et la mortification. Jusqu'ici nous n'avons indiqué que les moyens purement défensifs de persévérance; ils ne suffisent pas, il nous faut prendre l'offensive, contre nous-mêmes, afin de maintenir la bonne trempe de notre vertu; ce qui est la meilleure manière de l'empêcher de déchoir.

Telle la profondeur des fondations, disent les ascétiques, telle la solidité de la maison : bâtissons la nôtre

d'après ces principes d'édification intérieure. Voici comment toute l'économie de nos vertus dépend de l'humilité.

S'agit-il de la pauvreté? Sans doute, il y en a une qui peut naître d'un sentiment contraire à l'humilité : c'est celle du cynique foulant aux pieds l'orgueil de Platon avec celui de Diogène ; c'est celle d'un autre philosophe montrant avec ostentation son manteau par le côté déchiré ; voilà pourquoi saint Augustin évitait de porter des vêtements trop usés et les interdisait à ses religieux, de peur qu'il fût tiré vanité de la sainte livrée de l'humilité elle-même. Mais la pauvreté du prêtre fervent, qui se retranche le superflu comme un péril, et qui s'impose les privations comme une expiation ; qui sait se trouver bien, suivant l'expression de saint François de Sales, même quand il est mal, et qui échange les bonheurs vulgaires du bien-être matériel contre cette béatitude évangélique : *Beati pauperes,* une telle pauvreté procède de l'humilité comme la fleur sort de la tige, et l'effet de la cause.

S'agit-il de la chasteté? Ses rapports avec les bas sentiments de nous-mêmes sont intimes. De même que l'impureté est le seul ennemi dont on triomphe par la fuite, la pureté est le seul triomphe que l'on remporte par la peur. Aussi, vous qui êtes jaloux de conserver votre trésor retrouvé, écoutez en quelle manière il est sous la garde de l'humilité. Quelle est la cause ordinaire de vos chutes? *Priusquam humiliarer ego deli-*

qui [1]. Quelle est votre mesure de grâces dans la résistance? *Valles abundabunt frumento, omnis mons et collis humiliabitur* [2]. Quel est votre lendemain quand vous planez sur les sommets de votre propre estime? *Mox ut honorificati fuerint et exaltati; quemadmodum fumus deficient* [3]. Quelle est la gravité des blessures que vous vous faites en tombant? elle est à proportion de la hauteur où vous vous teniez avant de tomber : voilà comment les délires, commencés dans des élévations orgueilleuses, s'achèvent au fond des abîmes, et le Seigneur fait quelquefois pourrir l'orgueil de Juda dans des profondeurs difficiles à remonter : *Putrescere faciam superbiam Juda* [4].

S'agit-il de l'obéissance? Elle n'est pas même concevable sans l'humilité, car l'obéissance est une préférence donnée au jugement d'autrui sur le nôtre; par conséquent, un amoindrissement volontaire de nous-même au profit d'une domination étrangère, et l'immolation de notre superbe intellectuelle à l'ordre général. La première désobéissance a eu pour cause un péché d'orgueil : *Ascendam.* Toutes les désobéissances du monde actuel rentreraient dans le devoir par un acte d'humilité. Et pourquoi dans nos rangs cette antipathie qui monte, de bas en haut, vers les représentants de l'autorité, et qui nous venge du dé-

1. Ps. 118, 67.
2. Ps. 64, 14.
3. Ps. 36, 20.
4. Jér. 13, 9.

plaisir de leur obéir par la satisfaction de les détester ? Nous avons cru que c'était là de la sensibilité blessée, ou des droits méconnus ; ce n'est qu'un orgueil qui se méconnaît lui-même : *Superbia tantum est, quiesce*[1].

Mes vénérées confrères, appliquons-nous donc à ce sentiment essentiellement tutélaire de nos bonnes résolutions : nous mépriser beaucoup, surtout sous le rapport de la vertu. L'orgueil spirituel est celui qui déplaît le plus à Dieu, car il consiste à passer à notre compte l'œuvre de la grâce, et à confisquer à notre profit la gloire de la rédemption. Quand une telle contagion envahit un diocèse, elle y déchaîne le pire des esprits. Là, on voit en permanence un aréopage de réformateurs qui poursuivent l'amendement de tout le monde, excepté le leur, et qui se croient estimables parce qu'ils estiment très-peu. Bientôt, la société des prêtres se partage en deux camps. D'un côté, les pharisiens, moins l'abstinence et le jeûne ; de l'autre, les publicains, qui, sous des apparences modestes, restent les vrais amis de Dieu. D'un côté, les pacifiques ; de l'autre, les accusateurs. D'un côté, la vertu simple, qui peut compter, de la part de Dieu, sur l'indulgence qu'elle accorde ; de l'autre, l'orgueil intolérant, incapable de comprendre que les plus saints sont ceux qui s'en croient le moins ; or, rien de plus effrayant qu'une telle collection d'amours-propres quand, du haut en

1. Is. 30, 7.

bas de la hiérarchie, ils se renvoient, à tous les temps et sur tous les tons, ce verbe antichrétien : Je vous méprise; car souvent Dieu fond sur cette superbe Babel, et la renverse dans la boue. *Dispersit superbos mente cordis sui*[1]. *Oculos superborum humiliabis*[2].

Maintenons-nous donc dans l'humilité, et pour cela pratiquons-en quelques actes chaque jour; rien ne met en fuite le démon du relâchement comme ce signe de la virilité et de la justice intérieure de notre âme. J'en dirai autant de la mortification.

Sans mortification corporelle, point de persévérance possible. Nous sommes semblables à ces plantes aromatiques, qui ont besoin d'être mises au pressoir pour exprimer leur parfum. Il y a en nous des énergies latentes qu'un instant de souffrance volontaire fait éclater; et, de même que toute éducation dans laquelle la correction corporelle n'intervient pas à propos est essentiellement molle, toute vertu sacerdotale qui ne châtie point la chair au profit de l'esprit est incomplète et fragile. Quelques heures de cilice, quelques coups de discipline, quelques jeûnes de surérogation, la souffrance volontaire, en un mot, infligée opportunément à la partie physique de notre être, est un régime tonifiant pour l'autre, et jamais un prêtre ne parviendra à la perfection sans inclination pour ce dur traitement envers lui-même.

1. Luc. 1, 51.
2. Ps. 17, 28.

Avec la mortification du corps, faisons marcher de front celle de l'esprit, en nous imposant le sacrifice d'un travail soutenu. Un peu de journaux, beaucoup de chroniques, quelques lectures de littérature légère, des mots sur tout, des notions précises sur très-peu de chose, voilà l'occupation et le bagage intellectuel d'un très-grand nombre. Eh bien ! substituons à ce dilettantisme de l'esprit, qui est énervant pour l'âme, les austères assujettissements d'une culture sérieuse ; l'âme profitera de toutes les acquisitions de l'esprit, et n'aura pas à rendre ce compte qui faisait trembler par avance saint François de Sales : « Quand je pense à l'emploi que j'ai fait du temps de Dieu, je crains qu'il ne veuille pas me donner son éternité. » Que deviendront, en ce cas, tant de prêtres oisifs, le jour où le Seigneur appellera le temps en témoignage contre eux ? *Vocavit adversum me tempus*[1].

A la mortification de l'esprit, joignons celle du cœur, faisant le sacrifice même du permis, et, à plus forte raison, de tout ce qui est équivoque, pour conserver l'intégrité parfaite de la conscience. Les sympathies molles, mais non impures, sensibles aujourd'hui, mais qui seront peut-être charnelles demain, sont un des passe-temps les plus dangereux à la persévérance du prêtre. Mon cher confrère, sans la mortification du sentiment, sans la circoncision du cœur,

1. Thren. 1, 15.

point de vertu sacerdotale, ni bien trempée, ni bien durable. Pénétrons-nous à temps de cette vérité, car nous y arriverons, bientôt, par la force de la déception, si ce n'est point par la spontanéité du sacrifice, et c'est une triste sagesse celle que l'on doit moins à l'éducation de Dieu qu'aux douleurs d'une cruelle expérience.

Concluons ce point important par deux maximes maîtresses de saint Philippe de Néri : « Pour obtenir « parfaitement le don d'humilité, quatre choses sont « nécessaires : mépriser le monde, ne mépriser per- « sonne, se mépriser soi-même, mépriser d'être mé- « prisé. »

« Rien de bon ne se fait sans mortification. Celui qui « veut s'adonner à la prière, sans se mortifier, est sem- « blable à un oiseau qui voudrait voler avant d'avoir « des ailes[1]. »

Mes vénérés confrères, je verrais arriver avec bonheur la fin de ces exercices, si l'expérience ne m'apprenait qu'il y a, trop souvent, plus d'un pauvre endurci qui les laisse passer sans se confesser. Eh! quel est-il ici ce cher infortuné, et que je lui tende les bras? O mon cher confrère! il vous en coûte de vous jeter à mes genoux; eh bien! c'est moi qui me jette aux vôtres pour vous conjurer de ne faire, ni à vous,

1. *Pensées.*

ni à l'Église un si grand mal. Eh quoi ! sera-t-il dit que nous nous sommes rencontrés huit jours dans cette pieuse retraite pour perdre notre temps ? Ah ! quant à moi, je ne l'ai point perdu ; c'est si beau de travailler à laver les taches du sanctuaire ! c'est si doux de servir d'instrument dans les mains de Dieu pour balayer les immondices de sa maison ! Aussi, après cela, je suis payé de mes sueurs, et le Seigneur peut me jeter où il voudra, pourvu que ce ne soit pas en enfer : il y aura toujours une récompense dans mes souvenirs.

Mais, vous, qu'allez-vous devenir si vous sortez impur comme vous êtes venu ? et le Dieu de votre tabernacle, les anges gardiens de votre troupeau, le patron de votre paroisse, la vierge de votre autel, que vont-ils éprouver en vous revoyant tel que vous étiez en les quittant ? Encore, si je pouvais vous la rendre, l'indifférence que vous m'opposez ; mais, plus vous cherchez à m'échapper par l'endurcissement, plus je m'obstine à vous poursuivre par l'amour. Pardonnez-la-moi, cette préférence pour la brebis perdue, ô quatre-vingt-dix-neuf justes dont la fidélité nous a tant consolé ! et vous, ô mon Dieu ! hâtez-vous de mettre fin à toute résistance, à tous les délais coupables, à toutes les profanations des consciences et de votre sainte maison, en fécondant par des miracles de la grâce la voix expirante de votre messager.

ALLOCUTION DE CLOTURE

Nos ergo diligamus Deum.

Mes vénérés Confrères,

Une telle conclusion n'est-elle point la conséquence de ces huit jours de méditation ? Toutefois, avant de nous inviter à l'aimer par reconnaissance, Dieu nous avait dit, sous forme impérative : *Diliges dominum*[1], et à cette formule si étrange pour commander un sentiment qui ne se commande pas, il est aisé de reconnaître sa parole. Si les hommes demandent notre cœur, c'est toujours en suppliant, Dieu seul le sollicite avec autorité ; les hommes y entrent par des servitudes humiliantes, Dieu y fait son entrée comme un monarque dans son empire, par droit de souveraineté.

Est-ce assez pour expliquer comment Dieu fait un

1. Matt. 22, 37.

précepte du sentiment le moins susceptible de commencer et de finir par ordre? Nullement; mais c'est que l'amour envers Dieu, dit la théologie, réside dans la volonté, non dans le cœur; il n'est pas une sensibilité éphémère, il est une disposition de l'âme; aussi la charité a été définie par l'oracle des écoles : une certaine amitié entre Dieu et l'homme. Pourquoi une amitié plutôt qu'un amour? Pour marquer qu'elle est une paisible entente plutôt qu'une passion, car l'amour, avec ses orages, n'établit pas toujours l'accord entre ceux qu'il unit, tandis que l'amitié est une parfaite conformité de deux volontés sympathiques.

Ajoutons-le, cependant, s'il est explicable que l'amour de Dieu nous soit prescrit, rien n'explique qu'il y ait eu besoin de nous le prescrire. Comprenez-vous que Dieu soit le seul être obligé d'imposer l'affection qui lui est due, et capable d'accepter cette réciprocité mendiée par des prières et par des menaces? Et quel est le père qui se contenterait d'être aimé par charité? Dans quelle autre famille pourrait-on promulguer un pareil précepte, sans faire pleurer le père et rougir les enfants? Ah! si, à la forme de ce précepte, je reconnais le Seigneur, à la nécessité qui l'inspira, ô prêtre! je ne vous reconnais pas. Sans doute, cette loi est un hommage pour votre cœur puisqu'un Dieu le désire, mais elle est une accusation, aussi, puisqu'il a été obligé de le demander.

Nos ergo diligamus Deum quoniam ipse prior dilexit nos[1] : la conséquence est rigoureuse, parce qu'elle est moins un sacrifice du cœur que sa loi et sa pente, et parce qu'elle s'impose au nôtre comme la moralité logique de ces exercices. Voulez-vous, en effet, les résumer dans une résolution qui les renferme toutes, qui soit comme la fleur des semences jetées dans votre âme, et l'abrégé de tout ce sujet : *Nos ergo diligamus Deum.* Il y a dans le seul mot *amour* un charme électrique qui stimule l'attention des auditoires profanes, car rien ne captive autant les hommes que l'histoire de leur propre cœur. Eh bien ! voici le roman sublime, que l'âme du prêtre ne doit cesser de parcourir; c'est le récit des deux amours les plus étonnants qui se soient rencontrés : celui de Dieu et celui de l'homme. Deux idées vont nous servir de jalons et de limites dans cette courte exploration d'un vaste espace : 1° combien l'amour de Dieu pour nous le fait descendre; 2° combien notre amour pour Dieu nous fait monter.

I

Il y a peu d'affections, dit un moraliste célèbre, auxquelles l'amour-propre ou l'intérêt n'ajoutent quelque chose. Pour mieux subjuguer les égoïsmes de

1. I Joan. 4, 19.

notre nature, Dieu l'a saisie par ce double appât; étudions donc ce que son amour a fait, d'abord pour nous élever, ensuite pour nous enrichir.

L'amour de Dieu pour nous le fait descendre jusqu'à l'égalité. Se peut-il faire que, des sommets de l'éternité, Dieu vienne nous chercher dans l'opprobre de notre péché, et nous fasse les honneurs de son intimité? Or, par cette avance de son cœur, Dieu nous relie à sa grandeur, et il comble, de lui à nous, les abîmes qui nous séparent, car son amitié est le seul sentiment qui le mette à notre niveau : *Amicitia inter pares.* S'il compatit à notre misère, c'est une preuve que nous sommes misérables; s'il nous pardonne, c'est une preuve que nous sommes coupables; s'il nous récompense, c'est une preuve que nous sommes pauvres; s'il nous exauce, c'est une preuve que nous sommes dépendants; mais s'il nous aime, dans cette union, dans cette étreinte de Dieu avec mon âme, c'est un commerce d'égal à égal où rien ne rappelle ma petitesse, excepté l'impuissance de reconnaître ce que je reçois et de traduire ce que je sens.

L'amour de Dieu pour nous le fait descendre jusqu'à la prévenance. Être prévenu en amour, c'est un des triomples les plus suaves du cœur; c'est, avant d'avoir parlé à quelqu'un, absorber son existence, devenir le centre de ses pensées et le soleil de sa vie; enfin, un jour, le jeter à genoux par un charme victorieux, et

lui arracher un aveu mêlé de joie et de tremblements ineffables. Et vous qui fûtes prévenu par le Seigneur de toute éternité, vous n'y penseriez pas ? Hélas ! parents, amis, protecteurs et enthousiastes divers, je vous dirai à quelle heure ils commencèrent à s'occuper de vous; mais, à l'instant même où Dieu existe, il vous aime, et il porte son secret à travers les siècles éternels jusqu'au jour de votre baptême, où il vous murmure, par la bouche de l'Église, cette déclaration paternelle : *In charitate perpetuâ dilexi te.*

Depuis, il n'est pas revenu sur la parole de cet amour sans commencement ; car, si vous vous retournez vers votre passé, combien d'amis n'avez-vous point perdus dans la route ! combien d'abandons n'ont pas contristé votre cœur ! Seul, il y a un amour qui ne vous laissa point aux jours de larmes, et qui vous a voué l'éternité dans l'avenir comme dans le passé ; de telle sorte que si, pour toutes ses autres œuvres, il suffit à Dieu de l'infini de sa puissance, pour épuiser le rêve de sa tendresse, il lui faut l'infini de sa durée. Et tandis que le bienfait est éternel, notre reconnaissance, qui n'a qu'un jour, différerait de se prouver encore ? Non, je suis déjà trop en retard, Seigneur ! *Sero te amavi, Domine !*

L'amour de Dieu le fait encore descendre jusqu'à la sollicitation. N'est-ce pas qu'elle est à plaindre la maladie de ces êtres aimants qui ont peur de leur solitude, qui ne comprennent la félicité qu'à deux, et

qui demandent à un être aimé l'aumône d'une réciprocité devenue la moitié nécessaire de leur vie. Eh bien ! écoutez la nouvelle surprenante que les siècles ont contée. Il y a au ciel un Tout-Puissant blessé d'amour qui a été vu sollicitant le cœur de sa créature, et qui était repoussé. Quel archange ne vous porterait envie quand le Seigneur, tiré de son repos parce que vous lui manquez, semble tomber à vos genoux en vous disant : « Ayez pitié de ma faiblesse paternelle. Au ciel, j'ai un splendide séjour où j'habite mes propres grandeurs depuis l'éternité, ce n'est point assez pour me satisfaire ; dans l'espace, j'ai semé des mondes auxquels j'envoie, avec quelques rayons de ma lumière, d'intarissables ivresses[1], ce n'est point assez encore ; non, avec mes créations, avec mes anges, avec mon immensité, avec tout moi-même, je ne suis pas assez riche pour ne rien désirer : O pontife de mon autel, ô bien-aimé de ma prédilection éternelle, homme de si peu devenu prince de mon peuple, il me faut autre chose, et cette chose, c'est ton cœur ! *Præbe fili mi, cor tuum mihi*[1] ! »

Ensuite, c'est pour être aimé qu'il revêtit les traits du plus beau des enfants des hommes, et qu'il emprunta la plus douce voix qu'ait entendu notre monde afin de lui dire : *Diliges Dominum.* C'est pour être aimé qu'il fit les cieux et la terre, comme un roi qui étale des

1. Prov. 3, 26.

magnificences pour séduire. Enfin, vous le dirai-je? — oui, car c'est la pensée de saint Chrysostôme plutôt que la mienne, — c'est pour être aimé qu'après le ciel il créa l'enfer. « S'ils ne me craignent pas, semble se dire le Seigneur, ils se rendront indignes de ma société éternelle. Alors, qu'ils tremblent, mais qu'ils soient à moi. Creusons un enfer pour les mener au ciel, et que, par la consternation, si ce n'est par l'amour, ils soient poussés dans mes bras paternels. » Mon Dieu! quand vous m'ordonnez de vous aimer parce qu'il y a un ciel, je rougis d'avoir besoin d'une telle espérance; mais quand vous m'ordonnez de vous aimer parce qu'il y a un enfer, je ne comprends plus. Y a-t-il donc un enfer plus redoutable que celui de ne pas vous aimer?

L'amour de Dieu pour nous le fait descendre jusqu'à la servitude. Tout amour est un esclave qui prévient les désirs de l'être aimé, qui respecte ses caprices, qui se façonne à ses exigences, qui met au besoin son cœur à la place de sa dignité, et qui, arrivé au terme de ses sacrifices, s'estime payé par le bonheur de s'être sacrifié. Étrange faisceau de deux êtres, dont l'un est toujours souverain, l'autre toujours captif; dont le plus puissant est celui qui gouverne, et le plus grand celui qui aime assez pour se laisser gouverner. Qui le croirait, si nous n'en étions témoins, ces charmantes abdications d'une grandeur qui s'enchaîne par excès de tendresse se retrouvent dans le sentiment de Dieu pour nous!

Descendu jadis du ciel pour nous servir, on peut dire que, pendant la durée des siècles, son service ne cesse pas. Si, un jour, fatigué du bonheur de votre innocence, vous lui dites : « Retirez-vous », il s'en va ; si, un autre jour, vous le rappelez, il revient ; si vous vous obstinez à vivre loin de lui, il attend ; si vous le priez, il accourt avec sa toute-puissance en vous disant : *Quid tibi vis faciam*[1] ? enfin, usez, abusez de ses dons, prenez-le, délaissez-le, selon les vicissitudes de votre piété, toujours, partout il est à vous ; et, dans cet esclavage d'amour, il reste si peu à lui-même, que ce qu'il craint le plus ce n'est pas d'être importuné par vos exigences, c'est de n'avoir rien à faire pour vous. Ah ! si l'on vous offrait une réciprocité trop disproportionnée à vos avances, comme vous vous estimeriez outragé ! Dieu se sert de tout son infini pour vous aimer, et il ne demande que votre cœur pour le lui rendre. Si l'on ne vous aimait que parce que l'on ne peut s'en dispenser, comme vous en seriez peu flatté et reconnaissant ! Dieu accepte des sentiments conçus par la crainte des peines éternelles, et il récompense comme un commencement d'amour des hommages qui n'en sont que le désir.

L'amour de Dieu pour nous le fait descendre jusqu'à la folie. Il y a, dans l'amour naturel, une phase de vertige où le cœur s'exalte jusqu'au paroxysme et aspire

1. Is. 10, 15.

à d'idéales abnégations; alors, on voit des princes s'ennuyer de l'empire du monde et rêver la vie à deux dans un coin ignoré du désert; et, quand l'amour a tout donné, il devient ambitieux en ce sens qu'il cherche ce qu'il pourrait donner encore, car, étendant son vouloir bien au-delà de son pouvoir, il sacrifie, non-seulement tout ce qu'il a, mais tout ce qu'il sait imaginer. Remerciez Dieu, car lui aussi vous a aimé avec des transports dont le délire a scandalisé la raison du monde.

Un jour, il vous aperçoit du sein de sa gloire, et il se prend à languir en mesurant la distance qui vous sépare de lui; alors, comme un enfant royal que l'amour met en fuite, il quitte la demeure de son père pour s'en venir, humble et pauvre, vivre en un même exil auprès de vous. Quand Dieu sera vu donnant la main à la nature humaine, au sein d'une patrie si indigne de lui, que se passera-t-il dans les pensées de la terre et des cieux? Les cieux se révolteront, car c'est la lointaine perspective d'un Dieu revêtu de notre chair, selon quelques docteurs, qui fit reculer les adorations superbes de Lucifer; la terre blasphémera, et son orgueilleuse raison, en passant devant la crèche et devant la croix, branlera la tête avec un sceptique mépris : méconnu, insulté dans les profondeurs de sa pensée incomprise, Dieu n'a que ce dédommagement de l'amour quand même : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum*[1].

1. Prov. 8, 31.

Sans compter que, des abaissements de l'Incarnation, il se laisse tomber dans les obscurités insondables de l'Eucharistie, d'où il répond à toutes les profanations, à tous les étonnements, à toutes les ingratitudes de ce monde : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus.*

Ainsi, il y a une phase dans l'histoire de l'amour divin pour nous et de notre réciprocité envers Dieu, qui s'appelle la folie de la croix. Aussi, tandis que les grands hommes du paganisme s'appelèrent des sages, ceux du christianisme s'intitulent des fous : *Nos stulti propter Christum*[1]. Défions-nous donc, en mesurant les vertus que pratique notre sacerdoce, mes vénérés confrères, d'une tempérance qui pourrait bien n'être que l'exclusion de l'amour.

Enfin, voulez-vous que je vous dise la dernière démarche de la charité divine, le terme suprême de ses condescendances? Dieu vous a aimé jusqu'à la mort. S'il est, ici-bas, un homme capable d'expirer d'affection pour une créature, nous vouons à sa mémoire un culte mélancolique et tendre; eh bien! Jésus est du nombre de ces incompris à qui l'amour a coûté la vie, et, du haut de sa croix, jetant le défi à tous les rêves, à tous les rivaux qui lui disputent votre cœur, il leur dit : *Majorem charitatem nemo habet*[2]. Prenez, en effet, votre crucifix; demandez-lui qui lui a

1. I Cor. 4, 10.
2. Joan. 15, 13.

fait ces blessures : *Quid sunt plagæ istæ*[1] ? et il vous répondra : C'est la tendresse que je vous ai portée. Oh ! embrassez ce mort adorable et dites-lui avec Bossuet : Pauvre Jésus ! est-il possible que vous vous soyez consumé d'amour pour moi ?

Après cela, allez, poursuivez des sympathies éphémères et coupables : *Vadam post amatores meos*[2] ! Encore si, au terme de cette course où Jésus est descendu vers vous à pas de géant, il vous demandait sang pour sang ; mais il ne veut qu'amour pour amour, et vous le lui refuseriez ? Certes, je ne suis pas étonné si l'histoire de l'amour divin pour nous a fait des hérétiques, parce que ces adorateurs sans cœur n'ont pas reconnu Dieu dans les merveilles de sa tendresse ; l'Église s'est contentée de leur répondre : C'est ainsi que Dieu a aimé le monde, l'amour portant dans ses excès l'explication de ses problèmes ; mais nous, au moins, que le Calvaire ne scandalise pas, ah ! ne retardons plus de donner notre vie à celui qui est mort pour nous !

L'amour s'exprime par des sacrifices, comme nous venons de le voir ; il se témoigne aussi par des présents. Or, voulez-vous connaître les générosités du divin amour à votre égard ? L'apanage qu'il vous a légué est formé de trois vastes domaines qui ne sont rien moins que trois mondes : celui de la nature,

1. Zach. 13, 6.
2. Osée, 2, 5.

celui de la grâce et celui de la gloire. Mesurons l'immensité de cette succession.

La première largesse que Dieu vous octroie, dans le monde de la nature, c'est l'univers lui-même, car l'homme a été fait pour Dieu et toutes choses ont été faites pour l'homme. Comme j'aime à contempler le Seigneur, ordonnant les splendeurs de la création en pensant à vous, semblable à une mère qui prépare le berceau de son nouveau-né avant de lui donner le jour! Quelle ivresse en son cœur déjà paternel quand, suspendant le soleil au firmament, il se disait : Ce sera pour réchauffer la nudité de l'homme, pour féconder ses campagnes et pour illuminer son palais; quand, semant les étoiles dans les plaines éthérées, il se disait : Ce sera pour servir à ses contemplations et à sa compagnie dans le silence des nuits; quand, creusant les abîmes de l'Océan, il se disait : Ce sera pour mettre sous ses yeux un tableau de mon immensité, et pour le porter d'un pôle à l'autre en le berçant; quand, soulevant les montagnes et faisant germer les premières moissons, il se disait : Ce sera pour lui fournir des ombrages, des sommets enchanteurs et sa nourriture à jamais.

Ah! comme Dieu est touchant, dans les heures qui précèdent la création de l'homme, inspectant les magnificences du monde, pour qu'elles répondent à nos besoins; puis, quand il s'est assuré que chacun de nous aura ici-bas la place d'un berceau et d'une

tombe, nous laissant tomber de ses entrailles dans cette extase de tendresse paternelle : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*[1]. Hélas! mes vénérés confrères, après que Dieu eut achevé ce magnifique ouvrage, il s'applaudit, parce que ce qu'il avait fait était bien! Qu'il me soit permis de le contredire. Non, Seigneur! ce que vous avez fait n'est pas bien, car le monde est à nous, et nous ne sommes point à vous encore!

Mais qu'est-ce que le monde de la nature comparé à celui de la grâce, dont l'amour de Dieu nous a aussi dotés? Ici, les horizons de la rédemption se montrent à moi; la figure adorable de l'Homme-Dieu se lève à mes regards; cieux et terre, disparaissez! magnificences de la création, cachez-vous!

Le monde de la nature, c'est l'homme introduit comme roi dans ce palais qui s'appelle l'univers; le monde de la grâce, c'est Dieu entrant comme roi dans ce palais, plus beau que l'univers, qui s'appelle l'homme. La première œuvre fut la création, ou la naissance des mondes; la seconde, c'est l'incarnation et la transsubstantiation, qui sont la naissance de Dieu. Eh! qu'était-ce que la lumière naturelle sortie de cette parole : *Fiat lux!* à côté de ces illuminations bien supérieures, que le soleil de justice a fait briller au firmament des âmes? Que sont les merveilles des sept

1. Gen. 1, 30.

premiers jours comparées à celles des sept sacrements? et les astres jetés dans les splendeurs de l'espace comparés aux constellations de bienheureux qui peuplent le ciel de l'éternité? *Quasi stellæ in perpetuas æternitates.*

Non, non, Adam, par qui s'opéra la multiplication corporelle, n'était pas si beau que notre sacerdoce, source de la génération spirituelle. La première Ève, qui fut coupable de péché, le cédait à Marie, qui fut immaculée et refuge des pécheurs. Le paradis terrestre est moins abrité contre le mal que la sainteté de l'Église, l'homme innocent moins prodigieux que l'homme réparé, Dieu créateur moins séduisant pour le cœur de sa créature que le Dieu rédempteur. Et, cependant, vous dominez dans cet empire par la toute-puissance de votre ministère. Vous en êtes le propriétaire comme chrétien, le souverain comme prêtre, et, tandis qu'il vous faut des sueurs pour féconder la nature, il vous suffit d'un acte de votre volonté pour faire fructifier le royaume de la grâce. O amour de mon Dieu! comme vos générosités sont difficiles à comprendre! mais comme les ingratitudes d'un cœur sacerdotal sont moins compréhensibles encore!

Montons un échelon de plus; nous voici au troisième domaine de votre apanage : le monde de la gloire. Je vous ai dit en quoi il consistait; n'essayons pas de mesurer par des redites les incommensurables félicités que Dieu prépare à ceux qui l'aiment : *Quæ præpa-*

ravit Deus diligentibus eum[1]. Seulement, n'oublions pas que si le monde de la nature et celui de la grâce font rapidement leur temps, le monde de la gloire sera éternel, et vous aurez une vague idée de l'héritage que l'amour divin vous réserve quand, sur le point d'entrer dans cette possession inamissible, vous vous retournerez une dernière fois vers les tentations de la terre en leur jetant ce défi : O faim, ô nudité, ô glaive, ô persécutions, ô épreuves de la vie et de la mort! jamais plus vous ne me séparerez de l'amour qui me comble de ses richesses aujourd'hui! *Quis nos separabit a charitate Christi*[2].

Mon Dieu! à la vue de cette carrière que votre amour vient de parcourir, depuis les collines éternelles jusqu'à la croix, et de ces trois mondes qu'il vient de me départir, en témoignage des sentiments que je lui inspire, comme je suis honteux des disproportions de ma réciprocité! O modèle ô juge, ô type adorable des prêtres! je serais désespéré de mourir sans vous aimer, et je ne sais pas commencer à vivre en vous aimant!

II

Tandis que Dieu s'abaisse dans l'amour qu'il nous donne, voyons comment l'homme s'élève dans celui

1. Ephes. 2, 12.
2. Rom. 8, 10.

qu'il lui rend. L'Écriture nous représente la vie céleste comme une gravitation éternelle de l'âme de clartés en clartés; notre vie de charité a quelque chose de cette béatitude, car elle nous ravit, de sommets en sommets, jusqu'à des hauteurs infinies. Nous allons compter les ascensions que la charité dispose dans notre cœur : *Ascensiones in corde suo disposuit*[1].

Et, d'abord, la charité, c'est-à-dire notre amour pour Dieu, est, dans l'ordre des sentiments pieux, le plus désintéressé. Faire le bien, parce qu'il y a un paradis qui le récompense et une conscience qui le couronne par ses intimes témoignages, c'est respectable, mais égoïste et personnel. Éviter le mal et faire le bien, sans autre ressort que l'amour du bien personnifié dans le souverain bien lui-même, c'est l'idéal de la dignité humaine et de la pureté dans notre hommage religieux. Une femme pécheresse, dont la pénitence a lavé la mémoire, disait à Louis XIV : « Sire, Dieu m'est témoin que ce n'est pas le roi que j'aime en vous, mais l'homme, et je voudrais que vous fussiez le fils de votre jardinier pour avoir la possibilité de vous le prouver. » Prêtre! pardonnez-moi d'emprunter à la chronique des sentiments profanes le ressort capable de faire monter le niveau des nôtres, mais je suis honteux de voir que si peu d'entre nous sont capables d'aimer Dieu sans retour vers eux-mêmes. Sans doute, nous ne

1. Ps. 83, 6.

devons pas nous endormir dans les bras de notre Père céleste sans lui rien demander, et il n'est pas permis de supprimer de l'oraison dominicale cette supplication : *Adveniat regnum tuum*. Mais, s'il faut implorer les dons d'en haut par humilité, n'en faisons pas le seul mobile de notre amour. Un saint disait : « Mon Dieu ! je vous aime pour le seul plaisir de vous aimer ! » Combien d'entre nous pourraient dire : « Mon Dieu ! je ne vous aime que parce qu'il serait dangereux de ne point vous aimer ! »

La charité n'est pas seulement le sentiment le plus désintéressé, elle est le plus méritoire. Faites l'aumône par humanité, soyez bon par tempérament, c'est assez pour être un pasteur populaire; ce n'est point assez pour effacer un seul de vos péchés véniels. Mais levez une paille ou donnez un verre d'eau froide au nom de Jésus-Christ, à l'instant vous devenez héritier présomptif de son royaume : de même que la monnaie n'a point de valeur quand elle n'est point marquée à l'effigie du prince, vos actions, quand elles ne portent point l'empreinte de Dieu gravée par la charité, n'ont aucun prix surnaturel ; mais aimez Dieu et le prochain, c'est un abrégé de la loi et des prophètes. Aussi, Dieu a mis dans un seul acte de charité une vertu qui peut faire instantanément la conquête du ciel.

Supposez, en effet, que vous soyez surpris par la mort dans une disposition de parfait amour, votre âme sortira de ce creuset pure comme des fonts du baptême

et des épreuves du martyre. Quand elle s'élèvera de la terre, les âmes du purgatoire la regarderont passer de loin avec envie, les portes de la gloire s'ouvriront devant elle, et Dieu lui fera grâce de toute peine expiatoire, car il n'est pas au pouvoir de Dieu d'infliger des peines à ceux dont la plus grande peine fut de l'avoir offensé. Donc, mes vénérés confrères, si c'est bien de se crucifier soi-même, d'essuyer les larmes des autres, et de pratiquer les vertus ordinaires du pasteur, n'oublions pas qu'il y a une vertu au-dessus de toutes celles-là : *Super omnia autem charitatem habete* [1].

Et, cependant, la charité est encore la plus facile. Elle est, pourrait-on dire, Dieu mis à la portée des plus petits. Si Dieu l'avait placée dans l'entendement, elle eût été le privilége du génie. S'il l'eût fait reposer dans nos facultés sympathiques, elle n'eût appartenu qu'à la sensibilité; mais il l'établit dans la volonté, pour qu'elle pût être l'apanage de tout le monde. Autrefois, le naïf Egidius battait des mains en apprenant qu'une simple femme du peuple pouvait aimer Dieu autant que le grand Bonaventure. Prêtres obscurs, réjouissez-vous à votre tour : un pauvre curé de village peut égaler, dans la sainte dilection, Bossuet et Thomas d'Aquin! C'est que Dieu connu par la foi est susceptible d'être enseigné; mais Dieu connu par la charité est au-dessus des leçons de l'école, car l'amour

1. Coloss. 3, 14.

est la seule science qui n'ait pas besoin d'apprentissage.

La charité est encore un terrestre vestibule du paradis. Quand elle se répand dans une âme par la grâce, elle lui communique un bien-être instantané, caractéristique de sa présence, et qui est un véritable avant-goût du ciel. Au contraire, quand la charité cesse d'habiter notre âme, elle lui laisse un malaise unique, indéfinissable, qui est un lointain prélude de la réprobation. Oui, tout prêtre qui a aimé Dieu véritablement une heure de sa vie peut dire, la main sur son cœur : La marque de ma charité, c'est mon bonheur. Quelquefois ce bonheur n'est point une ivresse, mais une sérénité intime, un goût ineffable de Dieu, un repos d'ange bien apprécié, surtout le lendemain du jour où on l'a perdu, et que saint Thomas appelle d'un nom suave, la paix. D'autres fois, ce bonheur est une joie plus vive, car chaque amour ayant ses transports, l'amour de Dieu grandit jusqu'à cette délectation séraphique appelée : l'extase.

Alors la charité n'est plus un labeur, elle est une sorte d'existence entre deux mondes, un regard par-dessus les frontières de cette vie, et une station à la porte entr'ouverte du paradis : en ce moment, Raymond de Lulle s'en va demander des nouvelles de Jésus aux montagnes et aux forêts, saint Ignace gravit une tour pour embrasser de larges horizons et s'écrie : *Quam sordet terra dum cœlum aspi-*

cio ! et sainte Madeleine de Pazzi déclare qu'elle succomberait à ses émotions pieuses, si le même amour qui menace sa vie ne la préservait de la mort. Ô sublimes visions ! ô touchante nostalgie des saints ! comme vous confondez les inclinations rampantes de notre cœur !

Enfin, la charité n'est point seulement l'avant-goût de la béatitude éternelle, elle en est l'essence. Le ciel, en effet, ne sera point pour nous le repos, avec une couronne sur la tête, et sous les pieds, un trône d'où nous ne serons jamais renversés ; le ciel, ce n'est pas seulement l'affranchissement éternel des chagrins qui font pleurer et des douleurs qui font mourir ; le ciel, ce n'est pas la foi, car, alors, nous verrons Dieu ; ce n'est point l'espérance, car alors nous le posséderons ; ce n'est point la pénitence, car, alors, nous serons purifiés ; ce n'est point la chasteté, car, alors, nous serons transfigurés ; mais le ciel, c'est la charité avec des ravissements à jamais ininterrompus, c'est-à-dire le premier commandement de la loi abrogé comme devoir, et continué comme félicité sans terme, de telle façon que toute la différence de la vie de la grâce à celle de la gloire, est la différence d'un amour aveugle à un amour ébloui. *Hic per speculum et in enigmate, tunc autem facie ad faciem*[1].

Et que cette doctrine ne vous surprenne pas, car

1. Cor. 13, 12.

j'ajouterai, si vous vous récriez, que la charité de la terre semble l'emporter sur celle du ciel, car les élus aiment Dieu dans la pleine lumière, je l'embrasse dans les ombres de ma foi. Les élus l'aiment caressant et prodigue de lui-même, moi je le chéris sévère et crucifiant; les élus l'aiment parce qu'ils ne peuvent s'en défendre, moi je m'attache à lui dans la liberté. De cette sorte, la charité est pour nous la vie du temps et de l'éternité, et ses œuvres du temps durent pendant l'éternité. Aussi, cultivez d'autres sentiments, qu'en reste-t-il après la mort? Bâtissez des églises, occupez de hautes fonctions, qu'en sera-t-il lorsque le monde lui-même ne sera plus? Mais si vous dites : Mon Dieu! je vous aime! vous trouverez ce mérite au fond des siècles éternels, car un tel acte est plus indestructible que l'univers, et même, quand les prophéties auront fait leur temps, même quand les langues auront cessé, même quand toutes les autres vertus seront finies, dans les perspectives sans bornes de la seconde vie, aussi longtemps que Dieu, aussi longtemps que vous-même, votre charité subsistera : *Charitas nunquam excidit.*

Vous croyez toucher au terme? Non, voici une ascension suprême : la charité n'est pas autre chose que la vie de Dieu lui-même, car Dieu est amour, a dit le disciple qui le connut le mieux, en sorte que la charité est, pour nous, une participation de la vie de Dieu et une divinisation de nos sentiments.

Bouquet spirituel de cette instruction finale et de

toute la retraite : *Manete in dilectione*[1]. Or, la charité est l'accomplissement généreux de toute la loi, car il n'en est pas de la charité comme des vertus morales ou naturelles : on ne la possède point à demi ; et, de même que si je doute d'un seul article du symbole je n'ai pas un seul degré de foi, la substance de la foi étant indivisible, de même, quand je pratiquerais tous les commandements, à l'exception d'un seul, je n'ai pas le moindre degré de charité : terrible vérité confirmée par cette parole de saint Jacques : *Qui peccat in uno, factus est omnium reus*[2].

Embrassons donc la perfection de la loi avant de nous séparer, et que le fruit de notre mutuelle rencontre au pied des autels soit celui-ci : *Manete in dilectione.* Pour y réussir, offrons nos résolutions au souverain Modèle de notre sacerdoce, en lui disant : *Conserva me, Domine, quoniam speravi in te.*

En échange de cette grâce préservatrice, je renonce, ô mon Dieu ! à toutes les joies autres que celles de mes sacrifices, bien convaincu que le bonheur d'un prêtre, sur la terre, consiste à n'en point chercher, et que, pour celui qui a l'honneur de vous appartenir, c'est assez des charmes de votre face et des délices renfermées dans votre droite jusqu'à la fin : *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo, delectationes in dexterâ tuâ in finem*[3]. *Amen.*

1. Joan. 15, 9.
2. Jacob. 2, 10.
3. Ps. 15, *passim.*

APPENDICE

TEXTES DIVERS, CONSULTATIONS MORALES ET SPIRITUALITÉ SUR LES MÊMES SUJETS[1]

CINQUIÈME JOUR

Le Prêtre réparateur.

Examinons notre conscience sur nos obligations à cet égard.

De même que Néhémie allait, pendant la nuit, visiter les brèches faites aux murs de Jérusalem, dans nos méditations, avons-nous soin d'étudier les côtés faibles de la moralité paroissiale? Faisons-nous souvent le tour des barrières établies autour de notre bercail pour les réparer et, au besoin, pour les relever?

Le livre *De statu animarum* en main, nous rendons-nous un compte bien exact des communions pascales faites et omises, des sacrements que chacun de nos paroissiens a reçus ou doit recevoir, des mariages civils, des commerces scandaleux, des foyers de corruption ou de propagande irréligieuse qui désolent notre troupeau; en un mot, de

1. Pour fournir matière d'examen et de lecture entre les divers exercices.

tous les abus par rapport auxquels nous sommes préposés réformateurs ?

Avons-nous généreusement entrepris toutes les réparations que notre prédécesseur nous a laissé à poursuivre? Nous préoccupons-nous d'en léguer le moins possible à notre successeur? surtout, du jugement de Dieu et des hommes sur celles que nous nous léguerons?

Ne sommes-nous pas de ces pasteurs optimistes qui voient tout en beau pour s'autoriser à ne rien faire; ou bien de ces pessimistes qui, voyant tout en noir, désespèrent de rien réparer, pour s'excuser de ne rien tenter?

Avons-nous réformé sans aigreur comme sans faiblesse; avec courage, mais avec lenteur; par notre exemple, plus que par des annonces retentissantes; pour remplir un devoir certain, non pour faire valoir nos initiatives personnelles; pour faire du bien à la majorité de nos paroissiens, non pour jeter un blâm implicite sur certaines exceptions, particulièrement sur nos prédécesseurs?

Pensons-nous souvent, devant Dieu, que ce sont les curés qui forment les paroisses; que, dans quelques années, la nôtre sera faite à notre image; qu'on expliquera ses vertus ou ses désordres par les influences que nous aurons exercées, et que, passant sur notre pierre sépulcrale, au cimetière, les générations futures diront : « Voilà l'auteur ou le réparateur de nos maux. »

Mon Dieu! nous devons travailler sur les murailles de votre Église comme les anciens Israélites à la réédification du temple, en tenant, d'une main, l'épée pour combattre, et, de l'autre, la truelle pour édifier : *Unâ manu suâ faciebat opus, et alterâ tenebat gladium*[1] : faites-moi bien comprendre que je suis pasteur selon mes caprices, non selon votre cœur, si je sépare en moi ces deux attributions du pas-

1. II Esdr. 4, 17.

torat; ou si j'ai plus grand soin des assises matérielles que du temple spirituel. Malheur au réparateur qui bâtit des clochers et qui laisse s'écrouler, sans les étayer, la foi et les mœurs!

Prêtres réparateurs par la science.

Sans doute, il sera éternellement vrai que le savoir passe après la vertu; mais outre que le savoir lui-même, s'il est inspiré par des vues surnaturelles, peut avoir le mérite de la vertu, il est un instrument indispensable à la propagation de celle-ci. En tête des prêtres qui furent réparateurs par l'autorité de la science, il faut placer saint Paul, qui était docte avant d'être inspiré, puis tous les Pères de l'Église. Pour l'assister dans sa fondation, Jésus-Christ a suscité des travailleurs évangéliques qui étaient de grands esprits en même temps que des saints. Comme si le sang des martyrs n'avait point parlé assez haut en faveur de sa vérité, il la fait proclamer par la voix d'incomparables docteurs, et quoiqu'il lui suffise de sa grâce pour immortaliser son œuvre, il a soin, quatre siècles durant, de s'assurer la collaboration du génie.

Passons sommairement aux applications :

Dieu lui-même a voulu, dit Bossuet, que Moïse fût versé dans la science des Égyptiens. Esdras ne devint réformateur des Juifs qu'après avoir étudié la sagesse des Babyloniens. Saint Paul, revenons-y, déploie une érudition vaste qui suppose la connaissance approfondie de la Judée et de la Grèce, sous le rapport de la poésie, de l'éloquence et de la philosophie. Nos plus illustres docteurs allèrent étudier, à l'école des modèles de Rome et d'Athènes, l'art de ces écrits admirables qui subjuguèrent le monde païen.

Saint Basile, les deux saints Grégoire de Nysse et de Nazianze, saint Cyprien, Lactance, Tertullien, saint Augustin, Arnobe, saint Justin, Origène ne furent de si puissants apologistes et convertisseurs que parce qu'ils étaient des lettrés sublimes. Ils s'emparèrent des richesses littéraires et philosophiques de l'antiquité pour en faire le brillant revêtement de la vérité, de même que l'antique Israël employait l'or conquis sur des nations idolâtres pour orner le temple du vrai Dieu.

L'Église tirait un si merveilleux parti de la culture intellectuelle, que, pour nous mieux persécuter, Julien l'Apostat, au lieu de rouvrir les amphithéâtres, préféra fermer nos écoles. Déjà l'Épouse du Christ justifiait, par les succès de son enseignement, ce beau titre qui devait lui être donné plus tard : *Magistra gentium.* C'est elle qui accueillit, suivant une image célèbre, la science poursuivie, tantôt par les sauvages du Nord, tantôt par les impurs sicaires de Mahomet, et venant se jeter, éperdue, dans la robe protectrice des Papes.

Pendant la nuit du moyen âge, c'est elle qui sauva du naufrage la littérature, les arts et la civilisation. Tandis que le vandalisme féodal démolissait, brûlait et anéantissait les monuments du passé, elle transmettait à l'avenir les chefs-d'œuvre de l'Orient, de la Grèce et de Rome. Les cellules monastiques furent le premier foyer des lumières dont nous sommes fiers. En domptant les hordes barbares qui se partagèrent l'Empire romain, le clergé détermina le triomphe définitif de l'intelligence et de l'amour évangéliques sur la force brutale.

Bientôt, il fonda et dota les colléges et les académies modernes. On vit des chaires de droit, de médecine et de chirurgie établies par des papes et occupées par desclercs. Les universités d'Oxford, de Paris, de Salamanque, de Padoue, de Bologne doivent leur existence au sacerdoce

catholique. Tous les corps enseignants de l'ère chrétienne, bénédictins, jésuites, oratoriens, sont de création ecclésiastique. C'est le clergé qui prépara les brillantes époques de Léon X et de François Ier, ainsi que le beau siècle de Louis XIV; c'est lui qui fut l'instituteur de Bossuet, de Fénelon, de Pascal, de Racine, de Corneille, de Napoléon, de Voltaire lui-même.

Pour mieux vous inculquer vos devoirs de réparation par la science sacrée et profane que vous possédez, pesez quelquefois les désordres occasionnés par celle qui vous manque. Les historiens de l'Église, en examinant les causes de la propagation luthérienne et calviniste, attribuent les succès de cette apostasie, non-seulement à la dépravation du clergé, mais à son ignorance. Se défiant de leurs forces, les curés n'osaient pas entrer en lice avec les réformateurs, qui s'en prévalurent habilement pour attaquer le clergé, vilipender l'Église et disséminer l'erreur : *Ignorantia mater omnium errorum.* De notre temps, n'est-ce pas encore notre ignorance, au moins relative, qui limite les influences de notre ministère et accroît celle de nos ennemis? Napoléon Ier disait en séance au Conseil d'État : « Les prêtres ont perdu leur empire, le jour où la supériorité dans la science a passé à l'ordre civil. »

Hâtons-nous donc de ressaisir notre antique prépondérance scientifique, et que le curé soit l'homme le plus au courant des questions importantes, le plus cultivé de la paroisse, pour être toujours sa première autorité intellectuelle.

Nous avons baissé en fortune et en pouvoir, depuis cent ans, montons en instruction : cette suprématie purement naturelle sera respectée par ceux qui se posent en frondeurs devant notre caractère surnaturel. Une telle inégalité est, en effet, la seule qui s'impose aux générations actuelles; car elles méconnaissent, elles persiflent quel-

quefois les vertus éminentes, tandis qu'elles s'inclinent en présence du talent uni à des vertus ordinaires.

Un des moyens les plus efficaces pour nous mettre à la hauteur de cette mission serait la préparation consciencieuse et la fréquentation assidue de nos conférences cantonales. Avons-nous apporté exactement notre mise de fonds à ce foyer de lumières? En avons-nous retiré toutes les clartés qu'il offre à ceux qui s'en approchent souvent. Soignons-nous la rédaction de nos Mémoires? N'en demandons-nous pas dispense sans motif suffisant?

Et cependant, ô réparateur indolent et insuffisant que je suis! où me cacherai-je au tribunal de Dieu si, après avoir été jeté dans la balance, j'entends les anges dire de moi : *Appensus est in statera et inventus est minus habens*[1]. Mon Dieu! donnez-moi la sagesse nécessaire pour m'assister dans ce difficile ministère de la régénération par les lumières pastorales : *Da mihi assistricem sapientiam*[2]. Toutefois, afin de purifier mes vues en étendant mes connaissances, je méditerai souvent ce beau passage de saint Bernard :

« *Sunt qui scire volunt eo fine tantùm ut sciant, et turpis*
« *curiositas est; sunt qui scire volunt ut sciantur ipsi, et turpis*
« *vanitas est; sunt item qui scire volunt ut scientiam vendant*
« *pro pecuniâ, et turpis quæstus est; sunt quoque qui scire*
« *volunt ut ædificent, et charitas est; et item qui scire volunt*
« *ut ædificentur, et prudentia est*[3]. »

Prêtres réparateurs par la science unie à la sainteté.

M. OLIER, CURÉ A SAINT-SULPICE

Les travaux de M. Olier, pour la sanctification des diverses classes dont se composait sa paroisse, fructifièrent

1. Dan. 5, 27. — 2. Sap. 9, 4. — 3. *De Consid.*

d'une manière si étonnante, qu'en peu d'années elle offrit comme une image de la société des premiers chrétiens. « Je voudrais qu'il fût permis, dit un auteur qui écrivait « un peu après cette époque, de représenter la paroisse de « Saint-Sulpice dans l'état où elle se trouvait au moment « de l'établissement du séminaire. C'était alors comme le « cloaque de tous les désordres et de toutes les abomina- « tions qu'on peut imaginer. Ce faubourg ressemblait à « cette fameuse ville, que le prophète Isaïe dépeint sous le « nom d'une adultère ou d'une femme prostituée : tant les « crimes les plus abominables s'y commettaient en grand « nombre. Cette nouvelle Sodome était le refuge de tous « les libertins, des athées et des hérétiques qui y vivaient « impunément au gré de toutes leurs passions. Ce ne fut « pas sans une providence particulière sur ce faubourg, « que Dieu suscita M. Olier et ses zélés coopérateurs, qui, « brûlant du désir de procurer sa gloire, défrichèrent cette « terre ingrate, remplie comme celle de Chanaan, avant « l'entrée des Israélites, de toutes sortes d'abominations. « Par les travaux infatigables de ces ouvriers évangé- « liques, elle devint une terre de promission, où chacun « apprit à son voisin à connaître et à glorifier Dieu. Il fut « aisé de remarquer ce changement par les confessions « fréquentes, les restitutions nombreuses, la soumission « aux lois de l'Église, l'empressement à assister aux offices « divins, la faim insatiable d'entendre la parole de Dieu, la « douleur et le repentir d'une multitude d'enfants prodi- « gues, qui venaient, dans l'amertume de leurs conscien- « ces, détester les déréglements de leur vie passée. Et, pour « tout dire en un mot, dans cette paroisse où la sainte « table était autrefois déserte, l'ardeur de se nourrir de la « divine Eucharistie devint si universelle, que chaque « année on comptait jusqu'à deux cent mille communions « faites dans la seule église paroissiale, quoiqu'il y eût sur

« la paroisse environ trente églises de communauté ou-
« vertes au public. »

(*Vie de M. Olier*, par M. l'abbé Faillon.)

SAINT VINCENT DE PAUL RÉPARATEUR A CHATILLON-LÈS-DOMBES

Il se livrait à tous les devoirs de son ministère pastoral. Il avait fort à faire, tant il avait trouvé sa paroisse dans un état pitoyable. Voisine de Genève, la contagion protestante l'avait gagnée, et chez les uns avait tué la foi, chez les autres corrompu les mœurs. Contre le fléau, nul remède : ni communauté religieuse, ni clergé édifiant; seulement six vieux ecclésiastiques remplissant les fonctions de chapelains, livrés au plus scandaleux libertinage. L'église matérielle était la fidèle image du désordre spirituel des âmes. Sale, enfumée, dépourvue des ornements les plus nécessaires, elle servait moins au service divin, célébré sans régularité et sans décence, que de lieu de rendez-vous et de promenade aux ecclésiastiques et aux laïques, ou de retraite et d'abri, lorsque la pluie les chassait des rues et des places. Après avoir étudié rapidement le mal, Vincent, douloureusement affecté, mais plein de zèle et de courage, retourna à Lyon pour y chercher des ouvriers évangéliques. La Providence, suppléant au nombre par la qualité, lui donna, dans la personne de Louis Girard, docteur en théologie, un coopérateur de mérite et de vertu. Comme à Clichy, Vincent se souvint de la parole de l'Apôtre : « Si quelqu'un ne sait pas présider à sa propre maison, comment conduira-t-il l'Eglise de Dieu[1] ? » Il commença donc par régler la maison de Beynier comme la sienne propre : du lever au coucher, tout s'y faisait avec la régularité d'un cloître; c'était encore la même pauvreté,

1. Tim. 3, 5.

la même modestie. Pas de serviteur, pas de femme surtout, et la belle-sœur même de Beynier consentit à prendre ailleurs domicile. Au dehors comme au dedans, Vincent se posa en exemple à tous par la simplicité de son costume, sa fidélité à toutes les prescriptions des saints canons, et surtout par la vertu et la pitié qui respiraient en toute sa personne.

Dès lors, tout lui réussit. Le scandale écarté, le bon exemple donné par les chefs du troupeau, il put se livrer sans obstacle et avec fruit à la régénération de la paroisse entière. Proscription des danses et des excès qui déshonoraient les fêtes, offices célébrés avec décence, catéchismes faits aux enfants avec une simplicité zélée, et, au besoin, dans leur patois, instructions multipliées sur les grandes vérités religieuses et particulièrement sur l'aumône, assiduité au confessionnal jusqu'à en oublier les plus pressantes nécessités de la nature, visite des pauvres et soin des malades : à quoi bon insister sur des détails qui se supposent si naturellement d'un tel pasteur?

Au bout de quatre mois à peine, Châtillon était transformé.

(*Vie*, par M. l'abbé MEYNARD.)

SAINT BERNARD RÉPARATEUR PAR RAPPORT A SON SIÈCLE

Aucune vie plus que celle de saint Bernard ne prouve la puissance de résurrection confiée au prêtre. Saint Thomas reste sans doute la première autorité doctrinale du moyen âge, saint Bernard en représente la première influence sociale. A l'un, la royauté dans l'école ; à l'autre, la suprématie dans les mouvements de l'Europe et de l'Église.

L'Église, au temps de saint Thomas, traverse une phase lumineuse au-dessus de laquelle il plane comme un soleil. L'Église, pendant le siècle de saint Bernard, est ballottée

par des tempêtes où il apparaît comme un pilote, chargé, par délégation européenne, de commander aux passagers et à la mer. Rarement, l'horizon fut aussi orageux, et, jamais, les orages ne furent mieux conjurés. Il y en avait alors quatre qui menaçaient la catholicité.

Le premier était la corruption des mœurs s'étendant à tous les degrés dans les deux sociétés temporelle et spirituelle. Saint Bernard porte la réforme partout : dans l'ordre monastique qu'il régénère, parmi les grands du monde dociles à son appel, au sein de l'épiscopat et du sacerdoce qui le suivent, à la cour des rois qui lui obéissent, jusqu'aux pieds de la papauté qui accueille les projets et les conseils du grand réparateur avec respect.

Le deuxième danger de l'époque était le schisme qui consistait, alors, dans une erreur de personnes plutôt que de doctrine, c'est-à-dire dans un partage confus d'adhésions et de sympathies catholiques réparties entre Innocent II et Anaclet II. Saint Bernard manifeste le vrai pape au concile d'Étampes aux monarques du Nord, aux républiques italiennes, au peuple de Rome.

Le troisième danger était l'hérésie. Bernard la confond sous toutes ses formes. L'erreur philosophique dans Abélard, l'erreur politique dans Arnaud de Brescia, l'erreur théologique dans Pierre de Bruès.

Enfin, le quatrième danger, c'était l'islamisme, dont la puissance, mal endiguée en Orient, menaçait de reprendre les Saints-Lieux, et de se porter ensuite vers l'Occident. A l'encontre de ce débordement de boue et de sang, la voix de Bernard, presque expirant, jette plus de cent cinquante mille hommes dans la vallée du Danube sur la route de Jérusalem.

Voilà ce qu'un seul réparateur a opéré pour la réforme de l'Europe.

Que faut-il penser de moi, réparateur si stérile pour la réforme d'une paroisse de quelques centaines d'âmes?

Ah ! je sais bien ce qui me manque, plus encore que la science, pour opérer de tels prodiges. O Jésus ! ô Sauveur ! quand on compte ce que peut, en faveur de votre gloire et des âmes, un véritable saint, comme on estime perdu le temps passé à autre chose qu'à le devenir !

CONFÉRENCE

Nos Rapports avec le Monde.

Vertus sociales du Prêtre.

Où en sommes-nous pour la pratique de ces vertus?

Avons-nous réglé nos rapports avec le monde, non d'après notre goût particulier, mais d'après les enseignements de la foi, méditant souvent, à cet égard :

L'exemple de Notre-Seigneur : *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est* [1]. *Non habet amaritudinem conversatio ejus, nec tædium convictus illius* [2]. *Non clamabit neque contendet* [3].

Les préceptes de saint Paul : *Exemplum esto fidelium in bona conversatione* [4]. *Digne Evangelio conversamini* [5].

Les rapports des premiers chrétiens entre eux : *Nostra conversatio in cœlis est* [6].

Les sentiments des saints Pères : *Urbis conversationes infinitorum malorum occasiones* [7].

Multum deorsùm trahimur, dum sæcularibus admiscemur [8].

1. Baruc. 3, 38. — 2. Sap. 3, 16. — 3. Matt. 11, 19. — 4. I Tim. 4, 12. — 5. Philip. 1, 27. — 6. Philip. 3, 20. — 7. S. Basil., *Epist.*. — 8. S. Greg.

En sortant du presbytère pour aller dans le monde, nous sommes-nous bien pénétrés des sentiments qui inspirèrent cette sublime visite du divin Maître à la terre : *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ Israel* [1].

Visitavit nos oriens ex alto [2].

Quid est filius hominis quoniam visitas eum [3]?

Avons-nous fréquenté le monde dans le but de lui être utile plutôt qu'agréable ; de faire du bien plutôt que de nous faire plaisir?

Dans nos relations sociales, n'avons-nous pas montré un caractère difficile, acariâtre, qui, en amoindrissant la considération et l'affection dues à notre personne, a, peut-être, paralysé notre ministère ?

N'avons-nous point provoqué des conflits, causé des éclats scandaleux, suscité des procès par des emportements contraires à la douceur ecclésiastique? tantôt en agissant *ab irato* dans la police de notre église, tantôt en répondant par la colère à la moindre contradiction des conseils de fabrique ou des municipalités, tantôt en nous portant à des voies de fait contre les enfants de notre catéchisme, tantôt en menaçant ou en défiant nos contradicteurs par des violences indignes de cet Exemplaire divin : *Non clamabit, neque contendet.*

Dans la conduite des affaires, avons-nous procédé avec une parfaite droiture, et toujours honoré notre caractère par les délicatesses de notre bonne foi ! Avons-nous dédaigné d'atteindre un but, même louable, par des moyens équivoques ; bien convaincus que l'honnêteté est la base de la vraie sainteté, et que le prêtre est toujours vainqueur dans un débat si, quand son droit succombe, sa loyauté triomphe d'une manière incontestée ?

1. Luc. 1, 78. — 2. Luc. 1, 78. — 3. Ps. 8, 5.

N'avons-nous pas occasionné des murmures, perdu des influences, compromis peut-être notre position dans la paroisse, en négligeant certains devoirs de civilité pastorale, par incurie, par ressentiment ou par immortification ?

Avons-nous montré un front serein en face de toutes les exigences et de toutes les importunités, nous préservant à leur égard, même de ce *premier froid* que saint Vincent de Paul recommande de combattre en présence des pauvres, et craignant peu l'abus qu'on peut faire de notre mansuétude, en comparaison des effets que nous produirions par l'intimidation ?

N'avons-nous pas violé la discrétion qui convient à un confident public, à un dépositaire juré des secrets sacramentels, en parlant et en jugeant souvent d'après nos seuls souvenirs de confession ? Ne sommes-nous pas un pasteur répandu en paroles, qui laisse déborder à flots, sur ses lèvres, les confidences d'autrui, ses jugements téméraires, et les intempérances d'un cœur toujours vide à force de s'épancher ?

Aspirons-nous à devenir un de ces prêtres distingués par le tact et la pondération de la conduite, qui tiennent charitablement les autres à leur place, sans descendre jamais au-dessous de la leur, et qui se font respecter, même par ceux qui refusent de leur obéir ?

Enfin ! quel sujet d'humiliation et quel renversement si, au lieu d'être serviable à nos paroissiens, nous exploitons leurs services à notre profit, exigeant qu'ils s'imposent gratuitement des sacrifices de temps et de peine corporelle pour nous, tandis que nous ne savons jamais nous déranger pour eux, au mépris de cette parole d'un serviteur sublime des âmes : *Omnium me servum feci* [1].

O mon Sauveur ! ô mon aimable Maître ! les vertus sociales sont la fleur, le conseil de la vertu de charité ; apprenez-

1. Cor. 9, 19.

moi à les étudier dans votre cœur d'où elles émanent! qu'elles deviennent la parure et le parfum de mon sacerdoce pour que je puisse vous donner tous les cœurs qu'elles me donneront, et accordez-moi de ne jamais mettre le pied dans le monde sans me poser ces questions d'après lesquelles s'orientait, en pareil cas, la conscience d'un de vos saints : *An liceat, an deceat, an expediat ?*

Il ne m'est pas possible de me départir de cette règle, ô Pasteur éternel! sans oublier vos exemples et cette sagesse de votre Apôtre : *Factus sum infirmis infirmus, ut infirmos lucrifacerem; omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos*[1].

EXEMPLE DE CE QUE PEUT SUR UN GRAND HOMME LA DOUCEUR D'UN CURÉ

Notre âge se rappelle encore la célébrité dont jouissait, il y a un quart de siècle, un homme qui avait porté dans les œuvres de la chirurgie une intrépidité d'âme aussi rare que la précision de sa main. Cet homme, déjà vieux, vit entrer dans son cabinet une figure simple, grave et douce, qu'il reconnut aisément pour un curé de campagne. Après l'avoir entendu et étudié quelques instants, il lui dit d'un ton brusque, qui lui était naturel : « Monsieur le curé, avec cela on meurt. » Le curé répondit : « Monsieur le docteur, vous eussiez pu me dire la vérité avec plus de ménagement; car bien qu'avancé dans la vie, il y a des hommes de mon âge qui craignent de mourir. Mais, en quelque manière qu'elle soit dite, la vérité est toujours précieuse, et je vous remercie de ne me l'avoir point cachée. » Puis, posant sur la table une pièce de cinq francs préparée d'avance, il ajouta : « Je suis honteux plus que je ne puis le dire de si mal témoigner ma reconnaissance à un homme comme Monsieur le docteur

1. I Cor. 9, 22.

Dupuytren, mais je suis pauvre et il y a bien des pauvres dans ma paroisse ; je retourne mourir au milieu d'eux. »

Cet accent parvient au cœur de l'homme que le cri de la douleur n'avait jamais troublé ; il se sentait aux prises avec lui-même, et courant après le vieillard qu'il avait repoussé d'abord, il le rappela du haut de sa porte et lui offrit son secours. L'opération eut lieu. Elle touchait aux organes les plus délicats de la vie ; elle fut longue et douloureuse. Mais le patient la supporta avec une sérénité de visage inaltérable, et comme l'opérateur étonné lui demandait s'il n'avait rien senti : « J'ai souffert, répondit-il, mais je pensais à quelque chose qui m'a fait du bien. » Il ne voulait pas lui dire : J'ai pensé à Jésus-Christ, mon maître et mon Dieu crucifié pour moi ; il eût craint de blesser peut-être l'incroyance de son bienfaiteur, et retenant sa foi sous le voile de la plus aimable modestie, il lui disait seulement : « J'ai pensé à quelque chose qui m'a fait du bien. »

A plusieurs mois de là, par un grand jour d'été, le docteur Dupuytren se trouvait à l'Hôtel-Dieu, entouré de ses élèves et à l'heure de son service. Il vit venir de loin le vieux prêtre, suant et poudreux, comme un homme qui a fait à pied un long chemin, et tenant à son bras un lourd panier. « Monsieur le docteur, lui dit le vieillard, je suis le pauvre curé de campagne que vous avez opéré et guéri il y a déjà bien des semaines ; jamais je n'ai joui d'une santé plus solide qu'aujourd'hui, et j'ai voulu vous en donner la preuve en vous apportant moi-même des fruits de mon jardin, que je vous prie d'accepter en souvenir d'une cure merveilleuse que vous avez faite, et d'une bonne action dont Dieu vous est redevable dans ma personne. » Dupuytren prit la main du vieillard : c'était la troisième fois que le même homme l'avait ému jusqu'aux entrailles.

Enfin, cet homme illustre, le docteur Dupuytren, se trouva lui-même sur son lit de mort, et du regard dont il

avait jugé le péril de tant d'autres, il connut le sien. Cette heure le trouva ferme; il avait eu trop de gloire pour regretter la terre et se méprendre sur son néant. En roulant dans les replis de sa mémoire le spectacle des choses auxquelles il avait assisté, parmi tant de figures qui s'abaissaient sous son dernier regard, il en était une qui grandissait toujours, et dont la simplicité pleine de grâce lui rappelait des sentiments qu'il n'avait éprouvé que par elle. Le vieux curé de campagne était demeuré présent à son âme, et il en recevait, dans ce vestibule étroit de la mort, une constante et douce apparition. Messieurs, je ne vous dirai pas le reste : Dupuytren touchait aux abîmes de la vérité, et, pour y descendre vivant, il n'avait plus qu'à tomber dans les bras de cet ami. Dupuytren eut ce bonheur. Au terme d'une mémorable carrière, il connut qu'il y avait quelque chose de plus heureux que le succès et de plus grand que la gloire : la certitude d'avoir un Dieu pour père, une âme capable de le connaître et de l'aimer, un rédempteur qui a donné son sang pour nous, et enfin la joie de mourir éternellement réconcilié avec la vérité, la justice et la paix.

(Lacordaire, 67e Conférence.)

DEUXIÈME DISCOURS

Le Prêtre ministre du Surnaturel.

Au ministre du surnaturel.

C'est surtout par l'administration des sacrements que vous exercez vos influences surnaturelles; c'est donc par une grande perfection dans cette administration que vous vous montrez digne ministre du surnaturel. Jugez par comparaison de votre grandeur et de vos obligations sous ce rapport.

Sept choses sont nécessaires à l'homme pour vivre de sa pleine vie dans l'ordre naturel. Il faut d'abord qu'il naisse. Une fois né, il a besoin de croître. Pour développer sa croissance, il a besoin de nourriture. S'il tombe dans quelque maladie, il lui faut des remèdes; et s'il est menacé de la mort, des secours particuliers *in extremis*. Dans sa vie de société, il lui faut des princes et des magistrats pour le gouverner, et, dans sa vie de famille, des unions destinées à le perpétuer.

Or, tous ces effets sont produits, dans l'ordre de la surnature, par le Sacerdoce. Il fait naître les chrétiens par le

Baptême, il les fait croître par la Confirmation, il les nourrit par l'Eucharistie, il leur rend la santé par l'Absolution, il les soutient à la mort par l'Extrême-Onction, il leur donne des chefs par l'Ordination, il sanctifie les sources de leur vie et il multiplie leur race bénie en présidant au mariage catholique.

O prêtre! qui opérez de tels prodiges, quels sont les moyens sensibles mis à votre disposition pour ces actes de thaumaturge? Les éléments les plus simples de la création, ou les moyens les plus ordinaires de la nature transformés par la vertu surnaturelle de votre ministère. L'eau pour le Baptême, l'huile pour la Confirmation, le pain pour l'Eucharistie, l'aveu pour la Pénitence, l'huile des infirmes pour l'Extrême-Onction, l'imposition des mains pour l'Ordre, le consentement exprimé pour le Mariage : voilà la matière apparente de vos miracles! voilà le signe de cette force transcendantale avec laquelle vous semblez repétrir l'humanité! vous travaillez la nature, et faites servir ses plus faibles éléments de support aux sept portiques d'un monde supérieur que vous élevez.

A leur sujet, entrez en jugement avec vous-même, et posez-vous cet interrogatoire de conscience, relativement aux sacrements en général et en particulier.

En général, ai-je suivi exactement le rituel en les administrant? — Ai-je purifié ma conscience ou, dans le cas d'impossibilité, ai-je fait un acte de contrition avant de les conférer? — Ai-je eu soin d'instruire le peuple sur les effets qu'ils produisent et sur les dispositions qu'ils demandent? — Ne les ai-je pas administrés avec une précipitation et une indécence capables d'ébranler la foi de ceux qui en sont témoins? — Ai-je fait renouveler les saintes huiles en temps opportun? — Ai-je quelquefois réfléchi sur les opérations merveilleuses que la grâce opère par mon ministère dans chacune de ces actions?

En particulier, pour ce qui concerne le Baptême, ai-je renouvelé à temps l'eau baptismale? — Ai-je tenu les fonts sacrés dans un état convenable? — N'est-il point mort quelque enfant sans baptême, dans la paroisse, par ma faute? — N'ai-je point conféré le baptême dans des maisons particulières sans motifs suffisants? — N'ai-je pas réitéré ou omis de réitérer le baptême trop légèrement? — Me suis-je assuré que la sage-femme savait l'administrer comme il faut? — Ai-je instruit les parrains et marraines de leurs obligations?

Pour la Confirmation, n'ai-je pas négligé de catéchiser et de préparer les enfants avant de les présenter? — Mon registre de *Statu animarum* fait-il mention des adultes qui n'ont pas reçu ce sacrement? — N'ai-je point omis de les avertir et de prêcher sur l'utilité de le recevoir?

Au sujet de la Pénitence, outre mes torts déjà reconnus précédemment, n'ai-je pas négligé de me rendre au confessionnal aux heures réglementaires? — N'ai-je point témoigné de l'humeur quand on m'y a fait appeler? —Ai-je choisi des heures assez avancées ou assez retardées pour que les personnes gagées à la journée puissent aisément se confesser? — N'ai-je pas reçu les confessions à la hâte, sans attention, peut-être en sommeillant? — Ai-je fait les interrogations nécessaires? — N'en ai-je point fait d'inutiles par une curiosité vaine ou sensuelle? — Me suis-je donné les soins nécessaires pour procurer l'intégrité de la confession? — Ai-je pris la peine d'instruire les ignorants et d'exciter les grands pécheurs à la contrition? — N'ai-je point rebuté ces derniers par une sévérité outrée ou par un accueil intimidant? — Ai-je appliqué les règles d'une saine théologie aux habitudinaires? à ceux qui sont dans l'occasion prochaine? à ceux qui ont des devoirs de justice à remplir envers le prochain? à ceux qui n'ont pas l'instruction nécessaire? à ceux qui nourrissent des haines? à ceux qui fournissent

aux autres l'occasion de péché? à ceux qui n'ont pas une douleur efficace de leurs fautes?

N'ai-je point été cause par mes excès de rigueur, que mes pénitents se sont découragés et ont abandonné les sacrements? — N'ai-je point différé ou refusé l'absolution par humeur plutôt que par principe? — Ai-je donné habituellement des pénitences médicinales pour le passé et préservatrices pour l'avenir? — N'ai-je point usé des secrets de la confession pour déprécier une famille, une communauté, une paroisse? — Ai-je écouté avec charité les personnes pieuses et les scrupuleux, et pensé quelquefois aux moyens de les faire avancer dans la voie de la vertu? — Me suis-je rappelé que le confesseur est aussi directeur, et me suis-je acquitté des obligations de ce dernier, soit en étudiant les règles d'une saine spiritualité, soit en m'appliquant, non-seulement à purifier les âmes, mais encore à les faire progresser?

L'Eucharistie est le plus auguste des sacrements. Ai-je rempli, à son égard, tous les devoirs qui m'ont été tracés plus haut comme ministre de ce sacrifice, temple de cette communion et gardien de la Présence réelle? — Par respect pour le Très-Saint Sacrement, ai-je fait régner l'ordre et le silence dans la sacristie? — Ai-je dressé des servants de messe dignes et capables de remplir cette noble fonction? — Ai-je repris avec une sévérité particulière les fautes commises dans le lieu saint? — N'ai-je point célébré, par ma faute, avec des hosties trop anciennes ou avec du vin aigre ou tourné? — S'il m'est arrivé des accidents durant le saint sacrifice, comme de laisser tomber quelques gouttes du précieux sang, ou quelques formes consacrées en donnant la sainte communion, ai-je réparé cette faute conformément aux rubriques? — N'ai-je point quelquefois interrompu le saint sacrifice pour donner des avis peu importants, peut-être pour faire des reproches ou des éclats scandaleux?

Quant à l'Extrême-Onction, en ai-je expliqué assez souvent les avantages et les effets consolants? — N'ai-je pas attendu que les malades eussent perdu connaissance pour la leur administrer? — N'en ai-je point privé quelques-uns par incurie ou par légèreté? — N'ai-je point été obligé parfois de supprimer une partie des onctions pour m'y être pris trop tard? — Ai-je fait jeter au feu le coton et le pain qui avaient servi aux cérémonies de ce sacrement? — Ai-je convenablement tenu le sac des saintes huiles? — N'ai-je point permis aux clercs de le garder en dépôt, peut-être de le faire servir à leurs amusements? — Ai-je rappelé aux parents qui ont des malades dans leur maison l'obligation de prévenir le prêtre en temps opportun? — Ai-je donné l'Extrême-Onction, même aux enfants en danger de mort, qui, soit au-dessous, soit au-dessus de l'âge de sept ans, ont assez de connaissance pour offenser Dieu gravement? — N'ai-je point manqué aux prescriptions du rituel, qui ordonne de n'administrer ce sacrement qu'après le saint viatique? — Ai-je été fidèle à le faire suivre immédiatement de l'indulgence plénière *in articulo mortis?*

Le sacrement de l'Ordre exige de notre part des respects particuliers, en soi, en nous et dans les autres. — Avons-nous publié avec l'esprit et selon les injonctions du Concile de Trente les noms des jeunes clercs de notre paroisse qui doivent être promus aux ordres majeurs? — Avons-nous provoqué les informations capables d'éclairer l'Église sur leur vocation? — Avons-nous cultivé avec un soin pieux l'âme des enfants qui montrent des dispositions pour l'état ecclésiastique? — Sommes-nous les bienfaiteurs des séminaires dans la mesure de notre aisance matérielle? — Nous faisons-nous un pieux devoir des égards envers les prêtres, même les plus jeunes, même les plus obscurs, dans le but d'honorer le sacerdoce.

Relativement au mariage, possédons-nous bien la théo-

logie les empêchements dirimants? — Connaissons-nous les règles générales et diocésaines concernant la publication des bans, les enquêtes sur les divers degrés de parenté, et les suppliques en cour de Rome pour obtenir les dispenses nécessaires? — Flétrissons-nous, de temps en temps, l'immoralité du mariage civil, et publions nous énergiquement l'excommunication dont il est frappé, au moins le troisième dimanche de Carême? — La réhabilitation des mariages scandaleux a-t-elle été une préoccupation de notre ministère? — Notre registre des mariages a-t-il été tenu avec tous les détails prescrits par le Droit et par nos statuts diocésains? Avons-nous instruit le peuple sur les empêchements de consanguinité et déconseillé les mariages entre parents? — Tâchons-nous de préparer les nouveaux mariés à l'absolution et, quand les circonstances le permettent, à la sainte Communion? — N'avons-nous point, sans motif valable, séparé la bénédiction nuptiale de la messe des épousailles? — Nous sommes-nous fait une loi de ne nous occuper de mariages qu'au pied de l'autel, évitant avec soin de prendre part aux négociations qui les précèdent, et aux repas de noces qui les suivent?

O ministres du surnaturel! C'est par les sacrements que vous pouvez tant pour la régénération du monde. Pourquoi vos infidélités dans la dispensation des sacrements? *Videte fratres, quomodo caute ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes, redimentes tempus*[1].

Au Prêtre devenu homme naturel.

Pouvez-vous dire avec l'Apôtre, en considérant les mobiles et la fin de vos actions : *In fide vivo filii Dei*[2].

1. Ephés. 5, 15.
2. Galat. 2, 20.

« Diligenter adverte motus naturæ et gratiæ : vix a spirituali homine discernuntur, ideo sub specie boni multi falluntur.

« Natura callida est, et se semper pro fine habet; sed gratia simpliciter ambulat, et omnia propter Deum agit, in quo et finaliter requiescit.

« Natura non vult mori, nec premi, nec superari ; gratia vero studet mortificationi propriæ, sub disciplinâ amat teneri, atque propter Deum omnibus humiliter parata est inclinari.

« Natura pro suo commodo laborat; gratia non quid sibi utile, sed quod multis proficiat, magis considerat.

« Natura libenter honorem et reverentiam accipit; gratia autem gaudet pro nomine Jesu pati contumeliam.

« Natura respicit temporalia, gaudet ad lucra terrena; sed gratia attendit æterna, non inhæret temporalibus, quia thesaurum suum in cœlo constituit.

« Natura inclinat ad creaturas, libenter aliquod solatium habet externum ; gratia trahit ad Deum et ad virtutes, et in summo bono super omnia visibilia quærit delectari.

« Natura gaudet de amicis multis, arridet potentibus, blanditur divitibus ; gratia autem et inimicos diligit, favet magis pauperi quam diviti, compatitur plus innocenti quam potenti.

« Natura omnia ad se reflectit, gratia autem ad Deum cuncta reducit, unde originaliter emanant.

« Natura appetit scire secreta, et nova audire, et exterius apparere; gratia non curat nova, nec curiosa percipere, docet sensus restringere, vanam complacentiam devitare, non vult se nec sua prædicari, sed Deum in donis suis optat benedici.

« Gratia, supernaturale donum, proprie electorum signaculum, et pignus salutis æternæ, hominem de carnali spiritualem efficit.

« Quanto, igitur, natura amplius vincitur, tanto major gratia infunditur, et interior homo secundum imaginem Dei reformatur.

« Domine Deus meus, concede mihi hanc gratiam ut vincam pessimam naturam meam, trahentem ad peccata et ad perditionem.

« O vere cœlestis gratia! sine quà nihil possum facere; nulla dona naturæ sunt ponderanda; nihil artes, nihil ingenium, nihil eloquentia valent apud te, Domine.

« Gratia magistra est veritatis, doctrix disciplinæ, lumen cordis, solamen pressuræ, fugatrix tristitiæ, nutrix devotionis, productrix lacrymarum.

« Quid sum sine ea, nisi aridum lignum, stipes inutilis ad ejiciendum?

« Tua ergo me, Domine, gratia semper præveniat et sequatur, mihi enim sufficit, cæteris non obtentis quæ desiderat natura. » Amen. (*De Imit. Christ.*, lib. III, c. 54.)

Comment l'homme naturel devient surnaturel.

La vie de foi fera cette transformation. Vivre de foi, c'est faire toutes ses actions dans l'union intime avec Dieu, et dans la persuasion profonde des mystères ou des dogmes que l'Église nous propose et confirme par l'autorité de Jésus-Christ. C'est agir en conséquence de toutes les croyances de la religion. Celui-là vit de foi qui, dans ce jeune enfant qu'il vient de baptiser, considère un enfant de Dieu purifié d'une grande tache, auquel le ciel vient de s'ouvrir pour lui donner une place parmi les anges. Celui-là vit de foi qui, dans le tribunal sacré de la pénitence, se tient comme un représentant de Jésus-Christ, revêtu de pouvoirs divins,

d'une autorité suprême pour lier ou délier avec sagesse. Celui-là vit de foi qui, devant le saint tabernacle, est absorbé dans l'amour en pensant aux merveilles qu'il opère. La foi lui fait dire et redire : Mon Dieu est là, mon Dieu est là sous de faibles apparences ; il a daigné, à ma voix, abaisser les cieux, descendre bien bas, se faire bien petit : mais plus il s'abaisse, plus il est grand; plus il s'anéantit, plus il a de puissance et plus il est Dieu. Oui, mon Dieu est là, mon Dieu est là ! Je l'adore, je le remercie, je l'aime, je me donne à lui.

Vivre de foi, c'est prier en esprit et en vérité ; administrer les sacrements en esprit et en vérité ; visiter les malades en esprit et en vérité, les consoler par les promesses de Jésus-Christ; catéchiser les enfants dans les sentiments de Jésus-Christ les appelant à lui, leur donnant ses bénédictions et leur promettant son royaume. Vivre de foi, c'est monter tous les jours au saint autel pour célébrer l'auguste sacrifice, comme si c'était la première messe.

Pour vivre de la vie de foi, il faut se nourrir de prière et d'oraison, de présence de Dieu, de fréquentes élévations du cœur vers le ciel, de visites au Très-Saint Sacrement, de dévotion à la très-sainte Vierge et d'examen de conscience. Sans examen de conscience, on ne vit que de la vie d'égoïsme. Dans l'examen et le retour sérieux sur soi-même se trouvent l'abnégation, le dévouement, la foi.

Au prêtre homme de foi, comme aux anges, Dieu est son élément et son aliment de chaque jour. Advienne une contrariété, une chose humiliante : il a bientôt jeté un regard sur son crucifix, et il a dit dans le fond de son cœur : Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt : *Paratum cor meum, Domine, paratum cor meum; paratum ad prospera, paratum ad adversa.* Et avec le saint homme Job, il est consolé en disant : Que le nom du Seigneur soit toujours béni ! O mon Dieu ! donnez-moi de vivre du pain de la foi, pain

nourissant, substantiel, et qui fait vivre pour l'immortalité : *Qui vivit et credit in me, non morietur in æternum. Justus meus ex fide vivit ; quod si subtraxerit se, non placebit animæ meæ. Domine, adauge nobis fidem.*

(*Souvenirs du séminaire.*)

SIXIÈME JOUR

Le Prêtre et Marie.

Journée du Prêtre dévot à Marie.

Durant nos oraisons, méditons-nous quelquefois l'intérieur de Marie? « Dans cette solennité, écrit le Père de Condren, nous honorons Marie en elle et en tous ses rapports, c'est-à-dire en toutes ses grandeurs et abaissements intimes ; puis, en tout ce qu'elle a été en Jésus-Christ, dans les saints au ciel, dans les âmes en la terre, et en toutes les opérations qu'elle a encore à faire dans l'Église de Dieu. »

Sommes-nous fidèles à offrir le saint sacrifice dans les intentions de la Très-Sainte Vierge, heureux d'appartenir à cette association de prêtres qu'un saint jésuite du dix-septième siècle appelait, *les chapelains de Notre-Dame*, lesquels s'unissaient pour remettre le fruit de leur messe à l'auguste Reine du Ciel, « afin, disaient-ils, que le Fils de Dieu montât vers son Père en qualité d'hostie, par les mains très-pures de Celle dont il s'était servi pour descendre vers nous? »

Nous tenons-nous en garde contre cette disposition un peu janséniste de certains prêtres, qui sont fatigués de

la popularité de Marie, qui craignent toujours qu'elle ne soit trop glorifiée, et qui, en s'opposant systématiquement à toutes les dévotions nouvelles en son honneur, semblent nier l'existence des révélations privées ?

D'un autre côté, n'appartenons-nous point à cette catégorie de dévots précipités qui se prononcent sur certains miracles de Marie pendant que les juges ecclésiastiques se réservent, et qui oublient que les révélations privées, tout comme la révélation générale, doivent, pour s'imposer à notre confiance, avoir des critériums de certitude dont le premier est l'autorisation des évêques, en attendant la décision du Pape ?

Avons-nous aimé à méditer souvent les beaux témoignages de la tradition sur la distribution de toutes les grâces par le ministère de Marie ?

Sommes-nous agrégés aux confréries des deux scapulaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et de l'Immaculée-Conception, et fidèles aux pratiques nécessaires pour en gagner les indulgences !

Appartenons-nous à quelque congrégation de la sainte Vierge, et nous mettons-nous à même de recueillir les faveurs spirituelles qui y sont attachées ?

Portons-nous habituellement sur nous une médaille miraculeuse ou autre image de Marie ?

Récitons-nous tous les jours le chapelet, ayant soin de méditer, pendant ce temps, sur les saints mystères pour soutenir notre attention ? Le portons-nous habituellement sur nous ? Faisons-nous cette prière avec la paroisse le jour du saint Rosaire ? La rendons-nous respectable aux yeux des fidèles, en expliquant l'excellence de ses formules et la beauté de son origine ?

Après notre visite au Saint-Sacrement, sommes-nous exact à faire notre visite à la très-sainte Vierge devant l'autel qui lui est consacré ?

Avons-nous sanctifié le samedi et la veille de ses fêtes par quelques prières ou mortifications en son honneur?

Avons-nous propagé, parmi nos paroissiens, ses principales dévotions?

N'avons-nous pas laissé tomber ou négligé de fonder des congrégations sous son vocable, afin d'éviter des inconvénients, qui sont mille fois moins déplorables que nos incuries et nos préventions intéressées à cet égard?

Avons-nous décoré l'autel de Marie, parmi tous ceux de notre église, de manière à fixer particulièrement l'attention et à intéresser la piété publique en faveur de ce culte privilégié?

Enfin, avons-nous célébré le mois de Marie avec pompe, faisant, à cette occasion, des frais de préparation suffisants, soit dans les ornementations, soit principalement dans notre parole, pour attirer le peuple à la cérémonie et les cœurs à la mère de Dieu?

O ma Souveraine! ô ma douce Princesse! ô sublime Régente des deux mondes de la nature et de la grâce, qu'un de vos serviteurs appelait : « La première ôdeur du ciel », vous êtes, après Jésus, notre première espérance de la terre; recevez mon amende honorable de mes infidélités à votre égard.

Ici, récitez, en esprit de réparation et de consécration, la prière : *O Domina mea!* ensuite nourrissez votre piété par la lecture des exemples suivants :

Comment un Pasteur peut renouveler sa paroisse par la dévotion à Marie.

Ce pasteur était entré dans une paroisse où la licence des mœurs ne connaissait pas de frein; les crimes de ses habitants semblaient élever un cri jusqu'au ciel. Ce pasteur, avant d'entrer dans ce lieu où Satan régnait en souverain,

prit la sage précaution de placer le pasteur et le troupeau sous la puissante protection de Marie; et il n'a pas tardé d'en ressentir les salutaires effets; il a vu avec consolation sa personne révérée, ses pieux discours écoutés avec une oreille attentive. Encouragé par ces heureux commencements, il a élevé en ce lieu l'étendard de Marie; il a convoqué autour de ce signe sacré la pieuse confédération des âmes saintes, et une révolution totale s'est alors opérée dans les mœurs de ses habitants. Le sexe a revêtu les ornements de la modestie, la jeunesse a connu un frein dans ses plaisirs, les vieillards ont repassé dans l'amertume de leur cœur toutes les prévarications de leur vie; et bientôt cette paroisse a été changée, renouvelée, saintement renversée par la nouveauté de la pénitence. Ce pasteur était navré de la douleur de voir la cabale des méchants armés contre lui, faire naître sous ses pas des obstacles sans nombre contre toutes les entreprises que lui suggérait son zèle pour la gloire de Dieu et l'exaltation de son Église Toutefois, il ne pouvait désespérer d'une œuvre qu'il avait commencée après de ferventes prières, et avec je ne sais quelle assurance que l'Esprit de Dieu mettait dans son cœur, que Jésus et Marie l'avaient pour agréable; et voilà qu'au moment où tout espoir semblait évanoui, les événements ont pris une autre face; il a vu les obstacles s'aplanir et disparaître devant lui, et un succès inattendu a surpassé ses espérances.

(*Discours pour les retraites ecclésiastiques,* par M. Boyer.)

Effet que produit dans la paroisse la vue d'un autel de Marie bien orné par la piété du Pasteur.

Oh! que ce moyen, mis en œuvre par les saintes industries du zèle, est efficace pour alimenter la piété envers la

Mère des mères ! Dans le temple, où préside ce pieux pasteur, s'élève un pieux oratoire sous l'invocation de Marie ; une blancheur éclatante dans les linges, une propreté parfaite dans les pauvres ornements de l'autel, une noble simplicité dans les vêtements sacrés, voilà les présents que l'indigence du père et des enfants offre à Marie ; et souvent elle les préfère à l'or, aux pierreries et à toute l'opulence des offrandes de la cité. C'est là qu'un saint prêtre aime à passer les doux moments que lui laissent les loisirs de son ministère ; c'est là qu'il vient se consoler de ses peines. L'exemple de sa piété, les vives exhortations de son zèle y attirent un nombreux concours de fidèles, qui se succèdent à toutes les heures du jour. O le beau spectacle, et qu'il est agréable et consolant pour le cœur ! Le pieux voyageur qui en est témoin ne peut s'empêcher de s'écrier : Ici habite un pasteur aimé de Dieu et chéri de son troupeau ; que de saintes pensées ont été formées au pied de cet autel ! que de larmes pieuses y ont été répandues ! c'est bien de là que montent vers le ciel cet agréable encens de la prière et ces désirs du pauvre que Dieu exauce toujours. Malheur à moi parce que mon cœur est appesanti ! Oh ! si j'avais la candeur, l'aimable simplicité de ces âmes pures ! Mais, vous le savez, Seigneur, mon cœur vous dit tout ce qu'ils vous disent ; il vous demande tout ce qu'ils vous demandent, de vous aimer, d'accomplir votre volonté sainte. Que si, au contraire, après quelques pas dans la nef sacrée, l'œil de l'étranger apercevant un autel dressé en l'honneur de Marie, le trouve dans un état de délabrement qui l'afflige, que pensera-t-il de ce pasteur ? Pourra-t-il croire que celui-là aime le Fils, qui donne à la Mère une preuve si déplorable de son indifférence ? (*Ibid.*)

Dévotion de quelques saints Prêtres à Marie.

SAINT BERNARD

Parmi les vertus qui abondaient dans le cœur si pieux de Bernard, il en est une qui domine toutes les autres : c'est la piété filiale ; fleur délicate, éclose dans son enfance, et qui s'était gracieusement épanouie aux rayons d'amour d'une mère pleine de tendresse. Mais quand cette mère disparut du monde, son image ne le quitta point; elle plana devant ses yeux comme le reflet d'un idéal dont le type sublime était au ciel. Il aimait sa mère ; et l'amour de sa mère terrestre lui fit mieux comprendre, mieux goûter, mieux aimer la mère divine; et cet amour, si naturel aux âmes bien nées, se dilatant de plus en plus à mesure qu'il se purifiait davantage, s'éleva dans saint Bernard jusqu'à la plus haute puissance.

La vénération filiale pour Marie, la céleste Mère des chrétiens, caractérise d'ailleurs la piété des plus grands serviteurs de Dieu, ceux-là surtout qui, à l'instar de saint Jean l'Évangéliste, entrent dans une union plus étroite avec Jésus-Christ, et sont admis dans la familiarité et dans la vie intime de l'Homme-Dieu. (*Vie*, par le P. RATISBONE.)

Saint Bernard fut si excellemment le docteur de la dévotion à Marie que certains historiens libres-penseurs l'ont accusé de l'avoir inventée. Entre beaucoup d'ouvrages d'une piété inspirée envers la Mère de Dieu, il a composé le *Memorare*. Un jour, entrant dans la cathédrale de Spire, au milieu d'un concours immense, où se trouvait l'empereur Conrad III et les seigneurs de sa suite, il ajouta au chant du *Salve*, par une illumination soudaine, ces trois invocations : *O clemens ! o pia ! o dulcis Virgo Maria !* Depuis,

la liturgie les a conservées comme faisant partie de la même prière.

SAINT DOMINIQUE

Outre l'institution si connue du Saint-Rosaire par Dominique, un autre trait fait ressortir la tendre familiarité de ce patriarche et de Marie :

« Reginald tomba si gravement malade, que la nature paraissait succomber sous les assauts de la mort, et que les médecins désespéraient de le sauver. Le bienheureux Dominique, affligé de perdre un enfant dont il n'avait pas encore joui, se tourna vers la divine miséricorde avec importunité, la suppliant, ainsi qu'il l'a raconté lui-même aux Frères, de ne pas lui ravir un fils qui était plutôt conçu que né, et de lui en accorder la vie au moins pour un peu de temps. Pendant qu'il priait ainsi, la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu et maîtresse du monde, accompagnée de deux jeunes filles d'une beauté sans mesure, apparut à maître Reginald éveillé et consumé par l'ardeur de la fièvre, et il entendit cette reine du ciel qui lui disait : « Demande-moi ce que tu veux, et je te le « donnerai. » Comme il délibérait en lui-même, une des jeunes filles qui accompagnaient la bienheureuse Vierge lui suggéra de ne rien demander, mais de s'en remettre à la volonté de la reine des miséricordes, ce qu'il agréa volontiers. Alors celle-ci, étendant sa main virginale, lui fit une onction sur les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les mains, les reins et les pieds, et elle prononçait en même temps certaines paroles appropriées à chaque onction. Je n'ai pu connaître que les paroles relatives à l'onction des reins et des pieds. Elle disait donc en touchant les reins : — Que tes reins soient ceints du cordon de la chasteté; — et en touchant les pieds : — J'oins tes pieds

pour la prédication de l'Évangile de paix. — Elle lui montra ensuite l'habit des Frères Prêcheurs, en lui disant : — Voici l'habit de ton ordre; — et elle disparut à ses yeux. Reginald se trouva aussitôt guéri, oint qu'il avait été par la Mère de Celui qui a le secret de tout salut. Le lendemain matin, quand Dominique vint le voir et lui eut demandé familièrement de ses nouvelles, il répondit qu'il n'avait plus aucun mal, et lui raconta la vision. Tous deux en rendirent ensemble et dévotement, comme je le crois, des actions de grâces au Dieu qui frappe et qui guérit, qui blesse et qui panse les blessures. Les médecins admirèrent un retour à la vie si subit et si inespéré, ne sachant pas la main qui avait donné le remède. »

Trois jours après, Reginald étant assis avec Dominique et un religieux de l'ordre des Hospitaliers, l'onction miraculeuse fut renouvelée sur lui en leur présence, comme si l'auguste Mère de Dieu eût attaché à cet acte une importance considérable et qu'elle eût tenu à l'accomplir devant témoins. En effet, Reginald n'était ici que le représentant de l'ordre des Frères Prêcheurs, et la reine du ciel et de la terre contractait alliance en sa personne avec l'ordre entier. Le Rosaire avait été le premier signe de cette alliance, et comme le joyau de l'ordre à son baptême; l'onction de Reginald était un indice de virilité et de confirmation. (*Vie de saint Dominique*, par le P. Humbert.)

SAINT BONAVENTURE

La dévotion à Marie fut traditionnelle dans l'ordre Séraphique, et saint Bonaventure travailla avec ardeur à l'accroître. Au chapitre de Narbonne, à ceux de Pise et d'Assise, il fit plusieurs ordonnances à ce sujet. La plus importante est celle qui oblige les Frères à réciter le soir, au son de la cloche, trois fois la Salutation angélique, en

mémoire du bienfait de l'Incarnation, bienfait auquel Marie a coopéré si admirablement. Les religieux devront, dans leurs prédications, exciter les fidèles à embrasser cette pieuse pratique. Déjà plusieurs saints personnages l'avaient mise en vogue dès le commencement de ce siècle, mais le Docteur Séraphique en fut le promoteur ardent; dans la suite elle s'étendit à toute l'Église, et partout, trois fois le jour, le son de la cloche invita les pieux fidèles à honorer dans Marie le plus glorieux des priviléges, le privilége de la maternité divine uni à celui de la virginité.

Saint François avait ordonné à ses Frères de chanter, le samedi, une messe solennelle en l'honneur de l'auguste Vierge. Saint Bonaventure rappela cette ordonnance, et la renouvela en 1269 au chapitre d'Assise. Depuis, cette pratique, comme celle de l'*Ave Maria*, s'est répandue par toute l'Église, et le dernier jour de la semaine est demeuré un jour cher aux enfants de Marie, un jour où ils aiment à méditer les vertus dont le Ciel l'a enrichie, et à se souvenir au prix de quels sacrifices elle a mérité d'être exaltée au milieu de nous. (*Vie*, par M. l'abbé Berthaumier.)

LES COMMENCEMENTS DE SAINT-SULPICE

La confiance la plus filiale et la dévotion la plus tendre envers Marie étaient comme le caractère distinctif de la piété du séminaire de Saint-Sulpice. On peut voir, dans les *Mémoires sur la vie de M. de Bretonvilliers*, par M. Bourbon, quelques-unes des pratiques qui y étaient alors en usage. « L'on ne saurait dire, remarque cet auteur, le grand pro-« grès que M. de Bretonvilliers fit dans cette dévotion, sous « un si excellent maître que M. Olier, très-grand et très-« fidèle serviteur de Marie, ni le nombre et la diversité des « devoirs qu'il rendait à cette divine Mère : il en avait « même pour l'honorer à chaque heure et presque à cha-

« que moment. Il ne manquait jamais, à son réveil, de se « donner à elle pour répondre fidèlement, durant toute la « journée, aux desseins que Dieu avait sur lui. Entre autres « pratiques, il avait un grand soin, tous les samedis, de « mettre entre les mains de la très-sainte Vierge ce qu'il « avait fait durant la semaine, la priant très-instamment « de vouloir suppléer à ce qui manquait, pour rendre ses « œuvres de bonne odeur devant Dieu, pratique à laquelle « il était encore fidèle le dernier jour de chaque mois et de « chaque année[1]. » La plupart de ces dévotions étaient communes à tous les disciples de M. Olier. M. Maillard, l'un d'eux, dit de M. Hurtevent : « Il n'entreprenait rien « sans consulter auparavant la très-sainte Vierge, et lui « mettre entre les mains l'adorable sacrifice de l'autel. « Dans les affaires de moindre conséquence, ou qui ne per- « mettaient pas une longue délibération, il se contentait « d'élever son esprit et son cœur vers son refuge ordinaire, « mais avec une telle fidélité, qu'il n'aurait pas parlé à un « homme, ou écrit la moindre lettre qu'il n'eût pratiqué « cette dévotion[2]. » C'était aussi ce qu'observait M. Tron- son, et ce qu'il conseillait à ses disciples, leur recom- mandant, entre autres pratiques, « de n'entreprendre aucune « affaire sans son secours, d'avoir une grande reconnais- « sance de ses bienfaits, avouant que tout nous vient de « Dieu par elle, de lui faire une offrande totale de nous- « mêmes, désirant que Jésus en elle gouverne notre être, « nos puissances et nos actions, et qu'elles soient toutes « consacrées à son service[3]. »

(*Vie de M. Olier*, par M. Faillon.)

1. *Mémoires sur la vie de M. de Bretonvilliers*, par M. Bourbon, pp. 36 37, 41.
2. *Esprit de M. Hurtevent*, ms. in-4°, par M. Maillard, p. 114.
3. *Retraite de dix jours*, par M. Tronson, in-12, p. 396.

SAINT LIGUORI

Nous prêtres, nous devons lui offrir, pour le moins, tous les hommages que lui offrent ses zélés serviteurs ; ainsi, par exemple, récitons en son honneur le rosaire, faisons ses neuvaines, jeûnons le samedi, portons le scapulaire, visitons tous les jours son image pour lui demander quelque grâce spéciale, lisons quelque livre à sa louange, saluons-la lorsque nous sortons et rentrons à la maison, le matin en nous levant et le soir en nous couchant, mettons-nous sous sa protection, et récitons trois *Ave* en l'honneur de sa pureté. Les laïques eux-mêmes pratiquent toutes ces dévotions, mais nous autres prêtres, nous pouvons l'honorer bien davantage en prêchant sa gloire et en inspirant aux autres toute la dévotion qu'elle mérite : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt*[1].

Marie promet la vie éternelle à ceux qui, sur la terre, s'efforcent de la faire connaître et aimer. Le bienheureux évêque Edmincio commençait tous ses sermons par les louanges de la Vierge. Cette pratique plut tant à Marie qu'un jour elle dit à sainte Brigitte : « Annoncez à ce prélat « que je veux être sa mère, et qu'au jour de sa mort je « veux présenter moi-même son âme à mon Fils. » Oh! combien il serait agréable à Marie, le prêtre qui, chaque samedi, dans quelque église ferait au peuple une courte instruction sur ses vertus et, spécialement, sur sa miséricorde et sur le désir qu'elle a de secourir tous ceux qui l'invoquent. En effet, dit saint Bernard, la miséricorde de Marie est ce qui excite le plus tous les chrétiens à l'honorer et à recourir à sa puissante protection. Du moins, dans nos sermons ayons soin, avant d'en finir, d'engager le peuple

1. Eccl. 24, 31.

à implorer le secours de Marie, et à lui demander quelque grâce. En un mot, dit Richard de S. Laurent, celui qui honore Marie acquiert des trésors de vie éternelle : *Honorare Mariam, est thesaurizare vitam æternam* [1].

1. *De laud. Virg. B.* lib. 2.

CONFÉRENCE

Rapports avec le monde.

Nos vertus morales.

PRUDENCE DU PRÊTRE

Commencez votre examen sur la prudence sacerdotale par ces deux invocations :

Virgo prudentissima ! ora pro nobis.

Sedes sapientiæ ! ora pro nobis.

Ensuite, rappelez-vous que, d'après les théologiens, la vertu de prudence répond au don de conseil, et dépend plus immédiatement des inspirations du Saint-Esprit. Recueillez donc avec un respect particulier les divines paroles sur ce sujet :

Oculi tui videant recta [1].

Nolite fieri imprudentes, sed intelligentes quæ sit voluntas Dei [2].

Consilium semper à sapiente perquire [3].

Ne innitaris prudentiæ tuæ [4].

1. Prov. 4, 25. — 2. Ephes. 1. 17. — 3. Tob. 4, 19. — 4. Prov. 3, 5.

Verba prudentium statera ponderabuntur[1].

Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ[2].

Après avoir médité ces textes divers et réfléchi sur les vices opposés à la prudence, tels que la précipitation, l'inconsidération, l'inconstance, la négligence et autres signalés par saint Thomas, passez aux applications suivantes.

PRUDENCE DE LA CHASTETÉ

Souvent la vivacité du pasteur n'est pas pour toutes les brebis du troupeau, et il y en a de privilégiées sur lesquelles il laisse tomber ses faveurs et ses prédilections. C'est un point sur lequel nous ne saurions nous observer avec trop d'exactitude. N'usons jamais, même dans nos exhortations les plus pieuses, de ces expressions trop affectueuses qui viennent si naturellement se mettre au service d'un zèle trop expansif. Si surtout ce langage s'adresse à une personne de sexe différent et qui n'est pas avancée en âge; si nous sentons une certaine ardeur pour travailler au salut de son âme plutôt qu'au soin des autres, défions-nous de cette impétuosité du zèle : répandons des cendres froides sur un tel feu, qui n'en sera pas moins pur pour être un peu couvert, et abstenons-nous de ces démonstrations expressives de dévouement et d'intérêt qui ne servent pas ici à grand'chose, qui pourraient même être dangereuses. Il vaudrait bien mieux les reporter à cet indigent en haillons, à ce modeste artisan, à ce paysan grossier, ou mieux encore à ce pauvre prodigue que nous avons accablé du poids de nos reproches.

Veillons aussi, non-seulement sur nos paroles, mais sur nos regards. En écoutant certaines personnes, ayons des yeux, et ne voyons point. Nous avons souvent conseillé à

1. Eccli. 21, 28. — 2. Matt. 10, 16.

nos jeunes élèves du séminaire, de tenir habituellement un petit crucifix dans leurs mains en entendant les confessions. On le baise dans les moments de fatigue, d'ennui, ou de tentation, si la tentation ose aborder le saint lieu qu'on occupe. On le baise encore, en entendant la confession de certaines personnes; et, jusqu'à la fin de cette confession, on tient les yeux attachés sur les plaies adorables du divin Jésus. Oh! que l'on sort heureux et content du confessionnal, quand on s'y est conduit avec cette vigilance et cette chaste réserve!

Ne prolongeons pas, sans de fortes raisons, la confession des femmes, surtout si elles sont jeunes. Il serait bien fâcheux que l'on pût s'apercevoir que nous donnons beaucoup plus de temps à celles-ci qu'aux autres pénitents. La malignité ne manquerait pas de s'exercer à cette occasion, et ce serait toujours, plus ou moins, aux dépens de cette bonne réputation que tout confesseur doit s'efforcer de conserver parfaitement intacte.

Malheureusement, il arrive quelquefois qu'une jeune pénitente est scrupuleuse, et que ses confessions sont, par conséquent, plus longues que celles des pénitents ordinaires. Si cette scrupuleuse était généralement connue pour telle, cela n'aurait pas de grands inconvénients. Elle ennuierait ceux qui attendent, et voilà tout. Mais si elle n'était pas connue pour être scrupuleuse, ce serait différent; dans ce cas-là, nous conseillerions d'abréger, autant que possible, la confession (sans brusquerie, cependant), et même, quelquefois, de l'interrompre et d'en renvoyer la fin à un autre jour. On pourrait, dans certaines circonstances, assigner une heure particulière à ces personnes, ou les obliger à laisser passer toutes les autres avant elles.

Si surtout, parmi les pénitents qui attendent leur rang, il se trouvait des hommes, il ne faudrait pas manquer de prendre l'un ou l'autre des moyens que nous venons d'indi-

quer, pour se débarrasser de ces scrupuleuses, qui, quelquefois, sont cause que les hommes se retirent et sont tentés de ne pas revenir. Il ne faut pas non plus permettre aux jeunes personnes de venir très-fréquemment à confesse, c'est-à-dire plusieurs fois par semaine; les autres pénitents ne faisant pas de confessions aussi fréquentes, le public ne manquerait pas de remarquer cette différence et d'en faire la matière de ses plaisanteries, peut-être même de ses mordantes critiques.

En de telles circonstances, il ne faut pas faire opiniâtrement tête à l'orage, et mépriser les coups de langue qui nous atteignent; c'est malheureusement l'aveuglement de bien des prêtres sans jugement qui, se rassurant sur leurs bonnes intentions et sur les excellentes choses qu'ils disent à leurs pénitentes dans ces fréquentes confessions, ne veulent pas voir qu'il est bien plus important de maintenir intacte leur réputation, que de recevoir si souvent ces jeunes personnes à confesse.

(*Pratique du zèle ecclésiastique*, par M. l'abbé Dubois.)

PRUDENCE DU ZÈLE

Grande modestie en se rendant au saint tribunal; pas de précipitation dans la démarche; cela semblerait déjà vouloir dire que l'on a le désir d'aller vite en besogne. Ne regardons pas les pénitents et surtout les pénitentes qui entourent notre confessionnal; pas de préférences, ni d'acception de personnes, surtout pour les riches ou pour les jeunes filles. Quant aux hommes, c'est une autre affaire; si, parmi plusieurs femmes, on voyait quelques hommes placés aux derniers rangs, on pourrait leur dire sans crainte : *Mes amis, montez plus haut.* Nous approuvons beaucoup la conduite de certains confesseurs qui annoncent publiquement que tel côté de leur confessionnal sera

toujours à la disposition des hommes, à quelque moment qu'ils arrivent pour se confesser.

N'enchaînons pas les âmes à notre tribunal ; donnons-leur pleine et entière liberté d'aller se confesser à un de nos confrères, toutes les fois qu'elles croiront en avoir besoin. Plusieurs, sans doute, ont tort de courir de confesseurs en confesseurs, comme elles le font quelquefois ; tant pis pour elles, si elles abusent de la liberté que nous leur donnons ; mais tant pis et mille fois tant pis, pour elles et pour nous, si nous les retenons de force à notre tribunal, et si, par là, nous sommes cause des nombreux sacriléges que la timidité leur fera faire.

Nous ne connaissons point d'aveuglement plus déplorable que celui d'un confesseur qui, se persuadant, comme on le fait souvent, que les pénitents ne peuvent pas craindre de leur confesser tous les péchés, les empêchent positivement de s'adresser à d'autres, leur font voir la peine qu'ils en ressentiraient, et leur font la réception la plus froide, et quelquefois les reproches les plus amers, quand ils apprennent qu'ils ont fait une ou deux confessions à un confrère.

Nous le déclarons ici positivement, et nous prions nos lecteurs de croire que nous pesons théologiquement nos expressions : si un confesseur, averti de ce défaut et des graves conséquences qu'il peut avoir, refusait de se corriger, et continuait de faire voir clairement, par un moyen ou par l'autre, qu'on lui fera beaucoup de peine en le quittant, même pour une fois ou deux, tenant ainsi ses pénitents dans une sorte d'esclavage, nous lui refuserions l'absolution.

Ah ! très-certainement, il la refuserait lui-même à un autre qui serait placé dans les mêmes circonstances, s'il avait vu ce que voient tous les jours tant de missionnaires, c'est-à-dire une multitude d'âmes en état de sacrilége, pour n'avoir pas osé déclarer des péchés graves à leurs confesseurs ordinaires ! Pauvres âmes ! Avec quel empres-

sement elles profitent d'une mission pour mettre leur conscience à l'aise et retrouver la paix dont, depuis si longtemps, elles ne goûtaient plus les douceurs.

Vous qui lisez ces lignes, prêtre de Jésus-Christ, qui que vous soyez, écoutez : Si vous avez une clientèle nombreuse; si vous avez surtout bon nombre d'âmes appartenant à la classe vulgairement appelée *dévote*, tenez pour très-probable qu'il y en a parmi ce nombre en état de sacrilége, surtout si l'on sait que vous ne voulez pas que l'on s'adresse à d'autres confesseurs, et si vous êtes un peu sévère dans votre manière de confesser.

Nous voulons fortifier ce que nous venons de dire par l'autorité imposante de saint Liguori.

« Quand les missions, dit-il, n'auraient pas d'autre avan-
« tage que de remédier à tant de confessions sacriléges qui
« ont lieu par l'habitude qu'ont beaucoup de pécheurs de
« taire une partie de leurs péchés par mauvaise honte,
« surtout de la part des femmes, ce serait assez pour ren-
« dre les missions désirables. Cet inconvénient des mau-
« vaises confessions a lieu surtout dans les petites localités,
« soit parce qu'il y a peu de confesseurs, soit parce qu'on
« les voit chaque jour comme parents ou comme amis, et
« qu'on rougit de les mettre dans la confidence de certaines
« faiblesses; de sorte que le pécheur, après avoir commis
« le péché, n'ose le déclarer, et reste en état de sacrilége
« toute sa vie. Il y en a qui, même en cas de mort, n'osent
« pas rompre le silence. Or, l'un des fruits les plus essen-
« tiels des missions, c'est de réparer tant de confessions
« mal faites; car les pécheurs savent bien que les mission-
« naires sont des étrangers qui ne les connaissent pas, et
« qui partiront dans peu de jours sans qu'ils les revoient;
« et tout frappés qu'ils sont par les sermons, ils n'hésitent
« pas à s'aller purger, par la pénitence, de tous les péchés
« qu'ils tenaient cachés. »

Concluons de là qu'il faut laisser à nos pénitents une pleine liberté sur le point qui nous occupe; disons et redisons-leur cela sur tous les tons possibles; faisons plus encore, pressons vivement ceux de nos pénitents qui viennent fréquemment à confesse d'aller, de temps en temps, et du moins une fois chaque année, se confesser à quelque confrère. Lors même qu'on n'userait pas de la liberté ainsi accordée; lors même qu'on résisterait à nos instances, il résulterait toujours de ce que nous recommandons un très-grand avantage; ce serait de faire voir que, non-seulement on ne nous ferait pas de peine en se confessant à d'autres, mais qu'en le faisant, on irait, au contraire, au-devant de nos désirs; cela suffira pour mettre les âmes au large. Nous ne regrettons pas la longueur de cet article, tant nous sommes frappé de sa haute importance. (*Le même.*)

JUSTICE DU PRÊTRE

Après avoir bien examiné nos obligations de restitution pour les dommages que nous avons directement ou indirectement causés, prenons la résolution de ne jamais passer une année sans lire le traité de la justice.

FORCE DU PRÊTRE

Confortamini in domino et in potentia virtutis ejus. Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli. Ut possitis resistere in die malâ et omnibus perfecti stare[1].

State, viriliter agite, et confortamini[2].

Ici, un coup d'œil sur votre vie, en repassant tous les défauts opposés à la force pastorale qui ont été signalés au cours de la conférence, et en vous rappelant que le premier

1. Ephes. 6, 11, 12. — 2. I Cor. 16, 13.

acte de la force étant le martyre, d'après saint Thomas, son antipode, c'est la disposition contraire à cette béatitude : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam* [1].

TEMPÉRANCE DU PRÊTRE

Que Dieu nous garde des vices opposés à la tempérance physique, de la violation du jeûne ou de l'abstinence, des dérèglements de la table et de la luxure, qui en est la conséquence !

Que Dieu nous garde de l'intempérance morale, qui est l'absence de toute pondération et de tout équilibre dans la conduite !

Mon Dieu ! je n'ai jamais apprécié les vertus cardinales que par leur côté utile à la considération, et comme des ornements naturels de l'homme surnaturel ; accordez-moi la grâce de ne point oublier qu'elles mènent à la vie éternelle, puisque les vices contraires peuvent m'attirer l'éternelle damnation. O Jésus ! ô mon aimable modèle ! pour me les faire comprendre, rappelez-moi souvent que vous les avez pratiquées ; pour me les faire aimer, apprenez-moi à les étudier en vous.

1. Matt. 5, 10.

DEUXIÈME DISCOURS

Le Prêtre et l'Église.

Le Prêtre doit à l'Église un amour réglé sur celui de Jésus-Christ pour elle.

Qu'est-ce que l'Église, mes vénérés confrères? Le langage constant de la Tradition l'appelle l'*Épouse de Jésus-Christ, Sponsa Christi*[1]; et, dans la pensée des siècles et des docteurs chrétiens, ce titre n'est pas seulement une figure littéraire, mais l'expression d'un mystère qu'ils croient à la lettre, parce qu'ils l'ont appris des Apôtres. On trouve dans l'admirable épître de saint Paul aux Éphésiens, sinon le mot lui-même, au moins l'indication précise du grand fait qu'il suppose. Saint Paul parle de l'auguste institution du mariage telle que Jésus-Christ l'a refaite, et pour faire comprendre à ceux des hommes baptisés qui s'y engagent le caractère et la mesure de l'affection dont ils sont redevables à leurs compagnes, il leur dit : « Époux, aimez vos épouses comme Jésus-Christ a aimé son Église. Son amour est allé jusqu'à se livrer pour elle, afin de la sanctifier, en

1. S. Cyprien, *de Unitat Eccles.*, c. II.

la purifiant dans une eau régénératrice comme aussi dans la parole de vie, et de se donner ainsi une Église glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni autre imperfection de cette nature, mais tout entière sainte et immaculée : *Viri diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro eâ, ut illam sanctificaret, mundans lavacro aquæ in verbo vitæ, ut exiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata*[1].

L'Apôtre ne pouvait être plus positif. Il veut que l'amour de l'époux chrétien ressemble à celui de Jésus-Christ pour son Église. C'est dire avec évidence que Jésus-Christ considère l'Église comme une épouse; s'il l'envisageait autrement, s'il tenait à elle par des liens moins intimes que ceux d'une alliance mystique, l'affection qu'il lui porte ne serait pas proposée par saint Paul comme le modèle de la tendresse conjugale. L'uniformité des sentiments suppose l'uniformité de conditions, et le cœur d'un époux ne peut se former que sur le cœur d'un autre époux.

Au reste, pour ne laisser aucun doute sur le fond de son idée, saint Paul descend jusqu'à l'essence des choses. Il rappelle la société conjugale à son origine, et cite ces touchantes paroles de la Genèse : « L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse, et ils seront deux en une existence unique; et l'époux devra regarder son épouse comme sa propre substance : *Relinquet homo patrem et matrem suam, et adhærebit uxori suæ, et erum duo in carne unâ*[2]. Ainsi en est-il de Jésus-Christ par rapport à son Église; il a daigné s'identifier avec elle dans une céleste et merveilleuse unité. L'Église est son corps, et dans ce corps auguste, il ne se contente pas d'animer la tête, mais il en occupe la plénitude. Chacun des éléments dont il se

1. Ephes. 5, 25, 26, 27. — 2. Ephes. 5, 31, 28.

compose est comme une portion de lui-même, comme le complément de son être adorable, et grâce à cette fusion de vie, on peut dire de l'un et de l'autre avec l'Esprit-Saint : Ils paraissent être deux, mais dans le fond ils ne sont qu'un, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui transforme en quelque façon son Église en lui-même : *Ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam, quæ est corpus ipsius, et plenitudo ejus omnia in omnibus adimpletur*[1].

Telle est donc la gloire de l'Église; le titre et la dignité d'épouse de Jésus-Christ lui appartiennent, soit parce que l'Apôtre l'appelle le corps du Sauveur, ce qui ne convient qu'à une épouse, soit parce que l'amour de l'Homme-Dieu pour elle est offert aux époux chrétiens comme le type de leur propre amour.

(*Règles de la vie sacerdotale*, par Mgr PLANTIER.)

Le Prêtre doit à l'Église un amour de préoccupation.

Oui, un amour de préoccupation. Le plus impérieux besoin des affections ardentes est de songer à l'objet vers lequel elles se portent; son image les obsède sans cesse et les poursuit partout. « Voyez, dit Bossuet, la divine Épouse, cette Église même dont nous parlons! Elle ne pense qu'à son Époux; elle n'est occupée que de son Époux. Nuit et jour il lui est présent, et même pendant le sommeil elle veille encore pour lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat*[2]. » Jésus-Christ n'est pas moins occupé de son Église que l'Église n'est occupée de Jésus-Christ; dès avant l'origine des siècles, il la voyait; c'est elle qu'il considérait dans la

1. Ephes. I, 22, 23. — 2. Cant. 5, 2. — Bossuet, II[e] *Sermon pour l'Assomp.*, I[re] partie.

synagogue qui en fut la mère, suivant l'expression de saint Augustin; son esprit et sa sagesse n'ont pas non plus, depuis le Calvaire, d'autre sollicitude; elle est et sera toujours le fond de tous ses conseils, le terme de tous ses desseins, le centre et le but de toutes ses œuvres, l'unique souci de sa providence. C'est assez dire que nous aussi, qui sommes ses représentants auprès de l'Église, nous devons, comme lui, concentrer sur elle la plénitude de nos pensées. Nulle vision ne doit nous être plus habituelle; et nous méconnaissons, dans son caractère essentiel, dans son instinct principal, l'amour auquel elle a droit, si elle n'absorbe la séve la plus active de notre intelligence. Et, pourtant, si impérieux que puisse être ce devoir, ne nous arrive-t-il pas trop souvent de le trahir? Combien s'en trouve-t-il parmi nous qui fassent à l'Église, dans leurs pensées, cette part de privilége? Où sont ceux qui pourraient dire que son souvenir est le charme de leurs jours et le rêve de leurs nuits?

Nous songeons, je le veux, à cette portion d'elle-même qu'on appelle notre paroisse; il nous est impossible de n'y pas donner quelque attention. Mais étendons-nous fréquemment nos idées au-delà de cette étroite circonférence? Nous est-il ordinaire d'envisager, dans l'unité du grand corps auquel il appartient, ce membre particulier dont nous avons la charge? Bien plutôt notre tort n'est-il pas de ne voir que ce membre tout seul sans le replacer dans le tout divin dont il fait partie? Quand nous arrive-t-il de prier pour l'ensemble de l'Église, spontanément, par l'inspiration propre de notre cœur et l'entraînement, pour ainsi dire, naturel de notre amour? Ne faut-il pas, pour nous porter à le faire, que l'Église agite elle-même devant nous son image, en nous prescrivant d'exprimer ses sentiments ou de recommander ses besoins à son auguste Époux? Et encore, dans ces circonstances ordinairement assez rares et toujours fugitives, y pensons-nous avec sérieux comme à un être réel et qui

nous est cher? Et, enfin, quand ces moments sont passés, quand, par l'ordre de l'autorité, nous avons récité quelques oraisons, accompli quelques cérémonies dans l'intérêt de l'Église, son ombre ne s'efface-t-elle pas à l'instant même de notre mémoire pour n'y faire, après comme auparavant, que des réapparitions intermittentes et passagères? Oui, mes vénérés confrères, nous devons le dire à notre confusion : l'Église ne tient qu'une place subalterne et presque dérisoire dans les sollicitudes de notre esprit; elle devrait en être l'hôte le plus familier, et c'est à peine si nous l'admettons au vulgaire honneur de s'y abriter, de loin en loin, quelques heures sous la tente. (*Le même.*)

Le prêtre doit à l'Église un amour de tendresse.

La tendresse se compose de deux sentiments, dont le premier est une curiosité mêlée d'inquiétude. Vous avez un ami jeté par la Providence sur des rives lointaines; l'Océan vous en sépare. C'est un besoin pour vous d'en apprendre des nouvelles. O vents des cieux! racontez-moi ce qu'il fait et ce qu'il éprouve! ô vagues des mers! demandez à celles de vos sœurs dont les flots battent les bords qu'il habite, ce qu'il est devenu, ce qu'il doit devenir, et vous me le direz! Voilà votre vœu, voilà votre langage intérieur. C'est aussi ce que fait l'Église pour son divin Époux. « Mes pensées ont cherché dans le silence des nuits celui que mon âme adore, et je ne l'ai pas trouvé. Je me suis dit alors, j'irai par la ville, et je chercherai encore. J'ai rencontré les sentinelles qui gardent la cité, et aussitôt je leur ai fait cette question : Avez-vous vu celui que chérit mon âme? *Num quem diligit anima mea vidistis*[1]? »

1. Cant. 3, 1, 2, 3.

A notre tour, nous devons connaître cette pieuse anxiété vis-à-vis de l'Église. Où en est-elle pour ses joies, mais surtout pour ses désolations dans notre diocèse? Où en est-elle dans notre patrie? où en est-elle en Europe et dans le monde? quels sont les scandales qui l'attristent? quelles impiétés et quels blasphèmes l'outragent? quelles usurpations la dépouillent? quelles erreurs et quelles agitations la remuent? quelles apostasies et quels schismes la divisent? quelles persécutions épuisent son sang, confisquent ses libertés, entravent son apostolat et mettent obstacle à ses conquêtes? Tout autant de sujets qui, trop souvent, nous trouveraient sans réponse. Un grand nombre d'ecclésiastiques vivent presque totalement étrangers aux destinées générales de l'Église. Ils savent un peu l'histoire de son passé, parce qu'ils n'ont pas oublié tout ce qu'ils ont appris dans les séminaires. Mais sa situation présente, mais ses épreuves contemporaines, ils n'en soupçonnent que ce que le bruit inévitable de la voix publique les a forcés d'en entendre. De pieux fidèles, souvent même des hommes irréligieux, en sont pleinement instruits; eux, quoique prêtres, les ignorent. Leur intérêt se concentre tout entier sur ce petit lac où se meut leur obscure nacelle. S'il y a des tempêtes, des écueils, des corsaires ailleurs et sur ces vastes mers où s'en va voguant le grand vaisseau de l'Église universelle, ils songent à peine à s'en informer. Et ainsi, en étant peut-être réguliers, assidus à leurs fonctions, dévoués à leur paroisse, manquent-ils de l'un des éléments de l'amour dont ils sont redevables à l'Épouse de Jésus-Christ : je veux dire les saintes curiosités de la tendresse.

Le second élément de cet amour sacré, c'est la sympathie par laquelle s'établit une intime communauté de douleurs. Il y a des peines étrangères qui nous réjouissent; il y en a d'autres qui nous trouvent indifférents; il en est enfin que nous partageons. Identifiés à celui qui les éprouve, nous

subissons le contre-coup des angoisses qui le torturent; la pointe de chacun des glaives qui le percent pénètre jusqu'à notre âme pour y faire des blessures plus ou moins saignantes. C'est ainsi que la Chananéenne de l'Évangile conjure le Sauveur d'avoir pitié de la mère en guérissant la fille : *Miserere mei, Domine, fili David : filia mea male a dæmonio vexatur*[1] !

Un prêtre ressent les mêmes impressions par rapport à l'Église, quand il en a véritablement l'amour. Les joies de l'Église le font tressaillir; ses triomphes le transportent. Mais en même temps il compatit à ses chagrins et à ses souffrances. Aux gémissements et aux vœux de l'Épouse exilée et solitaire, il unit ses propres vœux et ses gémissements; il l'aide de son mieux à soutenir les longs retards de l'Époux divin. Étrangère rebutée, reine outragée ou méconnue, mère affligée, tout ce qu'elle dévore d'amertumes à ces divers titres, il en est lui-même abreuvé. Quand certains gouvernements aveugles exilent ses pontifes, détruisent ou dépouillent ses diocèses ou ses monastères, usurpent ses droits ou les nient, divisent ou corrompent ses prêtres, persécutent et proscrivent les troupeaux fidèles à la suite des pasteurs, il n'en est pas moins consterné qu'elle-même; et c'est pour elle seule qu'il s'en attriste. D'autres le feraient par un principe d'intérêt personnel; ils déploreraient les maux de l'Église, parce qu'ils se sentiraient eux-mêmes atteints dans leur bien-être ou leur repos par le fer qui la blesse et les orages qui l'ébranlent. Lui, plus désintéressé, s'oublie entièrement pour ne voir que les meurtrissures et les peines de l'Église; c'est uniquement parce que Jérusalem est humiliée par les puissances du dehors qu'il veut se nourrir, comme le Prophète, d'un pain de cendres et de larmes. Il n'est pas moins

1. Matt. 15, 22.

sensible aux désolations qui viennent du dedans, et partent de ceux que l'Apôtre appelle les domestiques de Dieu : *Domestici Dei*[1], les familiers de la foi : *Domesticos fidei*[2].

C'est assez qu'une colonne du sanctuaire s'abatte dans l'erreur ou la fange, c'est assez que des courants d'impiété ou d'hérésie s'établissent et circulent au sein des peuples, c'est assez que les mœurs s'altèrent dans telle ou telle société chrétienne, et qu'on y change contre un plomb vil l'or précieux des vertus héréditaires, c'est assez pour qu'il perde la paix et le bonheur. Le visage éploré de l'Église trouble chacune de ses journées et de ses nuits par des apparitions douloureuses. Ce n'est pas autour de lui qu'elle souffre, mais au loin. C'est en Russie, en Allemagne, en Italie, aux États-Unis, en Australie, aux Indes, en Chine, n'importe. A travers la double immensité des continents et des mers, il la voit comme si elle était là; il entend ses plaintes, il compte ses soupirs. Tous les coups qui la frappent le meurtrissent lui-même et ouvrent la source de ses pleurs. Il en détrempe sa couche comme le Roi-Prophète, et très-souvent, à force de douleur, il s'estimerait heureux de mourir ! (*Le même.*)

Le prêtre doit à l'Église un amour laborieux et actif.

Modèles magnifiques (les Pères de l'Église), mes vénérés confrères ! mais en même temps modèles obligatoires ! L'amour dont ils furent embrasés pour l'Église doit passer dans nos cœurs, et, si nous voulons le reproduire en entier, nous avons trois choses à faire. Premièrement, nous devons méditer tous ces titres solennels ou touchants par lesquels

1. Ephes. 2, 19. — 2. Gal. 6, 10.

l'Église se recommande à notre attachement et à notre intérêt. Deuxièmement, incapables par nous-mêmes de l'apprécier et de l'aimer autant qu'elle le mérite, il faut que nous nous adressions à Notre-Seigneur avec instance, pour en obtenir la grâce de la chérir comme il la chérit lui-même. Troisièmement, enfin, c'est dans les œuvres que nous devons chercher le dernier aliment de l'amour. A la vérité, c'est l'amour qui fait éclore les œuvres, mais les œuvres, à leur tour, le nourrissent; il y a une action mutuelle de la racine sur les branches et des branches sur la racine. Sans amour, il n'y a pas d'œuvres méritoires et persévérantes; sans œuvres, il n'y a pas non plus d'amour durable. Sans elles, il n'y a pas même d'amour vrai; elles en sont le couronnement nécessaire. Ce que Jésus-Christ nous commande pour celle qu'il nomme son Épouse, ce n'est pas seulement un amour de pensée ni un simple amour de sentiment; c'est un amour de zèle, de dévouement, d'action poussé jusqu'au sacrifice. L'Église est pour Jésus-Christ une vigne de choix; il l'a plantée de ses mains; au centre, il a construit une tour d'où la vérité rayonne au loin comme la lumière; il y a mis un pressoir d'où doit jaillir la grâce comme un vin généreux pour aller réjouir et fortifier les âmes fidèles; il l'a entourée d'une muraille pour la protéger contre les irruptions qui pourraient la dévaster; il l'a enfin payée tout à la fois et détrempée de son sang[1] tant il l'aime! tant il tient vivement à ce qu'elle se pare de verdure et de fruits!

Chargés de la cultiver en son absence, commençons avant tout à nous prendre pour elle de la même affection que celui qui en est le maître! Travaillons ensuite, sous l'impulsion d'un élan généreux, à la rendre digne de ses destinées! Arrachons les mauvaises herbes qui pourraient en épuiser la séve et en déshonorer le sol; du faîte de la tour

1. Matt. 21, 33.

qu'elle contient, veillons pour prévoir et signaler haut et fort les périls qui la menaceraient. Faisons couler de son pressoir aux pieds des ceps dont elle se compose, c'est-à-dire des cœurs qui nous sont confiés, ces mérites féconds et divins de Jésus-Christ dont nous sommes dépositaires. Écartons de son enceinte toutes les bêtes fauves qui pourraient, franchissant sa barrière, y porter le ravage. Enfin, si, comme l'Homme-Dieu, nous ne l'arrosons pas de notre sang, baignons-la de nos sueurs et de nos larmes qui sont le sang du cœur. Portés à ce degré de courage et de sacrifice, les soins que nous prodiguerons à cette vigne bénie, dans les limites où Dieu nous aura renfermés, seront probablement bénis eux-mêmes. Nous préparerons une récolte abondante aux anges qui doivent un jour la cueillir. Et quand même il en serait autrement, quand même nos labeurs seraient infructueux, quand même, au lieu de raisins savoureux, elle ne produirait que des fruits avortés et sauvages, par là même que nous aurions été des ouvriers ardents, des serviteurs consciencieux, nous recevrions encore notre salaire à la fin de notre journée, c'est-à-dire à l'heure des justices et des récompenses éternelles.

(*Le même.*)

SEPTIÈME JOUR

Le Prêtre sur la Croix.

Méditation du mystère de la Croix recommandée au Prêtre.

Le Sauveur allant à Jérusalem prédit pour la troisième fois qu'il va y être mis à mort. *Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia quæ dicta sunt per prophetas de Filio hominis.* Prodiges de charité et de patience de la part du Fils de Dieu, prodiges d'ingratitude et de perversité de la part des hommes, tout va bientôt être à son comble, le *Consummatum est* sera prochainement prononcé.

C'est aux apôtres pris à part que Jésus fait cette confidence : *Assumpsit duodecim discipulos secretò, et ait illis.* Tout le monde n'entend pas le langage de la croix, et il n'est pas nécessaire que tous l'entendent au même degré; mais il veut que ses ministres possèdent éminemment cette science sacrée, qu'ils soient tous pénétrés de ce mystère, et voilà pourquoi il leur en parle si souvent.

Au milieu même des célestes joies du Thabor, il veut qu'ils pensent aux douleurs du Calvaire : *Dicebant excessum*

ejus quem completurus erat in Jerusalem[1]. S'il voit leur esprit s'égarer en rêves d'ambition, s'ils se flattent de l'espérance d'un rang distingué dans son royaume, il les ramène aux ignominies de sa mort : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* S'il leur donne son corps en nourriture et son sang en breuvage, il a soin de leur dire que c'est le même corps qui sera livré, le même sang qui sera répandu pour eux : *Quod pro vobis tradetur..., qui pro vobis fundetur :* la communion devra toujours rappeler la Passion[2].

S'il leur confère le pouvoir d'offrir sur l'autel ce corps immolé, ce sang versé, c'est afin qu'ils se souviennent de lui et de sa mort : *Hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis :* son immolation mystique sera le mémorial de son immolation sanglante. O prêtres! pouvons-nous répéter ces mots touchants, qui terminent la consécration, sans admirer l'amour d'un Dieu qui meurt pour nous et nous recommande de penser à lui, sans nous confondre de la dureté de notre cœur, qui a rendu cette recommandation nécessaire, et qui la rend, hélas! trop souvent inutile!

Autant ce souvenir nous est recommandé, autant il est lié en quelque sorte à toutes nos obligations. Sans une méditation fréquente des souffrances de Jésus-Christ, notre zèle languira. Nous ne connaîtrons ni les infinies perfections de Dieu, ni sa grandeur, ni sa sainteté, ni sa miséricorde, ni le prix des âmes jugées dignes d'une telle rédemption, ni l'immensité du bonheur ou du malheur qui les attend...

Où puiserons-nous le dévouement généreux dont nous avons besoin pour les sauver, si nous ne sommes assidus à

1. Luc, 9, 31.

2. O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria Passionis ejus. — O memoriale mortis Domini, panis vivus, vitam præstant homini.

méditer la croix : sans cette méditation, il manquera quelque chose d'essentiel à nos fonctions. La première est d'instruire; c'est là notre mission : *Euntes docete.* Mais qu'enseignerons-nous si ce n'est Jésus, et Jésus crucifié? *Nos autem prædicamus Christum crucifixum*[1]. Ce mystère est l'abrégé de la prédication apostolique; il est la base de toutes nos croyances; il s'exhale, comme un parfum, dit saint Pierre Damien, de toutes les pages de l'Écriture. *Quæ est sacri eloquii pagina, quæ crucis mysteria non redoleat*[2]? Le crucifix est un livre que nous devons mettre aux mains des ignorants et des savants, des pécheurs et des justes : *Legit simplex, et lætificatur, atque compungitur; exercitatus verè et intelligens irradiatur atque accenditur*[3].

C'est dans ce livre que nous apprendrons nous-mêmes la patience, la douceur, la tendre compassion, qui nous sont indispensables en chaire, au saint tribunal, auprès des malades. C'est ce livre qui nous éclairera sur l'auguste ministère que nous remplissons à l'autel. Lisons-le avec application, efforçons-nous de le comprendre, et nous cesserons d'affliger les anges en représentant froidement un Homme-Dieu agonisant, traîné devant les tribunaux, élevé en croix, mis au tombeau... Il faut donc que le prêtre possède à fond la science de Jésus crucifié, dût-il n'en avoir point d'autre : *Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum;* mais comment l'acquérir, sans faire souvent de ce mystère le sujet de ses pieuses réflexions?

Et, cependant, combien peu de chrétiens et de prêtres comprennent la doctrine de la croix! Les termes qu'avait employés le Sauveur en prédisant sa mort prochaine ne renfermaient aucune obscurité; tout y était net et précis; néanmoins,

1. I Cor. 1, 23.
2. Serm. *de Invent. Crucis.*
3. S. Laur. Just. *de Triumph. Christi agone.*

son langage fut une énigme pour ceux qui l'entendaient. Étrange inintelligence, dont paraît frappé l'Évangéliste qui la raconte : *Et ipsi nihil horum intellexerunt, erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur*[1]. Les apôtres, dit saint Bonaventure, étaient ici l'image de ces pasteurs qui ne pénètrent point le mystère de la croix et ne le voient pas dans son vrai jour : *Apostoli in hoc gerunt figuram ignorantium prælatorum*[2].

(P. Chaignon, *Méditations.*)

Amour de la croix nécessaire au prêtre.

Les apôtres ont reçu et tous les prêtres reçoivent, pour première et essentielle mission, celle de prêcher un Dieu crucifié, d'annoncer aux hommes le mystère de la croix, comme la seule source de leur bonheur, l'unique fondement de leurs espérances, l'infaillible moyen de leur salut : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum*[3]. Saint André ne le fit jamais avec une autorité plus irrésistible que lorsqu'il fut lui-même crucifié : *Crucifixus crucifixum prædicabat.* L'obligation de porter sa croix est dans l'Évangile une vérité fondamentale; mais cette vérité, il n'appartient pas à tous de la prêcher; elle n'a pas la même grâce dans la bouche de tous; les hommes ont une opposition secrète à en être instruits par ceux qui ne la pratiquent pas; ils se révoltent contre celui qui, jouissant des douceurs de la vie, ose leur parler de vie pénitente et mortifiée... Qu'a fait saint André? Pour prêcher la croix, il s'est mis lui-même sur la croix. Voilà ce qui a donné à sa prédication, non,

1. Luc, 18, 34.
2. Expos. in h. l.
3. I Cor. 1, 23.

seulement cette puissance de conviction qui subjugue, mais cette autorité d'exemple qui persuade.

Si un prédicateur veut ébranler et convertir, il faut, dit saint Bernard, que sa voix, faible en elle-même, soit accompagnée d'une autre, pleine de force : *Dabit voci suæ vocem virtutis;* et cette voix puissante qui entraîne les esprits, soumet les cœurs, c'est la voix de l'action. Montrez par vos œuvres que vous êtes pleinement convaincu, vous convaincrez : *Dabis voci tuæ vocem virtutis, si, quod mihi suades, priùs tibi videaris persuasisse.* C'est par là que saint André triomphe de l'infidélité des païens et de la dureté des Juifs. Pouvaient-ils douter de sa conviction profonde, après le témoignage qu'il leur en donnait ? Était-il un seul de ses nombreux auditeurs et spectateurs qui ne dût se dire à lui-même : « Si cet homme n'était pas persuadé, non, il ne parlerait pas, il n'agirait pas, il ne souffrirait pas de la sorte ; il ne persisterait pas pendant deux jours entiers dans les tortures, *biduò pendens,* publiant toujours que Jésus-Christ est le seul Dieu qu'il faut adorer, que toute la sainteté, tout le salut de l'homme est dans la croix... » De tout ce qu'ils voyaient et entendaient, que pouvaient-ils conclure, sinon qu'il y avait dans cet apôtre quelque chose de surhumain ; que Dieu seul pouvait inspirer un amour des souffrances, un héroïsme si supérieur à la nature de l'homme ?

De là aussi les succès prodigieux de la prédication de saint André. Si nous en croyons les actes de son martyre, de toute cette multitude assemblée autour de sa croix, à peine resta-t-il un païen, qui, éclairé des lumières de la grâce et cédant à la force d'un tel exemple, ne renonçât au culte des idoles pour embrasser la foi de Jésus-Christ ; et ces milliers de nouveaux convertis passaient immédiatement de la corruption du paganisme à la perfection des vertus chrétiennes. Qui opéra cette transformation miraculeuse ? La foi d'un Dieu crucifié prêchée par

un apôtre crucifié. Voilà, dit saint Jérôme, ce que peut l'Évangile de la croix annoncé par un homme souffrant lui-même et mourant sur la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplinâ roborans.* Qu'ont donc à faire les prédicateurs, pour que la divine parole ait dans leur bouche toute sa puissante efficacité? Porter dans leur corps la mortification de Jésus-Christ : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* [1]. La vie du Sauveur se manifestant en eux, se communiquera par eux : *Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* [2]. Est-ce ainsi, ô mon Dieu! que j'ai répondu à l'honneur que vous m'avez fait de me choisir pour votre interprète et votre ambassadeur?

(*Le même.*)

Comment le Mystère de la Croix excite le zèle sacerdotal.

Est-il question pour notre zèle de combattre le péché? Étudions-en sur la croix les épouvantables effets. La mort de Jésus-Christ causée, renouvelée, rendue inutile par le péché!... Le prêtre qui cherche dans sa méditation à sonder ces abîmes, ne s'étonne plus de ce qu'ont fait les saints, et de ce qu'ils auraient voulu faire, pour épargner à Dieu l'injure, aux hommes le crime et le malheur d'un seul péché.

Quant aux âmes à sauver, grand objet du zèle sacerdotal, c'est dans les plaies de Jésus mourant qu'on apprend à en connaître le prix, puisqu'elles valent ce qu'elles ont coûté. On a vu de pieux laïques, lorsqu'on parlait en leur présence d'une âme tombée dans quelque péché mortel, se

1 II Cor. 4, 10.
2. *Ibid.*

tourner vers leur crucifix et pleurer amèrement. On les a entendus dire avec de profonds soupirs : « Elle est donc perdue, cette pauvre âme, pour laquelle mon Sauveur est mort!... » Et alors, incapables de soutenir cette pensée, ils se jetaient à genoux et priaient pour la conversion de ce pécheur[1]. Au lieu d'une âme, ô prêtre! représentez-vous cette multitude presque infinie d'âmes séparées de Dieu par le péché; et ensuite, repassant le long enchaînement d'opprobres et de tourments endurés par Jésus-Christ, comptez ses pas dans les rues de Jérusalem et sur la voie du Calvaire, ses larmes, ses gémissements, toutes les gouttes de son sang, ses épines, ses clous, les crachats qui souillent son visage...; ressentez vivement les douleurs de son corps sacré, la tristesse et les angoisses de son cœur, et dites-vous à vous-même: Toutes ces souffrances sont perdues pour Jésus-Christ par rapport à ces âmes, si elles ne sont pas sauvées. Elles n'en recevront aucun bien durant toute l'éternité; elles seront même incomparablement plus tourmentées que si le Fils de Dieu ne s'était jamais incarné pour elles.

Compatissez à cette immense affliction du Cœur adorable de Jésus. Entendez-le vous dire par l'un de ses prophètes : *Videte si est dolor sicut dolor meus;* et par un autre : *In vacuum laboravi.* « J'ai vécu dans la pauvreté, je meurs dans le mépris et les tourments les plus cruels; tout cela pour sauver ces âmes, et je ne les sauverai pas! pour détruire l'arrêt prononcé contre elles par la justice de mon Père, et elles n'en seront que plus sévèrement condamnées! Ames infortunées, pour savoir combien je souffre, il faudrait savoir combien je vous aime. Mourir sans vous sauver, verser mon sang pour vous, avec l'affreuse prévision que, par l'abus que vous en ferez, il demandera vengeance contre vous..., voilà de toutes mes souffrances la plus intolérable;

1. La B. Claire de Montefalco.

c'est cette portion de mon calice que je voudrais éloigner de moi : *Transeat à me calix iste.* » O prêtre ! c'est à vous surtout d'adoucir cette amertume. Priez, travaillez, immolez-vous pour le salut des âmes, et vous consolerez l'agonie du Sauveur bien plus que l'ange qui vint le fortifier.

La méditation des souffrances de Jésus-Christ éclaire le zèle sacerdotal, en nous apprenant d'où il tire principalement sa force et son efficacité. Le talent de la parole, la dextérité dans le maniement des esprits, l'éclat des miracles, nous nous obstinons à croire que c'est là ce qui arrache les populations à l'erreur et au vice, ce qui établit le royaume de Dieu sur la terre. Jésus possédait tous ces moyens, et dans un degré infini de perfection ; il les avait employés pendant trois ans avec un zèle infatigable ; qu'avait-il obtenu ? Combien de disciples, et quels disciples avait-il rassemblés autour de lui ?... — Il souffre, il meurt. Aussitôt tout change de face. Élevé en croix, il attire tout à lui ; la voix de son sang, le cri de ses douleurs ébranlent l'univers, le monde est renouvelé : *Et renovabis faciem terræ.* Il fallait que le Christ passât par les opprobres et les souffrances : *Oportuit pati Christum.* Si le grain de froment n'était pas tombé en terre pour y mourir, jamais l'Église n'aurait fait cette riche moisson d'âmes saintes, qui se continuera jusqu'à la fin des siècles.

Ministre de Jésus, ne vous y trompez pas, vous ne serez sauveur qu'aux mêmes conditions. Il faut que vous soyez aussi *homme de douleurs.* Vos épreuves et vos humiliations contribueront plus à la conversion des pécheurs et à la persévérance des justes, que tous les dons naturels, plus que ne le feraient les miracles eux-mêmes. L'expérience a toujours démontré que les succès de l'apostolat sont en exacte proportion avec les souffrances de l'apôtre.

La même observation s'étend à tous les ouvriers évangéliques. Parmi ceux que l'Église a mis au rang des saints, il

en est peu dont la légende ne constate ces deux faits : le ciel repandant sur leurs travaux d'abondantes bénédictions ; leurs mortifications et leurs peines de tout genre attirant ces bénédictions célestes. Nous lisons dans l'office de saint Jean Chrysostome : *In exilio Chrysostomus incredibile est et quanta mala perpessus sit, et quàm multos ad Jesu Christi fidem converterit ;* dans celui de saint François Régis : *Vix credibile est quot probra ludibriaque pertulerit;* voilà la cause, et voici maintenant les effets : *Innumerabiles homines aut Calvinianâ lue infectos, aut perditis moribus corruptos, ad catholicam fidem et ad Christianam pietatem traduxit.* Rien ne germe que dans la souffrance; c'est à l'ombre de la croix, c'est sous une rosée de larmes et de sang, que croissent les œuvres de Dieu. Pour sauver les âmes, encore plus que pour se sauver soi-même, il faut beaucoup souffrir ; la rédemption humaine est basée sur la souffrance. Comment donc les prêtres peuvent-ils être tentés d'abandonner leurs saintes entreprises à cause des contradictions et des peines qui les accompagnent ? *Communicantes Christi passionibus gaudete* [1].

(*Le même.*)

Motifs d'adoration perpétuelle devant notre croix.

Durus multis videtur hic sermo : Abnega temetipsum : tolle crucem tuam, et sequere Jesum.

Sed multo durius erit, audire illud extremum verbum : Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.

Qui enim modo libenter audiunt, et sequuntur verbum crucis, tunc non timebunt ab auditione æternæ damnationis.

1. Petr. 4, 13.

Hoc signum crucis erit in cœlo cum Dominus ad judicandum venerit.

Tunc omnes servi crucis, qui se crucifixo conformaverunt in vita, accedent ad Christum judicem cum magna fiducia.

Quid igitur times tollere crucem, per quam itur ad regnum?

Non est salus animæ, nec spes æternæ vitæ, nisi in cruce.

Tolle ergo crucem tuam, et sequere Jesum et ibis in vitam æternam.

Ecce in cruce totum constat, et in moriendo totum jacet: et non est alia via ad vitam, et ad veram internam pacem, nisi via sanctæ crucis, et quotidianæ mortificationis.

Ambula ubi vis, quære quodcumque volueris: et non invenies altiorem viam supra, nec securiorem viam infra, nisi viam sanctæ crucis.

Si libenter crucem portas, portabit te, et ducet ad desideratum finem, ubi scilicet finis patiendi erit, quamvis hic non erit.

Si invite portas, onus tibi facis, et te ipsum magis gravas: et tamen oportet ut sustineas.

Si abjicis unam crucem, aliam procul dubio invenies, et forsitan graviorem.

Credis tu evadere, quod nullus mortalium potuit præterire? Quis sanctorum in mundo sine cruce et tribulatione fuit?

Et quomodo tu aliam viam quæris, quam hanc regiam viam, quæ est via sanctæ crucis?

Tota vita Christi, crux fuit et martyrium: et tu tibi quæris requiem et gaudium?

Erras, erras, si aliud quæris, quam pati tribulationes: quia tota ista vita mortalis plena et miseriis, et circumsignata crucibus.

Et quanto altius quis in spiritu profecerit, tanto graviores sæpe cruces invenit : quia exilii sui pœna magis ex amore crescit.

Non est secundum hominem crucem portare, crucem amare, corpus castigare et servituti subjicere : honores fugere, contumelias libenter sustinere, se ipsum despicere et despici optare; adversa quæque cum damnis perpeti, et nihil prosperitatis in hoc mundo desiderare.

Si ad te ipsum respicis, nihil hujusmodi ex te poteris.

Sed si in Domino confidis, dabitur tibi fortitudo de cœlo, et subjicientur ditioni tuæ mundus et caro.

Pone te ergo, sicut bonus et fidelis servus Christi, ad portandum viriliter crucem Domini tui, pro te ex amore crucifixi.

Oportet ita esse : et non est remedium evadendi à tribulatione malorum et dolore, quam ut tu patiaris.

Calicem Domini affectanter bibe, si amicus ejus esse, et partem cum eo habere, desideras.

Quando ad hoc veneris, quod tribulatio tibi dulcis est, et sapit pro Christo, tunc bene tecum esse æstima, qui invenisti paradisum in terra.

Quamdiu pati grave tibi est, et fugere quæris; tamdiu male habebis, et sequetur te ubique fuga tribulationis.

Scias pro certo, quia morientem te oportet ducere vitam. Et quanto quisque plus sibi moritur, tanto magis Deo vivere incipit.

Nemo aptus est ad comprehendendum cœlestia, nisi se submiserit ad portandum pro Christo adversa.

Nihil Deo acceptius, nihil tibi salubrius in mundo isto, quam libenter pati pro Christo.

Et si eligendum tibi esset, magis optare deberes, pro Christo adversa pati, quam multis consolationibus recreari : quia Christo similior esses, et omnibus sanctis magis conformior.

Non enim stat meritum nostrum, et profectus status nostris, in multis suavitatibus et consolationibus : sed potius in magnis gravitatibus et tribulationibus perferendis.

Si quidem aliquid melius et utilius saluti hominum, quam pati, fuisset; Christus utique verbo et exemplo ostendisset.

Omnibus ergo perlectis et scrutatis, sit hæc conclusio finalis : Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.

CONFÉRENCE

Le Prêtre administrateur

Après avoir lu ce sujet très-important, recueillez-vous; demandez-vous compte à vous-même de votre administration, sans entrer dans de nouveaux détails, mais en formant et réformant votre conscience sur les points qui vous ont eté signalés. Puis, après avoir noté vos oublis et vos négligences, déploré vos torts, pris vos résolutions, lisez ces deux passages qui corroborent si bien nos propres instructions.

Conseils d'un évêque aux curés sur l'administration de leur fabrique.

C'est de vous principalement, nos très-chers frères dans le sacerdoce, et nos bien-aimés coopérateurs dans le gouvernement des églises que nous nous promettons une intervention plus empressée, plus intelligente et plus efficace pour la parfaite organisation des fabriques et la régularité de leurs opérations. Vous y aurez toujours la part

principale quand vous le voudrez, quand vous saurez ménager avec discrétion et sagesse l'ascendant que vous assurent votre caractère, vos lumières et votre zèle pour les choses de Dieu. Déjà, les résultats les plus satisfaisants ont couronné les soins actifs et persévérants que vous avez donnés à l'accomplissement de cette portion si importante de votre tâche pastorale. Nous avons pu juger, dans notre seconde visite générale, qui a fait passer une à une sous nos yeux toutes les fabriques du diocèse, combien ces établissements avaient gagné, en un petit nombre d'années, sous le rapport de l'ordre et de la légalité. Mais cette situation plus normale que vos efforts ont si heureusement établie, il importe de l'entretenir, de l'améliorer même, s'il est possible, et de la perfectionner. Le mécanisme d'une fabrique, sans être des plus compliqués, se compose néanmoins de ressorts si fragiles, qu'ils se briseraient bientôt si vous n'aviez l'œil toujours ouvert pour en suivre tous les mouvements.

Usez donc des attributions que la loi vous reconnaît et que vous confère votre titre de pasteur. Les règlements à la main, rappelez sans cesse aux fabriciens, comme aux marguilliers, ce qu'ils ont à prévoir et à observer pour s'acquitter dignement de leurs fonctions respectives. Gardez que les bureaux et les conseils, à défaut des renouvellements prescrits par les ordonnances, n'encourent une déchéance qui frapperait leurs actes de nullité. Veillez à la tenue régulière de la comptabilité, à la préparation comme à la production en temps opportun des états de recette et de dépense. Vos églises, vos cimetières, vos maisons presbytérales, l'existence de vos vicaires, y sont également intéressés. Si minimes que soient vos revenus, si faible que soit la population de votre paroisse, ne laissez pas de vous conformer de point en point aux règlements, comme si vous opériez sur les plus larges bases. Ne donnons pas l'ombre

même d'un prétexte à cette malveillance qui considère d'un œil jaloux ce reste tel quel d'action administrative qui nous est laissé, et qui ne demanderait pas mieux que de voir cette administration concentrée, comme toutes les autres, dans des mains exclusivement laïques.

Nous ne voudrions pas troubler votre sécurité par de vaines terreurs. Mais nous ne pouvons et ne devons pas vous taire que plus d'un symptôme menaçant[1] nous inspire à ce sujet de sérieuses alarmes. Déjà des accusations de négligence et d'impéritie se sont fait entendre; déjà des plaintes se sont élevées là où la plainte a le plus de retentissement[2]; déjà ont été énoncées des propositions formelles de séculariser entièrement les fabriques. La sagesse et la bienveillance de l'administration supérieure[3] nous sont un garant qu'elle appréciera selon leur valeur des reproches injustes, ou tout au moins exagérés, reproches que, pour ce qui nous concerne, l'état satisfaisant de nos fabriques ne nous permet pas d'accepter. Mais ces plaintes, à force de se reproduire, peuvent à la longue faire impression et amener des mesures qui entraîneraient la ruine de l'institution fabricienne.

Quel malheur si vous perdiez encore la part qui vous revient si légitimement dans l'économie des deniers de vos églises, si les oblations des fidèles et les fondations pieuses passaient une administration purement civile, si vous étiez contraints d'aller mendier à la porte d'un bureau subalterne la matière des sacrements et du sacrifice!

Non pas, à Dieu ne plaise, que nous suspections l'intégrité des mains aussi pures qu'habiles auxquelles serait confié ce dépôt sacré! Nous parlons des lenteurs à dévorer,

1. Voir les votes de plusieurs Conseils généraux. — 2. Discussion à la Chambre des députés, le 18 janvier, à l'occasion de la pétition du sieur Hallet. — 3. Circulaire de S. Exc. le ministre des cultes du 15 mars 1839.

des formalités à remplir, des filières éternelles par lesquelles il vous faudrait passer avant d'obtenir satisfaction pour les besoins les plus urgents du culte. Jugez-en par les longs circuits que doivent parcourir, par les épreuves successives qu'ont à subir vos délibérations de quelque importance, avant de recevoir une sanction définitive. Nous parlons de l'opprobre imprimé au front des pasteurs et des administrateurs des paroisses, qui seraient ainsi déclarés incapables de gérer convenablement leurs propres affaires, opprobre plus humiliant et plus cruel encore, si vous aviez la douleur de vous dire que vous l'avez encouru par votre faute; oui, faute d'un peu de cette vigilance que nous vous demandons, et qui vous aurait épargné d'amers et d'inutiles regrets.

Sauvez donc, par un redoublement de zèle, ce dernier débris du naufrage où ont péri tant d'autres influences qui, quoi qu'on en dise, ont plus avancé la civilisation, ont mieux servi la cause de la gloire, de la fortune, de la liberté du pays, que toutes les déclamations des philosophes; influences, du reste, que l'histoire, mieux étudiée, mieux comprise, nous montre comme une nécessité des temps, acceptée plutôt que recherchée, comme une disposition providentielle, bien plus que comme une usurpation de la puissance sacerdotale. Qu'on le sache bien, nous ne donnons pas un regret à la perte de cette intervention dans les affaires publiques, qui ne pourrait que nous partager au détriment de nos devoirs les plus saints. Mais après avoir abandonné ces murs avancés qui nous protégeaient moins contre l'ennemi qu'ils ne nous signalaient à ses attaques, retranchons-nous fortement au cœur de la place. Acceptons la position qui nous est faite, en dehors des tristes agitations qui troublent et divisent si misérablement les hommes Tenons-nous dans le sanctuaire, puisqu'on veut nous y enfermer. Nous ne demandons pas autre chose, en vous

recommandant, nos très-chers coopérateurs, de veiller à la conservation des droits les plus anciens et les plus sacrés de vos églises.

(Le cardinal GIRAUD, *Administration temporelle des paroisses.*)

Opinion d'un missionnaire expérimenté sur nos rapports avec les Maires.

Mais, n'y a-t-il pas quelquefois des maires intraitables, avec lesquels il est absolument impossible de sympathiser, et qui sont les fléaux des paroisses au sein desquelles ils exercent un empire despotique? Un curé n'est-il pas obligé, en bien des circonstances, de leur tenir tête; et le peut-il faire, sans provoquer des tempêtes et des divisions?

A cela nous répondrons qu'il y a très-probablement de tels maires; nous dirons même qu'il est moralement impossible qu'il ne s'en trouve pas de ce caractère parmi les 44,000 que la France possède. Nous ajouterons que, quand un curé a le malheur d'avoir pour maire un homme de cette trempe, il a besoin de beaucoup de vertu, de zèle et de prudence pour éviter les occasions, sans cesse renaissantes, de divisions et de trouble. Mais, qu'il nous soit permis, après avoir fait ces concessions, de dire bien bas, mais de dire pourtant, ce qui s'observe généralement sur le point important qui nous occupe.

Qu'on y fasse attention, et l'on remarquera deux choses :

1° Que certains curés sont toujours bien avec leurs maires. On les fait passer de paroisse en paroisse; on les choisit exprès pour les placer dans celles où il y a des maires difficiles, chicaniers, méchants, impies, etc., et toujours ils triomphent des obstacles et maintiennent la paix.

2° Que d'autres curés sont toujours, ou du moins très-souvent, mal avec leurs maires. Comme ils ne manquent pas de prouver à leur évêque que le tort n'est pas de leur côté, et qu'il est impossible de vivre en paix avec le maire de la paroisse qu'ils administrent, on les transfère dans une autre, puis dans une autre encore ; et il semble que le premier maire les suit partout, car ils sont avec tous les autres comme avec le premier, c'est-à-dire mal, et très-mal.

D'où vient donc une différence si tranchée entre les curés de la première catégorie et ceux de la seconde? Disons-le tout net. Les premiers sont de *saints* prêtres; les seconds ne méritent pas tout à fait cette qualification.

Nous le soutenons avec conviction : sauf des exceptions exclusivement rares, un *saint* prêtre, sans sacrifier les principes et sans faire violence à sa conscience, peut avoir raison du plus mauvais maire. Mais, pesez bien le mot *saint,* et ne citez pas d'un air triomphant tel et tel curé de votre connaissance qui est mal avec son maire, et qui pourtant est un bon curé, aimé de ses confrères, estimé de ses supérieurs et jouissant parmi les peuples d'une excellente réputation. Tout cela peut être vrai, sans que ce curé soit un *saint* prêtre, dans l'acception rigoureuse que nous avons donnée à ce mot.

Un *bon* prêtre n'est pas un *saint* prêtre ; et c'est de celui-ci que nous parlons quand nous disons que, sauf des exceptions très-rares, il trouvera dans sa sainteté le moyen d'avoir raison du plus mauvais maire.

Que faut-il donc faire quand on a un mauvais maire? Je vous en conjure, chers confrères, pesez bien les réponses qui vont être faites à cette question.

Ne jamais prendre conseil de son amour-propre, mais uniquement de l'humilité, de la douceur, de la charité, de l'abnégation et du zèle. Et voilà ce que fait le *saint* prêtre, parce qu'il possède ces vertus en un degré suréminent. Mais

voilà ce que ne fait pas toujours un curé qui est simplement un *bon* prêtre. Que de *bons* prêtres, en effet, qualifiés ainsi par tout le monde, ne voit-on pas quelquefois prouver à chaque instant que les misères de l'amour-propre ne leur sont pas étrangères ! Et quand l'amour-propre règne dans un cœur, qui peut dire dans quelles inconséquences il s'engage lorsqu'il est froissé, blessé et humilié? Inconséquences souvent déplorables, fécondes en divisions et en troubles que sait éviter le *saint* prêtre. Pourquoi ? parce qu'il est profondément humble, et que, se méprisant sincèrement lui-même, il n'a jamais en vue que de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Que faut-il faire quand on a un mauvais maire? Il faut s'observer avec un soin extrême, pensant toujours que l'on a un ennemi en face; peser toutes ses paroles et n'en pas dire une seule à qui que soit, laquelle, venant d'être connue du maire, serait de nature à provoquer son mécontentement.

Souvent, une personne dont on se croit sûr, dira par distraction, légèreté, étourderie, ce qu'on lui aura confié; et il ne faudra pas davantage pour aggraver un mal que l'on doit toujours se proposer de détruire.

Il faut aussi calculer prudemment la portée de toutes ses démarches; et, supposant toujours que l'homme ennemi les connaîtra, ne pas se permettre celles qui ne sont propres qu'à l'irriter et l'exaspérer de plus en plus. Il faut aller plus loin encore, et non-seulement ne rien faire qui le choque, mais aller au-devant de ce qui pourra lui faire plaisir, et le faire revenir des injustes préventions qu'il a conçues. Ainsi, quand l'occasion s'en présente, dire de lui dans le paroisse ce qui s'en peut dire à son avantage; l'excuser si on l'entend blâmer; reconnaître sans détour qu'il croit certainement avoir raison dans ses prétentions; que d'ailleurs il a pu être trompé par des flatteurs et de faux amis; que bientôt, sans doute, il ouvrira les yeux et se prêtera de bonne grâce à

une réconciliation franche et sincère qui fera la joie et le bonheur de la paroisse.

Ces bonnes paroles, tout imprégnées de charité, semées çà et là au milieu du troupeau, seront infailliblement rapportées au maire, et lui feront voir mille fois mieux que des discussions passionnées que le tort est de son côté. Enfin, il faut continuer de remplir à son égard tout ce que les convenances exigent; et si l'occasion se présentait de faire quelque chose qui pût lui être agréable, la saisir avidement comme une bonne fortune, et comme un moyen suggéré peut-être par la divine Providence pour rétablir l'harmonie.

Voilà ce que l'on doit faire quand malheureusement le mal existe et que la division est prononcée. Si, par bonheur, on est préservé de ces luttes; si la paix règne entre l'autorité spirituelle et l'autorité civile, il faut en bénir Dieu de tout son cœur, et éviter avec un grand soin tout ce qui pourrait altérer cette édifiante concorde. Car, il vaut infiniment mieux prévenir les divisions et les conflits que d'avoir à les détruire, quand une fois ils existent.

Un des points les plus importants que nous ayons à recommander ici à MM. les curés, pour prévenir les fatales dissensions dont nous venons de parler, c'est de voir si tel ou tel acte d'administration que l'on va faire, est exclusivement du ressort de l'autorité spirituelle, et si, en le faisant, on ne va pas empiéter, plus ou moins, sur l'autorité municipale. La limite qui partage ces deux autorités est souvent imperceptible; et c'est précisément parce qu'il est très-difficile de la saisir, que, des deux côtés, on se croit encore sur son terrain lorsqu'on n'y est plus. Presque toujours, nous avons observé que ces sortes d'empiétements sont la cause la plus ordinaire des divisions si déplorables qui existent entre les curés et les maires.

(L'abbé Dubois, *Pratique du zèle ecclésiastique.*)

DEUXIÈME DISCOURS

Le Prêtre au tombeau.

Mort d'un saint Prêtre de nos jours.

Dès le commencement de sa maladie, son attrait habituel pour la solitude était devenu comme un invincible besoin. Il disait autrefois : « Le silence ou la mort »; maintenant il voulait l'un et l'autre, et il se cachait en Dieu avant de s'y perdre. Sa cellule restait donc fermée tout le jour, et la clef était mise en lieu sûr; le supérieur et le Frère infirmier pouvaient seuls pénétrer à toute heure dans ce sanctuaire de la prière et de la souffrance. Seul témoin de ses derniers sentiments, je vais très-simplement raconter ce que j'ai vu et entendu.

Pour lui, il n'y avait jamais trop de solitude, la méditation ne le fatiguait pas. Ainsi, quand je lui demandais s'il s'ennuyait durant ces longues nuits sans sommeil : « Jamais je ne m'ennuie, répondait-il; le temps ne me paraît même pas long. Je prie, je pense que Notre-Seigneur est bon, qu'il est bien dans le ciel, et cela me console d'être mauvais et d'être mal sur la terre. »

Il avait fallu lui imposer pour la nuit, sinon la présence, au moins le voisinage du Frère infirmier, qui, couchant dans l'antichambre de sa cellule, pourrait se lever au premier coup de sonnette. Le malade avait montré d'abord quelque répugnance pour ce rapprochement : le moindre bruit rendait son insomnie plus obstinée et plus pénible. Mais sa charité ne tarda pas à le distraire de cette appréhension. Comme il dérangeait souvent le sommeil du pauvre Frère, il jouissait, quand il l'entendait ronfler : « Au moins, disait-il, le bon Frère repose et répare ce que je lui ai fait perdre. »

Cependant, la maladie, stationnaire en apparence, n'était que trop progressive en effet. Les symptômes ne paraissaient pas s'aggraver, mais les forces baissaient, et l'on commençait à parler de fièvre de consomption, d'un mal interne qui atteignait moins un organe en particulier que le principe même de la vie.

On résolut une consultation à laquelle furent appelés les premiers médecins de Paris. Cette mesure répugnait au malade, mais, par complaisance pour sa famille, il sut s'y prêter avec une grâce parfaite : « Bien, disait-il, vous aurez fait tout ce qu'on pouvait faire. » C'était le 5 février ; ce jour-là même il se mit à me parler clairement de sa fin prochaine, et je commençai moi-même à noter ses paroles les plus remarquables. En sortant de sa chambre, je passais immédiatement dans la mienne, et j'écrivais mot à mot comme sous sa dictée.

D'abord, il me recommanda de lui déclarer bien franchement le résultat de la consultation qui allait avoir lieu. « Ne craignez pas de m'apprendre la vérité, me dit-il : pour moi, je n'ai peur de rien. Sans doute, à cause de mes innombrables péchés, je devrais redouter la justice de Dieu ; mais Notre-Seigneur est si bon : puis finir, n'est-ce pas là le mieux ? » Après lui avoir promis la vérité tout entière,

comme j'ouvrais déjà la porte pour me retirer, il me rappela : « A propos, j'ai une chose à vous dire, mon bon Père ; je vous lègue ma relique de saint François-Xavier. » Et il m'indiqua l'endroit où elle était déposée.

Quand, bientôt après, je lui rendis compte de la consultation, il se contenta de répondre : « C'est bien ! Ainsi, la maladie est grave et sérieuse cette fois ; j'en suis bien aise. »

Ce même jour, M. Cruveilhier lui dit : « Vous allez plus mal. — Tant mieux, tant mieux, reprit-il aussitôt. — J'avais pourtant espéré, ajouta le médecin, que vous m'auriez assisté à la mort. — Ah ! cher et bon docteur, répondit le malade ; ce sera l'inverse. »

A la nouvelle du danger, M. le baron de Ravignan venait d'arriver de Bordeaux ; c'était son troisième voyage à Paris depuis la maladie de son frère. J'en prévins le P. de Ravignan. « Il faut, me dit-il, que je veille sur moi pour ne pas me laisser attendrir ; je ne veux pas que la nature me touche dans cette dernière maladie. Mais j'espère que mon frère, qui est si bon et si religieux, saura s'élever lui-même, par la foi, au-dessus de la nature. Enfin, Dieu l'a ainsi voulu ; tout est bien. »

Il répétait quelquefois : « Pauvres gens du monde ! Qu'ils sont à plaindre ! qu'il faut être compatissant pour les âmes ! Quelle grâce que notre vocation ! »

Il me dit un jour : « Que je suis donc heureux de mourir dans la Compagnie, dans ma chère Compagnie de Jésus ! Ah ! quelle grâce ! quel bonheur ! Mon Dieu, que j'en étais indigne ! » Il prononçait ces paroles dans un vrai transport, en tressaillant de joie.

Il me disait un autre jour : « Demandez à Dieu pour moi l'humilité et la pénitence. Je crains d'être indifférent et présomptueux ; ne suis-je point dans l'illusion ? Qu'en pensez-vous ? Puis-je me laisser aller à la paix ? »

Une autre fois, je l'entendis prononcer les paroles suivantes avec l'expression d'une pieuse et douce plainte : « En vérité, je souffre trop peu ; Dieu épargne ma faiblesse. Puis, cette paix profonde dont je jouis est une faveur bien gratuite. Ah ! je le dois, sans doute, aux prières que l'on veut bien faire pour moi. Dieu les exauce à sa manière, et me donne quelque chose de meilleur que la santé. » En effet, les prières ne lui manquaient pas : depuis deux mois on faisait de toutes parts, pour sa guérison, des vœux et des neuvaines, des communions, des pèlerinages ; et de saintes reliques, fameuses par leurs prodiges, lui étaient envoyées de partout, même des pays étrangers, de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il acceptait ces témoignages d'intérêt avec reconnaissance et humilité, comme un homme qui avait grand besoin de secours.

Il parlait avec un incroyable dédain de son corps qu'il voyait dépérir : « C'est un sac de fumier », disait-il, et, se moquant de lui-même, il ajoutait : « En vérité, je voudrais mourir sur un fumier ; cette fin serait noble et digne de moi. » Quand on le plaignait de ses souffrances : « Bah ! répondait-il, qu'est-ce que cela? Mais cela passe comme tout le reste ; le temps va toujours son train, et c'est autant de gagné. »

Le 10 février, comme j'allais, à l'ordinaire, le visiter de grand matin, il me dit : « Ah ! j'ai reçu une grande grâce cette nuit ! J'ai demandé définitivement à notre bienheureux Père si cette maladie serait ma fin. Il m'a répondu au fond du cœur, avec une clarté et une précision qui me donnent désormais une certitude inébranlable dans la paix et dans une joie immense. Je n'ai pas demandé davantage ce serait de la curiosité. Tout le reste, d'ailleurs, m'inquiète fort peu, et c'est à Dieu seul de régler ces détails. Tout ce que je sais, c'est que je vais mourir ; après cela, le plus tôt sera toujours le mieux. Allons, il faut mener cette dernière

affaire, comme toutes les autres, avec précision et vigueur. »

Durant cette maladie, qui fut de trois mois, on a remarqué une particularité qui manifesta jusqu'à la fin le caractère du malade, sa présence d'esprit et sa vigueur de volonté : l'homme était encore là tout entier quand il ne devait plus être qu'un reste de lui-même. Jamais il ne se départit un seul instant de ses habitudes d'exquise propreté, de religieux respect et de politesse gracieuse.

Le R. P. Fessard, alors provincial, arrivé sur ces entrefaites à Paris, venait bien souvent visiter le malade; à son entrée dans la chambre, le P. de Ravignan se soulevait pour le saluer, et à sa sortie il s'inclinait profondément pour lui demander sa bénédiction.

Jusqu'au 19 février, le P. de Ravignan se leva tous les jours et passa cinq ou six heures dans un fauteuil auprès du feu, tranquille et laborieux durant ces suprêmes loisirs, comme si l'esprit ne subissait point l'accablement du corps. Après avoir trié des papiers, brûlé des lettres, il parcourut encore quelques livres, et, en dernier lieu, celui que M. le comte Franz de Champagny venait de publier sur Rome et la Judée, comme pour faire suite à son *Histoire des Césars*. Il aimait beaucoup l'auteur; il n'aima pas moins l'ouvrage. Le volume feuilleté par le mourant revint bientôt après au donateur, qui le reçut comme une sainte relique.

Le malade, tout affaibli qu'il était, voulut consoler par quelques lignes de réponse Mme la comtesse de Gontaut, sœur de ce pieux cardinal de Rohan, mort archevêque de Besançon, qui avait été l'ami dévoué de la Compagnie. Il prit donc la plume et lui écrivit, le samedi 30 janvier, ce petit billet, qui demeurera comme un monument de sainte affection dans le Seigneur.

« Je salue et bénis de cœur ma digne et chère fille en Jésus-Christ. Son pieux souvenir ne me quitte pas.

« Ma tendre reconnaissance prie en union avec votre âme. Je vais lentement au but. »

Le 7 février, il put encore écrire ce billet à S. A. la princesse Marie de Bade, duchesse d'Hamilton :

« Au moins vous écrirai-je deux lignes ; ce que je ne puis sans effort.

« La maladie ne cesse pas; je vais où Dieu me mène. Mon âme prie ardemment pour la vôtre et pour tout ce qui vous est cher.

« Combien je suis reconnaissant de votre si bon intérêt : je sens au fond de mon cœur toutes vos bontés. »

Le malade voulut un jour tenter une petite promenade dans sa cellule. Une main sur un bâton, et de l'autre s'appuyant sur mon bras, il put faire encore quelques pas, qui furent ses derniers en ce monde. Sa tête, trop faible pour se soutenir, tombait et vacillait sur sa poitrine. Bientôt, fatigué de l'effort, il s'étend sur sa couche, et dit d'un air content : « Ah ! voici la dernière attitude qui me convienne : je ne bougerai plus de mon lit. »

Le samedi, 13 février, il se souleva, et, de sa main d'abord assez ferme, puis toute tremblante, il écrivit cette petite lettre à la supérieure du noviciat de Conflans.

« Ma bien digne Mère,

« Je profite du moment où je puis encore recueillir assez de force pour écrire quelques mots : bientôt je ne le pourrai plus.

« J'emporte un heureux souvenir de votre chère famille de Conflans et de sa mère.

« Vivez, mes sœurs, de l'esprit de foi.

« Faites la guerre aux impressions de la nature.

« Ayez toujours un grand courage pour compter sur la miséricorde infinie, oui, infinie de Notre-Seigneur.

« Je suis calme et joyeux depuis que j'ai des assurances

certaines de ma fin; pourvu qu'elle ne tarde pas à venir!

« Au ciel, si Dieu daigne m'y appeler, je ne vous oublierai pas.

« La fièvre me consume.

« Adieu, adieu ! je vous bénis pour l'éternité.

« Priez pour moi. »

La maladie d'un seul homme parut un malheur général : on en parlait à la Cour, dans les salons et jusque dans les écoles ; on pleurait dans les familles pieuses, on priait dans les cloîtres. Je ne sais en vérité si l'opinion publique eût pu rendre à un mourant un plus universel hommage.

On ne cessait pas de lui recommander les intentions les plus chères, de lui présenter de pieux objets à bénir.

Le malade écoutait tout, répondait à tout avec simplicité.

Pendant ces derniers jours il fut permis à un très-petit nombre d'amis de pénétrer encore une fois dans la cellule où ils avaient reçu tant de consolations. Introducteur d'office, j'ai vu ces visiteurs choisis tomber à deux genoux devant le malade, couvrir ses mains de baisers et de larmes, pendant qu'attendri, mais calme, simple et digne dans la mort comme dans la vie, il leur donnait des conseils, leur faisait faire des promesses, et avec sa voix halelante prêchait encore comme dans une chaire.

Le 29 mars 1857, peu de mois avant de tomber malade, il avait reçu la lettre suivante, qu'une pieuse reconnaissance nous permet de reproduire ici :

« Mon bienfaisant ami et vénéré Père,

« Je me sens, grâce à Dieu, par votre aide, entré pleinement dans la volonté de suivre la voie où vous devez me diriger. Je ne manquerai pas d'aller m'humilier et me fortifier devant vous et par vous. *Auditui meo dabis gaudium et lætitiam, et exultabunt ossa humiliata.*

« Ma raison et ma conscience sont satisfaites. Je rends grâce à Dieu et je vous bénis dans le fond de mon cœur. Gardez-moi, je vous en conjure, mon bon Père, votre tendre et protectrice affection; venez-moi en aide; vos conseils et vos encouragements me sont nécessaires.

« Je vous embrasse avec tendresse et n'attends que de vous le calme de ma vie et le repos dans la voie du salut.

« BERRYER. »

Le P. de Ravignan avait répondu :

« Mon bien cher ami, votre joie est ma joie, parce que mon cœur est votre cœur : rendons grâce à Dieu.

« Venez, je vous en conjure.

« Je vous embrasse comme un frère tendrement chéri. »

M. Berryer vint aussi embrasser l'apôtre mourant, se mettre à genoux au pied de son lit, et écouter en pleurant ses adieux, qui l'exhortaient encore; et je ne saurais dire tout ce qu'il y eut d'éloquence et de grandeur dans cette scène, dont je fus un instant le témoin.

Le 14 février, le malade me fit appeler de bonne heure, et me dit :

« Je viens de passer une nuit plus laborieuse que jamais. A ce sujet, j'ai une pensée à vous communiquer, mais ne me répondez pas immédiatement; je vous la soumets, vous l'examinerez, vous prierez avant de me répondre.

« Je me suis demandé si ce serait aller contre les desseins de Notre-Seigneur, qui exige de moi cette expiation, hélas! si juste, pour mes péches, que de me procurer désormais un petit allégement pendant la nuit. Ne devrais-je pas plutôt souffrir tout seul et sans aucune consolation? Cependant, d'après la règle, je dois vous consulter, et c'est à vous de décider.

« Eh bien! je serais un peu soulagé, si désormais on m'assistait durant la nuit, au moins une nuit sur deux.

D'heure en heure, on me lirait, pendant une dizaine de minutes, quelques versets de l'Évangile ou de l'*Imitation*, ou bien quelques passages d'une vie de saint. »

J'allais répondre. « Ne me répondez pas encore, ajouta-t-il, pensez-y d'abord devant Dieu; car, si je sens que Notre-Seigneur me reproche cet adoucissement, je le refuserai aussitôt. »

J'allai donc, suivant son pieux désir, consulter Notre-Seigneur à la chapelle : « Eh bien ! lui dis-je en revenant, la question est résolue. Vous avez fait votre devoir en demandant ce qui pouvait vous soulager; nous ferons le nôtre en vous le procurant. Ainsi désormais, toutes les nuits, deux de nos Pères et Frères seront désignés pour vous assister, l'un jusqu'à minuit, l'autre jusqu'au matin. Tous, d'ailleurs, sont si désireux de vous voir ! Ils en ont été privés depuis le commencement de votre maladie ; ils seront dédommagés à la fin. » Dans le fait, dès que cette nouvelle fut transmise à la communauté, il y eut un empressement facile à concevoir : chacun sollicita son tour comme une faveur. Le cher malade en fut touché, et quelquefois il s'écriait : « Que nos Pères sont donc bons ! Que je suis reconnaissant de leur charité ! »

Le P. de Ravignan, amateur jusqu'à la fin de l'exactitude et de la précision, voulut rédiger lui-même le petit programme à suivre dans ces veillées; je l'écrivis mot à mot sous sa dictée.

On lui lut d'abord la vie du P. de Beauvau, puis celle du cardinal Bellarmin, jésuite aussi. Après la lecture, il s'écriait souvent : « Mon Dieu, que sommes-nous donc auprès de ces grands hommes ? »

Ce même jour, 14 février, il me dit encore de lui-même :

« L'heure est venue, ce me semble, pour les derniers sacrements. Mais il faut faire une chose si grave à loisir et avec tout le sérieux qu'elle demande. Je vais prendre toute cette

journée pour m'y préparer. Je ne communierai pas demain matin à la messe, afin de recevoir à la fois dans la journée le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction.

« Toute la communauté sera présente, selon notre usage, et désormais je pourrai communier en Viatique de temps en temps.

« Je me suis demandé si je devais faire une confession générale, mais j'avoue que je ne m'y sens pas porté. Je me contenterai d'un aveu. D'abord, vous savez tout le reste : je vous ai tout dit. Quant au regret de mes fautes, je puis dire que je l'ai. Ah ! je suis confus, humilié de penser que Dieu m'a pardonné ; je ne le comprends pas; non, et encore qu'il m'ait lavé de mes iniquités par les expiations des autres ! c'est un mystère pour moi.

« Ah ! mon Père, j'ai le désir de mourir, trop peut-être. Cependant, Dieu m'est témoin que ce n'est pas pour ne plus souffrir sur la terre, mais seulement pour le voir dans le ciel. »

Dans la soirée, à cinq heures et demie, il me fit sa confession ; avec quelle humilité, quelle contrition, quelle confiance ! A sept heures et demie, il voulut se confesser encore pour augmenter la grâce en lui par une nouvelle absolution.

Comme ensuite je lui demandais pardon de lui avoir été toujours inutile et ingrat : « Ne me dites pas cela, ne me dites pas cela, s'écria-t-il; vous me faites mal, vous me faites trop mal ! C'est moi qui ai été un indigne. »

Le 15, au matin, il me dit : « Je suis bien tranquille et bien content. » A huit heures, au son de la cloche, la communauté se réunit à la chapelle pour accompagner le Saint-Sacrement dans la chambre du malade. Avant la cérémonie de l'Extrême-Onction, le P. de Ravignan me fit signe d'approcher, et me pria de demander pardon en son nom à tous ceux qui l'entouraient. Après avoir satisfait à son pieux

désir, je lui dis, en me faisant l'interprète de la communauté, que je voyais profondément touchée : « Assurément, nos Pères et nos Frères vous pardonneraient de tout leur cœur, s'ils avaient quelque chose à vous pardonner; mais ils n'ont rien, je vous l'atteste. »

Le 18 février, je lui disais : « Mon bon Père, vous baissez. — Ah ! je le sens bien, dit-il en tressaillant; mourir ! oh ! quelle joie ! quel bonheur ! »

Comme j'allais ce jour-là à la réunion ordinaire des Enfants de Marie, qu'il avait tant de fois présidée, il me dit d'un air de compassion : « Pauvre Père, c'est toujours moi qui vous charge; ne vous fatiguez pas. » Je lui demandai le sujet de mon exhortation, et il me répondit : « Parlez-leur de l'esprit de pénitence. Oui, oui, qu'elles méprisent la vanité du monde et qu'elles pensent à l'éternité. »

La nuit du 19 au 20 fut très-douloureuse ; il me dit dès le matin : « Ah ! Dieu soit béni ! je craignais de ne point souffrir. » Puis, me consultant sur son état intérienr pour se prémunir contre toute illusion, il ajouta : « Sauf, de temps en temps, des actes positifs de contrition, c'est un état habituel d'union à Dieu, de présence presque sensible de saint Ignace. Dès que je l'appelle, en disant : Mon Père ! mon Père ! il est là. Joignez-y le désir permanent de mourir pour voir Dieu Notre-Seigneur, non pas à cause de moi, mais purement à cause de lui. Du reste, je le sens, c'est Dieu, Dieu tout seul qui opère en moi ; je ne fais rien, je ne suis que passif. Je dois tout aux prières que l'on fait pour moi. Je ne comprends rien, rien aux bontés de Dieu ; c'est un abime ! »

Le 21 février, après une nuit la plus critique et la plus douloureuse de toutes, il me dit le matin : « Ah ! mon bon Père, voici une nuit d'expiation. Je reconnais le dessein de Dieu, qui répond enfin au besoin que je sentais de souffrir

en punition de mes péchés. J'ai passé pendant une heure et demie par les douleurs les plus aiguës de l'agonie. J'ai été au moment de vous faire appeler, car j'ai cru que je ne devais pas survivre. J'en avais presque le délire, du moins dans toute la partie inférieure de l'âme; mais la partie supérieure restait calme, soumise et unie à Dieu. C'est bien, tout est bien ! »

Le 24, il me dit :

« J'approche enfin; le jour va venir plus tôt que je n'avais espéré. Je me trouve en ce moment un peu froid et indifférent, mais au fond confiant et paisible.

« Ah ! comment, après les iniquités de ma vie, osé-je espérer? Mais la miséricorde de Dieu est immense. Je devais être au-dessous du dernier des réprouvés, et je puis espérer le ciel, et je vais mourir dans la Compagnie ! Quelle grâce ! quel bonheur ! Ah ! mon Père, priez Notre-Seigneur qu'il me pardonne ! »

Il ajouta quelques instants après : « Je ne regrette rien en ce monde, où je ne faisais aucun bien et rien que du mal. »

Le 25 février, il me dit dès le matin : « Je commence à sentir que ma tête se fatigue. Il faut donc se hâter et profiter de la permission donnée par Mgr l'archevêque, pour avancer l'époque du jubilé. Je pense le gagner mercredi prochain, 3 mars; je passerai les deux jours précédents en retraite; je ne verrai personne, excepté mon frère, vous et l'infirmier. Imposez-moi vous-même des conditions du jubilé que je puisse remplir. Mais vous savez que j'aime les choses précises; que ces conditions soient donc bien nettement posées. »

Je revins bientôt avec les conditions écrites, et j'en donnai lecture au malade. Au lieu de stations, il devait baiser le Crucifix; à la place de l'aumône, faire un acte de charité; et pour le jeûne, offrir à Dieu le sacrifice de sa vie.

« Très-bien, très-bien », me répondit-il; et, levant les yeux au ciel, il ajouta : « Enfin, le mois de mars est venu; j'aurai alors fini ma tâche. »

Ce même jour, qui devait être le dernier, ressembla d'abord aux jours qui avaient précédé; le médecin ne constata, dans ses deux visites du matin et du soir, qu'une augmentation de faiblesse, avec la continuation des mêmes symptômes. Il prévint seulement que la moindre crise pourrait précipiter le dénoûment.

Cependant, la journée se passa dans les pratiques de piété ordinaire. De temps en temps, je lui lisais un verset de l'*Imitation,* à l'ouverture du livre, et la divine Providence nous faisait toujours rencontrer d'admirables à-propos. Dans l'après-midi, je récitai mon bréviaire près de lui, lisant à haute voix quelques passages, auxquels il s'unissait de cœur.

A six heures du soir, je rentrai dans ma chambre, cédant la place au Frère infirmier, qui venait à cette heure tous les jours faire la lecture de piété. Après quelques minutes, il accourt et m'annonce qu'une crise se déclare. J'arrive : le P. de Ravignan était haletant et défaillant dans la douleur. « Vous souffrez beaucoup? — Oui, beaucoup. » Je lui propose de lui donner l'absolution; il me répond : « Volontiers », et il récite tout haut son acte de contrition. Je lui parle du jubilé : « Pas encore, me dit-il; nous aurons le temps. »

Pendant une demi-heure que dura cette crise, il ne poussa pas une plainte, pas même un soupir. Quelquefois il respirait de l'éther; souvent il baisait son crucifix. Peu à peu la douleur se calma, et la vie revint encore pour un moment.

La première partie de la nuit se passa sans accident; toutes les demi-heures, on lui lisait les détails de la mort de Bellarmin; à minuit, il remercia deux fois celui qui

l'avait assisté, lui dit d'aller se reposer, et, après l'avoir embrassé, le bénit en souriant.

Le Frère infirmier survint alors ; le malade lui demanda encore à boire, car il était dévoré par la fièvre ; et, comme le malaise allait croissant, il essaya d'abord de changer de position, puis de tremper ses mains dans deux cuvettes d'eau fraîche. « Ah ! rien ne me soulage, dit-il enfin, eh bien ! patience. » Le Frère lui proposa de m'appeler : « Non, non, laissez-le donc tranquille. » Il vint toutefois m'avertir, selon ma recommandation expresse ; il était une heure après minuit. Je trouvai le P. de Ravignan aux prises avec la mort : sa poitrine était remplie, une faible et bruyante respiration s'en échappait à peine ; il était noyé dans la sueur et ses mains étaient glacées.

Je me jette à genoux près de son lit : « Mon bien-aimé Père, me reconnaissez-vous bien ? — Ah ! si je vous reconnais ! — Vous allez donc mourir ? — Mais je n'ai pas encore assez souffert. — Pardon, c'est la fin. — Ah ! tant mieux, j'en suis bien content. — Voulez-vous gagner le jubilé avant de mourir ! — Volontiers. — Eh bien, baisez le crucifix. » Je lui présentai alors le crucifix consacré par le dernier soupir du P. Godinot et du P. Roothaan, qu'il avait rapporté de Rome en 1853, et je lui dis pendant qu'il y collait ses lèvres : « Faites un acte de charité, offrez à Dieu Notre-Seigneur le sacrifice de votre vie. — De tout mon cœur. — Maintenant, demandez pardon à Dieu de toutes les fautes de votre vie. » Il joignit les mains, leva les yeux au ciel, et dit encore à haute voix : « Mon Dieu, pardonnez-moi toutes mes iniquités. Mon Père, priez Dieu qu'il me pardonne. » Pendant ce temps, il recevait la dernière absolution et gagnait la grande indulgence.

Il me dit alors ; « Vous demanderez pardon pour moi au R. P. provincial. » Il se reprochait de lui avoir dit la veille qu'il était fatigué. « Mon bon Père, lui dis-je, vous n'ou-

blierez pas nos commissions pour le Ciel? — Non, non. » Le Frère infirmier lui dit : « Vous prierez aussi pour moi? —Pauvre bon Frère! pauvre bon Frère! il a été si soigneux et si dévoué pendant ma maladie! oui, je prierai pour vous. »

J'allai prendre de l'eau bénite, et lui fis un petit signe de croix sur le front; mais aussitôt, toujours constant avec lui-même, il fit encore un de ces grands signes de croix comme dans la chaire de Notre-Dame.

Je vis qu'il allait passer de ce monde; j'envoyai chercher le R. P. provincial, qui arriva un instant après. A peine ouvrait-il la porte, que le mourant lui dit : « Mon Révérend Père, je vous demande pardon. » Je voulus le rassurer; il ne dit rien, mais il fit un geste expressif qui devait signifier : Laissez-moi faire, je sais bien ce que je dis.

Le R. P. provincial lui demanda : « Voulez-vous que nous récitions ensemble les prières des agonisants? — Oui, oui, bien volontiers. » Ce fut la dernière parole du religieux obéissant jusqu'à la mort.

Pendant que nous récitions ces prières, il s'unissait visiblement à nous.

A la fin, il n'avait plus qu'un souffle de vie! j'élevai le crucifix en prononçant le saint nom de Jésus; il rouvrit les yeux, fixa ses regards sur l'image du Sauveur mort pour lui, poussa trois longs soupirs et inclina la tête : il n'y avait plus qu'une dépouille, l'âme avait passé dans le sein de Dieu. Il était une heure et demie du matin. Ce jour-là, 26 février, second vendredi de carême, l'Église faisait mémoire de la sainte lance qui ouvrit le côté du Sauveur.

Ainsi, la mort du P. de Ravignan répondit-elle à sa vie. N'a-t-il pas tenu sa parole, en menant cette affaire suprême comme toutes les autres? Ferme jusqu'à la fin, il prend son temps pour bien faire toute chose; et quand son heure

est venue, tranquille et content, il donne à la croix son dernier regard, au nom de Jésus son dernier signe de vie, au Sacré-Cœur son dernier soupir.

(*Vie du P. de Ravignan,* par le P. DE PONLEVOY.)

Fiant novissima mea horum similia [1].

1. Num. 23. 10.

HUITIÈME JOUR

Le Prêtre en Paradis.

Encouragements au Prêtre exilé par la considération des joies éternelles.

1. Fili, non te fragant labores quos assumpsisti propter, me, nec tribulationes te dejicant usquequaque : sed mea promissio, in omni eventu te roboret et conseletur.

Ego sufficiens sum ad reddendum supra omnem modum et mensuram.

Non diu hic laborabis, nec semper gravaberis doloribus.

Expecta paulisper, et videbis celerem finem malorum.

Veniet una hora, quando cessabit omnis labor et tumultus.

Modicum est, et breve, omne quod transit cum tempore.

2. Age quod agis : fideliter labora in vinea mea, ego ero merces tua.

Scribe, lege, canta, geme, tace, ora, sustine viriliter contraria : digna est his omnibus et majoribus, præliis vita æterna.

Veniet pax in die una, quæ nota est Domino : et erit non

dies neque nox hujus scilicet temporis, sed lux perpetua, claritas infinita, pax firma, et requies secura.

Non dices tunc : Quis me liberabit de corpore mortis hujus? Neque clamabis : Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est! quoniam præcipitabitur mors, et salus erit indefectiva, anxietas nulla, jucunditas beata, societas dulcis et decora.

3. O si vidisses Sanctorum in cœlo coronas perpetuas, quanta quoque nunc exultant gloria, qui huic mundo olim contemptibiles, et quasi vita ipsa indigni putabantur : profecto te statim humiliares usque ad terram, et affectares potius omnibus subesse quam uni præesse :

Nec hujus vitæ lætos dies concupisceres, sed magis pro Deo tribulari gauderes : et pro nihilo inter homines computari maximum lucrum duceres.

4. O si tibi hæc saperent, et profunde ad cor transirent, quomodo auderes vel semel conqueri?

Nonne pro vita æterna cuncta laboriosa sunt toleranda?

Non est parvum quid, perdere aut lucrari regnum Dei.

Leva igitur faciem tuam in cœlum. Ecce ego, et omnes Sancti mei mecum; qui in hoc seculo magnum certare certamen modo gaudent, modo consolantur, modo securi sunt, modo requiescunt, et sine fine mecum in regno Patris mei, permanebunt. (*De Imit. Christ.*)

Aspirations du Prêtre, fatigué de son voyage au repos de la patrie.

1. O SUPERNÆ civitatis mansio beatissima! O dies æternitatis clarissima; quam nox non obscurat, sed summa veritas semper irradiat, dies semper læta, semper secura et numquam statum mutans in contraria!

O utinam dies illa illuxisset, et cuncta hæc temporalia finem accepissent?

Lucet quidem Sanctis perpetua claritate splendida, sed non nisi à longe, et per speculum, peregrinantibus in terra.

2. Norunt cœli cives, quam gaudiosa sit illa : gemunt exules filii Hevæ, quod amara et tædiosa sit ista.

Dies hujus temporis parvi et mali, pleni doloribus et angustiis.

Ubi homo multis peccatis inquinatur, multis passionibus irretitur, multis timoribus stringitur, multis curis distinde-tur, multis curiositatibus distrahitur, multis vanitatibus implicatur, multis erroribus circumfunditur, multis labori-bus atteritur, tentationibus gravatur, deliciis enervatur, egestate cruciatur.

3. O quando finis horum malorum? quando liberabor à misera servitute vitiorum? quando memorabor, Domine tui solius? quando ad plenum lætabor in te?

Quando ero sine omni impedimento in vera libertate, sine omni gravamine mentis et corporis?

Quando erit pax solida, pax impertubabilis et secura, pax intus et foris, pax ex omni parte firma!

Jesu bone, quando stabo ad videndum te? quando con-templabor gloriam regni tui? quando eris mihi omnia in omnibus?

O quando ero tecum in regno tuo, quod præparasti dilec-tis tuis ab æterno!

Relictus sum pauper et exul in terra hostili, ubi bella quotidiana, et infortunia maxima.

4. Consolare exilium meum, mitiga dolorem meum, quia ad te suspirat omne desiderium meum.

Nam onus mihi totum est, quidquid hic mundus offert ad solatium *(Ibid.)*

Comment doit être réglé notre désir de la vie éternelle.

1. Fili, cum tibi desiderium æternæ beatitudinis desuper infundi sentis, et de tabernaculo corporis exire concupiscis, ut claritatem meam sine vicissitudinis umbra contemplari possis; dilata cor tuum, et omni desiderio hanc sanctam inspirationem suscipe.

Redde amplissimas supernæ bonitati gratias, quæ tecum sic dignanter agit, clementer visitat, ardenter excitat, potenter sublevat, ne proprio pondere ad terrena labaris.

Neque enim hoc cogitatu tuo aut conatu accipis, sed sola dignatione supernæ gratiæ et divini respectus : quatenus in virtutibus et majori humilitate proficias, et ad futura certamina te præpares, mihique toto cordis affectu adhærere, ac ferventi voluntate studeas deservire.

2. Fili, sæpe ignis ardet, sed sine fumo flamma non ascendit.

Sic et aliquorum desideria ad cœlestia flagrant, et tamen à tentatione carnalis affectus liberi non sunt.

Idcirco nec omnino pure pro honore Dei agunt, quod tam desideranter ab eo petunt.

Tale est et tuum sæpe desiderium, quod insinuasti fore tam importunum.

Non enim est hoc purum et perfectum, quod propria commoditate est infectum.

3. Pete, non quod tibi est delectabile et commodum, sed quod mihi est acceptabile atque honorificum : quia si recte judicas, meam ordinationem tuo desiderio et omni desiderato præferre debes, ac sequi.

Novi desiderium tuum, et frequentes gemitus audivi.

Jam velles esse in libertate gloriæ filiorum Dei : jam te delectat domus æterna et cœlestis patria gaudio plena : sed

nondum venit hora ista : sed est adhuc aliud tempus, scilicet tempus belli, tempus laboris et probationis.

Optas summo repleri bono : sed non potes hoc assequi modo.

Ego sum; expecta me (dicit Dominus), donec veniat regnum Dei.

4. Probandus es adhuc in terris, et in multis exercitandus.

Consolatio tibi interdum dabitur, sed copiosa non concedetur.

Confortare igitur, et esto robustus, tam in agendo quam in patiendo naturæ contraria.

5. Erunt alii magni in ore hominum, de te autem tacebitur.

Aliis hoc vel illud committetur, tu autem ad nihil utile judicaberis.

Propter hoc natura quandoque contristabitur : et magnum, si silens portaveris.

In his et similibus multis, probari solet fidelis Domini servus, qualiter se abnegare et in omnibus frangere quiverit.

6. Sed pensa, fili, horum fructum laborum, celerem finem, atque præmium nimis magnum : et non habebis inde gravamen, sed fortissimum patientiæ tuæ solamen.

Ibi nullus resistet tibi, nemo de te conqueretur, nemo impediet, nihil obviabit ; sed cuncta desiderata simul erunt præsentia, totumque affectum tuum reficient, et adimplebunt usque ad summum.

Ibi reddam gloriam pro contumelia perpessa : pallium laudis, pro mœrore; pro loco novissimo, sedem regni in sæcula.

Ibi apparebit fructus obedientiæ, gaudebit labor pœnitentiæ, et humilis subjectio coronabitur gloriose. (*Ibid.*)

CONFÉRENCE

La Persévérance du Prêtre.

Modèle contemporain d'humilité et de mortification pour les prêtres désireux d'apprendre les vrais moyens de persévérance.

Le Père Lacordaire a raconté souvent lui-même que, dès les premiers jours de sa conversion, la vision du Fils de Dieu soumis, par amour pour nous, au supplice infamant de la croix, ne lui laissait aucun repos ; il souhaitait pâtir comme son Maître, en public ; il ne rêvait que fouets et potence : cette idée le poursuivait dans les rues, chez lui, partout ; et, très-souvent, au souvenir de ses péchés, il lui venait en pensée de prier un petit Savoyard de le flageller aux yeux de tous pour de l'argent. Un Dieu et une croix ! ce fut, en effet, entre tous les dogmes du christianisme, le trait qui porta coup et pénétra plus avant dans cette fière et ombrageuse nature. Cette croix divine, illuminée d'un rayon d'en haut, fut pour lui comme une sorte de révélation. Son intelligence en fut épouvantée, et son cœur encore plus profondément attendri.

Il eut donc pour la croix un amour exclusif, passionné; non pas un amour platonique, mais une ardeur qui le sollicitait à imiter le modèle exposé sur le Calvaire. Toute sa mystique se réduisait à ce principe bien simple : souffrir; souffrir par justice, pour expier; souffrir par amour, pour le prouver. Tous ses procédés étaient là, procédés d'action beaucoup plus que de paroles. Il n'avait pas reçu le don d'une contemplation silencieuse et tranquille aux pieds de Jésus-Christ, mais celui de prouver son amour par des actes généreux. Son action de grâces après la messe était courte; il y éprouvait, le plus souvent, de très-vifs élans d'amour de Dieu, qu'il allait apaiser dans la cellule d'un de ses religieux. On le voyait entrer le visage encore rayonnant des saintes joies de l'autel, se mettre à genoux devant le religieux, lui baiser humblement les pieds et lui demander de vouloir bien lui rendre le service de le châtier pour Dieu. Il se découvrait les épaules, il fallait bon gré mal gré lui donner une forte discipline. Il se relevait tout meurtri, restait longtemps les lèvres collées sur les pieds de celui qui l'avait frappé, lui exprimant sa reconnaissance dans les termes les plus vifs, et se retirait la joie au front et dans le cœur. D'autres fois, après la discipline, il priait le religieux de se remettre à sa table de travail, et, s'étendant par terre sous ses pieds, demeurait là pendant un quart d'heure ou une demi-heure, achevant sa prière en silence et se délectant en Dieu de sentir sa tête sous le pied qui l'humiliait. Ces pénitences se renouvelaient très-souvent, et ceux qui étaient choisis pour les exécuter ne s'y résignaient pas sans peine. C'était un vrai supplice, surtout dans les commencements; ils eussent volontiers changé les rôles. Mais on s'y habituait peu à peu, et le Père en profitait pour exiger davantage et se faire traiter selon ses goûts. On devait alors lui donner des soufflets, lui cracher au visage, lui parler comme à un esclave : « Va me cirer mes souliers;

apporte-moi tel objet; va-t'en, misérable! » et il fallait le chasser comme un chien. Il cherchait, pour lui rendre ces offices, des religieux qui fussent moins intimidés avec lui; il revenait, de préférence, à ceux qui le ménageaient moins. Cette ardeur pour ces sortes de supplices paraissait d'autant plus extraordinaire, que sa complexion extrêmement délicate et sensible les lui rendait plus insupportables. Il frémissait sous les moindres coups; mais son âme, toujours plus forte, suppliait qu'on n'y eût point égard, et il fallait obéir. Souvent, lorsqu'on le voyait ainsi par terre, brisé de douleur et accablé de confusion, on tombait à genoux devant lui, les yeux pleins de larmes, lui demandant pardon de l'avoir fait tant souffrir et le priant de ne plus l'exiger. « Ah! répondait-il, tout ceci n'est rien; vous, lorsque vous me voyez trop souffrir, vous vous arrêtez; mais lorsque Jésus-Christ se tordait sous les coups, ses bourreaux frappaient plus fort. »

Il avait horreur de l'ostentation, il ne prenait des témoins de ses austérités que pour ajouter l'humiliation à la douleur : et toutefois, son désir d'être humilié publiquement l'eût souvent emporté sur sa réserve naturelle, si son directeur spirituel l'eût laissé libre. On lui permettait rarement les pénitences publiques. Une fois cependant, au couvent de Chalais, après avoir fait aux Frères réunis au chapitre une touchante allocution sur l'humilité, il se sentit irrésistiblement porté à joindre l'exemple au précepte, et demanda aux Frères de le traiter avec sévérité, comme il le méritait. Il descendit de son siége, se mit les épaules à nu, et, se prosternant devant les Frères, il reçut de chacun d'eux vingt-cinq coups de discipline. La communauté était nombreuse, et le supplice dura longtemps; tous, Frères convers, novices et Pères, profondément émus et attendris, assistaient à ce spectacle. Lorsque le Père se releva, il était pâle et brisé. Je laisse à penser ce que de

pareilles scènes ajoutaient de vénération à l'amour qu'on lui portait.

Sa charge de provincial l'obligeait à de fréquents voyages. A peine arrivé dans un couvent, surtout dans les maisons de noviciat, il allait tout d'abord à ses pénitences favorites; c'était une habitude prise. Il en variait les formes avec une merveilleuse fécondité d'imagination, mais n'y manquait jamais. Il serait impossible de redire en détail les incroyables industries, les mille inventions de son amour de la croix. Nous ne ferons que les indiquer en choisissant çà et là quelques traits.

La salle du chapitre du couvent de Flavigny était soutenue par une colonne en bois. Il en fit sa colonne de la flagellation. Un de ses premiers soins, lorsqu'il arrivait dans ce couvent, était d'aller se confesser au maître des novices, et de lui demander la permission de faire quelques pénitences. On lui envoyait alors deux novices : il se faisait lier par eux à la colonne du chapitre, les mains derrière le dos et les épaules nues, et ordonnait qu'on le flagellât durement. Les novices, on le comprend, étaient d'assez mauvais exécuteurs : ils osaient à peine le toucher; mais on n'y gagnait rien; il les conjurait d'être sans pitié pour lui, et restait attaché jusqu'à ce qu'il eût obtenu ce qu'il désirait. Il aimait ce genre de supplice, qui lui rappelait plus vivement les tortures de son divin Maître, et y revenait souvent.

Il y avait à Paris, sous l'ancienne église des Carmes, desservie par nos Pères, une sorte de crypte ou chapelle souterraine, qui lui parut admirablement propre aux mystères de la souffrance. Sur un long corridor s'étendaient deux rangées de caveaux remplis d'ossements et de têtes de mort, et, à l'extrémité du corridor, une salle plus vaste avec des emblèmes et des sentences funèbres : elle servait de chapelle, où l'on disait la messe pour les défunts. Dans ces mêmes caveaux, sur cette poussière,

autrefois réservée aux sépultures illustres, avaient dormi les victimes plus illustres encore des massacres de septembre 1793, et plusieurs salles du couvent conservaient sur les murs la trace du sang de ces martyrs. Nul lieu ne pouvait être plus propre à la pénitence. Le Père Lacordaire avait rêvé de le transformer en Calvaire. Il voulut y planter une grande croix avec tous les instruments et les souvenirs de la Passion. Mais cette crypte ne nous appartenant pas, il oublia ce projet, et se contenta d'y descendre de temps en temps, surtout pendant le carême de la semaine sainte, et de s'y exercer, seul ou avec un religieux, à faire de son corps une victime d'amour. Un jour de Vendredi saint, il se fabriqua lui-même une croix, la fit dresser dans cette chapelle souterraine, s'y fit attacher avec des cordes, et y resta suspendu pendant trois heures.

Qu'aurait dit cette foule, avide de sa parole, qui l'entendit avec enthousiasme dans cette même église des Carmes pendant tout un avent, qu'aurait-elle dit et pensé de cet homme, si elle avait pu être témoin des scènes qui s'étaient passées sous cette chaire où son éloquence la ravissait? Il savait si bien cacher en lui cette sublime folie de l'amour! on était si loin de soupçonner sous l'orateur le religieux affamé de martyre !

Ce regard constant sur la croix de Jésus-Christ, sur la Victime innocente payant pour les coupables, lui avait inspiré, par un retour sur lui-même, la passion de se connaître pour se corriger, le besoin de dire ses fautes et de trouver des ministres de la justice de Dieu contre lui. Il avait à un degré incroyable ce sens de l'expiation par l'aveu réitéré de ses fautes les plus grièves. Il lui fallait des correcteurs et des confesseurs. Il en avait un et souvent plusieurs dans chaque couvent. Ce n'étaient pas seulement des prêtres, mais aussi des Frères convers. Dès qu'il arrivait dans un couvent, son premier soin était d'aller trouver son Frère

correcteur; il lui baisait humblement les pieds, quelquefois les lui lavait, lui disait à genoux toutes les fautes qu'il avait commises depuis la dernière entrevue, et lui demandait une pénitence. Un de ces Frères laïques, entré au cloître par ses conseils, et pour lequel le Père avait une sorte de vénération, fut bien surpris, lorsque, quelque temps après son admission dans l'Ordre, il vit le Père Lacordaire venir se mettre à genoux devant lui, et lui dire : « Mon cher Frère, un des bénéfices du religieux est d'avoir autour de lui des amis qui l'avertissent. Ordinairement, chaque religieux a son Frère correcteur. Vous serez le mien; et afin que vous me connaissiez, je vais vous faire le récit des fautes de toute ma vie. » Le Frère se récria : « Mais, mon Père, je vous en conjure... c'est impossible... je ne suis pas prêtre... — Je le sais, mon ami, et c'est précisément pour cela que je vous choisis : ce n'est pas l'absolution de mes fautes que je vous demande, mais la charité de les entendre pour m'en humilier et m'en punir comme je le mérite. » Il fallut se prêter à ce qu'il souhaitait. Lorsqu'il eut terminé : « Maintenant, lui dit-il, vous me connaissez, et si vous m'aimez un peu pour Jésus-Christ, vous me direz sans ménagement tout ce que vous remarquerez de défectueux en moi; vous me traiterez comme un vil esclave, et vous me châtierez sans pitié. » Le Frère finit par accomplir par vertu ce que le respect lui faisait regarder comme impossible, et la plume ne redira jamais que la très-faible partie des incroyables inventions du saint religieux pour s'humilier aux pieds du pauvre Frère.

Citons encore un fait qui se passa dans cette même chambre du couvent de Paris. Nous avons dit que sa constante étude de la Passion de Jésus-Christ lui inspirait l'ardent désir d'imiter ce divin modèle dans les deux grandes manifestations de son amour : l'humiliation et la souffrance, et lui donnait un attrait singulier pour les

expiations les plus dures à la fois à l'orgueil et à la sensibilité. De là son goût pour les confessions générales. La confession des fautes de la semaine, à laquelle il ne manquait jamais, ne lui semblait rien. Il lui fallait des aveux plus humiliants, des pointes plus acérées. Ordinairement il célébrait les anniversaires de sa naissance, de son sacerdoce, de sa profession religieuse, par une confession générale. Il était ingénieux à varier les formes du supplice. Un jour anniversaire de sa naissance, voici comment il s'y prit. Il se dépouilla d'une partie de ses vêtements, se mit une courroie au cou, et il fut convenu qu'à chaque faute grave qu'il accuserait, son confesseur le traînerait par terre, ou le foulerait aux pieds, ou lui donnerait un certain nombre de coups de cravache. Cette confession dura plus d'une heure. Lorsqu'elle fut terminée, il supplia son directeur spirituel de le traîner sur le plancher de sa chambre, comme un être qu'on n'ose pas toucher, de l'accabler des noms les plus humiliants, de lui cracher au visage, de le traiter enfin comme un animal immonde, ainsi qu'il aurait voulu être traité par Dieu, qu'il avait si grièvement offensé.

Ces élans irrésistibles de la flamme qui le dévorait se terminaient presque toujours par un entretien spirituel. Lorsqu'il se relevait, le corps brisé et le visage en pleurs, son âme avait des cris d'amour vers Dieu que nul langage ne saurait rendre. « M'aimez-vous, disait-il à celui qui venait de le martyriser, m'aimez-vous un peu? — Oui, mon Père, je vous aime; je crois vous en avoir donné la preuve. — Qu'ai-je fait pour vous, cependant, reprenait-il, en comparaison de ce que Jésus a souffert?... Il s'est fait tuer pour vous et pour moi, et nous n'y pensons pas!... Ah! pour moi, comment vivrais-je, si je ne l'aimais pas?... Je ne sais pas le craindre... Je n'ai jamais redouté l'enfer; j'irai dans le purgatoire, je le sais; mais là du moins j'aimerai Dieu... Souffrir en aimant Dieu n'est déjà plus souffrir... Ah! si le

monde connaissait ce qu'il y a de bonheur à se sentir flagellé pour Celui qu'on aime! Savez-vous où je me réfugie lorsqu'il me vient par hasard quelque vilaine pensée? Je me figure être sur le chevalet, entouré de bourreaux, et mourant par amour pour Jésus-Christ. Aucune félicité ne me paraît comparable à celle-là, et tous les vains plaisirs du monde s'évanouissent pour moi devant cette image. »

Ces sentiments nous étonnent, cette volupté de la souffrance nous paraît étrange; mais c'est là le fond de cette âme extraordinaire, c'est la clef de sa vie intime, c'est l'unique raison de son amour des pénitences, et en particulier des confessions de toute sa vie. Il trouvait là réunis dans le même acte l'opprobre et la douleur, l'idéal du Calvaire; et ce qui semble à bon droit à tout le monde d'une difficulté cruelle, lui était, à lui, à cause de cela, de la plus grande facilité. Il se serait confessé au premier venu lorsque le feu intérieur le pressait. Dans les noviciats, il fallait le retenir, afin qu'il n'allât pas dévoiler les fautes de toute sa vie à la plupart des novices. Il s'y soumettait, mais sans paraître bien convaincu des raisons qu'on lui donnait. « Et lorsqu'ils sauraient tout le mal que j'ai fait, disait-il, quel grand inconvénient? Ils le sauront bien au jugement dernier, eux et tant d'autres! »

Il est impossible de dire, même approximativement, le chiffre des confessions générales qu'il fit, soit à des prêtres, soit à des laïques. De nombreuses confidences nous ont été faites à cet égard, et nous sommes loin de les avoir toutes reçues. Il nous en reste seulement cette conviction, que si l'on venait à connaître, et le nombre de ces confessions générales, et le luxe des circonstances humiliantes dont il était habile à les environner, on ne trouverait peut-être pas dans toute l'histoire de l'Église un seul saint qui ait poussé à un tel degré d'héroïsme cette forme particulière d'anéantissement.

Que dire encore ? Faut-il ajouter que tous les genres de macération aimés des saints : haires, disciplines, fouets de toute espèce et de toute forme, il les a connus et pratiqués lui-même ? Dirai-je qu'au témoignage de ceux qui l'ont vu de plus près, et quelque soin qu'il prît à cacher ce qu'il faisait seul et en secret, il se flagellait tous les jours, et souvent plusieurs fois par jour ? Faut-il répéter que pendant le carême, et surtout le Vendredi saint, il se faisait littéralement meurtrir et briser tout le corps ? Dirai-je que ce don surnaturel de la souffrance volontaire, reçu par lui au premier jour de sa conversion, ne l'a pas quitté jusqu'au dernier souffle, et que, si l'on est surpris de le voir, au lendemain de son retour à Dieu, poursuivi, dans les rues de Paris, de l'étrange désir de se faire fustiger en public par un petit Savoyard, il n'y a pas d'expression pour rendre ce qu'on éprouve lorsqu'on sait que, dans les premiers jours d'octobre 1861, six semaines avant sa mort, étendu sur son lit, exténué par la maladie, ne prenant déjà plus de nourriture, et ne se soutenant que par l'indomptable énergie de son âme, il voulut se faire donner encore la discipline, n'ayant plus la force de se frapper lui-même ? Il reçut à ce moment la visite d'un de ses amis, et l'une de ses premières paroles fut celle-ci : « Aimes-tu toujours la pénitence ? — Oui, mon Père. — Eh bien ! veux-tu me rendre le service de me faire souffrir comme autrefois pour Jésus-Christ ? » Et comme cet ami s'y refusait absolument : « Au moins, lui dit-il, donne-moi tes pieds à baiser ; c toujours une pratique de pénitence agréable à Dieu ! »

(*Vie du P. Lacordaire,* par le P. Chocarne.

ALLOCUTION DE CLOTURE

Dernières paroles de Jésus au Prêtre avant la séparation.

De probatione veri amatoris.

1. Christus. — Fili, non es adhuc fortis et prudens amator.

Anima fidelis. — Quare, Domine?

Christus. — Quia propter modicam contrarietam deficis a cœptis, et nimis avide consolationem quæris. Fortis amator stat in tentationibus, nec callidis credit persuasionibus inimici.

Sicut in prosperis ei placeo, ita nec in adversis displiceo.

2. Prudens amator non tam donum amantis considerat, quam dantis amorem.

Affectum potius attendit, quam censum, et infra dilectum omnia data ponit.

Nobilis amator non quiescit in dono, sed in me super omne donum.

Non est ideo totum perditum, si quandoque minus bene de me vel de sanctis meis sentis, quam velles.

Affectus ille bonus et dulcis, quem interdum percipis, effectus gratiæ præsentis est, et quidam prægustus patriæ cœlestis : super quo non nimium innitendum, quia vadit et venit.

Certare autem adversus incidentes malos motus animi, suggestionemque spernere diaboli, insigne est virtutis et magni meriti.

3. Non ergo te conturbent alienæ phantasiæ de quacumque materia ingestæ.

Forte serva propositum, et intentionem rectam ad Deum.

Nec est illusio, quod aliquando in excessum subito raperis, et statim ad solitas ineptias cordis reverteris.

Illas enim invite magis pateris, quam agis; et quamdiu displicent et reniteris, meritum est, et non perditio.

4. Scito quod antiquus inimicus omnino nititur impedire desiderium tuum in bono, et ab omni devoto exercitio evacuare; a sanctorum scilicet cultu, a pia passionis meæ memoria, a peccatorum utili recordatione, a proprii cordis custodia, et a firmo proposito proficiendi in virtute.

Multas malas cogitationes ingerit, ut tædium tibi faciat et horrorem; ut ab oratione revocet, et sacra lectione.

Displicet sibi humilis confessio, et, si posset, a communione cessare faceret.

Non credas ei, neque cures illum, licet sæpius tibi deceptionis tetenderit laqueos.

Ipsi imputa, cum mala ingerit et immunda. Dicito illi : Vade, immunde spiritus : erubesce, miser; valde immundus es tu, qui talia infers auribus meis.

Discede a me, seductor pessime, non habebis in me partem ullam : sed Jesus mecum erit tanquam bellator fortis, et tu stabis confusus.

Malo mori, et omnem pœnam subire, quam tibi consentire.

Tace et obmutesce; non audiam te amplius, licet plures

mihi moliaris molestias. Dominus illuminatio mea et salus mea : quem timebo? Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. Dominus adjutor meus et redemptor meus.

5. Certa tanquam miles bonus; et si interdum ex fragilitate corruis, resume vires fortiores prioribus, confidens de ampliori gratia mea, et multum præcave a vana complacentia et superbia.

Propter hoc multi in errorem ducuntur, et in cæcitatem pene incurabilem quandoque labuntur.

Sit tibi in cautelam et perpetuam humilitatem ruina hæc superborum de se stulte præsumentium.

(*De Imit. Christ.*)

BIBLIOTHÈQUE SPIRITUELLE DU PRÊTRE

LES PÈRES

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE (IVe siècle).

Discours apologétique sur l'excellence du sacerdoce, — sur ses devoirs, — sur la charge de médecin qui lui est propre, — sur les dangers dans le ministère de la parole.

SAINT ÉPHREM (IVe siècle).

Discours sur l'excellence du sacerdoce, — sur les vertus de l'enfant d'Adam revêtu de cette dignité.

SAINT JÉROME (IVe siècle).

Lettre à Océanus au sujet des bigames et de leur exclusion du sacerdoce.

Commentaire du premier chapitre de l'Épître de saint Paul à Tite.

Lettre à Népotien.

SAINT AMBROISE (IVe siècle).

Discours sur la dignité sacerdotale.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (IVe siècle).

Traité du sacerdoce, ou *Dialogue entre Chrysostome et Basile, son ami, sur la dignité du sacerdoce, sur ses vertus, sur ses dangers.*

Extrait des Homélies :

10e *Homélie sur l'Épître à Timothée.*

3e *Homélie sur les actes des Apôtres.*

31e *Homélie sur l'Épître aux Hébreux.*

4e *Homélie sur Isaïe.*

5e *Homélie sur Isaïe.*

10e, 40e, 43e *Homélies sur saint Matthieu.* — Extraits qui traitent de la vie et des mœurs des prêtres.

SAINT PROSPER D'AQUITAINE (Ve siècle).

Trois livres sur *la Vie contemplative et active,* — sur *les Vertus et les vices des prêtres,* adressés à l'évêque Julien, probablement l'évêque de Carpentras, qui assista au Concile d'Épaone (517).

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND (VIe siècle).

Le Pastoral adressé à Jean, évêque de Ravenne, son ami ; — 17e *Homélie sur les Évangiles,* prononcée dans la basilique de Latran, sur les *Devoirs du pasteur.*

Extrait de la 14e *Homélie sur le bon Pasteur,* — *Signes du bon et du mauvais prêtre.*

SAINT PIERRE DAMIEN (XIe siècle).

Opuscule sur la *Dignité du sacerdoce,* adressé à un saint archevêque.

Opuscule sur la *Fuite des dignités ecclésiastiques* adressé à un religieux abbé.

Opuscule contre l'*Ignorance et la lâcheté des clercs,* adressé à un évêque.

SAINT BERNARD (XIIe siècle).

Lettre aux cardinaux sur l'élection du Souverain Pontife Eugène III.

Lettre à Eugène III.

Les cinq livres de la considération, adressés au Pape Eugène III.

Traité des devoirs et des vertus des prêtres, ou lettre à Henri, archevêque de Sens.

Traité de la Conversion, adressé aux clercs, et prononcé devant le clergé de Paris. (*Ad clericos Parisienses.*)

Discours prononcé dans un concile tenu à Reims, en présence du pape Eugène III (1148).

Discours prononcé devant des curés réunis en synode.

Traité de la fuite du monde, adressé aux prêtres.

Une Lettre à Ardution, évêque de Genève.

Extrait du 1er *Sermon sur la conversion de saint Paul.*

Extrait du *Sermon sur le Cantique des Cantiques.*

Du *Sermon* 6, *sur le psaume* QUI HABITAT.

De la *Lettre à Fulcon,* archidiacre de Langres.

De l'*Apologie,* adressée à Guillaume, abbé, ch. X.

De la même apologie, chap. XI.

Extrait de la *Vie de saint Malachie,* ch. XIX.

PIERRE DE BLOIS (XIIe siècle).

Le *Guide du prêtre,* à Jean, évêque de Wigor, ou traité pour l'instruction d'un évêque : *Canon Episcopalis.*

Lettres sur la vie et les mœurs des prêtres :

Première, à Alexandre III, Souverain Pontife.

Deuxième, à Octavius, cardinal.

Troisième, à Richard, archevêque de Cantorbéry.

Quatrième, à Réginald, évêque de Chartres.

Cinquième, à un évêque avancé en âge.

Sixième, à Arnulphe, évêque de Lisieux.

Septième, à Gualtère, évêque de Rochester.

Huitième, à Radulphe, évêque de Lisieux.

Neuvième, à R...., évêque d'Orléans.

Dixième, à Richard, évêque de Londres.

Onzième, à l'évêque de Bath.
Douzième, à l'abbé de Radingo.
Treizième, à un prieur de monastère.
Quatorzième, à l'abbé de Saint-Laumenas.
Quinzième, à l'abbé Willem de Sainte-Marie.
Seizième, aux religieux de Chisester.
Dix-septième, à l'official de Chartres.
Dix-huitième, à Réginald, archidiacre de Salisbury.
Dix-neuvième, à Gualtère, chapelain du roi de Sicile.
Vingtième, au chapelain du roi d'Angleterre.
Vingt et unième, aux abbés de la cour.
Vingt-deuxième, à Pierre, clerc d'Angleterre.
Vingt-troisième, à son vicaire.
Vingt-quatrième, à son ami.

Discours synodaux, ou Commentaires sur la réponse des frères de Joseph à Pharaon : Viri pastores sumus; 1 ! *discours.*

PRINCIPAUX AUTEURS MODERNES

TRONSON : *Examens particuliers.*
— *Forma Cleri.*
— *Méditations et retraites ecclésiastiques.*
LUDOVICO SABATINO : *Il clero santo.*
ANTOINE DE MOLINA, chartreux espagnol : *Instruction pour les prêtres.*
LE P. BÉLON : *Traité de la perfection de l'état ecclésiastique.*
SÉVOY : *Des devoirs ecclésiastiques.*
SAINT LIGUORI : *Selva.*
ABBÉ MATTHIEU : *Devoirs du sacerdoce* (compilation).

ABBÉ BOYER : *Discours pour les retraites ecclésiastiques.*

Mgr PLANTIER : *Règles de la vie sacerdotale.*

ABBÉ DIEULIN : *Le Bon curé.*

CONRAD-TANNER : *L'École du prêtre.*

ABBÉ DUBOIS : *Pratique du zèle ecclésiastique.*

B. CHAIGNON : *Méditations sacerdotales.*

— *Le Prêtre à l'autel.*

ARVISENET : *Memoriale vitæ sacerdotalis.*

LESCARI, S. J. : *Mensis Eucharisticus.*

Manuale ordinandorum.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

CINQUIÈME JOUR

Le Prêtre réparateur

Formidable empire qui nous fut donné pour la ruine ou pour la résurrection. Quatre points sur lesquels doit s'exercer notre action réparatrice :
Dans le domaine des sciences, en opposant à la plaie d'orgueil qui les a corrompues, une humilité de conduite et une supériorité d'instruction capables de redresser la superbe intellectuelle du temps.
Dans le domaine des croyances, en opposant aux scepticismes de l'ordre spéculatif et moral qui nous abaissent, la vigueur de principes et de vertu capable de les confondre.
Dans le domaine des mœurs, en opposant à la plaie d'argent qui nous ronge, des désintéressements capables de nous relever.
Dans le domaine de la politique, en opposant au naturalisme qui la dégrade, notre sainteté comme principe de salut social..... 1

CONFÉRENCE

Vertus sociales du prêtre.

Leur nature : elles doivent nous rendre séduisants au monde et nous préserver de ses séductions. Les vertus sociales par lesquelles nous attirons à nous le monde, pour l'attirer à Jésus-Christ, sont : — Le bon caractère, — la douceur, — la franchise, — la politesse, — l'affabilité, — la discrétion, — la dignité dans la tenue, — l'obligeance. — Importance capitale de ces devoirs..... 31

DEUXIÈME DISCOURS

Le Prêtre ministre du surnaturel.

1° Souveraineté du prêtre ministre du surnaturel; 2° déchéance du prêtre devenu homme naturel.

Le monde surnaturel considéré dans son étendue renferme quatre régions principales : — Celle des corps prédestinés à la gloire du paradis, — celle des âmes qui habitent ces corps, — l'Église, patrie terrestre de ces âmes, — le ciel, leur patrie éternelle; or, sur chacun de ces théâtres, l'action surnaturelle s'exerce par une présence réelle de Dieu dont le prêtre est le ministre; d'où il suit que le prêtre est le père de la vie surnaturelle dans le monde.

Anomalie du ministre du surnaturel qui n'a qu'une vie naturelle : Le prêtre de nos jours devenu naturel dans son surnaturel même, — dans les égoïsmes, — dans les sensualités, — dans la mesure, — dans les influences de son surnaturel 66

SIXIÈME JOUR

Le Prêtre et Marie.

Rapports de Marie avec les divers siècles, — avec les divers états, — avec les diverses familles religieuses, — avec le sacerdoce.

Comme Marie, nous donnons naissance à Jésus sur l'autel; aussi elle est mère du prêtre célébrant et sacrificateur;

Comme Marie, nous gardons Jésus et son troupeau; aussi elle est mère du prêtre pasteur;

Comme Marie, nous manifestons Jésus aux ignorants en remplissant le ministère de la vérité dans l'Église; aussi elle est mère du prêtre catéchiste et docteur;

Enfin, comme Marie, nous manifestons Jésus aux pécheurs en exerçant le ministère de la miséricorde; aussi elle est mère du prêtre apôtre... 105

CONFÉRENCE

Rapports du prêtre avec le monde.

NOS VERTUS MORALES

Avec les vertus qui produisent en nous la sociabilité, nous devons pratiquer celles qui nous préservent de la mondanité. Les vertus sociales déterminent notre mouvement vers le monde, les vertus morales le règlent. Ayons donc :

La Prudence — de la chasteté, — du zèle, — des responsabilités à prendre ou à décliner;

La Justice, que le prêtre est exposé à blesser — par d'imprévoyantes prodigalités, — par l'inexactitude de ses décisions, — par certaines spéculations, — par népotisme, — par incurie, — par captation, — par indélicatesse;

La Force du pasteur, qui doit se révéler : — dans son esprit de suite, — dans son détachement des suffrages publics, — dans le sacrifice, au besoin, de sa propre tranquillité, — dans l'inflexibilité de ses principes, — dans la vigueur de sa direction;

La Tempérance, — dans le sens physique, — dans le sens moral.... 143

DEUXIÈME DISCOURS

Le Prêtre et l'Église.

L'Église semblable à Marie et à la première Ève. De même que la chute, en Adam, fut cause de l'ignorance, de la concupiscence et de la mort, l'Église, qui est immaculée comme Marie, dans sa naissance et dans sa vie, doit être exempte — de l'ignorance par l'infaillibilité, — des souillures par la sainteté, — de la mort par l'immortalité.

Devoirs du prêtre, — comme organe de cette infaillibilité, — comme instrument de cette sainteté, — comme collaborateur de cette immortalité..... 185

SEPTIÈME JOUR

Le Prêtre sur la Croix.

Le sacerdoce n'est pas seulement un héritage de gloire, il est un calice d'amertume. L'Écriture et les Pères nous présentent ce calice sous deux images principales : — celle d'un creuset qui nous transforme, — celle d'une onction qui nous consacre.

Un creuset qui transforme. De même que Dieu est, en ses sollicitudes paternelles, instituteur, conservateur et réparateur, il fait de la croix pour nous, — un principe d'éducation, — un principe de conservation — un principe de réparation.

Une onction royale qui nous consacre et qui nous donne les titres de la royauté les plus glorieux en nous faisant — Grands dans l'Église militante, — Libérateurs dans l'Église souffrante, — Triomphateurs dans celle du paradis..... 231

CONFÉRENCE

Le Prêtre administrateur.

Importance de cette aptitude et de cette fonction. — Devoirs du prêtre administrateur :

1° Par rapport au mobilier sacré : — l'église, — la sacristie, — les ornements, — les vases de la sainte Eucharistie, — les livres liturgiques.
2° Par rapport aux biens de fabrique : respect scrupuleux de la légalité en cette matière, — composer, renouveler et faire fonctionner régulièrement le conseil de fabrique et le bureau des marguilliers, — éviter d'être le trésorier de fait, — conseiller et surveiller le trésorier de droit.
3° Par rapport aux personnes : conduite d'un prêtre administrateur — envers les fabriciens, — envers l'instituteur, — envers le maire.
4° Par rapport aux œuvres : comment doit se comporter le prêtre administrateur à leur égard? — Œuvres du dimanche, — du Denier de Saint-Pierre, — de la Propagation de la Foi, — des Bibliothèques paroissiales, — des Cercles et diverses Confréries..... 267

DEUXIÈME DISCOURS

Le Prêtre au tombeau.

En descendant de votre croix, vous êtes enseveli dans le cimetière de votre paroisse; et, alors, que vous reste-t-il de ce monde où vous n'êtes plus? Vanité des biens de l'amour-propre : — la fortune, — la position, — l'autorité, — la santé et la beauté, — le talent. Vanité des biens du cœur : — les sentiments de la paroisse, — des personnes qui nous aiment le plus, — durée de leurs souvenirs.
Que vous restera-t-il alors dans l'autre monde auquel vous appartiendrez? trois chances d'outre-tombe vous sont ouvertes : certainement jugé, — peut-être perdu, — peut-être sauvé..... 321

HUITIÈME JOUR

Le Prêtre en Paradis.

Le prêtre sauvé réintégré dans les priviléges du paradis de la grâce originelle : *Gratiam dabit;* partant, affranchi : — de la mortalité, — de l'ignorance, — de la concupiscence, — des chagrins.
Le prêtre sauvé établi dans les béatitudes du paradis de la gloire : *Gloriam dabit;* — ses béatitudes corporelles — les béatitudes de son âme... 359

CONFÉRENCE

La Persévérance du Prêtre.

Elle dépend de la fidélité à ces quatre moyens de sanctification indiqués par un Père : *Considerate, — vigilate, — orate, — sacrificate :*
Considerate : Nécessité absolue de l'attention à Dieu et à soi-même, — particulièrement aux fins dernières et à l'abus des grâces.
Vigilate : Notre vigilance doit s'exercer sur quatre périls redoutables entre

tous pour notre persévérance : l'occasion prochaine, — l'inconstance, — le découragement, — la tiédeur et l'insensibilité spirituelle.
Orate : Importance capitale de ces dévotions préservatrices : — la confession fréquente, — le recours au Sacré-Cœur, — à Marie, — à saint Joseph.
Sacrificate : Les sacrifices les plus fortifiants pour maintenir la bonne trempe de notre âme et la durée de nos résolutions, sont : l'application à l'humilité — et à la mortification..... 393

ALLOCUTION DE CLOTURE

Nos ergo Diligamus Deum.

Ce texte est la conclusion de tels exercices : 1° à quel degré l'amour de Dieu pour nous le fait descendre ; — 2° à quel degré notre amour pour Dieu nous fait monter.
L'amour de Dieu pour nous le fait descendre — jusqu'à l'égalité, — jusqu'à la prévenance, — jusqu'à la sollicitation, — jusqu'à la folie, — jusqu'à la mort.
Notre amour pour Dieu nous fait monter parce qu'il est, dans l'ordre des sentiments surnaturels : — le plus désintéressé, — le plus méritoire, quoique le plus facile, — le vestibule de la béatitude éternelle, — l'essence du paradis — la vie même de Dieu. — Adieux et prière.... 424

APPENDICE

Textes divers, consultations morales et spiritualité sur les mêmes sujets[1] 447

CINQUIÈME JOUR

Le Prêtre réparateur.

Examen de conscience 447
Prêtres réparateurs par la science 449
Prêtres réparateurs par la science unie à la sainteté 452
M. Olier, curé à Saint-Sulpice 452
Saint Vincent de Paul réparateur à Châtillon-lès-Dombes 454
Saint Bernard réparateur par rapport à son siècle 455

CONFÉRENCE

Nos rapports avec le Monde.

VERTUS SOCIALES DU PRÊTRE

Où en sommes-nous à cet égard ? 458
Exemple de ce que peut la douceur d'un curé 461

DEUXIÈME DISCOURS

Le prêtre ministre du surnaturel.

Au ministre du surnaturel 464
Au prêtre devenu homme naturel 469
Comment l'homme naturel devient surnaturel 471

1. Pour fournir matière d'examen et de lecture entre les divers exercices.

SIXIÈME JOUR

Le Prêtre et Marie.

Journée du prêtre dévot à Marie..... 474
Comment un pasteur peut renouveler sa paroisse par la dévotion à Marie..... 476
Effet que produit dans la paroisse la vue d'un autel de Marie bien orné par la piété du pasteur..... 477
Dévotion de quelques saints prêtres à Marie, — saint Bernard..... 479
Saint Dominique..... 480
Saint Bonaventure..... 481
Les commencements de Saint-Sulpice..... 482
Saint Liguori..... 484

CONFÉRENCE

Rapports avec le monde.

NOS VERTUS MORALES

Prudence du prêtre..... 486
Prudence de la chasteté..... 487
Prudence du zèle..... 489
Justice du prêtre..... 492
Force du prêtre..... 492
Tempérance du prêtre..... 493

DEUXIÈME DISCOURS

Le Prêtre et l'Église.

Le prêtre doit à l'Église un amour réglé sur celui de Jésus-Christ pour elle..... 494
Le prêtre doit à l'Église un amour de préoccupation..... 496
Le prêtre doit à l'Église un amour de tendresse..... 498
Le prêtre doit à l'Église un amour laborieux et actif..... 501

SEPTIÈME JOUR

Le Prêtre sur la Croix.

Méditation du mystère de la croix recommandée au prêtre..... 504
Amour de la croix nécessaire au prêtre..... 507
Comment le mystère de la croix excite le zèle sacerdotal..... 509
Motifs d'adoration perpétuelle devant notre croix..... 512

CONFÉRENCE

Le Prêtre administrateur.

Conseils d'un évêque aux curés sur l'administration de leur fabrique. 516
Opinion d'un missionnaire expérimenté sur nos rapports avec les maires..... 520

DEUXIÈME DISCOURS

Le Prêtre au tombeau

Mort d'un saint prêtre de nos jours 524

HUITIÈME JOUR

Le Prêtre en Paradis.

Encouragements au prêtre exilé par la considération des joies éternelles..... 540
Aspirations du prêtre, fatigué de son voyage, au repos de la patrie.. 541
Comment doit être réglé notre désir de la vie éternelle..... 543

CONFÉRENCE

La Persévérance du prêtre.

Modèle contemporain d'humilité et de mortification pour les prêtres désireux d'apprendre les vrais moyens de persévérance..... 545

ALLOCUTION DE CLOTURE

Dernières paroles de Jésus au prêtre avant la séparation.

De probatione veri amatoris..... 554

Bruxelles. — Imp. A. Vromant et Cie, 3, rue de la Chapelle.

CAUSSETTE, Pere. BQT
~~2551~~
Manreze du pretre. .C3
~~v.2~~

CAUSSETTE, Pere. BQT
Manreze du pretre. 2551
.C3
v.2